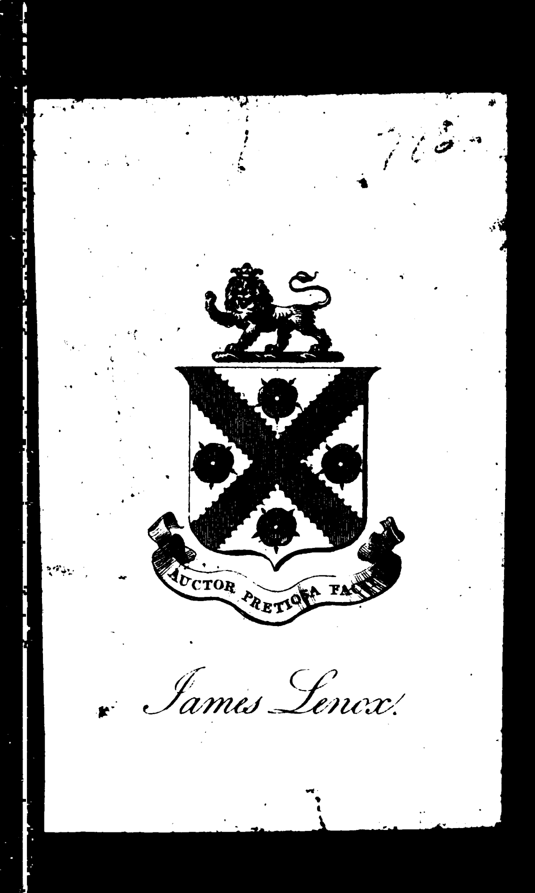

AUCTOR PRETIOSA FACIT
James Lenox



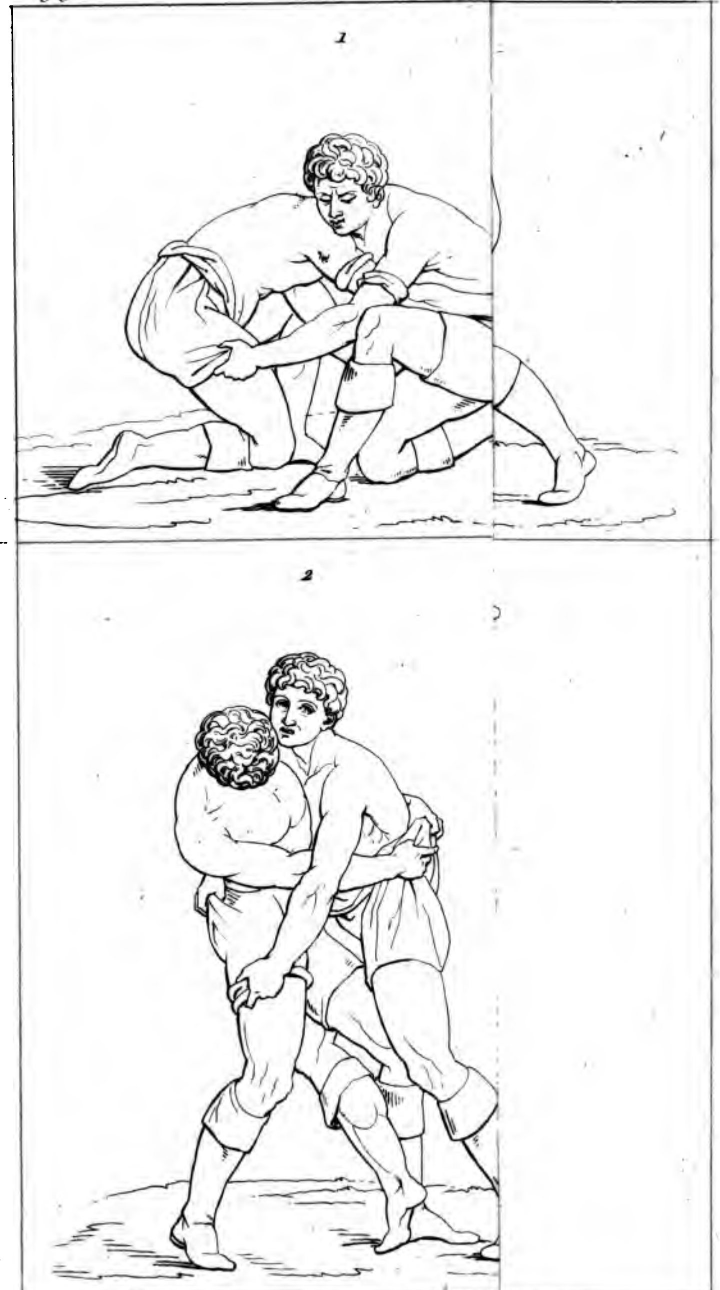
67.

VOYAGE
EN SUISSE,
FAIT
DANS LES ANNÉES 1817, 1818 ET 1819.

TOME I.

On trouve dans la même Librairie :

VOYAGE D'UN FRANÇAIS EN ANGLETERRE pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, par M. L. Simond; seconde édition, revue, corrigée et augmentée; 2 vol. in-8°, ornés de 15 planches et de 13 vignettes.................................... fr. 21


1
2

VOYAGE
EN SUISSE,

FAIT

DANS LES ANNÉES 1817, 1818 ET 1819;

SUIVI

D'UN ESSAI HISTORIQUE SUR LES MOEURS ET LES COUTUMES DE L'HELVÉTIE ANCIENNE ET MODERNE, DANS LEQUEL SE TROUVENT RETRACÉS LES ÉVÉNEMENS DE NOS JOURS, AVEC LES CAUSES QUI LES ONT AMENÉS.

PAR L. SIMOND,

Auteur du *Voyage d'un Français en Angleterre*.

SECONDE ÉDITION, ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE.

TOME PREMIER.

AVEC UNE PLANCHE DOUBLE GRAVÉE AU TRAIT.

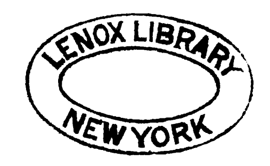
A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,

RUE DE BOURBON, N° 17;

A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1824.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage a été revu avec soin par plusieurs hommes distingués qu'il suffirait de nommer, s'ils l'avaient permis, pour inspirer la confiance. Versés dans l'histoire ancienne et moderne de leur pays (la Suisse) et connaissant toutes ses localités, aucune erreur importante n'a pu leur échapper; plusieurs circonstances ont été ajoutées, et l'auteur se flatte que son ouvrage paraîtra maintenant plus digne du public.

Le seul de ses critiques qui ait montré de l'humeur (c'est un rival dans la carrière des voyages en Suisse) trouve que la partie historique n'est qu'une compilation, un livre fait avec des livres ; et l'auteur est fort de son avis, n'ayant pas prétendu improviser l'histoire, ni même faire de l'histoire, excepté celle des trente ou quarante dernières années, qui était à faire. Le critique contredit cette assertion, mais finit par dire à son tour que *l'histoire des dernières révolutions de la Suisse est encore à faire !* Passant là con-

tradiction, le public en général, et l'auteur en particulier, se réjouiraient fort de lui voir entreprendre cette tâche. Peut-être l'auteur a-t-il eu tort de remonter aux temps anciens; mais après s'être donné la peine de trier, pour ainsi dire, les faits propres à caractériser les mœurs et coutumes de ces temps-là, il a présumé que ses lecteurs trouveraient commode qu'il leur épargnât les mêmes recherches. Son travail pouvait ne pas présenter assez d'intérêt; il le craignait : cependant le débit d'une première édition tirée à quinze cents exemplaires, doit contribuer à le rassurer. Il est assez indifférent au public de trouver ici la réponse à quelques objections géologiques du même critique : elle sera donc succincte. Le critique ne veut pas qu'il y ait des impressions de fougère dans nombre de rochers faisant partie des Hautes-Alpes, non plus que des restes fossiles d'animaux d'un ancien monde. Il ne veut pas qu'il y ait de la brèche roulée dans la brèche, ni que la brèche contienne des fragmens de toute espèce, *depuis le granit jusqu'à la pierre calcaire, depuis l'ardoise*

jusqu'au basalte. On peut l'assurer qu'il trouvera de la fougère dans une multitude de parties des Hautes-Alpes, et notamment 1°. à la dent de Fouilly, située au midi de la dent de Morcles; 2°. au col de Balme, à la source de l'Arve; 3°. dans les montagnes qui bordent le torrent des Gets au-dessus de Taninge. Il trouvera des pétrifications de coquilles au passage des Fours près du Bonhomme, au Buet, au mont Joly, à la montagne des Fiz au-dessus de Sallenches, à la dent du Midi au-dessus de Saint-Maurice, aux Diablerets au-dessus de Bex, etc., etc. Quant à la brèche roulée dans la brèche, lorsque le critique honorera Genève d'une autre visite de vingt-quatre heures, s'il veut bien, rancune tenante, permettre à l'auteur de l'accompagner aux roches de la Batie, sur les bords de l'Arve, à vingt minutes de distance de la ville, il y verra des morceaux d'ancienne brèche roulée, réunis à d'autres cailloux, en lits réguliers d'espèces diverses, par un gluten qui fait effervescence avec l'acide nitrique, mais qui est beaucoup moins dur que le gluten du Righi. Cette

ancienne brèche roulée est composée de fragmens de pierres calcaires, de quartz, de feldspath, de jaspe rougeâtre, de schiste et d'autres fragmens plus difficiles à caractériser, liés par un gluten en général très dur qui ne fait pas toujours effervescence avec les acides. Les Voirons, dans le voisinage de Genève, offrent de la brèche très ressemblante à celle du Righi, dans laquelle on trouve des cailloux d'une brèche plus ancienne. Le petit-fils de M. de Saussure (M. Necker-Saussure), avantageusement connu par ses recherches minéralogiques, possède dans son cabinet un morceau de schiste argileux de transition, portant l'empreinte de coquilles, ainsi qu'un morceau de coquille bivalve fossile profondément striée, portant des pointes sur ses saillies entre les stries. Il a trouvé ces morceaux, parmi d'autres débris, au pied des roches de brèche ou Nagelflue du côté méridional des Voirons, et il n'a aucun doute qu'ils n'en aient été détachés. Quant au basalte, si l'on n'en trouve pas dans les brèches de la Suisse, celles d'autres pays, et notamment de

l'Écosse, en contiennent beaucoup. M. de Saussure a dit expressément (*Voyage dans les Alpes*, §. 1941) que l'on rencontrait *dans la brèche du Righi des fragmens de poudingue* (brèche) *plus anciens, roulés et arrondis*. Si une autorité aussi respectable avait besoin de confirmation, on pourrait citer celle de M. Patrin, bien connu par ses belles découvertes minéralogiques en Sibérie, qui dit (tome III, page 344 de son *Histoire naturelle des Minéraux*) que les poudingues des bords du lac Baikal lui ont fourni les mêmes observations qu'à M. de Saussure. Au reste, l'hypothèse pleine d'intérêt des ruines d'un ancien monde, servant à rebâtir celui que nous habitons, peut se passer du fait particulier des deux générations de brèche.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

L'auteur de cet ouvrage publia, il y a quelques années, un Voyage en Angleterre, que le public accueillit favorablement; il a suivi la même marche en Suisse, celle de tenir un journal exact de ce qui se passait sous ses yeux, écrit presque à l'instant même, se réservant de constater l'exactitude de ces premières observations, et de les étendre par des recherches subséquentes. Dans ce but, il a dû consulter à loisir les historiens de la Suisse, ses antiquaires, ses naturalistes, et puiser, pour les événemens contemporains, à la source même; mais il s'est bientôt aperçu que les détails volumineux qu'il avait rassemblés interrompraient la marche du voyage, et en détruiraient le caractère de vérité, puisqu'on ne peut observer, en traversant un pays, et à la première vue, tout ce qu'il a de remarquable, et savoir les événemens dont il a été le théâtre pendant des siècles. Ses notes historiques particulièrement, lui ont, en se grossissant, suggéré l'idée d'en faire un volume à part dans l'ordre chronologique. Elles se rapportaient principalement aux mœurs, à la manière de vivre des différentes peuplades de l'Helvétie, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, à l'exclusion, autant que possible, des faits purement diplomatiques, qui nuisent à l'in-

térêt de l'histoire, et en pervertissent le véritable but, qui est la connaissance morale de notre espèce. Tschudi, le plus ancien, le plus authentique et le plus curieux des historiens de la Suisse, a été le principal guide du savant Muller; mais la chronique de Tschudi s'arrête en 1559, et n'a même pas été publiée en entier, mais seulement de l'an 1000 à l'an 1470; et Muller lui-même n'a pas été plus loin que le milieu du quinzième siècle. Mallet, son continuateur, plus régulier, plus clair, et de meilleur goût (car l'auteur avoue que l'éloquence du savant Muller lui paraît bien déclamatoire), est cependant moins intéressant, et ne va d'ailleurs pas plus loin que le commencement de la révolution. L'histoire intéressante des dernières trente et même quarante années était à faire; il a entrepris cette tâche, principalement guidé par le témoignage de personnes qui ont vu les événemens, ou y ont eu part. C'est en vain qu'un auteur sollicite l'indulgence du public sur un premier essai d'histoire, qu'il avoue au-dessus de ses forces; le fait de la publication est là pour démentir cette modestie prétendue; il a meilleure grâce de s'en remettre à la justice, la patience et l'impartialité de ses lecteurs; mais c'est surtout à cette dernière disposition que l'auteur du présent ouvrage en appelle. Ayant souvent entendu parler en France d'écrits, d'opinions, de sentimens vraiment français, il a raison de craindre qu'en présentant les faits vraiment comme

ils sont, et ne montrant d'estime que pour les opinions et les sentimens vrais partout, il n'ait armé contre lui cette passion exclusive que l'on érige en vertu, quoique son caractère soit fort équivoque. En effet, que deviendraient l'histoire, la morale, la science même et les lettres, s'il les fallait vraiment allemandes, vraiment suisses ou italiennes, vraiment espagnoles ou anglaises, aussitôt qu'on aurait franchi le Rhin, les montagnes ou la Manche? Que penser de cette justice et de cette vérité géographiques que l'on arrête aux frontières comme le sel ou le tabac? Lorsque nous voyons des expressions telles que celles de *dévouement vraiment napolitain*, *vertus vraiment portugaises*, employées sérieusement dans les discours de patriotes étrangers, il serait bien temps de se défier du sentiment qui en dicte autre part de toutes semblables. A Constantinople et chez tous les peuples barbares, cette partialité aveugle et exclusive pour son pays, est une fureur qui veut du sang; chez les peuples lettrés, c'est une vanité souffrante, aux abois lorsqu'on la blesse le moins du monde; mais chez ceux qui se sentiraient forts, et dont les institutions, le savoir et les mœurs seraient à l'épreuve, on écouterait les plus dures vérités avec calme, et les complimens avec dédain.

VOYAGE
EN SUISSE.

Fontainebleau, le 30 mai 1817.

Ce lieu, ainsi que Versailles, présente le triste spectacle de la grandeur en décadence; l'herbe y croît dans les rues, et le pavé s'y préserve de toute souillure d'une pluie à l'autre. Cette décadence date, à Versailles, du commencement de la révolution, ici de la fin; car Fontainebleau était, sous Bonaparte, la *villa imperiale*. Le palais impose par son étendue et son antiquité; il rappelle deux grands princes, François Ier et Henri IV. C'est au premier surtout que le peuple français doit son *vernis* national. Au sortir de la barbarie du moyen âge, l'élégance naturelle du *premier gentilhomme de son royaume*, son esprit, son courage, en firent le modèle de ses contemporains; on vit en lui le beau idéal des manières que chacun chercha à imiter : et quoique assurément il y ait long-temps qu'on ne pense plus guère à François Ier, le pli national est pris, et on le garde. C'est un certain mélange de chevalerie, de galanterie, d'étour-

derie, de vanterie, qui mène à de grands succès et à de grands revers, et généralement à des résultats transitoires. Louis XIV donna du poids à la vanité qui nous avait été léguée par François Ier, et Bonaparte y a mis la dernière main, en lui donnant de la force.

On montre aux étrangers l'escalier par lequel *l'Empereur* descendit dans la grande cour du château, pour y passer la dernière revue du reste d'armée dont il allait se séparer ; et la petite table sur laquelle il signa son abdication, ainsi que la marque du coup de pied qu'il donna à cette table : anecdote d'antichambre dont nous ne garantissons point l'authenticité. En voici une autre : La plume avec laquelle l'*Empereur* avait signé l'abdication était devenue, comme on peut le croire, un objet des plus intéressans pour les voyageurs curieux qui visitaient ce palais, c'est-à-dire les Anglais, qui forment la grande majorité de ces voyageurs. Un d'eux en fit l'emplète au poids de l'or, et l'on peut juger du dépit de ceux qui vinrent après l'heureux *touriste*. Le bon naturel du domestique qui montre l'appartement lui suggéra l'expédient de mettre là une autre plume ; elle trouva un autre amateur. On ne s'arrête pas en si beau chemin, et aucun voyageur anglais, depuis ce temps-là, n'a été *désappointé* de la vraie plume de l'abdication.

On montre encore dans le jardin le banc de pierre sur lequel sa majesté impériale se reposait souvent à demi couchée, battant machinalement le sable avec sa canne, et sommeillant assez souvent, pendant les trois semaines qui précédèrent son départ pour l'île d'Elbe. Les premiers jours il paraissait pâle et défait; mais il se rétablit bientôt après. La chambre de notre conducteur donnant sur le jardin, il avait pu l'observer tout à son aise. L'appartement qui fut occupé par le saint-père, est une des *curiosités* du lieu : il y resta, à ce qu'on assure, dix-neuf mois sans en sortir une seule fois, quoiqu'il eût toujours des voitures à sa disposition; voulant sans doute mieux marquer son état de prisonnier. Sa couchette occupe encore un coin d'une vaste chambre à coucher, ainsi que la petite table sur laquelle il prenait son frugal repas. Du reste, la prison de Sa Sainteté était assez grande pour qu'elle y prît autant d'exercice qu'il lui en fallait à son âge, étant composée d'une longue suite d'appartemens donnant sur une assez belle pièce d'eau et sur le *jardin anglais*. Tous les jours, à la même heure, il donnait, d'une fenêtre, sa bénédiction d'habitude, que les poissons rouges étaient seuls à portée de recevoir (1). Bonaparte traita, dit-on,

---

(1) Comme ceci pourrait offenser les bons catholiques,

le pontife romain alternativement avec le plus grand respect, et avec assez d'insolence; il l'obsédait quelquefois de ses visites, et resta souvent quelques mois sans le voir. Un jour, après s'être emporté violemment, il passa dans la même conversation aux cajoleries : *Tragedia*, dit le vieillard sans s'émouvoir, *poi comedia.*

La dernière curiosité historique dont je ferai mention est l'appartement de la reine Christine. On y voit la place où elle fit tuer Monaldeschi sous ses yeux et à ses pieds.

Si près de la capitale, rien n'attire les regards de Paris ici. Après avoir traversé de sales et tristes faubourgs, et la région des cabarets accumulés hors des barrières, on suit une grande route, droite et déserte, dont l'atmosphère est empestée par les dépôts d'immondices apportés de la ville. Pas une seule habitation réellement à la campagne, pas une belle ferme; les bourgeois de Paris viennent prendre l'air entre quatre murailles dans quelque jardin de village. Le château de Vincennes, quoique dénué d'ac-

---

je dois faire observer qu'à Rome, tous les ans au mois de janvier, les animaux de toute espèce, chevaux, ânes, chiens, etc., etc., amenés à la porte de la cathédrale (Santa-Maria-Maggiore), reçoivent publiquement la bénédiction, non du pape, mais d'un prêtre en chasuble; ce qui reviendrait au même, quant à la profanation, s'il y en avait à donner la bénédiction à des animaux.

compagnemens, relève seul, par ses formes vénérables, un paysage aussi peu attrayant. Quelques grandes maisons ou châteaux modernes étalent leurs longues façades percées de fenêtres innombrables. Ces édifices sont flanqués de plantations géométriques de mauvaise venue, en allées tirées au cordeau, taillées aux ciseaux, bien arrondies en dedans, bien équarries en dehors, et où, ni bois, ni feuille, ne dépasse la rigoureuse planimétrie. A la moindre pente, des terrasses les unes sur les autres s'élèvent en gradins, chacune avec son parterre, ses treillages et son jet d'eau. Les bois, s'il y en a, sont du taillis coupé tous les quinze ou vingt ans. Tel dépense un million en maçonnerie, en tuyaux de plomb, pots à fleurs, et serres chaudes, qui lésine sur quelques arpens de fagots, et met son parc en coupes réglées jusqu'à la porte du château, sans se ménager une seule plante qui ait figure d'arbre, et conserve ou plutôt atteigne jamais les formes de la nature.

Quelques personnes qui se piquent de goût moderne ont admis le gazon dans leurs *jardins anglais;* mais ce gazon n'est que de la mauvaise herbe, trop maigre et trop rare pour être un pré, trop haute pour avoir l'air d'un pâturage. Le quart des soins que l'on se donne, et de la dépense que l'on fait pour mutiler les ar-

coupés. — Mais pourquoi? nous écriâmes-nous avec surprise. — *Dame! je ne sais pas, moi, c'était nécessaire, voyez-vous, pour faire un jardin anglais!*

Cet inexorable bon goût ne s'est point modéré sous l'empire de la légitimité, car *l'architecte en chef* actuel vient de faire couper trois arbres énormes qui croissaient sur une petite île, dans le milieu d'une assez belle pièce d'eau. Deux de ces victimes étaient des sapins hauts de quatre-vingts à cent pieds, et que deux siècles ne remplaceraient pas; le troisième, un très gros saule pleureur. Tous trois gisent maintenant abattus et flétris sur leur ancienne base, qui n'est plus qu'un petit tas de boue, d'île gracieuse qu'elle était. L'architecte en chef y mettra sans doute un pavillon, une statue, ou quelque autre jolie chose de cette nature! Ce groupe d'arbres a été condamné, parce que, des fenêtres du château, il interceptait la vue d'une longue allée taillée, de l'autre côté de l'eau. Le *jardin anglais* va être décoré de *statues!* On nous en a montré les piédestaux.

Auxerre, le 31 *mai.* — Les postillons en France font fréquemment sur la route un échange de chevaux entre voitures qui se croisent; les chevaux y gagnent beaucoup plus que les voyageurs, mais ceux qui sont susceptibles de pitié ne trouvent pas qu'ils y perdent. Entre Fon-

tainebleau et Sens, un de ces échanges nous a placés pendant quelques minutes bord à bord avec une berline, comme deux vaisseaux qui se rencontrent en mer, et mettent *en panne* pour *se parler*. Le vaisseau était russe, venant d'Italie et allant à Paris. Nous avons appris de lui qu'il n'était pas vrai que la fièvre jaune régnât en Italie; on y meurt toujours, mais pas beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Nous lui avons appris, de notre côté, qu'il n'y avait pas de révolution *pendante* à Paris, quoiqu'on en parlât chaque semaine pour la suivante, la peur de la révolution nous paraissant un gage qu'il n'y en aurait pas. Le mouvement populaire dont ces voyageurs russes venaient d'être témoins à Sens, leur donnait des alarmes. En effet, nous avons trouvé Sens très agité : la garde nationale était sous les armes, et les housards arrivaient. Le peuple, aigri par la cherté des subsistances, et n'entendant probablement pas la véritable théorie des accaparemens, lesquels ne font, il est aisé de le prouver, que du bien, et jamais de mal, voulait absolument pendre quelque malheureux accapareur, ou du moins piller ses greniers; et la garde nationale se trouvait trop faible pour l'en empêcher, ou plutôt étant elle-même dans l'erreur, ne s'opposait que faiblement au désordre; mais les housards, sans s'embarrasser de théories, sont venus réprimer le

préjugé par la présence du sabre, en attendant qu'il le soit par la raison.

Supposons que cent mille sacs de blé soient la quantité requise pour nourrir les habitans d'un pays quelconque, d'une récolte à l'autre, et que la terre n'en ait produit une année que soixante-quinze mille; supposons encore que les pays voisins se trouvant dans le même cas, il n'y ait aucun secours à en espérer, rien ne peut empêcher la famine, si ce n'est une réduction dans la consommation répartie sur toute l'année; car si elle n'avait pas lieu dès le commencement de l'année, si pendant les neuf premiers mois, on consommait autant qu'à l'ordinaire, il faudrait mourir de faim pendant les trois derniers. Or, le peuple n'est averti de cette nécessité que par la cherté, et seulement alors a recours aux remèdes économiques. S'il n'y avait pas de spéculateurs (accapareurs), les fermiers spéculeraient eux-mêmes, c'est-à-dire garderaient les produits dans leurs greniers, jusqu'à ce qu'ils pussent en obtenir un plus haut prix; mais moins éclairés, et plus tard, sur le véritable état des approvisionnemens, ils accumuleraient sur la seconde moitié de l'année l'augmentation qui aurait dû porter sur l'année entière, et le peuple en souffrirait d'autant plus que le salaire du travail aurait moins de temps pour se mettre au niveau d'une augmentation

aussi brusque, qu'il n'en aurait eu si elle eût été graduelle. La cherté est un avertissement salutaire, lorsqu'il est donné à temps; mais ici le peuple la subirait en pure perte. L'accaparement produit rarement un prix factice, c'est-à-dire un prix plus haut que la moyenne de l'augmentation n'aurait été; il ne fait qu'égaliser cette augmentation, et la répartir sur toute l'année. S'il était possible que les spéculateurs s'entendissent d'un bout du royaume à l'autre, ou plutôt d'une extrémilé de l'Europe et du monde, à l'autre, et que leur compagnie fût gérée par une seule administration, ils pourraient créer une augmentation factice; mais même en ce cas, il faudrait qu'ils détruisissent une partie de l'article sur lequel ils ont spéculé, comme on dit que les Hollandais brûlaient les épiceries pour empêcher qu'il n'en vînt au-delà d'une certaine quantité. Aussitôt que des achats faits dans la vue de hausser les prix commencent à produire leur effet, les propriétaires qui ne sont pas dans le secret se hâtent d'en profiter avant les spéculateurs eux-mêmes, et enfin ceux-ci rivalisent bientôt les uns avec les autres. Chacun cherche à se prévaloir de l'augmentation, de peur d'une rechute; et l'effet est compensé. De deux choses l'une : il y a déficit dans la récolte, ou il n'y en a pas. Dans le premier cas, les spéculateurs font leurs affaires; mais ils font

aussi celle du public, qui est d'éviter la famine. Dans le second, ils se ruinent, mais le public ne s'en aperçoit seulement pas, car l'abondance est plus forte que le spéculateur. Que l'on ne dise pas que rien de tout cela n'est fort neuf. On vient de voir que cela est encore neuf à Sens; et il y aurait de l'impolitesse à supposer que les gens de ce pays-là sont plus ignorans qu'ailleurs.

1er *juin, Maison-Neuve.* — Les mendians, très nombreux hier, l'ont été plus encore aujourd'hui. A chaque relais, une foule de femmes, d'enfans et de vieillards s'attache à la voiture, dans l'espoir d'obtenir quelques secours. Leur nombre, leurs cris, la pâleur et la maigreur de tous ces visages faméliques font frémir. De quels secours peuvent être quelques sous distribués dans la foule, lorsque le pain vaut neuf sous la livre? On assure qu'un assez grand nombre d'individus, surtout de femmes et d'enfans, meurent tous les jours, sinon de faim, au moins de l'insuffisance et de la mauvaise qualité des alimens. Telle est la prédilection du peuple pour le pain, que son prix excède celui de la viande, lequel est à peine augmenté. Il semble qu'avec les plantes nourrissantes que la saison offre maintenant en abondance, et de la viande, on pourrait suppléer avec avantage au pain, et en réduire le

prix; mais l'idée *de manger de l'herbe comme les bêtes*, leur paraît insupportable. Nous disions à une malheureuse femme, par manière de consolation, que la récolte approchait. — *Oui*, dit-elle d'un ton qui allait au cœur, *mais en attendant il faut mourir!* Du sein de cette affreuse misère, on n'entend sortir aucune imprécation séditieuse, ni même aucune plainte qui se rapporte au gouvernement; rien n'annonce des dispositions révolutionnaires; il semble qu'elles soient concentrées à Paris: cependant le pain y est maintenu à sept sous, par une de ces mesures de précaution despotiques, coûteuses, artificielles, embarrassantes, qui sentent la peur et attirent le danger; car les affamés viennent de toutes parts à Paris pour s'y faire nourrir; et sa population flottante est, dit-on, accrue de cent mille âmes depuis quelques mois.

Ce pays, si peu intéressant depuis Paris, le devient de plus en plus quand on approche d'Avallon., et continue d'être agréable et varié jusqu'à Maison-Neuve, qui est en effet un hameau composé de nouvelles habitations. Il rappellerait les États-Unis de l'Amérique, si certaines ruines de dix siècles d'antiquité, qui couronnent une hauteur voisine, ne décelaient pas l'Europe. C'est le château du Thil, qui appartenait aux souverains de l'antique Bour-

gogne. Nous avons aperçu aujourd'hui quelques habitations répandues dans la campagne, qui annonçaient des propriétaires au-dessus du rang de paysans : cette vue nous a rappelé combien elles étaient rares en général ; les châteaux le sont moins, c'est-à-dire certains groupes isolés qui se composent d'un petit édifice crénelé, flanqué de tourelles, haut, étroit, enfumé, claquemuré dans une cour; puis d'une vingtaine de misérables chaumières de paysans, ramassées et pressées tout autour des murs, comme pour s'assurer de la protection du seigneur. Mais ces petits groupes, plantés au milieu de la campagne, ne se lient à rien ; c'est de la féodalité, justement comme les plantes dans un herbier sont le règne végétal. Le gentillâtre n'habitait probablement déjà plus son triste manoir avant la révolution ; mais il était allé se faire appeler *monsieur le comte* ou *monsieur le marquis* dans la plus prochaine petite ville, décoré de la croix de St.-Louis, vivotant de ses *lods-et ventes*, et passant le temps à des réminiscences de galanterie avec les vieilles douairières du lieu, qui portaient du rouge et des mouches, de grandes manches à trois rangs lestées de plomb, des paniers sur les hanches, des talons pointus de quatre pouces de haut, et faisaient tous les soirs la partie de *monsieur le marquis*. Ni les uns ni les autres ne se doutaient qu'on

eût rien inventé depuis le siècle de Louis XIV; pas un livre n'approchait de cette société de province; tout au plus lisait-elle, dans les provinces méridionales, *le Courrier d'Avignon;* et quand la révolution vint fondre sur elle, et la dissoudre, ce fut comme Attila et les Huns, s'avançant du fond des déserts dans le cinquième siècle; un phénomène de destruction incompréhensible, inouï, imprévu, venant on ne savait d'où; un ennemi barbare, parlant une autre langue, et avec qui il n'y avait aucun moyen de s'entendre.

Les pigeons sont tout ce qui paraît rester de vivant dans les anciennes demeures seigneuriales dont je viens de parler; on les voit encore s'abattre dans les champs par grandes volées: mais c'est à leurs périls et risques, car on peut leur tirer un coup de fusil lorsqu'ils sortent de chez eux. Chacun a le droit d'avoir des pigeons sur sa propriété, et d'en exclure ceux d'autrui. Il n'y a plus de droit de chasse, mais le port d'armes exige la permission du préfet et une petite rétribution annuelle.

On remarque quelques essais de clôture en haies vives; mais en général les champs sont tous ouverts, et le peu de bétail ou de moutons qui paissent dans les jachères ou le long du chemin sont gardés à vue, et souvent même attachés. Les espèces sont en général très mau-

vaises; les cochons surtout, haut de jambes, efflanqués, le dos arqué, la tête pendante, ont l'air de se ressentir de la disette actuelle, ou plutôt de n'avoir jamais connu d'autre état depuis les premiers temps de la domesticité de leur espèce. A l'agilité inquiète de leurs mouvemens, à leur air féroce, et à leurs grognemens menaçans, on les prendrait pour des sangliers récemment apprivoisés par la faim.

Dijon, 2 juin. — Beau pays. Toute la population agricole est au travail dans les champs, fort proprement vêtue. Les femmes, en très grand nombre, coiffées de cornettes blanches et d'immenses chapeaux de paille, mouchoir rouge sur les épaules, corset et jupe de toile grossière, mais propre, jambes nues et sabots aux pieds, sont occupées à sarcler les blés qui en ont grand besoin, les terres étant partout fort mal préparées. Ce travail se fait au moyen d'un instrument qui ressemble à une serpe à deux tranchans. Les hommes, en sarrau de toile bleue, le vieux chapeau militaire de trois pieds d'envergure sur la tête, labourent avec des bœufs, vaches, chevaux, ânes, attelés à la même charrue; le petit propriétaire fait usage de tout ce qu'il a. La pioche avec laquelle on travaille la vigne est extrêmement pesante; elle est de plus emmanchée si court, que le travailleur est courbé jusqu'à terre; attitude fatigante qui,

avec l'excès de poids, l'épuise sans la moindre utilité, et le voûte de très bonne heure. Cette pesanteur excessive se fait remarquer dans les instrumens, non seulement de l'agriculture, mais de tous les arts. La plus grande partie de la force du cheval est employée à tirer la charrette à vide; et l'inertie de la charrue est aussi difficile à vaincre que celle du sol. Ces instrumens n'y gagnent rien en durée, le bois et le fer, dont on les surcharge, étant appliqués indistinctement aux parties qui exigent de la force et à celles qui n'en ont pas besoin. Les grains, c'est-à-dire le blé, l'orge, le seigle et l'avoine, forment les seuls produits de la terre; on en est encore aux jachères, sans en savoir tirer le seul avantage qu'elles présentent, celui de nettoyer la terre parfaitement; car ces jachères sont mises en parcours, et l'année suivante les blés sont plus que jamais pleins de mauvaise herbe. On ne voit ni raves, ni prairies artificielles; tout au plus quelques champs de maïs et de pommes de terre: à vue d'œil, les neuf dixièmes de la terre sont consacrés au blé; et lorsque ce produit vient à manquer, l'on conçoit que la situation du peuple donne de l'inquiétude. La chaux est en usage pour l'engrais des terres.

On connaît peu les baux à terme, ou du moins ils sont fort courts. La culture se fait à

moitié produit, ou bien le métayer rend au propriétaire une quantité fixe de produit, soit six à sept mesures de grain par journal de terre. La mesure pèse vingt-cinq à vingt-huit livres, et le journal contient cent vingt perches carrées, de neuf pieds et demi; chacune formant une aire de dix mille huit cent trente pieds, soit environ cent quatre pieds sur cent quatre pieds. On offre ici un bien de sept à huit cents journaux, avec maison de maître, et rendant environ quatre pour cent (c'est-à-dire 6,000 fr. moins 1,200 fr. d'impositions), pour 120,000 fr. Les gages ordinaires sont 20 sous par jour avec la nourriture, ou 35 à 40 sous sans la nourriture; à l'année 200 fr. pour les hommes, et 100 fr. pour les femmes : mais depuis quelques mois, les pauvres travaillent volontiers pour leur nourriture seulement.

Voyant de temps à autre des croix plantées le long du chemin, quelques unes en bois et d'autres en pierre, mais toutes d'une apparence assez ancienne, nous demandâmes comment elles avaient pu échapper à la révolution, et nous apprîmes qu'elles avaient été long-temps cachées, la plupart enfouies dans la terre, et replacées ensuite. La bigoterie de l'irréligion est parvenue à justifier l'autre, et à la faire paraître raisonnable.

Parmi les ruines de châteaux, détruits pen-

dant la même période de vertige, qui après tout ne sont pas fort nombreuses, nous avons remarqué, près de Chaleurs, celles du château du marquis de Vichi dans un site magnifique. Le fer et le feu paraissent avoir été employés à la destruction de ce solide et vaste édifice.

L'établissement des postes est en France fort bien réglé; et quoique les chevaux ne soient au fond que des chevaux de charrette, incapables d'aller avec la vitesse de ceux d'Angleterre, ni de résister au même degré de fatigue (1), ils vont d'ailleurs tout aussi vite que les voyageurs ont réellement besoin d'aller. Lorsque, sans affaires, on les voit si pressés d'arriver, on ne saurait s'empêcher de demander pourquoi ils sont partis. Le harnois est ce qu'il y a de moins recommandable dans tout cet établissement royal; car, excepté l'ancien usage irlandais de faire tirer les chevaux par la queue, on ne peut rien voir de plus *élémentaire* que la manière d'atteler les chevaux de poste en France. Les étrangers s'attendent à voir l'attirail de cuir desséché, qui ne connut jamais l'huile, de boucles sans ardillons, et de

---

(1) Les chevaux de poste anglais font trois lieues à l'heure, quelquefois davantage; l'on n'en attèle que deux à une timonière contenant quatre voyageurs, et même souvent un de plus sur le siége.

cordes dix fois rapiécées, rompre à chaque pas; mais au fait on arrive sans accident.

Dijon est la plus jolie petite ville que nous ayons vue : la porte d'entrée est de fort bon goût, les bâtimens publics de bonne apparence, et l'on voit plusieurs belles églises; les rues sont propres et aérées ; le peuple a l'air à son aise. Ainsi que dans toutes les villes de parlement, la société y était autrefois de choix, et un grand nombre de magistrats et de savans distingués honorent ses fastes. Elle avait une académie des sciences, arts et belles-lettres. Les excellens vins de la Bourgogne ne se recueillent pas autour de sa capitale, dont le territoire est trop fertile pour leur production ; c'est sur la route de Lyon, que nous laissons ici à notre droite, qu'on rencontre les coteaux fameux de Clos-Vougeot, Nuits, Beaune, etc.

De Dijon à Salins, la route traverse un pays fertile, sans grandes beautés locales, mais jouissant déjà de la vue des montagnes de la frontière suisse. Auxonne, qu'on traverse, a eu et probablement conserve une école militaire, où l'on dit que Bonaparte apprit les premiers rudimens de son art. Le prix du pain sur cette route est de 12 sous la livre, tandis que la viande n'est qu'à 10 sous; disproportion surprenante. Le nombre de mendians est au surplus beaucoup moindre qu'il ne l'était de l'autre côté de

Dijon, et les travailleurs dans les champs sont toujours bien vêtus et très nombreux. A mesure qu'on avance, les sources d'eau vive, si rares en France, deviennent communes; mais sans qu'on sache en tirer le meilleur parti pour l'irrigation. La ville de Salins, au pied du Jura et défendue par son château perché sur un roc, est nécessairement pittoresque. Son nom lui vient de la manufacture de sel qui forme toute son industrie; on le tire, par l'évaporation, de plusieurs sources, dont la plus riche rend un quart de son poids, et la plus faible un trentième : le produit total est de trente mille livres par jour. On n'est pas encore allé à la source de la source, c'est-à-dire à la mine de sel fossile (1).

---

(1) La première tentative ou du moins la première découverte de cette espèce en France, a eu lieu le 14 mai 1819, dans le département de la Meurthe ; la sonde atteint six différentes couches ou mines de sel gemme extrêmement pur au-dessous les unes des autres, depuis soixante-cinq jusqu'à cent quatre mètres de profondeur ; la plus épaisse de quatorze mètres, la moindre de trois mètres. Tel est cependant le peu d'industrie du pays, ou les obstacles qu'une administration compliquée lui oppose, que l'on n'a pas encore su tirer parti de ce trésor. Les Anglais exploitent le sel gemme depuis l'année 1670. Le comté de Cheshire seul fournit les cargaisons de quatre cent cinquante vaisseaux de deux cents tonneaux chacun, destinés pour les pays étrangers, indépendamment de sa

Notre hôtesse, à Salins, ne se fit point prier pour nous dire tous ses griefs contre les alliés. Deux officiers autrichiens qu'elle avait été obligée de loger chez elle pendant quinze jours, avaient, en prenant congé, nous dit-elle, *sabré* les rideaux de soie de leurs lits, et mis à contribution les couverts d'argent! Tout ce qu'elle put obtenir de leur général fut l'exemption de logement de gens de guerre pendant quelques semaines. Cette bonne dame insistait beaucoup sur la qualité d'amis qu'on supposait aux alliés, mais convenait cependant que le château fort de Salins tirait sur ces amis à leur passage, ce qui avait pu les induire en erreur en leur faisant croire qu'on ne voulait pas de leur amitié. Le frère de cette hôtesse, militaire en retraite, prenait les maux de la guerre plus en patience que sa sœur, et paraissait moins occupé de ce que les dieux pénates avaient souffert chez lui, que du regret de ne pouvoir plus lui-même troubler leur repos chez nos voisins, et de se voir réduit à être maître d'auberge à Salins, au lieu de porter deux épaulettes comme il avait pu se flatter de le faire un jour.

La route monte presque sans cesse de Salins à Jougne, où nous avons couché, à peu près au

---

consommation intérieure, et des salaisons de poisson et de bœuf.

sommet du Jura; traversant pour y arriver une vaste et belle forêt de sapins, qui abonde, dit-on, en gros gibier, cerfs, sangliers, etc. Les houpes de la plus tendre verdure qui terminaient le branchage des noirs sapins, et la fraîcheur du gazon parmi les masses de neige, mariaient deux saisons bien différentes. De nombreux troupeaux étaient déjà venus prendre possession des pâturages, et les bergers de leurs châlets, où ils font du fromage à l'imitation de celui de Gruyère. Des perches plantées de distance en distance servent à guider les voyageurs pendant l'hiver, lorsque la terre est couverte de neige. C'est un usage bien ancien, et dont Ammien Marcellin faisait mention en parlant des Alpes cottiennes, il y a quatorze siècles. Notre postillon nous montra l'endroit où, vingt-cinq ans auparavant, un voyageur qu'il conduisait avait péri de froid. Ce malheureux fuyait sa patrie dans le temps de la terreur, accompagné de ses deux filles; c'était de nuit à la fin de décembre : étant descendu un moment de voiture, un tourbillon de vent et de neige l'enveloppa; il en fut retiré avec difficulté, et replacé dans la voiture; mais il expira avant d'arriver à Jougne, où il est enterré. Ses filles, qui avaient été sur le point de périr aussi bien que lui, retournèrent à Reims, d'où elles étaient venues.

Entre Jougne et Pontarlier, on voit à droite le château de Joux sur un rocher. C'est là que le malheureux *Toussaint-Louverture*, enlevé de Saint-Domingue, trouva la mort. Il n'est pas nécessaire de supposer qu'elle lui fut donnée; le climat suffisait pour détruire une constitution africaine.

L'auberge de Jougne, vaste, basse, construite en bois, sous un toit avancé qui abrite une galerie extérieure, a déjà la physionomie suisse. Nous y avons été fort bien traités. La douane n'inquiète point les voyageurs de France en Suisse; mais il n'en est pas de même à leur retour, car l'industrie française veut bien que les étrangers se pourvoient chez elle, mais elle leur refuse les moyens de s'acquitter; si elle réussissait au gré de ses désirs, elle ne s'en trouverait pas mieux assurément.

Bientôt nous aperçûmes une différence encore plus marquée qu'à Jougne dans l'architecture de Montagne. Ces énormes maisons de bois paraissent avoir soixante ou quatre-vingts pieds de large et autant de long. Quoique fort basses, la toiture est nécessairement très-élevée, et les bardeaux dont elle est composée sont chargés de grosses pierres pour empêcher le vent de les emporter. L'étable à vache et la grange occupent le centre; on y pénètre par une grande porte cochère au centre. Le logement de la fa-

mille, les ateliers (car on y exerce toutes sortes de métiers eu hiver), les magasins de fromage et d'autres productions, sont disposés à l'entour; on fait tout sans sortir de chez soi. La galerie extérieure, sous l'avance du toit, fait à peu près tout le tour de la maison. L'on y monte par un escalier, extérieur aussi; et c'est proprement le rez-de-chaussée ou plutôt le rez de-neige, car l'étage au niveau du sol est changé en cave l'hiver par l'accumulation des neiges. Ces maisons, qu'une étincelle mettrait en feu, sont assurées mutuellement par une mesure générale du gouvernement, sans aucuns frais d'administration (1).

Bientôt après avoir passé la frontière, la vue, jusqu'alors bornée aux objets environnans, des neiges, des pâturages, des rochers, plonge tout à coup sur un nouveau monde, dont la vaste étendue ondoyante, ombragée, est arrosée de rivières, traversée de routes, et présente des villes et des villages avec leurs antiques tours du moyen âge et leurs flèches de clocher qui

(1) Les propriétaires ne paient point de prime, mais remboursent à celui d'entre eux dont la maison est incendiée, les trois quarts de sa valeur, c'est-à-dire une fois et demie l'estimation du cadastre qui est établi à moitié de la valeur réelle des propriétés. Cette assurance mutuelle obligée coûte aux propriétaires environ un quart pour mille par an.

brillent au soleil (1). Le grand miroir du lac de Neuchâtel, loin sous nos pieds, vers la gauche, contrastait, par la tranquillité de sa surface lucide, avec le mouvement général et les ombres du paysage. Au-delà de toute cette verdure, de ces villes, de ces habitations éparses, de ces ombrages, par delà les montagnes même, plus loin que tous les objets terrestres, derrière l'horizon enfin et son atmosphère bleuâtre, qui rend l'immensité sensible et comme palpable, s'étendait une longue suite de formes aériennes couleur de rose pâle : c'était la chaîne des Hautes-Alpes, le rempart de l'Italie, depuis le Mont-Blanc en Savoie, jusqu'aux glaciers d'Oberland, et même plus loin. L'angle de son élévation n'est presque rien, de si loin ; rapporté fidèlement dans un dessin, l'effet serait absolument nul : mais la perspective aérienne rend à ce tableau tout ce que la perspective mathématique lui fait perdre, et l'imagination ébranlée par ces pâles images de l'immutabilité et de la grandeur, exerce son énergie créatrice. L'âme humaine est avide d'immensité, d'éternité, de toute-puissance ; mais elle a besoin d'un point d'appui pour prendre son premier essor ; pour adorer Dieu, il lui faut un coin de ses œuvres, un peu de présent pour son avenir, et de ce

---

(1) Les angles en sont recouverts de fer-blanc.

qui est borné pour pressentir ce qui est sans bornes!

A mesure que nous descendions vers ce qui nous avait paru une vaste plaine, des inégalités nombreuses s'élevaient de toutes parts, et donnaient au paysage beaucoup de variété locale et un mouvement très pittoresque. La grande division des propriétés devenait sensible par les clôtures, mais les habitations étaient beaucoup moins réunies en villages qu'elles ne le sont en France. D'abondantes sources de la plus belle eau sortant de tous côtés de la terre, servaient à entretenir la verdure des prairies; de grands noyers ombrageaient les champs; des chênes et des frênes fort beaux se mariaient aux haies vives; les maisons bâties en pierre, et couvertes en chaume ou bardeaux, larges, basses et moussues, eussent toutes fourni des études aux artistes. L'abord d'Yverdun est enlaidi de plantations de peupliers d'Italie de la plus mauvaise venue; cependant les arbres magnifiques qui fleurissent entre la ville et le lac eussent pu guider les habitans dans le choix de ceux qui conviennent à leur terrain. Une lieue plus loin, nous arrivâmes chez les amis qui nous attendaient, et qui nous reçurent avec la plus grande bonté.

Giez, 9 juin. — Le Jura présente de loin une longue ligne monotone, et ne promet guère

les beautés de détail qu'il récèle. On sait que cette chaîne de montagnes a éprouvé de violens tremblemens de terre, plusieurs ont été transmis par l'histoire; mais il est évident qu'elle a été bouleversée avec beaucoup plus de violence antérieurement à l'existence, non seulement des historiens, mais peut-être de l'espèce humaine. L'habitude n'a point rendu les Suisses indifférens aux beautés de leurs montagnes; ils les parcourent dans tous les sens pendant l'été, à pied souvent, mais aussi dans une petite voiture du pays (char-à-banc), basse, légère, à quatre roues, formée de deux barres flexibles, sur lesquelles deux ou trois personnes s'asseyent de côté, outre le conducteur placé de front: un seul cheval traîne ces petits chars.

Nos amis, empressés de faire les honneurs de leurs montagnes, dont apparemment ils voyaient que nous étions dignes, laissaient à peine passer un beau jour sans quelque course. Rien de plus ingrat à décrire, de plus désespérant que le pittoresque : aussi décrirai-je seulement quelques unes de ces courses. La première que nous entreprîmes fut à Motiers-Travers, lieu rendu célèbre par la lapidation de Jean-Jacques Rousseau. Le chemin nous conduisit d'abord à un village dans le Jura, à la hauteur d'environ trois cents toises, où la neige n'était pas encore toute fondue. Nous avions

l'intention d'y passer la nuit, et nous entrâmes pour cet effet dans l'auberge du lieu, espèce de cabaret dans lequel l'hôte buvait avec quelques paysans. Ayant des dames avec nous, nous demandâmes si l'on pouvait nous donner une chambre à part. « *Celle-ci n'est-elle pas assez* « *bonne?* » fut la réponse. « *Elle est assez bonne,* « *mais nous désirons être seuls.* » — « *Alors vous* « *pouvez aller plus loin.* » La nuit approchait, mais elle était belle, et cette réponse républicaine (1) nous engagea à pousser jusqu'à Sainte-Croix, autre village plus considérable, où nous arrivâmes à onze heures du soir, après trois heures de marche, et trouvâmes un bon gîte. Le jour suivant nous poursuivîmes notre route à travers un très beau pays de montagnes jusqu'à Moitiers, où l'on montre la maison du philosophe génevois, le pupitre contre la muraille sur lequel il écrivait debout, et deux trous en coulisse, par lesquels de la galerie au premier étage il épiait les passans, sans en être vu. Décrété de prise de corps par le parlement de Paris, en 1762; expulsé ensuite d'Yverdun par le gouvernement bernois, il obtint du lord

(1) Les habitans de cette partie du Jura, quoiqu'ils paraissent si grands partisans de l'égalité, furent les derniers à vouloir secouer le joug de leurs excellences de Berne.

maréchal Keith, gouverneur de la principauté de Neuchâtel pour le roi de Prusse, la permission de demeurer à Motiers-Travers, et c'est de là qu'il écrivit ses célèbres *Lettres de la Montagne* qui mirent Genève en feu, et valurent à l'auteur quelques légères insultes de la part du peuple de sa vallée, qu'il quitta pour se retirer dans l'île Saint-Pierre sur le lac de Bienne. Les vieillards se souviennent d'avoir vu Rousseau (il s'est écoulé un peu plus de cinquante ans), et conviennent que les enfans du village lui jetèrent des pierres, ou plutôt à sa maison. Mais ils disent que ce fut à l'instigation de sa gouvernante, qui s'ennuyait à Motiers-Travers et voulait l'en dégoûter.

Les habitans, cultivateurs et bergers en été, font des horloges et de la dentelle en hiver. La paix, on ne sait pas trop comment, fait qu'on n'achète plus ces articles, et deux années froides et pluvieuses ont été sans récolte; de sorte que tous les moyens de subsistance ont manqué à la fois. Les fonds destinés à secourir les bourgeois (je dirai bientôt en quoi ils consistent) sont insuffisans dans la circonstance présente; et ces malheureux, aigris par le besoin, pensent à émigrer en Pologne ou dans les États-Unis. Quelques uns d'entr'eux apprenant que nous venions de ce dernier pays, nous ont demandé notre avis; nous n'avons point en-

couragé ceux qui n'avaient aucun capital avec lequel ils pussent commencer un établissement, outre les frais du voyage; et nous avons conseillé à ceux qui avaient ce capital de prendre patience, et d'attendre des temps plus heureux, que le malheur même des circonstances amènera.

Motiers-Travers est dominé du côté du nord-est par un site trop remarquable pour ne pas mériter d'être décrit; c'est le *Creux-du-Van*. La montagne forme une haute terrasse, dans laquelle se trouve une échancrure en forme de fer à cheval. La circonférence de ce creux, prise en marchant autour de son bord supérieur, est d'environ quinze cents toises (deux mille huit cent trente-trois grands pas), plus d'une demi-lieue; sa profondeur, huit cents pieds à peu près à l'endroit où j'ai pu la mesurer, en jetant une pierre, qui a mis sept secondes à tomber: mais près de l'entrée la profondeur est beaucoup plus considérable, peut-être trois fois plus; car l'échancrure descend jusqu'au niveau de la vallée. Quel amphithéâtre pour les Romains! trois millions de leurs sujets s'y seraient assis commodément, et dix mille gladiateurs auraient pu s'y égorger à leur aise; les cris des combattans auraient retenti comme les éclats du tonnerre, car il n'y eut jamais d'écho comme celui-ci. Le bruit d'un coup de fusil est réper-

cuté de proche en proche tout autour de la circonférence, avec une variété, une force et une durée surprenantes; c'est alternativement un feu de file, une batterie de canon, ou le déchirement de la foudre tombant à nos côtés. Un botaniste, à la poursuite de quelque plante, s'est laissé tomber du haut en bas du Creux-du-Van l'année dernière, et a été tué.

A notre retour, nous observâmes sur le penchant méridional du Jura, au-dessus du village de Provence, à la hauteur de deux cent cinquante ou trois cents toises, plusieurs grands blocs de granit, deux desquels avaient chacun vingt grands pas en circonférence. Le Jura est entièrement calcaire, tandis que les blocs sont tout-à-fait semblables au granit des Hautes-Alpes, de l'autre côté de la Suisse. Nous reviendrons sur ce phénomène, qui est très digne d'attention. La vue qu'on a de Provence est encore plus belle que celle de l'autre entrée de la Suisse par Jougne.

Un des points les plus remarquables du Jura est la Dent-de-Vaulion et la source de l'Orbe. Nous partîmes le matin d'un beau jour pour cet endroit, et arrivâmes en cinq heures au village de Ballaigue, après nous être arrêtés un moment en chemin à la Grotte-aux-Fées, excavation naturelle de trente à quarante pieds en carré, où l'on arrive par un beau bois de chênes.

La saillie du rocher forme en avant de cette grotte une espèce de balcon, où l'art a très peu aidé la nature; élevé de plusieurs centaines de pieds, l'œil plonge au fond de l'abîme, où l'Orbe roule avec fracas, et la suit assez loin parmi les bois et les rochers de son lit tortueux. M. de R. et sa sœur nous chantèrent ici en duo un magnifique air tyrolien, qui n'a que le défaut d'être devenu trop commun depuis ce temps-là.

Après nous être reposés à Ballaigue, et avoir pris un guide, nous atteignîmes, par une pente assez rapide, et ombragée de vieux chênes, le lit de l'Orbe, dans un endroit où elle se fait jour à travers les ruines de la montagne qui, à une époque reculée de quelques siècles, s'écroula, et en intercepta le cours. Le torrent se précipite d'environ quatre-vingts pieds dans toutes les règles du pittoresque; il se brise, il mugit, et couvre d'écume et de vapeurs les débris gigantesques groupés de la manière la plus extraordinaire, quelques-uns accrochés par leurs angles, d'autres en équilibre sur des pointes, ou jetés en forme de voûte. Avec de l'adresse on peut traverser par le moyen de ces ponts naturels, dont tout l'art du monde ne saurait imiter la hardiesse. Vous voyez au-dessus de votre tête la carrière d'où tous ces matériaux sont sortis; les mineurs sont encore là; ils n'ont pas cessé de travailler : c'est l'air et l'eau, le

poids, le temps, et surtout la gelée. Les lits s'entrouvrent; leurs fentes s'élargissent; les masses ébranlées n'attendent qu'un dernier effort du grand levier de la nature, pour s'élancer et couvrir les ruines anciennes d'un autre chaos, pour ensevelir ces beaux arbres, le torrent, vous-même qui mesurez le danger! Ce changement de décoration passera aux races futures, accompagné cette fois d'une notice historique du jour et de l'heure, et des circonstances du phénomène; l'épisode tragique qui vous concerne y figurera merveilleusement. Au pied de ces rochers, et sous l'ombre de ces beaux arbres, on mit la nappe sur une verte pelouse; elle reçut le contenu du panier de vivres, d'où sortit un grand pâté, des viandes froides et quelques bouteilles de vin : on alluma du feu avec des branchages secs pour faire bouillir la cafetière; et, après un excellent dîner, on eut le café.

Nous nous éloignâmes à regret d'un aussi beau lieu pour remonter, non sans fatigue, à Ballaigue : là, nous nous séparâmes, et les plus actifs de la compagnie poursuivirent l'entreprise de la Dent-de-Vaulion. En deux heures nous arrivâmes au pied de la montagne, et en deux autres heures, nous en atteignîmes le sommet, élevé de cinq cent soixante toises au-dessus du lac de Genève, par une pente modérée, couverte de beaux pâturages, sur lesquels ce-

pendant on avait de la peine à s'empêcher de glisser. L'esplanade, au sommet, n'a pas plus de cinquante toises de largeur. De cette arête on a vers le midi une vue magnifique; malheureusement c'est à peu près celle que j'ai décrite à notre arrivée en Suisse, et l'on ne revient pas impunément sur ces choses-là en description, quoiqu'on puisse les voir tous les jours, de ses yeux, avec un nouveau plaisir. Ici cependant, l'heure plus avancée couvrait déjà la plaine sur laquelle nous promenions nos regards, d'une sorte d'obscurité; tandis que le soleil, encore haut derrière nous, mais intercepté par la chaîne du Jura sur laquelle nous nous trouvions, lançait obliquement ses rayons par-dessus le canton de Vaud et presque toute la Suisse, sans y toucher, pour aller concentrer ses derniers feux sur les neiges des Hautes-Alpes, plus resplendissantes dans ce moment que nous ne les avions encore vues. La teinte grise et vague des vapeurs du soir, répandue sur tout l'intervalle entre elles et nous, augmentait tout à la fois leur distance et leur grandeur.

On ne saurait approcher l'autre bord de la crête étroite du sommet de la Dent-de-Vaulion sans une impression de terreur, car il est tout-à-fait perpendiculaire. Rampant sur nos genoux et sur nos mains, nous mîmes dans cette attitude modeste la tête à la fenêtre pour voir du

cent cinquantième étage au moins (deux mille pieds), ce qui se passait dans la rue : elle était étroite, mais tapissée du plus beau vert, et de nombreux troupeaux, dans l'infiniment petit, y cherchaient leur pâture. De l'autre côté s'élevaient une montagne noire, couverte de sapins, formant la frontière de la France. Dans une gorge entre cette montagne et une autre plus éloignée, passait en zig-zag la route de Pontarlier, par laquelle nous étions entrés en Suisse, aboutissant au village de Jougne, où nous avions couché. Vers l'ouest, loin au-dessous de nous, le lac de Joux (Lac-des-Montagnes) paraissait de la grandeur d'un étang, quoiqu'il ait deux lieues de long, et environ une demi-lieue de large. C'était dans le village situé sur ses bords que nous devions chercher un gîte pour la nuit.

Le soleil se couchait lorsque nous commençâmes à descendre; ce que nous fîmes en pleine course, et presque sans pouvoir nous en empêcher, sur un plan incliné de pelouse rase. Le village était dans un triste état, car l'eau du lac s'est lentement, mais régulièrement élevée depuis quelque temps; elle est parvenue à dix pieds au-dessus de son ancien niveau, et l'on ne sait où elle pourra s'arrêter. Ce lac, qui reçoit toutes les eaux des montagnes environnantes, n'a d'autre issue que certaines ouvertures dans

le roc, appelées les *entonnoirs*, qui maintenant ne suffisant plus sont entièrement couvertes. Le même phénomène eut lieu dans le seizième siècle, et après une inondation de cinquante ans, on découvrit que la principale issue avait été bouchée à dessein, et elle fut ouverte de nouveau.

Nous trouvâmes au reste, sur les bords de ce déluge, un fort bon souper d'œufs et de lait, et des lits propres. Le lendemain matin, un bateau nous conduisit sur les entonnoirs, où l'on voit l'eau bouillonner. Débarquant vers la droite, nous passâmes par-dessus une petite hauteur, formant la seule digue qui retienne les eaux du lac, et les empêche de se précipiter sur le penchant de la montagne. Un canal de peu de longueur, percé à travers cette butte, déterminerait la quantité d'eau dans le lac, à la hauteur qu'on voudrait, ou le dessécherait en entier, si on le jugeait à propos, de manière à enrichir la commune d'une vaste étendue (cinq ou six mille arpens) de très bonne terre, qui rembourserait amplement les frais de l'issue latérale. Cette opération n'occasionnerait aucune inondation, car il ne sortirait pas plus d'eau qu'il n'en sort; l'Orbe n'en serait pas augmentée.

Après avoir fait deux lieues et être descendus environ cent cinquante toises, nous avons vu

sortir l'Orbe tout entière d'un rocher perpendiculaire; elle forme dès lors un courant rapide de quinze à vingt pieds de large sur quatre ou cinq de profondeur, d'une eau parfaitement limpide, glissant sur un fond de mousse du plus beau vert : c'est l'issue inférieure des entonnoirs du lac de Joux, traversant ainsi la masse du rocher par le moyen de ces immenses grottes qu'on trouve partout dans les rochers calcaires. Nous nous arrêtâmes un moment aux forges établies sur l'Orbe, pour admirer la rapidité du mouvement et la force des marteaux, qui écrasent en un moment le fer rouge qu'on leur présente.

L'Orbe fertilise une belle vallée en pente que nous parcourûmes rapidement, passant près des ruines du château Desclées, de tragique mémoire, et de celui d'Orbe, qui ne l'est pas moins. Dans les terribles guerres du quinzième siècle, où le bourreau faisait couler autant de sang que les soldats, le château d'Orbe fut pris d'assaut par les Suisses, après une défense opiniâtre. On se battit, dit M. Ebel, sur les escaliers, dans les corridors, dans la grande salle, dans les greniers, et jusque sur les créneaux. La garnison finit par se réfugier dans la principale tour, où les Suisses la suivirent, et où s'engagea, au milieu des flammes, le combat le plus acharné. Tous ceux qui furent pris vivans furent

jetés par les fenêtres, ou précipités du haut des rochers. Ensuite l'armée suisse marcha contre le château Desclées, place importante, qui défendait un défilé du côté de la France. Cette même année, on y avait massacré des conseillers de Berne et de Fribourg, par ordre du comte de Romont. Le commandant, Pierre de Cossoney, fit mettre le feu à la ville, ne pouvant la défendre, et se jeta dans le château, qui fut bientôt emporté. Cossoney, et tous ceux qui avaient eu part au massacre des conseillers, périrent sur l'échafaud.

Orbe était une ville romaine : on a trouvé dans les environs des mosaïques et d'autres traces du goût et de la domination des maîtres du monde. Ce fut ici que Brunehaut, reine des Francs, fut trahie et livrée, l'an 613, à Clotaire II, qui la fit mourir. Ce fut encore ici que les trois fils de Charlemagne s'assemblèrent, en 855, pour partager entre eux son vaste empire. Ces souvenirs historiques rehaussent l'effet du groupe de tours, de murailles, de vieilles maisons, qui couronne le sommet d'une hauteur isolée, et de ce pont hardi qui traverse le torrent. La vue dont on jouit depuis la terrasse d'Orbe n'est pas moins belle que celle qu'elle présente elle-même, lorsqu'on en approche. A la fin du siècle dernier, les ruines du château d'Orbe présentaient encore un aspect

beaucoup plus imposant; mais la nouvelle municipalité en fit démolir la plus grande partie pour se servir des pierres, bien qu'on en eût pu trouver d'aussi bonnes à quelques pas de là, sacrifiant ainsi les beautés pittoresques et les souvenirs historiques à la haine d'un monument réputé féodal.

Dans cette région d'eau courante les prairies sont fauchées trois fois l'an, sans qu'il soit nécessaire de les fumer, ni de les renouveler jamais par le labourage. Toutes les pentes trop rapides pour des prairies sont plantées de vignes, si le soleil y donne; autrement on les laisse en bois. Les terres à blé, quoiqu'elles aient de moins fréquens repos que dans la plus grande partie de la France, restent cependant en jachère, chaque quatrième ou cinquième année (1). Le système anglais des raves et des moutons n'y réussit point. Le pays offre un aspect très boisé à cause du grand nombre de très beaux noyers; toutes les fermes, villages et maisons isolées en sont entourés, et ils ombragent les routes. On rencontre aussi des portions de bois de haute futaie, dont les arbres

(1) L'assolement le plus ordinaire est 1°. labourage trois à quatre fois dans l'année de jachère sans récolte; 2°. froment qui rend environ cinq et demi pour un; 3°. orge; 4°. esparcette ou sainfoin.

sont magnifiques. Dans toute la chaîne du Jura les propriétaires du sol afferment le pâturage sur le pied de 45 à 50 francs par vache, depuis le mois de juin jusqu'au 9 octobre. Les vachers louent les vaches ainsi que le pâturage, et paient 24 francs par vache au propriétaire. Avec quarante vaches ils peuvent faire un fromage par jour, du poids de quarante-cinq livres. Les vaches donnent en commun douze pintes (douze bouteilles) de lait par jour. Une *montagne*, c'est-à-dire un pâturage, se vend ordinairement au denier vingt. Quelques uns de ces pâturages sont parsemés d'arbres; j'ai mesuré sur le *suchet* un grand nombre de sapins qui avaient jusqu'à quinze pieds de circonférence, et qui étendaient au loin leurs énormes branches horizontales.

Dans les pays de montagnes, on rencontre souvent des habitans où l'on se serait le moins attendu d'en trouver. Il y a quelques jours que nous fûmes conduits à une belle chute d'eau au pied du Jura, d'où, par un sentier escarpé, nous atteignîmes jusqu'à la hauteur d'environ cent cinquante toises. Ce sentier était, en quelques endroits, comme cloué à la montagne par le moyen de pieux enfoncés par un bout dans les fentes du rocher, et reposant de l'autre sur les arbres qui croissent dans ces mêmes fentes. Point d'autre avenue à l'habitation humaine que nous allions visiter. On peut juger de ce qu'elle

est en hiver. Tout au haut de cette échelle, nous mîmes le pied sur une jolie petite esplanade, d'une douzaine d'arpens, bien verte, variée de groupes d'arbres magnifiques, et traversée d'un ruisseau de la plus belle eau; enfin défendue de tous les côtés, hors un seul, par les parois inaccessibles de la montagne. Des chèvres, seul animal paissant qui pût arriver dans ce lieu, dispersé parmi les rochers, grimpaient partout où il y avait un brin d'herbe; et sous l'ombre de quelques arbres, nous découvrîmes la chaumière du propriétaire. Sa famille, vivant du produit d'un petit champ et du lait de ses chèvres, a probablement occupé ce recoin, de génération en génération, depuis des siècles: lors des invasions du cinquième, du dixième et du dix-huitième siècle, lors des Huns, des Sarrasins, et de l'armée révolutionnaire du directoire, cette famille aurait pu, d'un coup de pied à son échelle, mettre un abîme entre elle et l'ennemi, et défier également Attila et Rewbel.

L'école d'Yverdun est trop célèbre pour ne pas attirer l'attention de ceux qui veulent connaître la Suisse. Je m'étais pourvu d'une lettre pour M. Pestalozzi, son fondateur. Ce que j'ai appris de lui et les leçons que j'ai vu donner, m'avaient fourni quelques notions sur ce sujet; mais pour n'y pas revenir une seconde fois, je

les ai réunies aux observations que j'ai faites pendant un second voyage à Yverdun, deux ans après. En voici le résultat : M. Pestalozzi, occupé toute sa vie d'objets utiles pour les autres, et jamais pour lui; d'un esprit exalté, d'une élocution obscure, pauvre comme les apôtres, ayant leur candeur et leur simplicité, d'une figure extraordinaire, et négligé au dernier point dans son extérieur, serait mort ignoré (1) comme il avait vécu, sans les malheurs de l'Underwald, en 1798 (2), qui mirent son dévouement à l'épreuve, et ses vertus au grand jour. Il rassembla à Stantz jusqu'à quatre-vingts pauvres enfans, dont les parens avaient été massacrés dans la terrible journée du 9 septembre, et en devint le père; il les servit de ses mains, et fit sur eux le premier essai de son système d'éducation. Privé bientôt après de l'hospice qu'il occupait, et dont on fit un hôpital militaire, il erra pendant quelque temps avec sa troupe d'orphelins. Berne lui offrait toutes les facilités qu'il pouvait désirer, ayant mis à sa disposition d'abord le château de Burgdorf, et ensuite celui de Buchsee; mais il s'établit finalement à Yverdun, dans l'antique château

(1) Excepté en Allemagne, où ses écrits lui ont valu la réputation d'un génie original.

(2) Chap. 39, vol. II.

dont la commune lui donna la jouissance, et que son institut occupe depuis l'année 1804.

Tous les écrits explicatifs de la méthode de Pestalozzi s'accordent à dire que la bonne éducation domestique est le modèle qu'il s'est proposé; que le premier principe qu'il a voulu inculquer aux élèves, ou plutôt le premier sentiment qu'il a voulu leur inspirer à l'égard de leurs instituteurs, est *la foi et l'amour*, c'est-à-dire ce qu'ils éprouvent, ou sont censés éprouver à l'égard de leurs parens. Regardant *l'émulation* comme le germe de passions dangereuses, il ne veut point l'exciter, et la rejette comme moyen d'éducation: *c'est*, dit-il dans son idiome particulier, *la queue de Bonaparte!* Il avait coutume d'exercer l'entendement de ses élèves par des conversations et des questions convenablement dirigées, soit de la part de l'instituteur, soit de celle de l'élève, de manière que ce dernier parvînt à construire de lui-même, en quelque façon, les élémens des sciences; de le mettre aux prises avec les difficultés, et de les lui faire surmonter, jusqu'à un certain point, par ses propres forces (1), avant de lui fournir

(1) Afin d'exercer les enfans aux calculs de tête, M. Pestalozzi avait autrefois imaginé de se servir de cubes ou dés; un de ces dés représentait l'unité. L'enfant conservait aisément dans son esprit l'image d'un groupe de plusieurs

les règles mécaniques qui remplissent ce but bien plus facilement, mais sans exercer l'intelligence. Son objet était d'apprendre aux élèves l'usage de l'instrument dont ils devaient se servir un jour, plutôt que de les faire travailler; de les rendre habiles à apprendre, plutôt que de leur donner du savoir. L'école de M. Pestalozzi, toute préparatoire, était destinée à des élèves au-dessous de douze ans, qui devaient finir leurs études autre part. Or, quand on considère ce que les enfans apprennent ordinairement avant cet âge, on croira facilement que ceux-ci pouvaient gagner au change.

Afin de connaître la pratique de cette théorie, j'ai assisté à quelques leçons au château; je me suis aussi fait donner par plusieurs élèves le détail circonstancié de l'emploi de leur temps, heure par heure et jour par jour, et je l'ai mis

---

unités; trois, par exemple : ensuite on lui présentait plusieurs groupes; trois, par exemple, de trois dés chacun, faisant neuf; puis trois fois trois groupes de trois faisant vingt-sept, et ainsi de suite, aussi loin que ses facultés pouvaient embrasser. Lorsqu'on demandait à Philidor comment il pouvait conduire tout à la fois jusqu'à trois parties d'échecs, sans voir les pièces; il avait coutume de répondre qu'il les *voyait*, qu'il les *avait devant les yeux*. Quelque chose d'analogue doit se passer dans l'esprit de ceux qui possèdent à un haut degré la faculté du calcul de tête.

par écrit sous leurs yeux. Enfin je les ai interrogés sur leurs rapports domestiques avec M. Pestalozzi, et les divers instituteurs de l'école. En résultat, quel qu'ait pu être autrefois le mode d'enseignement, il m'a paru que celui que l'on suit à présent diffère peu de la routine des écoles ordinaires. M. Pestalozzi est trop âgé pour s'occuper beaucoup des élèves, et les maîtres s'en dispensent hors des heures des leçons. Aux *taloches près* (c'est l'expression dont un des élèves s'est servi) que les maîtres donnent quelquefois, il n'y a absolument rien de *paternel* dans leurs rapports avec les élèves. On a vu le maître chargé de l'instruction religieuse enfoncer de colère des pupitres à coups de poing: *C'est beau ça, pour un maître de religion!* a observé l'élève de qui je tiens cette anecdote, quoique d'ailleurs il ne se trouvât point mal à l'école, et ne montrât aucun désir de la quitter.

Il y a plusieurs autres écoles à Yverdun, toutes nées de celle du château, et toutes meilleures, parce que les élèves sont beaucoup moins nombreux, et que les instituteurs ont leur réputation à faire. Toutes professent les principes généraux de M. Pestalozzi, et je les crois fort bons, mais exigeant, dans l'application, cette attention scrupuleuse et ce zèle soutenu, que l'attachement des pères et mères peut seul ga-

rantir, et ne garantit pas toujours. M. Pestalozzi s'est montré capable de ce dévouement pur et constant, pendant une longue suite d'années, et l'on assure qu'il eut alors de grands succès; mais il est donné à peu d'instituteurs d'avoir les mêmes vertus, et les espérances fondées sur un système d'éducation qui demande des qualités aussi rares sont nécessairement un peu chimériques. Cependant, comme c'est en visant à la perfection même idéale qu'on obtient des résultats qui en approchent, l'impulsion que M. Pestalozzi a donnée à l'enseignement a été infiniment utile, et la génération actuelle dans son pays est incontestablement mieux élevée qu'elle ne l'aurait été sans lui. On s'est beaucoup moqué de son *mysticisme* allemand, de sa gaucherie, de son extrême simplicité : il est aisé de se moquer; pour moi, j'honore trop le véritable enthousiasme pour ne pas lui pardonner quelques obscurités et quelques niaiseries. Le bon Pestalozzi est tout amour et simplesse; à Dieu ne plaise que je voulusse jeter *le plus petit ridicule sur la plus petite vertu!* et la sienne a été grande. Les sages de ce bas-monde se moquent, et non sans raison, quant aux affaires ordinaires de la vie, de ce petit nombre d'enthousiastes, toujours occupés d'un monde qu'ils se sont créé, mais étrangers à

celui où leur sort est de vivre et de s'égarer; hormis ces circonstances extraordinaires qui, une fois dans leur vie, viennent mettre ces hommes extraordinaires à leur place. Enfans perdus de l'espèce humaine, ils sont en général destinés à périr obscurément aux avant-postes de l'armée, où ils veillent pendant qu'elle dort.

Revenant à M. Pestalozzi, il convient lui-même que ses principes ne sont plus suivis à la grande école du château, mais assure qu'ils sont réintégrés à Clendy, petite école qu'il a fondée aux portes d'Yverdun pour l'éducation d'un certain nombre de sujets qu'il destine spécialement à la profession de l'enseignement. J'y ai trouvé vingt-trois élèves des deux sexes, treize garçons et dix filles; quatre d'entre eux ont été envoyés d'Angleterre expressément pour apprendre la méthode d'éducation de M. Pestalozzi. Ceux-là lui paient quinze louis par an; les autres élèves, au nombre de dix-neuf; sont entièrement à ses frais, et lui coûtent environ douze louis par an chacun. Ce que j'ai vu à Clendy m'a certainement paru plus satisfaisant.

De toutes les productions littéraires de M. Pestalozzi, je ne connais que son roman moral de *Léonard et Gertrude*, par l'admirable traduction qu'en a faite une dame trop tôt enlevée à

ses amis (1); c'est proprement un manuel d'éducation, dans lequel on retrouve la simplicité de Gessner, une philosophie naïve et touchante, et des vues pratiques très utiles sur l'éducation des classes inférieures de la société. Lorsqu'en 1814 les alliés étaient sur le point d'établir un hôpital militaire au château d'Yverdun, M. Pestalozzi fut envoyé par sa ville à l'empereur de Russie pour obtenir l'exemption de ce fardeau. Alexandre lui accorda ce qu'il demandait, et le décora d'un de ses ordres.

La constitution communale du canton de Vaud, établie lorsque le pays était province bernoise, et qui est du plus au moins la même dans toute la Suisse, mérite beaucoup d'attention. Chaque commune a des biens administrés par la municipalité, d'où les bourgeois qui tombent dans l'indigence tirent des secours. Si les revenus de ces biens ne sont pas suffisans, le conseil communal autorise la municipalité à lever une taxe sur les propriétaires bourgeois; et cette taxe est souvent assez considérable. J'ai vu, par exemple, le propriétaire d'une *montagne* (ce mot signifie ici une certaine étendue de pâturage), rapportant net quarante louis, taxé pour les pauvres à six louis;

(1) Feu madame de Guimps. J'ai vu cette traduction en manuscrit, et je ne sais pas si elle a été publiée.

mais c'est, à ce qu'on m'assure, un cas extraordinaire. La bourgeoisie peut s'acheter en payant à la caisse de la commune une somme déterminée par le conseil communal, et le nouveau bourgeois se trouve en égalité de droits avec tous les autres copropriétaires du bien communal. La Suisse est peut-être le seul pays où il y ait des fonds spécialement affectés aux indigens : il faut que ces indigens soient bourgeois; mais tout Suisse est bourgeois quelque part. Depuis une cinquantaine d'années on a porté atteinte à ce principe fondamental de l'ordre social en Suisse, par l'indigénat donné à des étrangers et à des enfans naturels sans fortune, qui n'ont pas de quoi se faire un fonds dans la grande caisse d'épargne et de prévoyance nationale, c'est-à-dire d'acquérir le droit de cité dans une commune. On croit que les cantons ont reconnu le danger de cette innovation qui n'est libérale qu'en apparence, puisqu'elle tend à y produire l'inégalité de fortune et de condition, à créer une nouvelle race de prolétaires sans propriétés; tandis qu'auparavant tout Suisse était propriétaire. Quelques communes du canton de Vaud, ayant décrété que tout nouveau marié aurait sa portion de terre communale, il en est résulté des mariages précoces de pauvres incapables de subvenir aux besoins de leurs enfans.

Yverdun est sorti des ruines de l'ancien Ebrodunum, qui se font encore apercevoir au niveau du sol, en plusieurs endroits de la plaine à l'est et au sud-est, mais qui diminuent tous les jours. L'ancienne ville était plus éloignée du lac que la moderne, ou plutôt le lac s'étendait plus loin. Les Romains avaient aussi un fort à Yverdun même; il servait de résidence au *Prefectus barcariorum*, ou commandant des barques qui transportaient les bois de construction par les lacs la Thielle et l'Aar, et enfin par le Rhin jusqu'à l'Océan. La grande quantité de blé en masse charbonneuse, trouvée parmi les ruines de ce fort, indique qu'il fut détruit par le feu. C'est sur son emplacement que le duc de Zæringen, lieutenant de l'empereur d'Allemagne, bâtit, en 1130, le château d'Yverdun, occupé à présent par l'école de M. Pestalozzi.

En allant du lac de Genève à celui de Neuchâtel, on monte deux cent quarante pieds jusqu'au point de partage des eaux, aux environs de la Sarra, d'où l'on descend cinquante pieds jusqu'à Yverdun; le niveau du lac de Neuchâtel étant plus élevé de cent quatre-vingt-dix pieds que celui du lac de Genève. A Entreroche, près de la Sarra, se trouve une coupure profonde, entre deux rochers, par où l'on tenta, il y a près de deux siècles, de faire passer un canal

Le patois de l'Helvétie romande est, à ce que les savans assurent, en grande partie celtique;

	hommes.	femmes.
De l'autre part	463	393
De dix à quinze ans	31	38
De quinze à vingt ans	44	58
De vingt à trente ans	85	80
De trente à quarante ans	63	81
De quarante à cinquante ans	92	91
De cinquante à soixante ans	114	144
De soixante à soixante-dix ans	163	206
De soixante-dix à soixante-quinze ans	97	120
De soixante-quinze à quatre-vingts ans	91	73
De quatre-vingts à quatre-vingt-cinq ans	61	83
De quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix ans	27	22
De quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze ans	5	13
De quatre-vingt-seize ans	1	0
De quatre-vingt-dix-sept ans	0	0
De quatre-vingt-dix-huit ans	0	0
De quatre-vingt-dix-neuf ans	1	0
Total	1338	1382

Il y a 4,07 naissances par mariage, 1 enfant illégitime sur 35,7 légitimes; la campagne donne moins de naissances illégitimes que la ville: par exemple, 1 sur 94 dans le pays d'en haut; 1 sur 25,68 à Lausanne (en France, dans les villes, suivant la statistique de M. Peuchet, il y a une naissance illégitime sur 7 $\frac{1}{2}$ naissances légitimes); mais à Neuchâtel sa proportion est seulement comme 1 à 57.

Population du pays de Vaud en 1798: 142,589 âmes; en 1799 et en 1803, quoique augmenté de Morat et de la moitié du Gesnay, ce *pays* devenu *canton de Vaud* ne contenait plus que 136,891 âmes; en 1811: 155,807. Mariages, 1 sur 139 personnes. La population double en 71 $\frac{1}{2}$ ans (0,97 pour cent par an).

Les décès sont à la population comme 1 à 49,41; en

il en est ainsi dans toutes les provinces des Gaules où le peuple a conservé un patois; on en a formé d'amples vocabulaires, fondés sur des conjectures plus ou moins probables. Un des plus hardis de ces étymologistes, Loys de Bochat, donne sur l'origine des langues de l'Europe occidentale une théorie ingénieuse dont la note ci-jointe est extraite (1). Au reste, lors-

---

1764 ils étaient comme 1 à 45,11. Ce dernier rapport est le plus intéressant de tous. En effet, à quoi servent les naissances si les individus meurent avant l'âge utile?

Glaris a un décès sur 38 habitans, et une naissance sur 28 habitans; l'accroissement est forcé par les manufactures.

La probabilité de la vie en France est de 20 ans; la vie moyenne y est de 28 $\frac{1}{2}$ ans. En Prusse, la vie moyenne est 26 ans; au Mexique, 23; dans les États-Unis, 32. Il n'y a qu'en Norwége où la vie moyenne soit plus forte que chez nous. Il y a 4,92 personnes par maisons; en Angleterre, 5,6.

(1) Il y avait dans le gaulois quantité de noms des langues de l'Orient, quantité de mots grecs et d'autres que nous croyons latins, parce que nous les trouvons dans la langue latine, qui elle-même les tenait des Celtes. Le fond de la langue basque est presque tout oriental; il est impossible d'y méconnaître l'origine des peuples qui la formèrent, si l'on a quelque connaissance des langues hébraïque, arabe, etc. On y voit aussi beaucoup de mots grecs; le reste est du latin employé suivant le génie de la langue qui l'a emprunté. Il y a plus de grec encore dans le celtique des autres provinces gauloises, ainsi que du pays de Galles et du comté de Cornouaille. Casaubon a

que nous parlons des Celtes et de la langue celtique, nous ne pouvons attacher aucun sens précis à ces mots qui, dans l'antiquité, signifiaient simplement les peuples et les idiomes en dehors de la Grèce et de l'Italie romaine.

Le site de Giez est très suisse, inégal, divisé en petites clôtures, bien arrosé, bien vert, bien ombragé, réunissant sous l'abri du Jura et sur sa pente méridionale une grande variété de productions, et jouissant de la belle vue des Alpes, qui, à dire vrai, n'est ici le privilége exclusif de personne. C'est d'ailleurs un

---

donné un ample recueil de mots anglais tirés du grec, et il n'y en a guère moins dans l'ancien irlandais, qui s'écrit en lettres grecques. Comme il n'en a que dix-sept, il faut croire qu'il les a reçues avant le siége de Troie, puisque ce fut pendant ce siége que Palamède ajouta à l'alphabet grec les quatre lettres qu'on lui attribue, et que de ces quatre l'irlandais n'en a aucune, non plus que des quatre dont on dit que Simonide fut l'auteur; de sorte que c'est l'alphabet de Cadmus que reçurent les habitans de l'Irlande, et non l'alphabet ionien, adopté par toute la Grèce (PLINE, *Hist. nat.* lib. VII, cap. 57). Les Irlandais n'ont ajouté que l'I, et comme ils l'écrivent à la latine, et non par φ, il est probable que ce fut seulement après que l'empereur Claude l'eut ajouté à l'alphabet latin. Une langue qui n'a que l'alphabet de Cadmus est assurément de la plus haute antiquité, et s'est conservée sans mélange plus qu'aucune autre que l'on connaisse. (*Mémoire sur l'Histoire ancienne de la Suisse*, par Loys de Bochat, 1747.)

lieu historique. Charles-le-Téméraire occupait Giez et les villages adjacens avec soixante mille hommes, la veille de la bataille de Grandson, où il éprouva la première des trois grandes défaites qui lui coûtèrent un royaume et la vie. En face de Giez, un peu vers la gauche, à une demi-lieue sur les bords du lac, est le château de Grandson, célèbre par le massacre de sa garnison quelques jours avant la bataille. Charles avait son camp retranché près du château, mais il le quitta pour aller à la rencontre des Suisses, trois lieues plus loin, toujours sur les bords du lac. Après sa déroute, il fut poursuivi jusqu'au camp, et une demi-lieue par delà, précisément en face et tout près de Giez. Après trois siècles et demi on retrouve encore de temps à autre des débris d'armes (1) sur tout cet espace. A la droite, sur une hauteur, est le château de Champvent, un de ceux qui furent bâtis du temps de la reine Berthe, à l'occasion des ravages des Sarrasins. Malgré ses neuf cents ans, ce château est encore habitable et habité : les murs, qui ont quinze pieds d'épaisseur, promettent de durer autant que la montagne sur laquelle ils reposent.

Le château de Grandson rappelle une anecdote de quelque intérêt. Vis-à-vis, de l'autre côté

(1) Chap. 23, vol. II.

du lac, est le château d'Estavayer : l'un et l'autre appartenaient à deux familles anciennes et puissantes. Les chevaliers de France et d'Angleterre, de Bourgogne et de Savoie, rendaient témoignage de la vaillance d'Othon de Grandson, et admiraient ses rares qualités. L'épouse de Gérard d'Estavayer, Catherine de Belp, y avait été trop sensible; mais son mari, qui le savait, dissimulait son injure, ne voulant pas se séparer d'une femme héritière de grands biens. La mort d'Amé VII, duc de Savoie, tué à la chasse, de manière à faire naître des soupçons, lui fournit l'occasion de satisfaire son ressentiment en se déclarant contre Othon de Grandson, que ses rapports hostiles avec le feu duc mettaient en butte à la calomnie. C'en fut assez pour Estavayer, qui se porta ouvertement son accusateur devant le bailli Louis de Joinville, offrant de soutenir son accusation par la voie du combat, dans le *ban de Moudon.* Des noms et une cause aussi illustres attirèrent l'attention des peuples voisins; et lorsque Amé VIII eut nommé Bourg-en-Bresse pour le lieu du combat, les chevaliers accoururent de toutes parts pour y assister. Othon accepta le défi, dédaignant même de différer à cause de sa mauvaise santé; mais lorsqu'il se présenta devant l'assemblée, il la fit souvenir que toutes les circonstances de la mort du prince avaient été l'objet

d'une enquête solennelle, sans qu'il se trouvât compromis en rien. Nobles de Savoie, ajouta-t-il, parens ou vassaux de la maison régnante, comment se fait-il, si j'ai commis ce crime, que vous ayez laissé à cet Estavayer le soin de venger votre souverain? *Il ment,* ajouta-t-il; *tant pis pour lui, et tant mieux pour moi.* Amé de Savoie se leva après ce discours, s'inclina en faisant le signe de la croix, et dit : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen! Que gage de bataille soit et se fasse, et que Dieu daigne faire éclater la vérité!* Ce fut le 7 d'août 1397, que les deux champions parurent dans la barrière : ils portaient des armes *non suspectes,* la lance, deux épées et une dague, et se livrèrent un combat acharné auquel les spectateurs, divisés en deux partis distingués par leurs couleurs respectives, prenaient le plus vif intérêt, et surtout les seigneurs helvétiens. Le succès ne couronna pas la justice; Othon fut tué, et Amé de Savoie prit possession de Grandson, et de tous les domaines de la maison de ce nom, sans égard pour les réclamations du frère d'Othon, dernier de la race.

Après une quinzaine de jours passés fort doucement auprès de nos amis, à Giez; nous nous en sommes séparés avec regret. Il y en avait deux d'ancienne date, mais aucun n'est de nouvelle date à présent, car quinze jours passés

sous le même toit, comptent pour bien des années de société ordinaire. La familiarité domestique et journalière n'admet pas d'indifférence, il faut aimer ou haïr; et assurément nous ne haïssons personne ici.

Neuchâtel, le 17 *juin.* — Les Grandes-Alpes, enveloppées de vapeurs, ont été invisibles tout le jour, mais nous en étions dédommagés par les beautés de détail du Jura, qui longe la côte et ne s'éloigne du lac quelquefois, que pour s'en rapprocher bientôt. Sa culture et les accidens de sa base contrastaient par leur variété avec l'uniformité des forêts de sapin, entremêlées de neiges, qui couvraient encore les hauteurs, quoique ordinairement elles aient disparu dans cette saison. Les villages, très rapprochés, sont toujours ombragés de noyers, au-dessus desquels la flèche du clocher (revêtue de fer-blanc) brille au soleil; toute la population était aux champs, proprement vêtue, et les femmes couvertes d'immenses chapeaux de paille.

Près de Neuchâtel, nous nous sommes arrêtés un moment au pont de Serrières, jeté sur une belle rivière dont on aperçoit la source d'un côté du pont, tandis que l'embouchure dans le lac apparaît de l'autre; tout son cours n'excédant guère cent cinquante toises. Il vaut la peine de s'arrêter un moment pour la voir sortir pleine, forte et bouillonnante, du sein du Jura

et d'entre les pierres de son lit. Elle fait mouvoir un grand nombre de manufactures; cependant telle est l'extrême beauté du site, de ses rochers, de ses arbres, de l'eau elle-même, que ces établissemens anti-pittoresques ne peuvent, quoi qu'ils fassent, la détruire. Un château crénelé et flanqué de tours, assis sur son trône de rochers, au milieu des forêts, domine le paysage : serait-ce la résidence féodale du seigneur puissant qui commande ici à tout ce qui respire? En effet, c'est là que demeure le maître manufacturier de calicots et de perkales, et tout un petit peuple de fileurs et de tisserands vit sous ses lois. Ainsi, les temps ne sont pas aussi changés qu'on le pourrait croire.

Nous ne manquons pas de jeter un coup d'œil en passant sur les jardins des nombreuses maisons de campagne, qui se présentent à la portée du chemin; on y découvre la charmille et les buis, les allées rectilignes et le jet d'eau, les terrasses ornées de pots à fleurs et de bergers et bergères en plomb ou en terre cuite; Pline, en personne, n'aurait pu mieux faire. Les maisons elles-mêmes, couvertes en tuiles rouges, le comble élevé et les cheminées de brique contournées en spirale, sont dans leur laideur assez pittoresques. Au surplus, la grande propreté, les belles eaux courantes à la portée de chacun, les montagnes, le lac, font oublier

les parterres. Je ne saurais cependant passer sous silence les travaux d'un riche propriétaire vers l'extrémité du lac, qui s'occupe depuis plusieurs années à faire une montagne! ses manœuvres roulent la brouette du matin au soir le long d'une petite route du Simplon, conduite en spirale autour de sa montagne qui a déjà trente pieds de haut, et dans dix ans d'ici pourrait bien atteindre le double de cette hauteur. Que le Mont-Blanc y prenne garde, voilà un rival redoutable!

Neuchâtel est une petite ville de fort bonne apparence, ornée d'une promenade au bord du lac et de plusieurs beaux édifices publics, dus la plupart à la munificence de simples particuliers. M. Pury, négociant, dépensa un million, pendant sa vie, à orner ce lieu de sa naissance et à l'enrichir de fondations utiles; il légua de plus quatre ou cinq millions pour le même objet. Un autre négociant, M. Pourtalès, bâtit, il y a quelques années, et dota un fort bel hôpital qui lui sert de sépulture (1).

(1) Cet hôpital est dans une belle situation, et a un grand jardin. Le relevé de l'année 1813 présentait sur un total de deux cent soixante-neuf malades, dix morts seulement; 1815 a donné sur trois cent douze malades, dix-huit morts. En 1814, l'hôpital avait été rempli de militaires; les dames hospitalières et les médecins, qui ne cessèrent de remplir à l'égard de ces étrangers les devoirs

Neuchâtel doit son nom à un château qui fut neuf il y a treize à quatorze cents ans, ayant été bâti dans le cinquième siècle pour servir d'asile contre les Barbares : il devint ensuite la résidence des princes de Neuchâtel ou de leurs représentans. Le dernier de ces princes, le roi de Prusse, céda ses fidèles sujets à Bonaparte, en 1806; celui-ci leur donna Berthier pour maître. Le sort des armes et la politique les ont fait passer de nouveau sous les lois de sa majesté prussienne, quoique, par une sorte d'anomalie politique assez singulière, ils soient membres de la république helvétique. Nous avons voulu savoir ce qu'on pensait de Berthier : *Mais*, nous a dit notre hôte, *c'était un fort bon prince !* Et le roi de Prusse? avons-nous demandé alors. *Mais*, a-t-il repris, *sa majesté nous a envoyé un bon gouverneur tout-à-fait !* Ainsi l'on voit que tout va toujours pour le mieux à Neuchâtel. L'antique château, dans une situation élevée, jouit d'une vue qu'il n'est pas nécessaire de décrire. Sa terrasse est ombragée de magnifiques tilleuls; l'un d'eux, que j'ai mesuré, a dix-huit pieds de circonférence à ma hauteur, et près du double au niveau du sol.

Les nombreuses fontaines jaillissantes qui

de l'humanité, furent la plupart attaqués de fièvres nerveuses, dont quelques uns d'entr'eux devinrent les victimes.

abreuvent les habitans de Neuchâtel et rafraîchissent leurs rues, sont des plus historiques; chacune d'elles est surmontée de figures gigantesques, représentant des guerriers du quinzième siècle, bardés de fer, à taille étranglée et poitrine rembourée, comme de nos jours les héros russes ou prussiens. Ils portent au côté une longue et large épée, leur belle barbe est taillée en pointe, une petite toque couvre le chef, et dans la main droite s'élève un guidon aux armes de Berne : ils ont toujours l'air calme et inébranlable, comme le roc dont ils sont formés. Quelquefois c'est une Justice, tenant le glaive d'une main, la balance de l'autre, et costumée d'ailleurs comme les dames de son temps; taille d'une aune, jupon amples et courts, coiffe à dentelle et manchettes à trois rangs. L'artiste, se livrant à l'allégorie, a quelquefois représenté le bon et le mauvais ange, se disputant un tendre agneau qu'ils tiraillent cruellement entre eux. Le mauvais ange, malgré des traits féminins, porte la queue et les cornes.

18 *juin*. — Trois heures après avoir quitté Neuchâtel, nous sommes arrivés à Cerlier, sur les bords du lac de Bienne, d'où un bateau nous a conduits à l'île de Saint-Pierre (l'île de Jean-Jacques Rousseau), en une heure et demie. Il faisait fort chaud; le soleil, au solstice d'été, versait à grands flots, sur les montagnes d'alen-

tour, cette lumière blanche qui efface toutes les ombres, et qui décolore et appauvrit les paysages méridionaux. Les montagnes du lac de Bienne sont trop habitées, trop défrichées, trop uniformes ; enfin elles ne sont point poétiques ; et Rousseau, couché dans son bateau à la dérive, et livré pendant des heures entières à la méditation et aux extases, ne devait l'inspiration qu'à lui-même. L'île aux Lapins, dont il parle, n'a pas un arbre, pas un brin d'herbe, et la partie du lac que nous avons traversée est si basse et si remplie de roseaux, que le bateau avait peine à s'ouvrir un passage : l'eau en est d'ailleurs parfaitement claire, et fourmille de truites et d'autres poissons dont nous aurions pu compter les écailles. La maison où Rousseau logeait, située au bord du lac, sur la grande île, est une ferme dans le meilleur ordre, et sert d'auberge ; nous fûmes reçus par la fermière, belle Suissesse allemande, très accorte, qui nous fit les honneurs de la chambre de Rousseau, conservée dans l'état où il l'a laissée. La muraille est partout griffonnée d'épanchemens poétiques sur le philosophe de Genève, le livre destiné à cet usage n'y suffisant pas.

En parcourant ce livre, nous nous sommes assurés du nombre proportionnel des voyageurs de différens pays, et le voici : cinquante-trois Suisses et Allemands, quatre Russes, deux

Hollandais, un Italien, cinq Français, trois Américains, vingt-huit Anglais. Une espèce de galerie ouverte, ou piazza, au niveau du sol, règne sur trois côtés de la cour intérieure, dont deux sont occupés par les étables et tout ce qui concerne l'exploitation de la ferme. Un troisième côté forme le logement du fermier, et le quatrième, celui des étrangers qui fréquentent cette île. Un immense noyer ombrage toute cette cour : la propreté la plus recherchée, le plus grand ordre et une parfaite tranquillité régnaient dans tout l'établissement. Nous pensions avoir vu tout ce qu'il y avait de mieux dans l'île de Saint-Pierre, et songions à la quitter, lorsque le hasard nous fit monter au sommet de la colline qui en occupe le milieu. Nous fûmes bien surpris d'y trouver un jardin anglais, comme il y en a peu en Angleterre; c'est une forêt dont les arbres, antérieurs la plupart à la ligue helvétique, ne furent pas plantés de main d'homme; on le voit bien à la liberté et à la variété de leurs groupes. J'ai mesuré plusieurs chênes dont le tronc avait plus de vingt pieds de circonférence. Des avenues ont été percées à travers ces ombrages apparemment depuis très long-temps, car les arbres forment le plus magnifique cintre à une immense hauteur. Dans les éclaircies, une pelouse bien verte, unie, douce et rase s'étend jusqu'au pied de ces

magnifiques arbres, et couvre même les protubérances de leurs racines. Les yeux viennent avec plaisir s'y reposer du spectacle brillant de ce lac, et des montagnes qui, malgré le mal que j'en ai dit d'abord, se présentent avantageusement vers le soir. Des milliers d'oiseaux, et surtout de merles, remplissaient les bosquets de jeunes arbres qui commencent à s'élever dans quelques endroits. L'hôpital de Berne, à qui l'île appartient, a grand soin de ce jardin naturel, ou plutôt en protége les beautés naturelles contre la hache et la charrue, et je lui en ai, pour ma part, beaucoup de reconnaissance. Je suis fâché d'avoir à parler d'un objet qui gâte ce beau lieu; ce sont les fourches patibulaires, qu'on n'aperçoit, à la vérité, que de très loin, dans la direction du midi, de l'autre côté du lac.

C'est seulement dans le pays allemand qu'on entre en Suisse pour tout de bon, car le pays *roman* ressemble encore beaucoup à la France. Tout le monde à Bienne a l'air étranger; et cependant à voir la curiosité des habitans, on aurait dit au contraire que c'était nous. Les femmes portent leur longue chevelure tressée; elle descend plus bas que leur jupon, qui couvre à peine le jarret: au milieu de leurs occupations on les entend chanter en partie avec beaucoup de justesse : le sentiment de la musique semble inné chez les Allemands. De grandes portes

flanquées de tours ferment les rues, qui sont composées de maisons bâties en arcades comme le Palais-Royal, mais beaucoup plus massives, et bizarrement peintes de toutes sortes de couleurs. Le luxe des fontaines publiques est encore plus remarquable qu'à Neuchâtel; et telle est l'abondance, la limpidité et la fraîcheur des eaux, que vous pourriez vous désaltérer dans la rue, de l'onde pure du clair ruisseau. Ces fontaines sont encore ici surmontées des figures du siècle héroïque (le quinzième), ainsi que d'anges ailés et de démons à queue et à griffes du siècle théologique (le seizième). Les gardiens de la sûreté publique parcourent les rues toute la nuit, et sans armes, comme en Angleterre, publiant en récitatif l'heure qu'il est, ainsi que les nouvelles de la pluie et du beau temps : au son de leur voix tranquillisante, chacun se tourne sur l'autre oreille, et se rendort. Dans l'intérieur des maisons tout est antique, travaillé avec soin, bien entretenu, mais rarement renouvelé; il n'y a pas jusqu'au casse-noisette qui ne soit ciselé artistement; tables, chaises, lits, tout a une physionomie particulière; enfin l'huile et le vinaigre sortent de la même burette par deux goulots différens.

Soihier, 19 *juin*. — Petit village à huit ou neuf lieues de Bienne. On monte long-temps en sortant de Bienne, et l'on jouit de très-

beaux points de vue. Passant ensuite par le Val-de-Suze, ou Val-Saint-Ymier, on arrive à Pierre-Pertuis, grand portail à travers un pan de rocher. On ne sait si c'est l'ouvrage de la nature ou de l'art : les opinions sont très diverses sur ce point. L'inscription suivante, assez grossièrement taillée dans le roc au-dessus du passage, montre qu'il existait du temps des Romains, et que le chemin est leur ouvrage; mais elle ne dit point qu'ils eussent percé le rocher. Probablement l'art a un peu aidé la nature.

NVMINI AVG.........
...VM................
VIA ..CTAPERT.......
DV..VMPATER.......
II VIR.. COL. HELV..

M. Ebel rétablit l'inscription ainsi : *Numini Augustorum via facta per Titum Dunnum paternum II virum colon Helvet.*

Les auteurs tant anciens que modernes qui ont parlé de Pierre-Pertuis ne se sont point accordés sur le simple fait des dimensions, bien qu'il soit très facile de s'en assurer, et M. Ebel, malgré son exactitude ordinaire, s'est trompé comme les autres : l'ouverture est très irrégulière; elle a trente pieds dans sa plus petite largeur, cinquante dans sa plus grande, et sa hauteur, mesurée par approximation en

la comparant à la hauteur d'un homme placé au-dessous, est de vingt pieds : l'épaisseur du rocher est de vingt-quatre pieds d'un côté de l'ouverture, et de vingt-sept ou vingt-huit de l'autre. Malgré l'importance militaire attribuée à ce passage, il est certainement fort aisé à franchir; car notre conducteur escalada le rocher, montant d'un côté et redescendant de l'autre dans le court espace *d'une minute et demie.* C'est l'entrée d'un défilé dont l'aspect est bien extraordinaire : une prodigieuse crevasse partage la chaîne du Jura en deux moitiés longitudinales, et le torrent de la Birse occupe presque en entier le fond de l'abîme qu'elles laissent entre elles : on en suit le cours sur une étroite, mais excellente chaussée, construite par les Romains, et restaurée dans le dixième et le dix-huitième siècle. Des ponts d'une seule arche le franchissent six ou sept fois, et le rocher a été excavé en plusieurs endroits pour donner au chemin la largeur nécessaire. Les couches de rochers calcaires qui composent la montagne, souvent courbées et brisées de la manière la plus extraordinaire, sont cependant toujours parallèles entre elles et en général verticales, mais correspondent rarement d'un côté à l'autre. Il semble qu'après leur séparation, les deux sections de la montagne aient éprouvé des mouvemens différens. Ces couches droites, minces,

hautes et séparées par de petits intervalles, ressemblent aux feuillets d'un livre debout et entr'ouvert. La lumière du jour ne saurait pénétrer dans ces épouvantables tranchées; aucune plante n'y croît, aucun animal n'y respire; le seul mouvement, le seul son, le seul indice de vie vient de la chute des eaux qui coulent le long de leurs parois; elles usent et décomposent sans cesse les élémens inertes du rocher, les emportent dans la Birse, et, les mêlant aux eaux du Rhin, vont probablement les déposer à la fin sur les prairies de la Hollande, en forme de terre végétale. Quelques fragmens de ces feuillets gigantesques du rocher, précipités dans le lit de la Birse, s'y sont plantés verticalement, et présentent des tranches isolées à vive arête, de plusieurs centaines de pieds de hauteur. Plus d'une fois nous avons cru reconnaître sur des sommités escarpées, parmi les débris de la nature, ceux de quelques constructions humaines, des restes de murailles et de tours, des ruines de forts et de monastères; et en effet, il y en a plusieurs. Germanus l'ermite, d'une famille illustre d'Allemagne, s'y retira au septième siècle, dans une caverne où l'on parvient de précipice en précipice par des échelles, et y fut assassiné A. D. 666 par le fils d'un duc d'Alsace jaloux de son influence. Un riche monastère, qui fut appelé le *Moustier* (*Monaste-*

rium), en allemand *Münster*, succéda à l'humble chapelle de Germanus. Sous son empire, les vallées de Moustier-Grand-Val (Munsterthal) devinrent fertiles, et se peuplèrent de nombreux habitans. La famille du célèbre maréchal de Tavanne, dont le nom rappelle la St.-Barthélemi, avait son château à l'entrée de Moustier-Grand-Val, où le village et la vallée de Tavanne existent encore. Au dixième siècle, la reine Berthe se servit, pour restaurer l'ancienne voie romaine, d'un ingénieur écossais, nommé *Mackenbri;* probablement Makenzie, qui fut, dit-on, la souche des seigneurs de Tavanne (1). Les rochers de Moustier-Grand-Val appartiennent aux fondations mêmes du Jura, puisque sa profonde déchirure pénètre jusque-là; cependant ils contiennent des corps marins en abondance, et l'on y a aussi trouvé une dent et des os d'éléphant. Ces indices irréfragables d'un ancien monde organisé, antérieur à celui que nous habitons, semblent destinés à conserver toujours l'intérêt de la nouveauté, et à exciter notre étonnement à chaque nouvelle découverte, comme si c'eût été la première.

Nous avons rencontré aujourd'hui des troupes

(1) On sait au moins qu'une branche de la famille de Tavanne prit au quatorzième siècle le surnom de Makenbray.

d'hommes et de femmes à l'air sage et recueilli, qu'on aurait pris pour des quakers, s'ils n'eussent été habillés de noir au lieu de gris. Ce sont les paisibles descendans de ces anabaptistes du seizième siècle, coupables alors des plus grands excès et de toutes sortes de folies (1), devenus, on ne sait comment, la douceur même. Ils se firent chasser du canton de Berne il y a cent cinquante ans, parce qu'ils ne voulaient pas porter les armes, et se réfugièrent dans un coin du Jura, où ils forment une colonie composée d'une centaine d'habitations éparses, et sont universellement estimés de leurs voisins. Le sort a voulu qu'après avoir été chassés de Berne, Berne soit venu les retrouver ici, mais avec un esprit nouveau qui s'accommode fort bien du leur. Ils émigrent cependant dans les États-Unis, et leur départ donne des regrets.

A l'endroit où nous nous sommes arrêtés pour dîner (Grelingen), on venait de faire la saisie de seize sacs d'avoine, qu'un paysan avait voulu transporter du territoire de Berne dans celui de Soleure, où, à ce qu'il paraît, la disette est encore plus grande. Le coupable s'était dérobé par la fuite aux peines qu'il avait, dit-on, personnellement encourues. On ne conçoit

---

(1) Chap. 26, vol. II.

rien à ces prohibitions; car le pacte fédéral du 7 août 1815, stipule expressément, à l'article 11 : *Le libre achat des denrées, des produits du sol, et des marchandises ; la libre sortie et le passage d'un canton à l'autre de ces objets et du bétail.* Il est vrai que l'article ajoute : Sauf les mesures de police nécessaires pour prévenir le *monopole usuraire et l'accaparement*; de sorte que l'on aura trouvé que l'achat et le transport de seize sacs d'avoine constituaient accaparement. C'est pire que ce que nous avons vu à Sens; car là, c'était la populace qui faisait des sottises, et ici c'est le gouvernement. Avant d'entrer à Bâle, on nous montra à notre droite le mémorable champ de bataille de Saint-Jacques (1).

20 *juin*. — Bâle occupe la partie rentrante d'un angle droit, que forme le cours du Rhin. D'une haute terrasse, ombragée de dix magnifiques marronniers, et sur laquelle la cathédrale est bâtie, la vue plonge sur le fleuve qui présente ici l'aspect d'un torrent furieux, plus propre à ravager le pays qu'il traverse, qu'à le fertiliser et à faciliter ses communications; nous n'y aperçûmes pas un seul bateau. La couleur est d'un bleu blanchâtre, comme le Rhône, et l'on aperçoit du premier abord un air de famille entre ces deux grands fleuves,

---

(1) Chap. 22, vol. II.

qui indique leur origine commune. La communication du grand au petit Bâle sur les rives opposées, a lieu par le moyen d'un pont bâti en pierres, aux deux extrémités, et en bois au milieu, à cause de la profondeur et de la rapidité du Rhin. Les montagnes de la Forêt-Noire terminent l'horizon du côté du nord-est. La cathédrale, bâtie sur cette haute terrasse, n'a rien de bien remarquable, excepté d'être encore debout, après les nombreux et violens tremblemens de terre qui, à différentes reprises, pendant ses huit siècles d'existence, bouleversèrent tout le pays; notamment celui de 1356, après lequel il ne resta que cent maisons sur pied dans la ville de Bâle. C'est en face de cette cathédrale que se livra, en 1428, le combat chevaleresque décrit dans la partie historique de ce voyage (1) : la salle dans laquelle le concile de Bâle siégea pendant dix-sept ans (de 1431 à 1428), existe encore; mais elle répond peu à l'idée qu'on se forme d'une assemblée aussi auguste et aussi nombreuse. Une fois, cette assemblée se trouva réduite à un seul membre, par la peste qui ravagea l'Europe à plusieurs reprises pendant le quinzième siècle, comme elle avait fait pendant le siècle précédent : la

(1) Chap. 20, vol. II.

mort ou la fuite de ce dernier membre aurait dissous le concile (1).

Cette ville, dont la situation est magnifique, a vu des temps plus heureux, ou du moins plus brillans que celui-ci. Elle existait depuis quelques années, au temps d'Ammien Marcellin, dans le quatrième siècle ; il en parle sous le nom de *Basilia*. Au onzième siècle, c'était la plus grande ville de l'Helvétie. Les croisés qui firent la conquête de Constantinople, s'y rassemblèrent en 1202 : elle eut de très bonne heure une université célèbre, et l'art de l'imprimerie y était déjà porté à un haut point de perfection, lorsqu'il se trouvait encore dans son enfance presque partout. Un grand nombre d'hommes célèbres y reçurent le jour, ou du moins y furent élevés ; il suffit de citer Euler, les Bernouilli, et dans les arts, Holbein : Érasme y passa la dernière partie de sa vie. On voit, dit-on, dans la bibliothèque, un exemplaire de l'*Éloge de la folie*, dont Holbein orna les marges de dessins à la plume. Quant à la fameuse Danse des Morts qui portait son nom, il est fort douteux qu'elle ait été peinte par lui. On la voyait sur le mur du cimetière des Dominicains, renversé il y a dix-sept ans. Cette représentation bizarre ayant souffert par l'effet du temps, de

(1) Chap. 22, vol. II.

l'humidité et de divers accidens, fut retouchée, ou plutôt repeinte en entier quatre différentes fois dans le seizième, le dix-septième et le dix-huitième siècle; mais on s'obstina à y rattacher toujours le nom d'Holbein. Il y a encore plusieurs beaux tableaux de ce peintre à Bâle; le meilleur peut-être chez M. Wocher, sur le même sujet que les célèbres trois Maries du Carrache (1), est digne de lui être comparé. On voit à côté de ce tableau le portrait d'Anna Bullen, où Holbein reparaît dans toute sa dureté. M. Wocher, artiste de beaucoup de mérite, a peint un fort beau panorama de Thun, et exécuté en acqua-tinta plusieurs sujets intéressans.

L'historien De Thou, voyageant en 1579, passa à Bâle; cet illustre personnage écrivait en latin, et, comme César, parlait de lui-même à la troisième personne. « De Thou, dit-il, s'ar-« rêta quelques jours à *Bâle des Rauraques*, où « le Rhin commence à devenir navigable, et « y mit son temps à profit; il avait des lettres « pour Thomas Zwinger et pour Basile Amer-« bach; ce dernier, homme très poli et très « officieux, ne quitta point De Thou; avant « tout, il lui montra, dans sa propre maison, « la bibliothèque d'Érasme, ses papiers ma-

(1) Autrefois de la galerie d'Orléans, à présent à *Castle Howard*, en Angleterre.

« nuscrits, sa collection de médailles antiques,
« et quelque argenterie qu'Érasme avait léguée
« à son père; entre autres pièces, il fit apporter
« un globe terrestre d'argent ciselé, du tra-
« vail le plus précieux, fait par un orfèvre Zuri-
« cois; pendant qu'il le regarde avec curiosité,
« le globe s'ouvre par le milieu; on remplit de
« vin les deux hémisphères, et, selon la cou-
« tume de la nation, on porte la santé de De
« Thou (1). De là il fut conduit à la biblio-
« thèque publique, dans laquelle on conserve en
« manuscrit la plupart des commentaires de
« Proclus et d'autres Grecs, sur Platon et Aris-
« tote. Il visita aussi Félix Platter, docteur en
« médecine, logé dans une grande et agréable
« maison où il le reçut fort amicalement, et lui
« montra, dans son écurie, un élan (*alce*). Il
« lui fit voir également un rat de montagne,

(1) Ce globe était un présent fait à Érasme, et n'était pas le seul dans son genre. L'Escarbot, dans son *Tableau de la Suisse*, livre rare et curieux, imprimé en 1618, dit qu'au renouvellement de l'alliance de Zurich avec la France, en 1614, on fit de grandes fêtes à Zurich, à M. de Castille, ambassadeur du roi, et il ajoute : « Leurs sei-
« gneuries lui voulurent faire présent d'un grand et puis-
« sant bœuf aux cornes dorées; mais ils trouvèrent meil-
« leur de lui donner un globe terrestre d'argent doré,
« lequel se divise en deux coupes pour boire joyeusement
« et copieusement. »

« vulgairement appelé marmotte, de la gran-
« deur d'un gros chat, renfermé dans une cage
« de bois; comme il avait passé l'hiver sans
« manger, cet animal était encore tout engourdi:
« Platter avait aussi la collection des fossiles de
« Conrad Gessner, grand nombre de jeux de la
« nature, et une foule d'insectes peu communs
« que De Thou examina à loisir avec une grande
« curiosité, aidé d'Amerbach, qui s'y entendait
« très bien. Il alla saluer Théodore Zwinger,
« dans sa maison, dont les principaux ornemens
« étaient plusieurs inscriptions de sa compo-
« sition, genre dans lequel il excellait (1). Il
« se rendit aussi dans la librairie de Pierre
« Perna de Lucques; ce vieillard était si vigou-
« reux, qu'il travaillait encore à son imprime-
« rie. Enfin, après avoir remercié Amerbach
« de toute ses politesses, il partit de Bâle. »

On dit que les habitans de Bâle sont moins hospitaliers et moins communicatifs que du temps de l'historien De Thou, et qu'ils s'occupent plus de leurs écus que d'histoire naturelle,

---

(1) Théodore Zwinger, dont il est parlé ici, n'avait chez lui d'autre tapisserie que des inscriptions en hébreu, en grec, en allemand, dont plusieurs étaient très ingénieuses : il fallait quelques heures pour lire cette docte maison. Les amateurs trouveront une partie de ces épigraphes dans la *Basilea sepulta* de Tonjola.

d'antiquité et de littérature (1); mais je n'ai aucun moyen d'en juger. J'ai appris avec surprise que la population de cette ville a toujours été en diminuant, depuis le dix-septième siècle, et n'est pas dans ce moment la moitié de ce qu'elle était alors, quoique sa situation soit admirable et ses habitans industrieux.

Louis XIV fit construire la citadelle de Huningue à un quart de lieue de Bâle, dans des vues peu favorables à la neutralité helvétique; sa démolition, stipulée dans le dernier traité de paix, a été exécutée depuis, et l'emplacement n'est plus qu'un chaos de ruines, des plus tristes sans doute pour le peu d'habitans (cent soixante femmes et vingt hommes) qui occupent encore quarante ou cinquante masures plus ou moins endommagées. Un malheureux, dont le visage, brûlé par la maladie plutôt que par le soleil, était couvert des longs poils rares d'une barbe de quinze jours, l'œil crevé, un bras en écharpe, la tête enveloppée d'un mou-

(1) Les Bâlois cherchent, dit-on, à rétablir l'ancien lustre de leur université, et ont fait venir plusieurs savans allemands; entre autres le célèbre théologien de Wette, persécuté à Berlin pour ses opinions politiques. Autrefois les bourgeois tiraient au sort entre eux pour les places de professeurs, et l'on a vu, il y a quelques années, un jurisconsulte obtenir de cette manière celle de professeur de langues orientales, dont il ne connaissait pas l'alphabet.

choir salé, et de vieux souliers une fois trop grands, attachés à ses pieds avec de la corde, entreprit de nous faire les honneurs du lieu, tout en racontant sa triste histoire. Son air sombre et mécontent, son accoutrement, ses blessures, en eussent fait un modèle pour Salvator Rosa. Nous apprîmes de lui qu'il avait servi en qualité de canonnier pendant le siége, et qu'il sortait de l'hôpital : il se répandit en invectives contre tout le monde, et surtout contre l'empereur d'Autriche. Le commandant de la place (le général Barbanègre, dont tout le monde connaît la belle défense) ne fut pas plus épargné que les autres : *Nous avons été trahis*, s'écriait-il, *vendus*. Notre voiturier, qui avait de son côté lié conversation avec le beau sexe, le trouva encore plus de mauvaise humeur; ce qui s'expliquerait assez par l'inégalité de nombre des deux sexes dont on vient de parler. A moitié chemin, entre Huningue et Bâle, on voit les ruines d'un tombeau portant l'inscription suivante : *L'armée du Rhin, sous les ordres du général Moreau, à son retour d'Allemagne, à la mémoire du général Abattucci, mort à la suite des blessures qu'il reçut en défendant la tête du pont de Huningue!* Qui a détruit ce tombeau? dis-je à un habitant de Bâle. *C'est nous*, répondit-il. — *Et pourquoi troubler la cendre des morts?* — *Demandez*, répliqua-t-il, *à ceux qui ont détruit l'ossuaire de*

Morat! Les deux cas n'étaient pas tout-à-fait semblables, mais bien l'esprit qui a présidé à ces destructions.

En sortant de Bâle pour aller à Schaffhouse, on rencontre, après deux heures et demie de marche au pas de voiturier, le village d'Augst, sur le site de l'ancienne cité romaine *Augusta Rauracorum*, fondée par Auguste, cinquante ans avant notre ère, et qui périt dans le quatrième ou cinquième siècle, on ne sait comment. Muller dit que ce fut par un tremblement de terre, et il se fonde sur ce que le Rhin couvre une partie de ses ruines. M. Ébel suppose que ce fut par les Huns. Le savant antiquaire Amerbach, dont nous avons vu que De Thou avait fait la connaissance, fit, en 1589, le plan de toutes ses ruines, lequel est conservé à la bibliothèque de Bâle. Le théâtre, l'aqueduc, les murailles, ont en grande partie disparu; mais quantité d'autres restes alors enfouis ont été découverts depuis. La bibliothèque de Bâle possède douze mille médailles romaines trouvées à Augusta. On ne saurait qu'être surpris de la quantité de médailles, ou de pièces de monnaie antiques trouvées presque partout en Europe; les modernes ne sèment point ainsi leurs écus, et les pièces d'or, d'argent et de cuivre, que l'on déterrera dans les champs qu'arrosent la Seine ou la Tamise, quelques milliers

d'années après la destruction des deux grandes capitales que ces rivières traversent, seront encore celles des Grecs et des Romains; la raison en est sans doute tout en faveur de l'état social moderne comparé à l'ancien, puisque cela montre qu'on n'enfouit plus ses trésors; habituellement au moins, car la révolution française en a bien fait enfouir quelques uns.

Les marchands qui voyageaient le long du Rhin, dans le quatorzième siècle, étaient souvent pillés par les seigneurs. Ces fiers barons avaient sur l'hospitalité et sur le vol de grands chemins les mêmes idées que les émirs arabes. Cependant les bourgeois de Bâle, ne partageant point ces idées-là, n'épargnaient pas ceux qui tombaient entre leurs mains. Ayant pris le château de Falkensteen qui commandait le passage de la Cluse entre Bâle et Soleure, sur notre droite, ils firent couper la tête à toute la garnison *in terrorem*.

Waldshut, 21 *juin*. — Nous voici en Allemagne, à onze lieues de Bâle, faites en treize heures, y compris trois heures de repos à Stein, village suisse, vis-à-vis de Sekingen. La chambre qu'on nous avait donnée dans l'auberge de campagne où nous avons dîné, avait cinq fenêtres de front, d'où l'on jouissait d'une vue admirable sur le Rhin, et de l'autre côté sur *la Forêt-Noire* en Allemagne, s'étendant jusqu'à un loin-

tain de montagne. Cette Forêt-Noire n'est plus infestée de voleurs comme autrefois; ce n'est plus même une forêt; les bonnes terres sont toutes défrichées et peuplées d'habitans paisibles et industrieux. On assure que la police rigoureuse établie par les Français a produit des effets salutaires, quoique le peuple ait eu beaucoup à souffrir de leur part pendant la guerre, tant ceux du côté suisse du Rhin, que du côté allemand; moins cependant de la part des soldats qui étaient, en général, au-dessus de leur état, que de celle des officiers généraux, dont la rapacité ne connaissait point de bornes.

Nous voudrions bien que César, qu'Ammien Marcellin, ou même que De Thou, nous eussent transmis leurs cartes d'auberge lorsqu'ils voyageaient le long du Rhin : c'est ce qui m'engage à donner celle de notre dîner à Stein, tel qu'il plut à notre hôte de nous le servir sans l'avoir commandé (1). Nous apprîmes de lui qu'il était propriétaire cultivateur, ainsi que tous ses voisins, et que l'auberge n'était qu'un accessoire dont l'avantage principal était d'offrir un dé-

(1) 1°. Potage; 2°. bouilli, côtelettes sur de la choucroûte, pieds de veau frits servis sur des épinards; 3°. deux petites truites, un pigeon, une langue en ragoût; 4°. poulet lardé, rôti de veau, salade; 5°. dessert, une bouteille de bon vin du Rhin. Pour tout ce dîner on nous a pris 40 batz; environ 6 francs de France, pour deux.

bouché aux denrées de son crû. Comme il y a peu ou point de terre en vente, le prix n'en est que conjectural; mais il estimait que la mesure, d'environ quarante-six mille pieds carrés, de bonne terre à blé pouvait valoir onze à douze cents francs de France. Les propriétés sont très divisées, et se cultivent à la bêche comme un jardin.

Le pont qui traverse le Rhin à Sekingen est bâti en bois, et couvert d'un toit; les sept arches estimées à cinquante ou soixante pieds chacune donneraient au Rhin près de quatre cents pieds de large; M. Ébel ne lui donne que deux cent quatre-vingts pieds à Bâle, où il est probablement plus profond qu'ici. Nous l'avons traversé deux lieues plus loin, sur le pont de Lauffenbourg, vénérable par son antiquité, mais si élevé, et en apparence si caduc, que nous descendîmes de voiture pour le passer. Il est bâti sur des écueils à travers lesquels le Rhin se fait jour avec violence : les bateaux ne passent ici qu'à vide au moyen de cordes qui les retiennent, et donnent le temps de les guider. Un jeune Anglais (lord Montague) trouva ici la mort, il y a quelques années, en conduisant imprudemment son bateau sans ces précautions. Par une singulière combinaison d'infortunes, son château en Angleterre (Cowdray-castle) brûla le jour même où il se noyait dans le Rhin.

Après avoir passé le pont de Lauffenbourg, on se trouve tout à coup en Allemagne (grand duché de Bade). Le langage étant le même, nous ne nous en aperçûmes qu'au grand nombre de mendians et à la laideur des femmes, exposées ici à de plus rudes travaux et au soleil. Quelques unes portaient un chapeau bizarrement retroussé à quatre cornes, de manière à ne remplir aucun but d'utilité, ni certainement de parure. Le pays est un peu moins habité que la Suisse, les villages sont à de plus grandes distances les uns des autres. Nous arrivâmes à Waldshut, justement à temps pour échapper à la pluie qui nous avait menacés tout le jour.

Les bords du Rhin abondent en cigognes; on aperçoit leurs énormes nids au sommet des clochers, sur les toits élevés, et même sur les cheminées; la femelle, montée sur des échasses, donne la becquée à ses petits du bout d'un bec d'une aune. Malgré leur air lourd et maladroit, ces oiseaux ont un vol très rapide; ils planent dans les airs sur des ailes immobiles, et leurs longues jambes rouges, étendues le long de la queue, forment une ligne droite avec leur long cou blanc terminé par un bec rouge.

J'ai omis de parler de l'usage où l'on est en Suisse d'enfumer les terres au moyen de longues traînées de broussailles recouvertes de gazon et

de terre, auxquelles on met le feu, qui brûle fort lentement. La fumée pénétrant cette couche de terre, s'y incorpore en quelque manière, et la fertilise, particulièrement pour les pommes de terre. L'eau qui découle des fumiers est un trésor pour ces cultivateurs attentifs; elle est recueillie avec soin, transportée aux champs dans des tonneaux, et versée dans des vases de bois, en forme de hotte, ajustés aux épaules : les femmes, comme les hommes, passent ainsi chargées entre les rangs de pommes de terre, et, s'inclinant à droite et à gauche, distribuent en cataracte par-dessus leur tête la dose convenable à chaque plante : cela n'embaume pas, mais on ne saurait faire plus proprement une opération aussi sale. Je ne sais pas comment Virgile s'en serait tiré, si le procédé eût été reçu du temps des *Géorgiques*.

Nous rencontrons fréquemment des paysans à longue barbe et à l'air grave, mieux vêtus en général que les autres. Ce sont des Moraves, gens sages, nous a-t-on dit, et d'une conduite exemplaire, dont les opinions ont quelque rapport avec celles des Quakers.

Schaffhouse, le 23 *de juin.* — Il a plu hier tout le jour, et nous avons gardé la chambre dans notre auberge de Waldshut, prenant patience, et observant toutes choses en Allemagne, à travers les petits carreaux ronds, montés

en plomb, de nos fenêtres. Les toits s'avançaient et couvraient la moitié de la rue, formant un abri le long des maisons, et les femmes endimanchées allaient et venaient là-dessous comme s'il eût fait beau temps : une énorme tresse de cheveux blonds descendait le long d'une taille rendue très droite par l'usage de porter sur la tête des cruches d'eau et de lait, et touchait presque la terre. Les manches de chemise, blanches comme la neige, et retroussées jusqu'à l'épaule, découvraient des bras bien ronds, bien fermes et bien brûlés : le corset rouge, lacé de noir, marquait une taille renforcée, et le jupon de la longueur du kilt écossais laissait voir un bas propre et bien tiré, et cela jusqu'à la jarretière rouge. Les plus âgées de ces dames avaient un peu l'air de petits vieillards rabougris déguisés en femmes. Nous eûmes tout le temps d'examiner notre ameublement : l'article principal était un canapé de bois de chêne, d'une haute antiquité, artistement ciselé de tous les côtés, de manière à représenter de la dentelle ; puis une grande et forte table, de chêne également, et non moins antique ; les jambes écartées pour pouvoir résister au roulis des tremblemens de terre, si fréquens le long du Rhin, au temps où ce meuble était neuf, c'est-à-dire dans le quinzième siècle ; son tapis, propre comme le premier jour, après quelques centaines d'années

de bons services, brillait des pures couleurs primitives, le rouge, le bleu et le jaune. Pas une âme de la maison ne parlât d'autre langue que l'allemand, excepté l'aubergiste lui-même qui entendait un peu le français, et disait : *J'ai l'honneur de vous saluer*, toutes les fois que nous lui demandions quelque chose. L'anglais et l'allemand ont un grand nombre de mots semblables ; mais leur prononciation est tellement différente, que la connaissance d'une de ces langues facilite peu l'intelligence de l'autre.

Le pays que nous avons traversé est agréable, inégal, ombragé de beaux arbres, de chênes principalement ; et les hauteurs sont fréquemment décorées d'antiques châteaux en ruines. Nous avons remarqué que les bœufs sont attelés par le moyen d'une chaîne passée autour du cou, en forme de collier, de manière à étrangler l'animal, s'il était assez mal avisé pour tirer fort.

On revoit le Rhin une heure environ avant d'arriver à Schaffhouse, et tout près de sa *chute :* ayant fait prendre les devans à notre voiturier, nous allâmes à pied voir cette merveille du monde. On l'aperçoit d'abord en vue d'oiseau, et l'œil embrasse à la fois tout l'ensemble : les écueils au-dessus, le gouffre au-dessous, le saut entre deux, divisé en cinq embouchures par quatre grands rochers à tête

noire, isolés, minés, surplombans, qui opposent à sa fureur la tranquille inertie de leurs masses et la dureté de leurs élémens. Rongés depuis des siècles innombrables sur tous les points de leur surface successivement, mais aujourd'hui à leur base seule, ils ont vu disparaître d'autres masses beaucoup plus considérables, formant ensemble une barrière continue, par-dessus laquelle le fleuve faisait un saut à peu près double de celui que nous voyons. Nous n'entreprendrons pas de calculer ce qu'il a fallu de siècles pour opérer ce changement; le problème serait trop hardi. On trouve ici des gens qui vous disent que, dans leur jeunesse, deux des piliers étaient encore accessibles, et qui racontent les dangers qu'ils ont alors souvent courus en allant dénicher des oiseaux sur le sommet où maintenant les nids sont hors de toute atteinte; mais il se pourrait bien que l'agilité de ces aventureux dénicheurs, et non la chute du Rhin, eussent éprouvé quelques changemens.

M. Ébel suppose que, du temps où les Romains formèrent leurs établissemens sur le lac de Constance, la chute du Rhin ne pouvait être beaucoup plus haute qu'elle n'est à présent, parce que le niveau de ce lac a toujours dû se régler sur celui du Rhin, et qu'on ne pourrait ajouter cinquante à soixante pieds à la

hauteur de celui-ci, sans supposer à l'autre une élévation proportionnée; mais la rapidité du Rhin, depuis Constance jusqu'ici, fait assez voir que cette hauteur ajoutée au niveau de la chute du Rhin, laisserait encore assez de pente pour l'écoulement des eaux du lac.

Arrivé au bord du fleuve au-dessous de sa chute, vous prenez un bateau qui vous transporte à l'autre rive. Les vagues, l'écume, la vapeur, produites par le saut que le Rhin vient de faire, surtout lorsqu'il est aussi plein qu'à présent, vous donnent le beau idéal du danger sans la réalité : vous trouvez de l'autre côté un petit pavillon de bois établi sur une projection du rocher, tout à côté de la chute; elle y touche, elle y plonge; les eaux, beaucoup plus hautes que de coutume, la balayent à tout moment, et menacent de l'emporter; de sorte que, sans nous y arrêter plus d'un instant, nous sommes allés jouir du spectacle quelques pas plus loin. La vélocité, le brisement, la furie de cet enfer d'eau, surpassent *Niagara* même; mais il y a ici beaucoup moins de grandeur et de majesté. La hauteur du saut du Niagara est près de trois fois aussi grande, et sa masse est six fois au moins celle du Rhin : c'est un lac qui se courbe tout d'une pièce, et coule encore plutôt qu'il ne tombe, conservant sa couleur de saphir et d'émeraude jusqu'à ce qu'un voile de vapeur

légère, formé par la résistance de l'air, dérobe aux regards sa rapidité toujours croissante, et ses dernières fureurs. Le Rhin au contraire se tourmente dans toute sa chute; il écume du haut en bas; c'est une cascade de poudre de magnésie, soit dit sans l'offenser, car les matériaux ne font rien à la chose; et cette masse de poudre blanche, haute de soixante pieds, large de quatre cent cinquante, sans cesse précipitée (1), aurait bien sa sublimité tout comme une autre.

Les accompagnemens de la chute du Niagara sont insignifians; mais ceux de la chute du Rhin sont positivement ignobles et désagréables, excepté le château de Lauffen, qui cependant est peu pittoresque, et d'ailleurs écrase la chute de son volume. Leurs excellences de

---

(1) Placé à une distance convenable, en face de l'objet qu'on veut mesurer, et dont on connaît une des dimensions, la hauteur, par exemple, en tenant son crayon, sa canne, une paille, ou tout autre corps droit à bras tendu, entre l'œil et l'objet, on mesure d'abord la dimension connue, qui sert d'échelle pour l'autre dimension inconnue. Ici j'ai trouvé la longueur égale à sept fois et demie la hauteur, et j'ai estimé la hauteur à soixante pieds, en la comparant à la maison de meunier qui est dans l'île, prenant chaque étage pour dix pieds. La chute de Niagara, mesurée de la même manière, m'a donné deux mille sept cents pieds de large sur cent cinquante-six de haut.

Zurich et de Schaffhouse devraient bien s'entendre pour raser les misérables édifices placardés, pour ainsi dire, contre une des merveilles du monde, et dont ils montreraient par là qu'ils connaissent le prix. Ils devraient aussi acheter le vignoble au-dessus, pour en arracher jusqu'au dernier cep et y planter des chênes. Rien n'est plus mesquin que la vigne dans un tableau. La composition du paysage des deux rives au-dessous de la chute, est tout-à-fait bien; malheureusement on lui tourne le dos lorsqu'on la regarde. Il faudrait créer quelque chose de semblable au-dessus de cette chute, qui autrement ressemblera toujours un peu à une grande écluse de moulin débordée.

Le jour approchait de sa fin, et il fallait songer au trajet que nous avions à faire pour gagner notre gîte à Schaffhouse, par des chemins en partie inondés; cependant nous avions peine à nous arracher de ces lieux. Les derniers rayons du soleil éclairaient encore la chute dans sa partie supérieure, rendant plus vives les touches d'un vert d'émeraude qui perçaient à travers l'écume, de plus en plus éclatante de blancheur, et traversée d'un double arc-en-ciel ; tandis qu'au-dessous, dans le profond encaissement du Rhin, l'obscurité croissante répandait déjà ses vagues terreurs. Enfin, la nature semblait faire un dernier effort pour toucher nos insen-

sibles cœurs, et nous forcer d'admirer un de ses plus beaux ouvrages, au moment où nous allions nous en éloigner pour toujours.

Il y avait là des curieux allemands et des curieux anglais, qui nous fournirent l'occasion d'observer certaines différences nationales de mœurs et d'usages. Ceux-ci, divisés en groupes de deux ou trois compagnons de voyage, évitaient avec soin toute communication avec d'autres groupes ou d'autres individus, et surtout ceux de leur propre nation, n'adressant jamais la parole qu'à l'interlocuteur légitime de leur société. On remarque en général que les femmes observent plus strictement encore cette règle que les hommes, par timidité, tout autant que par fierté ou par extrême savoir vivre. Quelques unes de celles-ci pouvaient être Écossaises; elles portaient les couleurs de leur pays; et d'ailleurs nous en étions assez près pour comprendre qu'elles comparaient *Coralyn* à la chute du Rhin, donnant la préférence au Clyde, et non sans raison; car il y a dans la composition d'un paysage de la nature de celui-ci, des circonstances plus importantes que le volume d'eau. Soit qu'elles fussent du nord ou du midi des îles Britanniques, elles se conduisirent à l'anglaise. Les Allemandes, au contraire, saisirent la première occasion de lier conversation, comme elles purent, en français, et s'enhar-

dirent bientôt jusqu'à demander naïvement à ma compagne de leur faire entendre quelques mots d'anglais, afin d'en connaître le son, auquel elles paraissaient tout-à-fait étrangères, sans soupçonner le moins du monde qu'il pût y avoir de l'indiscrétion. C'est à l'impression que fait l'une ou l'autre manière d'agir et aux sentimens qu'elles inspirent, à déterminer laquelle est la meilleure; je crois que même en Angleterre la question est déjà décidée contre l'usage anglais : il y est tourné en ridicule; mais il faut du courage pour s'y soustraire le premier. Ceux pourtant qui osent se faire ainsi bonnes gens envers tout le monde, font voir qu'ils se sentent de trop bonne compagnie pour supposer que personne puisse s'y tromper.

Il n'est pas sans intérêt de voir comment on voyageait il y a deux siècles et demi : c'est encore De Thou qui nous en fournit l'exemple : le barbare admire les vignes, et ne parle que généralement des cataractes du Rhin, sans s'arrêter à celle-ci. « De Thou, dit-il (toujours parlant à la troisième personne), ayant conduit, « en 1579, son frère aîné aux eaux de Plombières, profita de cette occasion pour visiter « une partie de la Souabe et de la Suisse, et « vint d'Augsbourg, par Memingen et Lindau, « à Constance. Ceux qui font le tour de ce lac « ne peuvent avoir la vue plus agréablement

« occupée ; ce sont des coteaux couverts de
« vignes, qui descendent par une pente douce
« sur les deux rives, et qui, répétés dans les
« eaux, forment une brillante perspective : de
« là, suivant le bord du Rhin, il passa par
« Stein, par Schaffhouse, l'un des principaux
« cantons de la Confédération helvétique, par
« Lauffenburg, par Rheinfelden. Dans tout ce
« trajet, le fleuve forme avec grand bruit des
« cataractes très élevées, et se précipite dans son
« lit jusqu'à Bâle des Rauraques, où il com-
« mence à devenir navigable. »

En nous quittant, notre voiturier nous avait indiqué l'auberge de la Couronne, où nous devions le retrouver ; mais à notre grand désappointement personne, dans les rues de Schaffhouse, n'entendait nos questions. Il était déjà nuit, et notre situation devenait fort critique ; le mot *the crown* nous tira d'affaire. Oh ! *Die krone !* on nous y conduisit sur-le-champ.

Schaffhouse, 24 *juin*. — Lorsque le domestique de l'auberge a répondu ce matin à nos questions, *qu'il n'y avait rien à voir à Schaffhouse*, nous nous sommes sentis disposés à en rendre grâce. En effet, quoiqu'un voyageur soit curieux en titre d'office, il lui arrive quelquefois d'être un peu las du métier qu'il fait. La seule chose que Schaffhouse offre de remarquable, est le site de son célèbre pont de bois,

qui n'existe plus, ayant été brûlé par les Français, en 1799, lorsque les Autrichiens s'emparèrent de la ville. Schaffhouse était, au huitième siècle, le port de débarquement au-dessus des écueils, comme l'étymologie de son nom l'indique, *schiff hausen* (maison ou abri de bateaux). Une abbaye en obtint la souveraineté, puis elle devint ville impériale ; elle agrandit ensuite son territoire en achetant les biens de plusieurs familles nobles. Dans le quinzième siècle, ses bourgeois devinrent les seigneurs des seigneurs de son voisinage ; et finalement elle fut reçue dans la ligue helvétique (1). Telle, à peu près, a été l'histoire de tous les cantons.

Le débordement du Rhin sur la rive suisse nous a obligés de continuer notre route par la Souabe, où la récolte est magnifique. Tout promet l'abondance; mais, en attendant, les routes sont pleines de mendians.

Nous avons passé auprès d'un rocher isolé, qui s'élève brusquement au milieu de la plaine, à la hauteur d'une centaine de toises. Il est de couleur grise, dur, parsemé de petits cristaux rectangulaires, et semble basaltique. Cet énorme pilier est couronné des ruines d'un fort, en apparence imprenable, mais que les Français firent sauter en 1800, après y être entrés par

(1) Chap. 23, vol. II.

capitulation, sans coup férir. L'empereur Constance Chlore, ayant défait les Barbares sur le sol actuel de Constance, rétablit le poste romain qu'ils avaient détruit, et lui donna son nom; mais la célébrité de Constance est principalement due au concile qui s'assembla dans ses murs, onze siècles après, 1414-1418, et ce concile lui-même doit peut-être une grande partie de la sienne à la triste histoire de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Toute la chrétienté fut en mouvement pendant cinq ans pour ne rien faire qui soit resté dans la mémoire des hommes, excepté le supplice de deux malheureux théologiens brûlés pour différence d'opinion, et au mépris du sauf-conduit de l'empereur sur la foi duquel ils étaient venus à Constance (1). Aussitôt que nous nous fûmes établis dans notre gîte, nous demandâmes un guide, et nous nous fîmes conduire par eau et par terre (car le Rhin, plus élevé qu'on ne l'avait vu depuis près d'un siècle, inonde les rues) à la salle du concile. C'est une espèce de grange spacieuse dans laquelle on monte par quelques marches; elle a vingt grands pas en largeur, cinquante en longueur, et le plafond environ dix-sept pieds de haut; il est supporté dans le milieu par un double rang de piliers de bois, où sont suspen-

(1) Chap. 19, vol. II.

dus des boucliers de cuir de trois pieds et demi de long sur dix-huit pouces de large : si la croix rouge qu'ils portent indique qu'ils appartinrent à des croisés, ils seraient alors plus anciens que le concile, puisque la dernière croisade le précéda d'un siècle et demi.

On voit sur l'épaisse muraille, près de chaque fenêtre, les marques des cloisons qui séparaient les cellules, où les membres de l'illustre assemblée restaient seuls jusqu'à ce qu'ils eussent décidé ce qui décida peu de chose. On voit encore l'ouverture par laquelle ils recevaient leur dîner et les choses qui leur étaient nécessaires, et auprès de laquelle un comte et un évêque faisaient sentinelle jour et nuit. Cette salle, qui fut préparée pour la réception de tant de princes et de dignitaires de l'Église, où ils siégèrent avec pompe pendant plus de quatre années, et sur laquelle enfin personne n'osait lever les yeux sans faire le signe de la croix, sert maintenant de marché aux femmes de la campagne qui y vendent une fois la semaine les produits de leurs manufactures domestiques, et s'asseyent sans cérémonie dans le fauteuil du pape Martin v, et celui de l'empereur Sigismond, sans se douter le moins du monde du saint respect et de la terreur qu'inspiraient ceux qui remplirent ces siéges, il y a quatre cents ans, et dont elles n'ont même jamais en-

tendu parler. L'on montre dans la cathédrale l'endroit où Jean Huss entendit prononcer l'arrêt des pères du concile, où il fut dégradé, puis lancé d'un coup de pied à la porte, et saisi par le pouvoir civil qui l'attendait là pour le conduire au bûcher (1).

Notre guide, bon Suisse, souriait de pitié et levait les épaules en nous débitant sa leçon. Quel changement le temps n'apporte-t-il pas dans les opinions humaines! Des cent mille personnages illustres qui se réunirent à Constance il y a justement quatre siècles, quelques uns sans doute désapprouvèrent les mesures du concile; mais assurément, dans ce temps-là, elles ne se présentaient à aucun esprit sous un point de vue purement absurde et ridicule; elles n'eussent provoqué de la part de personne, et surtout d'un homme du peuple, le mépris et la pitié. Ce même guide souriait encore, et de la même manière, en nous montrant deux Français qui se promenaient ensemble: *Voilà deux des régicides*, nous dit-il. Vous en avez beau-

(1) Le manteau de Jean Huss étant tombé pendant qu'on le chassait si brutalement, échappa au feu: c'est une serge râpée, d'un mauvais noir, qui a bien l'air d'avoir appartenu à un pauvre savant du quinzième siècle; nous en prîmes un morceau: mais l'histoire de la vraie plume de l'abdication de Fontainebleau m'a rendu méfiant en choses de cette nature.

coup ici? dîmes-nous. *Oui, autour de vingt-quatre bons vieux comme cela. Ils se promènent toujours ensemble; on les laisse tranquilles, ça ne fait de mal à personne.* Quoi déjà! Des hommes qui ont renversé un empire et envoyé le roi à l'échafaud, des hommes qui firent trembler toute l'Europe, il n'y a que vingt-cinq ans, ne sont plus que des *bons vieux* sans conséquence, et n'inspirent plus guère que le sentiment qu'on accorde aux insensés à l'hôpital!

Vous voyez, nous dit-il, un peu plus loin, cette belle maison là-bas? montrant du doigt l'autre côté de l'eau; c'est là qu'a demeuré la *reine Hortense*; et en disant *reine Hortense*, mon homme souriait encore, comme il l'avait fait à l'occasion du concile et des régicides. Encore un autre rêve, nous dîmes-nous; encore une autre réalité devenue un rêve! *Mais*, ajouta-t-il, *c'était une dame bien charitable* (1). Et en disant ceci, il ne souriait plus. Serait-ce donc qu'il n'y a rien de sérieux au monde que les principes éternels de la morale et de la religion, auxquels les hommes reviennent à la fin après s'en être long-temps écartés; qu'il n'y a de véritable grandeur que par la vertu, ni d'ad-

(1) Je ne sais absolument rien de cette ex-reine, que l'anecdote dont elle est ici l'objet; les réflexions qui suivent peuvent, ou non, s'appliquer à elle.

miration durable que pour ce qui est bien ; et que, tôt ou tard, le vulgaire même apprécie à leur juste valeur les avantages extérieurs que la fortune et le pouvoir donnent, et parvient à distinguer le mensonge de la vérité?

Constance eut de bonne heure des manufactures florissantes, et un grand commerce de transit avec l'Italie, aussi-bien que Zurich ; elle avait trente-six mille habitans voués à l'industrie, lorsqu'une population étrangère de cent mille (1) plénipotentiaires, princes, ducs, prêtres, docteurs, jurisconsultes, ouvriers, femmes et valets, avec trente mille chevaux, vint fondre sur elle à l'occasion du concile. Les manufactures et le commerce, incommodés par cette multitude, s'éloignèrent et ne revinrent plus. Saint-Gall et d'autres villes en profitèrent : leur prospérité et le déclin de Constance datent de cette époque ; mais la perte de son indépendance civile et religieuse, lorsqu'en 1548 elle

(1) Poggio Bracciolini, témoin oculaire, dit qu'il y avait à Constance, pour le concile, deux mille trois cents princes et chevaliers, dix-huit mille prélats, prêtres et théologiens, quatre-vingt mille laïques, deux cent vingt-huit tailleurs, trois cents barbiers, soixante-quinze confiseurs, quarante-quatre apothicaires et quinze cents courtisanes, ne citant, ajoute-t-il par manière d'esprit, que celles de sa connaissance ! M. Ébel dit cent mille ; Muller, cent cinquante mille personnes.

tomba au pouvoir de l'Autriche, contribua beaucoup à son dépérissement sans qu'elle ait gagné à passer, en 1805, de l'Autriche au grand-duc de Bade. On assure qu'elle n'a plus que deux mille âmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'herbe croît dans les rues, formées principalement de couvens vides : on y peut louer une grande maison pour vingt-cinq francs par mois.

La porte de notre appartement à l'Aigle, tourne sur des gonds plaqués d'argent; le bois en est merveilleusement travaillé en marqueterie, représentant des chevaliers armés de toutes pièces. C'était le goût du quinzième siècle. A côté de cela nous avons des échantillons d'un goût beaucoup plus moderne, sans être meilleur : ce sont des gravures du siècle passé, telles que *l'Embarquement pour Cythère*, et *l'Accordée de village*, où la perfection de l'art se trouve unie à l'expression la plus maniérée et la plus fausse, et où l'on voit des bergères à taille de guêpe ou d'araignée, ayant à leurs pieds des bergers en grandes perruques à la Louis XIV et en habit de cour, la houlette à la main, et force petits Cupidons, sans culottes, voltigeant à l'entour du groupe amoureux.

A côté de ce luxe, on a des draps de lit de si petites dimensions, que les pieds et la tête ne peuvent en jouir qu'alternativement; ils couvrent le matelas, et pas davantage. Il est vrai

leurs successeurs négligèrent les lettres pour se livrer à la politique : quelques-uns des princes-abbés furent même belliqueux ; mais en abandonnant le caractère qui leur était propre, et auquel ils avaient dû leur influence sur les peuples, ils perdirent insensiblement leur pouvoir. Le dernier de ces abbés fut expulsé en 1798, le monastère définitivement supprimé en 1805, et ses revenus confisqués au profit de l'état, à la charge de faire aux moines défroqués une pension viagère. Les catholiques ont ici une belle église (le canton est divisé à peu près également entre les deux communions), décorée avec beaucoup de soin et même d'élégance ; mais tout ce que les beaux-arts ont fait pour elle, est en danger d'être enseveli sous les débris de la voûte, lézardée et prête à tomber.

On nous conduisit à la filature de coton la plus considérable du lieu, conduite d'après le procédé anglais, excepté qu'au lieu d'être mise en mouvement par une chute d'eau ou par la machine à vapeur, c'est un bœuf qui fait tourner la grande roue : le pauvre animal, enfermé dans sa cage mouvante du diamètre de trente-trois pieds, est obligé d'avancer, afin de rester en place, et tomberait s'il ne marchait pas : il le fait avec beaucoup de dextérité, par des espèces d'échelons ou de tasseaux cloués sur son plancher mouvant. Trois de ces animaux travaillent

tour à tour chacun deux heures, mais ne vivent à ce métier que deux ou trois ans. La force obtenue ainsi suffit pour mettre en mouvement vingt-neuf mules de deux cent seize fuseaux chacune. Cette manufacture emploie cent trente personnes. Les enfans, qui forment la moitié de ce nombre, gagnaient autrefois cinq batz par jour (quinze sous de France); les hommes à leurs pièces, jusqu'à cinq francs; mais ce salaire est réduit à moitié, et beaucoup d'ouvriers ne trouvent à travailler à aucun prix.

M. Ébel nous apprend qu'il y avait naguère dans le canton de Saint-Gall trente à quarante mille brodeuses, ce qui suppose une immense population manufacturière. La misère multiplie les crimes; les prisons sont pleines, et les exécutions assez fréquentes : il y a eu trois femmes, coupables d'infanticide, décapitées dans le cours de l'année dernière. On en accuse les manufactures : c'est ce qu'il faut examiner.

Les travaux de l'agriculture ne peuvent se payer aussi cher que ceux des manufactures ; dans les pays de fabrique, il n'y a que les terres très fertiles qui indemnisent le cultivateur, et leur quantité en Suisse est peu considérable. A mesure que la population, encouragée par les manufactures, y faisait des progrès, les terres à blé étaient mises en prairies et en pâturages, et l'on recueillait moins de grains. Le peuple

s'accoutumait à penser, justement en théorie sinon en pratique, qu'il ne manquerait jamais de blé, tant qu'il pourrait fournir aux étrangers qui le cultivent avec plus d'avantage, des articles à leur convenance.

Dans cet état de choses, le retour de la paix, après tant d'années d'hostilités, dirigea l'attention de tous les gouvernemens vers les moyens d'employer leur population de guerre; la plupart imaginèrent d'exclure les produits de l'industrie étrangère, croyant par là favoriser la leur; et chaque peuple, renfermé chez lui, est maintenant réduit à ne produire que ce qu'il consomme, et à ne consommer que ce qu'il produit; mais les conséquences de ce système de concentration et de prohibition, quoique contraires aux intérêts de tous les peuples, ne sont pas funestes au même degré à chacun d'eux.

Des pays qui produisent ordinairement plus de blé qu'il ne leur en faut, comme la France et l'Allemagne, et tirent en échange de l'étranger des objets manufacturés, ont maintenant un superflu de grains dont ils ne savent que faire. Leur agriculture en souffre sans que leurs manufactures y gagnent, parce que le cultivateur ne peut consommer, ou au moins payer ce qu'il consomme, qu'autant qu'il vend ses produits; et, bien que les manufactures

du pays obtiennent par cet arrangement la fourniture exclusive, s'il est appauvri et consomme moins, qu'y gagnent-elles? Cependant la surabondance de blé au moins garantit de la famine; tandis que tel autre pays, à qui il n'est plus permis d'échanger ses produits manufacturés pour du blé, peut se trouver réduit aux dernières extrémités, surtout un pays comme celui-ci, d'où plusieurs grands fleuves partent, mais où aucun n'arrive, et qui a besoin de la permission de ses voisins pour s'approvisionner par la voie de mer.

Si le commerce, entièrement libre, était partout abandonné à lui-même, on ne saurait douter que la consommation et la production ne se maintinssent toujours au même niveau, les produits trouvant leur débouché l'un par l'autre. L'expérience du passé est tout entière en faveur de cette opinion. Jamais à aucune époque du monde l'industrie ne fut aussi active que pendant le dernier siècle; jamais il ne sortit une telle abondance de produits des ateliers et des manufactures de l'Europe; tout a trouvé sa place, il n'en reste rien. La puissance de machines jusqu'alors inconnues est venue remplacer le travail manuel, et supplanter les hommes; et jamais cependant la population ne s'accrut aussi rapidement, parce que de nouveaux objets de jouissance naissaient sans cesse, ainsi

que de nouvelles branches d'industrie qui demandaient de nouveaux ouvriers. De ces deux mouvemens simultanés, l'un, qui appelait les hommes, et l'autre qui les repoussait, le premier s'est montré constamment le plus fort. Personne alors ne prévoyait d'avance ni quelle nouvelle machine, ni quelle nouvelle branche d'industrie allait être concurremment inventée. Personne à présent n'est plus habile : mais il n'en faudrait assurément pas conclure que la progression est arrivée à son dernier terme, et que l'on n'inventera plus rien. Quelques économistes dénoncent l'excès de production ; leurs craintes chimériques, quant à l'ensemble, peuvent bien être fondées localement, et quant à certains articles ; tel produit ou telle classe de produits peut excéder la quantité requise : il pourrait sans doute y avoir trop de souliers ou trop de chapeaux ; mais il ne saurait y avoir une trop grande variété de produits utiles et agréables, en quantités proportionnées, l'un fournissant le moyen d'acheter l'autre (1) ; le commerce en règle l'assortiment.

(1) Il s'est élevé quelques différences d'opinion sur la théorie des prix ou valeur d'échange : on demande si les prix sont déterminés par la demande ou par les *frais de production ;* ainsi pourrait-on demander si l'état de la surface de la mer est déterminé par le *vent* ou par la *gravitation.* Semblables à cette grande loi de la nature

Le retour de la paix a privé un grand nombre d'individus de leurs moyens d'existence, non pas seulement la population combattante, non pas seulement les trois cent mille conscrits annuels de toute l'Europe, qui maintenant restent chez eux; mais la classe bien plus nombreuse d'ouvriers de toutes espèces qui pourvoyaient aux besoins des combattans, et forgeaient leurs armes. Pendant la guerre, l'argent, qui entrait dans les coffres du gouvernement par la voie des impôts et des emprunts, était distribué sous la forme de salaire ou rémunération quelconque à cette multitude, qui à son tour soudoyait d'autres multitudes industrieuses; mais cette immense circulation s'est tout à coup arrêtée. La réduction des impôts et la baisse des prix et du salaire, permettraient sans doute aux propriétaires d'augmenter leur consommation; mais elle ne saurait compenser le déficit dans la consommation d'une multitude appauvrie. On suppose d'ailleurs que les propriétaires cherchent plutôt à rétablir, par des économies en temps de paix, leur fortune réduite par des impôts en temps de guerre; et

---

(la gravitation), les *frais de production* sont nécessairement la cause fondamentale des prix; son action est sans cesse troublée, mais jamais au-delà de certaines limites par la *demande*.

l'on attribue à cette *épargne* une influence sur la consommation; c'est peut-être une erreur. Personne à présent ne s'avise d'enfouir ses trésors comme autrefois, et le coffre-fort est devenu un meuble inutile. L'avare de nos jours est simplement un homme qui donne à d'autres le plaisir de dépenser ce qu'il épargne de son revenu, au lieu de le dépenser lui-même : il le leur prête à intérêt, il le leur paie à titre de salaire, il achète leurs propriétés, mais rien ne reste dans ses mains; et s'il ne jouit pas lui-même, rien au moins n'est soustrait à la circulation ou à la consommation.

Depuis l'année 1815, la somme énorme d'environ 130 millions sterling (plus que toute la dette française) a été ajoutée à la valeur courante des fonds publics en Angleterre, par la hausse seule de leur prix de 56 à 76; il semblerait que cette augmentation représente la somme des *épargnes* annuelles employées en achats de rente, qui ont produit la hausse du capital sans rien ajouter à l'intérêt. On en pourrait conclure avec quelque apparence de raison, que la hausse, en temps de paix, des propriétés à revenu fixe par le placement des fonds qui, en temps de guerre, servaient à salarier l'industrie de guerre, les absorbant, en pure perte pour la consommation, puisque le revenu n'augmente pas, occasionne l'engorgement dont les

manufacturiers se plaignent et la misère du peuple. Cependant, comme il n'y a pas d'acheteur sans vendeur, et que le capital sortant de la main de l'un reparaît à l'instant dans la main de l'autre, la hausse et la baisse des fonds publics sont sans influence sur la consommation.

Les terres, les maisons, les vaisseaux, les manufactures, ont baissé de valeur à cause du peu de revenu qu'on en tire : quelques propriétaires d'immeubles, tentés par le haut intérêt des fonds publics, ont vendu pour acheter des rentes; quelques rentiers ont acheté des immeubles à cause de leur bas prix : mais ces mutations de propriétés n'ont encore rien changé à la consommation qui se règle sur le revenu, et non sur le capital. Enfin l'*épargne*, toujours relative et individuelle, n'existe pas dans l'ensemble, puisque, comme nous l'avons déjà vu, personne n'a de trésor enfoui, ni d'amas de marchandises.

Nous avons vu que la demande de travail résultant de l'état de guerre a cessé, ainsi que le revenu servant à le payer : ce travail formait un des équivalens dont le service d'échanges qui constitue le commerce est composé; mais ce n'est pas seulement l'armurier, le constructeur, celui qui fait de la poudre à canon ou des uniformes, qui souffrent; car les ouvriers qui travaillaient pour ces ouvriers-là sont à leur tour

forcés de retrancher de leurs jouissances accoutumées : de proche en proche les privations descendent jusqu'à la dernière classe déjà réduite à l'étroit nécessaire, et dont les besoins réagissent finalement sur le propriétaire forçé de les secourir. En dernière analyse, le commerce souffre, parce que la grande masse du peuple consomme moins en raison de la réduction de son salaire. Tel est à présent (1817) l'état des choses en Angleterre; en Suisse, les résultats sont plus affligeans encore; car les moyens physiques de subsistance y manquent tout-à-fait : dans son égalité de misère, cette population d'artisans n'a aucunes ressources intérieures; et les riches des villes n'ont pas même celle qu'offre ailleurs la réduction des impôts de guerre, puisqu'ils n'en payaient pas.

L'Angleterre diffère de la Suisse et de presque tous les autres pays manufacturiers, en ceci, qu'elle a su protéger son agriculture contre ses manufactures, et maintenir les produits de son sol presque au niveau de ses besoins, au moyen du monopole qu'elle a donné à l'agriculture (1), lequel balance l'avantage des machines employées dans les manufactures. Ainsi

(1) Les blés étrangers ne sont admis en Angleterre que lorsque le prix excède 80 shillings (100 francs de France) le quartier de huit boisseaux.

le pays de l'Europe qui, par sa position insulaire, a pour grenier à blé l'univers, et pouvait avec le plus de confiance se livrer au principe fondamental de l'économie politique, la liberté indéfinie du commerce et de l'industrie, est celui où l'on a pris le plus de précautions contre ses dangers. En Suisse, au contraire, où elles étaient plus nécessaires qu'ailleurs, on n'en a pris aucune. Je sais que le monopole accordé à l'agriculture en Angleterre n'a pas pour principe de protéger l'agriculture seulement. Il est sans doute nécessaire d'y maintenir une certaine proportion entre les fonds publics et les biens-fonds; la valeur relative de la dette publique ne saurait être haussée sans rendre le paiement des intérêts d'autant plus onéreux. En Suisse, au contraire, ce n'est pas à cause de la dette publique, qui n'existe pas, qu'il faut protéger l'agriculture contre les manufactures; c'est afin de ne pas être à la merci de ses voisins sur l'article des subsistances.

La tendance immorale des manufactures a de nombreux dénonciateurs; les libéraux eux-mêmes se sentent, philosophiquement parlant, un peu obligés de donner la préférence à l'agriculture, et de soutenir la campagne contre la ville, bien qu'ils n'ignorent pas ce que vaut une population manufacturière, et qu'il n'y a de patriotisme tant soit peu actif que là. Le

monde, il en faut convenir, a de grandes obligations aux villes. On ne saurait nier que tous les progrès de la civilisation ne leur soient dus, ainsi que tous ceux de la liberté civile; et il est de plus très douteux que les paysans vaillent mieux que le peuple des villes, ou même que le berger des montagnes soit un être supérieur au portefaix du coin de la rue; c'est un fait avéré qu'il se commet plus de crimes dans les pays de montagnes que dans les plaines. Si l'on voulait généraliser, on pourrait dire qu'il y a plus d'ignorance du mal et de soumission à l'autorité chez les paysans, avec plus d'entêtement pourtant et de préjugés; qu'il y a plus d'expérience de tous les vices et de quelques vertus dans les villes, plus d'intelligence, des qualités plus décidées, en bien comme en mal, qu'à la campagne. Sans doute la grande division du travail rétrécit le cercle des occupations manufacturières, l'esprit et le corps sont peu exercés, et l'on pourrait craindre en résultat l'abâtardissement de l'espèce humaine; aussi n'est-ce pas aux manufactures qu'on attribue la faculté de développer l'intelligence, mais aux rassemblemens qu'elles occasionnent, et à la communication des idées. Ce rassemblement d'un autre côté a ses dangers; mais les manufactures domestiques à la campagne, telles qu'elles existent en Suisse, unissent tous les avantages de celles

des villes sans offrir leurs inconvéniens : elles n'exigent point de trop grands rassemblemens, en même temps qu'elles encouragent certaines relations sociales, occupent les loisirs du long hiver des Alpes, qui autrement seraient passés au cabaret, et n'excluent point l'exercice en plein air, la propreté et l'espace. Quoique les Saint-Gallais eussent mieux fait de s'en tenir à l'illustration savante qu'ils obtinrent autrefois, et que l'illustratiou commerciale leur ait moins bien réussi, je serais loin de vouloir exclure les manufactures de chez eux ou de la Suisse en général ; mais je voudrais assurer les subsistances par un droit d'entrée sur les grains étrangers, qui serait une prime à l'agriculture. Cette famine est une terrible leçon, qui ne devrait pas rester inutile.

Par une contradiction singulière, on fait assez généralement partager aux machines le discrédit des manufactures, sans s'apercevoir que si les grands rassemblemens d'ouvriers sont nuisibles aux mœurs, on ne saurait mieux faire que de substituer le bois et le fer à la main des hommes, désormais employée à conduire des machines au lieu d'être machine elle-même.

Il est affligeant de voir que le retour de la paix ait été le signal d'un malaise général en Europe, et de plaintes universelles de pauvreté ; il ne faudrait pourtant pas se hâter de conclure

de ce fait en faveur de la guerre, des impôts et des emprunts. La guerre a besoin d'hommes et soudoie l'industrie; elle est accompagnée d'impôts levés sur les riches et répandus parmi les pauvres, sous la forme de salaire: ceux-là ne se trouvent d'abord pas fort mal d'un état de choses qui donne de la valeur à leurs propriétés foncières; les rentiers seuls souffrent sans compensation. Cependant lorsque, après quelques années, la population s'est mise au niveau de la demande occasionnée par la guerre, et lorsque le salaire est redescendu au *minimum*; lorsqu'enfin les impôts sont tellement augmentés que l'accroissement de valeur des produits n'indemnise plus les propriétaires, on observe une impatience universelle et toujours croissante de la voir finir. La paix cependant, semblable aux opérations chirurgicales, n'opère de guérison que par la souffrance, et sauve la vie à force de douleur; car toute cette partie de la population que la guerre soudoyait, refoulée sur celle qui ne se trouvait déjà pas trop à son aise, lui fait partager sa misère; et jusqu'à ce que la diminution des mariages ait réduit la population au niveau de la demande actuelle de travailleurs, tous les maux du trop-plein se feront sentir. De leur côté, les propriétaires et les manufacturiers perdent, par le ralentissement de la consommation et la baisse des prix,

plus qu'ils ne gagnent par la cessation des impôts ; les rentiers à leur tour éprouvent seuls du soulagement. Après un certain temps le besoin fait découvrir de nouvelles branches d'industrie, de nouveaux objets d'échange ; les communications long-temps fermées entre les peuples ennemis se rouvrent peu à peu ; la production et la consommation reprennent leur équilibre ; et comme au fond on se lasse de tuer et d'être tué, et d'alimenter en pure perte ceux qui en font métier, les arts de la paix, qui produisent des jouissances positives, obtiennent en dernière analyse la préférence sur ceux de la guerre; mais il n'y a rien d'absolu dans ce monde, et les maux de la guerre même ne sont pas sans compensation.

L'hôpital des Orphelins est dans un bel et vaste emplacement; on y prend soin de cinquante garçons et de vingt-cinq filles, enfans de bourgeois, jusqu'à l'âge de quinze ans, où ils sont mis en apprentissage. La cuisine, le réfectoire, les dortoirs, nous ont paru au mieux; mais l'oisiveté et le désordre régnaient sans partage dans l'école, d'où, à la vérité, le maître se trouvait être absent. Son jeune suppléant n'avait pas la moindre idée des méthodes de Bell et Lancaster, autrement nommées *enseignement mutuel*, et le nom de son compatriote Pestalozzi lui était également inconnu. Ce que nous

avons vu de l'écriture et du dessin des élèves nous a paru très médiocre. On prétend leur enseigner en outre l'arithmétique et les élémens de la géométrie.

Notre cicérone a voulu absolument nous conduire dans un jardin que le propriétaire ouvre libéralement au public, et qui fait les délices de Saint-Gall. Réunissant l'utile à l'agréable, il offre dans un petit espace des allées en zig-zag au milieu des choux; des compartimens symétriques, bordés de buis et plantés d'ognons et de carottes; un jet d'eau, quelques poissons exotiques qui frétillent dans des baquets; enfin un canon solaire qui part à l'heure de midi. Le jardin prétendu anglais trouve aussi sa place dans un coin; il a son île, son pont et sa grotte. Nous avons entrevu, en nous promenant, d'autres jardins dans le même goût. Depuis que nous nous sommes éloignés du Jura, nous ne rencontrons plus cette abondance d'eaux vives qui caractérise toutes les villes qui l'avoisinent.

Gaiss, 27 juin. — On compte cinq lieues ou cinq heures, de Saint-Gall ici. Les voituriers suisses ne voyagent pas vite; on peut les suivre en se promenant, avec l'avantage de se reposer quand on est fatigué, de se mettre à couvert tant bien que mal quand il pleut, et de n'avoir rien à porter. La lieue suisse dont ils font une à l'heure dans la plaine, mais beaucoup moins

à la montée, est de dix-huit mille pieds de Berne ou deux mille sept cents toises, soit 5,27868 kilomètres. Le petit-lait de chèvre de Gaiss est recommandé dans les maux de poitrine, surtout au commencement, lorsque le maladé peut supporter l'air vif des montagnes. Dès le soir nous nous fîmes conduire à la chapelle d'Am-Stoss, qui marque le champ de bataille où les bergers d'Appenzel triomphèrent, il y a quatre cent deux ans, d'une armée autrichienne quatre fois plus nombreuse (1). Il est vrai que ce champ de bataille n'était pas commode pour les assaillans, ayant à gravir et combattre en même temps, sur une pente rapide de trois cents toises de hauteur environ. Du sommet, la vallée des Grisons où le Rhin serpente au sortir des montagnes, se déploie sous vos yeux comme une carte de géographie; elle est parsemée de villes et de villages florissans, de champs cultivés, de bois et de prairies. Par-delà s'élèvent les Alpes Grisonnes, chargées de neiges éternelles : on ne s'est jamais battu en plus belle vue.

Une autre course qu'on peut faire de Gaiss, à pied ou à cheval, est celle de la montagne de Gabris où l'on monte par de beaux pâturages. La vue du sommet s'étend sur une grande partie de la Suisse, le Haut-Rhin, le lac de Constance

(1) Chap. 18, vol. II.

et l'Allemagne au-delà. Tout près des neiges qui n'ont pas encore tout-à-fait disparu, une multitude incroyable de fourmis ailées extrêmement actives nous ont beaucoup tourmentés, et les fleurs du printemps brillaient sur les pâturages à peine découverts; entre autres la fleur semblable à celle du grenadier, d'un arbuste à feuilles de laurier; beaucoup de rosiers et d'églantiers, et même du houx. La montagne entière est composée de brèche ou fragmens de pierre arrondis et agglomérés par un ciment commun, mais disposés en lits distincts. Ces fragmens ont évidemment roulé sous les eaux; mais sous quelles eaux? quels étaient les torrens qui amoncelaient ainsi plusieurs centaines de toises perpendiculaires de cailloux? La mer même sur ces côtes ne présente rien de semblable.

Nous nous arrêtâmes à un chalet, où nous rencontrâmes pour la première fois un de ces infortunés appelés crétins, peu communs sur les hauteurs. Les vaches qui viennent matin et soir du pâturage au chalet se faire traire, attirées par un peu de sel, étaient ici attachées chacune à la crèche par sa chaîne, leur poil lustré comme celui du cheval le mieux tenu. Quelques unes portaient, suspendue au cou par un collier de cuir large et chargé d'ornemens, une cloche de forme ovale aplatie et du diamètre

d'un pied environ. Ce sont des bergers, et non des bergères, qui traient les vaches. Pendant l'opération un d'eux entonna le ranz des vaches, que nous n'avions pas encore entendu si bien chanter. Il y a dans ces simples accens monotones et peu mélodieux en eux-mêmes, un mélange d'expression plaintive et douloureuse et d'âpreté sauvage, dont l'effet est extraordinaire, et le cri aigu du refrain ressemble à celui dont les naturels de l'Amérique septentrionale marquent leurs chants de guerre (1). Il est aisé de concevoir comment le ranz des vaches, lié aux souvenirs du jeune âge, à ses attachemens, à ses plaisirs, et rappelant les lieux, les choses, les personnes, pouvait affecter puissamment les Suisses éloignés de leur pays : on dit que l'effet magique en est perdu, et cela est assez probable. Je m'abandonnais aux impressions de cette musique alpestre, lorsque le musicien sortant de l'étable à vaches avec ses deux seaux de lait, et me voyant là avec mes *impressions*, déposa sa charge un moment, et ôtant son bonnet, vint à moi en grimaçant d'un air si peu poétique, qu'en lui donnant mes deux batz, je sentis l'enthousiasme se calmer trop vite.

(1) Ce chant est une espèce de récitatif mesuré, exécuté à grand chœur, et en marchant en cercle, lentement et gravement, avec certains gestes de tigre, plutôt que de héros, autour d'un grand feu allumé en plein air.

La meilleure vache avec son veau coûte dix louis. Pendant les premiers mois elle donne par jour huit à dix pots de lait, dont chacun contient deux bouteilles ordinaires. Un petit cheval de montagne, jeune et vigoureux, vaut le même prix à quatre ans. Ayant imprudemment caressé de la main, en passant, la peau lisse et brillante d'un de ces petits chevaux, ses deux pieds de derrière lancés en l'air me passèrent aussitôt à deux doigts de la poitrine : c'est un avis aux voyageurs.

Les femmes du chalet où nous nous arrêtâmes étaient occupées à broder de la mousseline au tambour. Elles gagnent à ce métier deux batz par jour (six sous de France). Une d'elles battait le beurre par le moyen d'un levier attaché au plancher. Toutes ces maisons de montagne sont construites de bois de mélèse, ou à défaut, de sapin, sur un soubassement en pierre, qui n'est habité que par les bestiaux, ou sert de magasin, et même de cave, étant, comme je l'ai expliqué ailleurs, enseveli dans la neige pendant l'hiver. Un escalier extérieur conduit à la galerie du premier étage, abrité par l'avance du toit. La charpente consiste en poutres équarries, placées les unes sur les autres assemblées, en queue d'aronde, et lambrissées extérieurement et intérieurement. Un des deux pignons forme la façade de la maison; chaque étage, car

il y en a plusieurs sous le comble, est marqué par un rang de petites fenêtres qui se touchent. Cette façade est, de plus, ordinairement décorée de passages de l'Écriture, inscrits sur le bois en gros caractères, avec l'historique du bâtiment, c'est-à-dire le nom de celui qui l'a construit et de ceux qui l'ont réparé, aux dates souvent de deux cents ans. Cette boiserie n'est point peinte; mais la résine qui suinte lorsqu'elle est neuve, la couvre d'une couche de vernis naturel, de couleur rousse; et dans cet état, le bois se conserve pendant plusieurs siècles. Le principal appartement est une espèce de salon de compagnie fort grand, garni de fenêtres en petits carreaux montés en plomb; il est meublé de bancs et de tables sur trois côtés, et d'un immense poêle de faïence en gradins qui sert d'escalier pour monter dans l'étage supérieur, par une ouverture pratiquée dans le plancher au-dessus, qui est fort bas. La cuisine n'a souvent point de cheminée; la fumée sort par un trou, dans le faîte abrité d'un contre-vent, qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une corde. Les bardeaux dont le toit est couvert, sont retenus par de grosses pierres.

Nous admirâmes, en descendant de Gabris à Gaiss (car tout est relatif, et Gaiss, si fort au-dessus de Saint-Gall, était alors dans un fond), le magnifique son d'une cloche de cinquante-quin-

taux qu'on a su y transporter (1); l'air tout entier en était ému. Ses vibrations sonores, graves, lentes et profondes, adoucies par la rareté du milieu qu'elles traversaient, et par l'éloignement de tous les corps qui eussent pu les réfléchir et les multiplier, troublaient à peine le repos, la paix et le silence du monde. La sensation qu'elles causaient était si vague et si incertaine, qu'en réveillant l'idée de la toute-puissance, elle laissait encore douter de sa réalité. La musique des sphères célestes joue sans doute sur cette clef-là.

Notre aubergiste, *au Bœuf*, propriétaire, magistrat, homme de sens et d'opinions fort modérées, nous a conté l'anecdote suivante, d'un officier très connu, dont je tairai le nom. Le conseil de la commune reçut une lettre de lui lors de l'invasion française, en 1798-99, dans laquelle il l'informait que ses amis à Paris, instruits de la réputation des mousselines brodées de la commune de Gaiss, l'avaient chargé de leur procurer certains articles dont il envoyait l'énumération, et qu'il les priait de lui envoyer au plus vite, s'en rapportant à eux pour le prix. Ces bonnes gens ne savaient que penser de cette commission, et portèrent la lettre à leur voisin l'aubergiste, plus versé

(1) Elle a été fondue à cinq lieues de là.

qu'eux dans la langue la plus polie de l'Europe: ayant d'ailleurs quelque expérience du monde, il leur dit d'envoyer bien vite les mousselines, de crainte de pire. Ils suivirent son conseil et n'entendirent plus parler du général pendant quelques semaines; mais au bout de ce temps ils reçurent une seconde lettre où il leur témoignait la satisfaction de ses amis de Paris, manifestée par une seconde commission à exécuter. Cela devenait sérieux. Notre ami *du Bœuf* conseillait encore d'obéir sans balancer; mais le conseil, pour gagner du temps, se borna à promettre de faire manufacturer les articles qui ne se trouvaient pas prêts. Peu de jours après, le général leur envoya des troupes qui, subsistant à discrétion, coûtaient chaque jour aux habitans plus que les mousselines. Au reste, les soldats, plus honnêtes gens que leur général, donnèrent peu de sujets de plainte.

27–28 *juin, de Gaiss à Hérisau,* 5 *heures* $\frac{1}{2}$.— Pays charmant, plus pastoral encore que celui de Saint-Gall à Gaiss; mais le nombre des mendians, principalement des femmes et des enfans, est effrayant; on les voit sortir du rez-de-chaussée de leurs riantes demeures, le regard famélique et la voix suppliante, pour cueillir le long du chemin les orties qui leur servent d'aliment. Le pain vaut 5 batz $\frac{1}{2}$ (81 centimes) les vingt onces, et n'en valût-il que la

moitié, ces malheureux pourraient difficilement se le procurer. Ils subsistent presque entièrement aux frais de la commune et des propriétaires aisés, qui sont en très petit nombre dans un pays d'égalité parfaite, où toute la population est composée de paysans manufacturiers peu capables de prendre des mesures générales de secours, et de faire des sacrifices pour l'approvisionnement du pays. On distribue cependant des soupes économiques, faites de gruau d'avoine et d'un peu de viande; et je crois que ce sont les villes qui en font la dépense. Tout le pays est en pâturages; on n'aperçoit pas un champ de blé ou de pommes de terre, pas même un jardin potager, les manufactures ayant jusqu'à présent fourni aux habitans un emploi plus lucratif de leur temps. Les maisons, telles que je les ai décrites, propres et bien tenues, et pleines d'habitans, reposent, sans intermédiaire de clôtures d'aucune espèce, sur le tapis de verdure qui couvre toute la surface du pays, et où paissent de beaux troupeaux. Cela est magnifique, mais ne donne pas du pain : on peut mourir de faim au milieu des prés et des mousselines. Il ne faut pas venir ici avec les idées qu'inspire l'histoire helvétique du quinzième siècle. Au lieu de cette race de héros enfonçant à coups de massue des armées de chevaliers cuirassés, et de ces femmes

guerrières du champ de bataille d'am Stoss (1), c'est la population de Rouen ou de Manchester, de Leeds ou d'Abbeville; en meilleur air sans doute et mieux logée, mais pâle, chétive, humiliée, et, je le crains bien, pas fort morale. En traversant le chef-lieu du canton d'Appenzel, nous venons d'apprendre que l'on doit y exécuter (décapiter) deux criminels lundi prochain; l'un pour avoir mis le feu à une grange, et l'autre pour vols récidivés. Huit malheureux furent punis du fouet hier dans un autre endroit; il n'y a rien d'arcadien dans tout cela. Mais que le lecteur ne s'y trompe pas : les mœurs du siècle héroïque, plus fières sans doute et plus imposantes, étaient décidément encore plus mauvaises (2), au moins pendant la dernière moitié de ce siècle.

L'invention des bretelles à qui, nous autres modernes, nous avons tant d'obligations, n'a pas encore, qui le croirait? percé dans l'Appenzel. L'on rirait, s'il était permis de rire dans les circonstances actuelles, de voir le long du chemin ces pauvres ouvriers portant à la ville, dans un sac, le travail de la semaine. Leur habillement se compose d'une veste très courte et de culottes plus courtes encore, laissant entre elles un intervalle ridicule qu'ils s'efforçent en vain de

(1) Chap. 19, vol. II.
(2) Chap. 24, vol. II.

couvrir en relevant à chaque instant la culotte, d'un geste qui ajoute encore à l'abjection de leur extérieur.

28-29 *juin.* — De Hérisau nous sommes venus dîner à Wattwyl en six heures : le nombre de mendians semble diminuer. On nous assure que bien des malheureux, après avoir subsisté quelque temps d'herbes bouillies, ont péri misérablement bientôt après l'établissement des soupes économiques, leurs organes affaiblis n'ayant pu digérer cette nourriture plus succulente. L'église de Wattwyl est commune aux cultes catholique et protestant, exemple de tolérance qui n'est pas rare en Suisse à présent, et qui forme un grand contraste avec les guerres de religion du seizième et du dix-septième siècle.

De Wattwyl à Kaltenbrunn, où nous avons couché, trois lieues de très beau pays, dont les habitans nous ont paru moins malheureux. Les lits de toute cette partie de la Suisse sont composés d'une grosse paillasse de feuilles de fayard (hêtre), et d'un mince matelas. L'énorme lit de plume formant la seule couverture, léger et mobile comme un nuage, s'écarte au moindre mouvement, et vous laisse avec un simple drap bien petit, falbalassé à la vérité, mais sous lequel vous passez d'un extrême de température à l'autre.

29-30. *De Kaltenbrunn à Wesen, sur le lac*

de Wallenstadt, 4 heures. — La route suit un niveau parfait entre deux rangs de montagnes; elle est ombragée de grands noyers; les maisons sont propres, les champs bien cultivés, et pas un mendiant. Ce changement s'explique par le système de bourgeoisie : tout Suisse est bourgeois quelque part, et a droit aux secours que le *fonds* des bourgeois de sa paroisse fournit. Il ne peut mendier ailleurs, et dans toute autre circonstance ne mendierait pas dans sa paroisse non plus; mais le fonds des bourgeois ne peut suffire aux demandes actuelles dans les paroisses manufacturières. Celle où nous nous trouvons dans ce moment ayant des terres fertiles, est toute agricole.

Du fond de la vallée où nous voyageons, qui était probablement autrefois sous les eaux des lacs de Zurich et de Wallenstadt, les montagnes d'où nous sortons se montrent bien plus avantageusement que lorsque nous étions au milieu d'elles. En effet, un plateau élevé n'est ordinairement qu'une plaine aride, surmontée de sommets isolés, qui de cette hauteur ont peu d'apparence. A droite, de l'autre côté de la vallée, les montagnes de Glaris présentaient un amphithéâtre magnifique de forêts, de rochers, de verts pâturages, où quelques paisibles villages et des chalets solitaires se montraient parmi les arbres. Cette chaîne est interrompue par une entaillure profonde : c'est l'entrée de

la vallée de Glaris et le célèbre champ de bataille de Nafels (1). Devant nous le lac de Wallenstadt fuyait en perspective entre deux rangs de hautes montagnes. Un grand rideau de neige terminait cette vue : ce sont les Alpes des Grisons.

L'extrémité inférieure du lac de Wallenstadt est rendue marécageuse par les inondations de la Linth, qui, encombrant so lit des pierres qu'elle charrie, en change fréquemment, et obstrue à tel point l'écoulement du lac, que son niveau s'est élevé de dix pieds en soixante ans. On fait ici dans ce moment le plus grand ouvrage d'utilité publique qui ait jamais été entrepris en Suisse, sur le même principe que celui de la Kander dans le lac de Thoun.

Le bourg de Wesen, où nous sommes venus nous embarquer, est inondé par la grande crue des eaux; ses maisons sont barbouillées de fange, et les habitans ont l'air désœuvrés, pauvres et malades. Cet endroit a beaucoup souffert pendant la guerre de la révolution, ayant été pillé par les Français, les Russes et les Autrichiens, qui, suivant les vicissitudes de la guerre, s'en emparaient alternativement pour la commodité du port, et ne laissèrent pas un meuble aux habitans, ni une pièce de bétail. C'était un lieu considérable du temps des Ro-

(1) Chap. 16, vol. II.

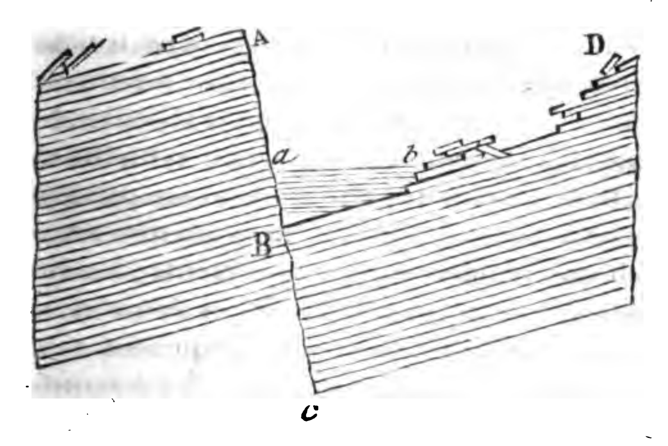
mains, communiquant à leurs postes militaires, dont les villages de Tertzen, Quarten, Quinten, portent encore les noms. Après la dévastation entière de l'Helvétie, dans le quatrième siècle, par les Barbares qui envahirent l'empire romain, Wesen avait repris quelque importance; mais elle fut détruite finalement par les gens de Glaris en 1388, non sans l'avoir un peu mérité, et ne s'en est jamais relevée (1). Le prix fixe d'un bateau assez grand pour transporter voiture et chevaux à l'autre extrémité du lac, est de 12 francs, à quoi l'on ajoute le pour-boire. Nous avons fait le trajet de la longueur du lac (4 lieues) en quatre heures et demie; mais avec un vent favorable il se fait en moitié moins de temps. Ce lac est, dit-on, sujet à d'effroyables tempêtes, comme tous ceux qui sont environnés de montagnes. Les précautions extraordinaires que le gouvernement a jugé à propos de prendre montrent assez l'opinion générale du danger. Il n'est pas permis aux bateliers de naviguer par certains vents : il leur est enjoint à la moindre apparence d'orage de suivre la côte méridionale qui est abordable, et ils ne peuvent se servir d'un bateau plus de trois ans. Le vent le plus dangereux est celui du nord, qui plonge sur le lac, le creuse en rides profondes, et submerge tout ce qui s'y rencontre.

---

(1) Tome II, chap. 16.

Il suffit de voir les bateaux pour s'expliquer le danger : en effet, ils sont tout-à-fait plats, et ne peuvent porter la voile que vent arrière; ils sont si bas de bords que l'eau y entre à la moindre agitation. Leur construction est faible autant que grossière; ils n'ont pas même de doublage intérieur, qui puisse défendre les planches du fond contre les coups de pied des chevaux; enfin ils marchent également mal à la voile et à la rame. Comme il n'y a point de route praticable pour les voitures, nous n'avions pas le choix d'aller par terre; d'ailleurs ce serait manquer son but que de ne pas faire le trajet par le lac. Il n'a guère que trois quarts de lieue de largeur; par conséquent ses côtes ne sont jamais hors de la portée de la vue, et aucune beauté de détail ne vous échappe. Le pays a toujours été sujet aux tremblemens de terre; on en connaît trente-deux dans le dix-septième siècle, et quatre-vingt-sept dans le dix-huitième; savoir : trente-sept en 1701 et 1702, et cinquante en 1763 et 1764. Mais aucun tremblement de terre ne saurait expliquer les bouleversemens qui ont formé le lac de Wallenstadt, et les tremblemens de terre peuvent même être considérés comme l'effet plutôt que la cause des grandes révolutions que le pays a éprouvées. En effet, elles ont dû laisser des interstices considérables entre les masses bouleversées; et ces interstices sans issues sont devenus les ga-

zomètres où différens fluides élastiques, et peut-être inflammables, s'accumulent quelquefois, et, faisant jouer leur ressorts chimiques et mécaniques, soulèvent la croûte de la terre, et lui impriment les mouvemens d'ondulation (1) qui portent l'épouvante parmi ses faibles habitans. Le dessin explique tout ce qui a rapport aux formes, mieux et plus vite que les descriptions; c'est pourquoi je donne ici le profil transversal du lac de Wallenstadt, vu dans sa largeur.



a, *b*, surface du lac de Wallenstadt dans sa largeur; *a*, B, sa profondeur.

(1) On a comparé, avec assez de justesse, le mouvement des tremblemens de terre aux ondulations d'un tapis sous lequel le vent se glisse.

La côte du nord A, B, présente une tranche presque verticale de rochers calcaires dont les couches s'inclinent en arrière du lac, au lieu que les couches calcaires de même nature qui forme la côte opposée (sud) B, D, plongent dans le lac, et présentent leur plan supérieur, au lieu de leur fracture en vive arête, comme le côté nord. Il semble qu'avant la rupture des couches, la partie B, C, s'ajustait à la partie A, B. Les deux surfaces de la fracture ont glissé l'une contre l'autre, B, C, s'abaissant, et A, B, s'élevant. La plus grande profondeur du lac se trouve, comme on peut croire, près de la côte nord. Les montagnes qui composent les deux côtes s'élèvent jusqu'à huit ou neuf cents toises au-dessus du lac; celles du nord se terminent, comme nous avons vu en général, verticalement, présentant à découvert les entrailles de la terre, ou plutôt ce que notre propre petitesse nous fait considérer ainsi, mais qui n'en est au fait que l'épiderme, la mince croûte, l'enduit hétérogène, entremêlé des débris de corps organisés. Les impressions pittoresqués s'accommodent fort bien de la géologie, il y a sympathie poétique entre elles; les Hautes-Alpes reposant sur la fougère, dont l'empreinte se montre de toutes parts (1), des restes d'animaux qui vécurent sur les sommets d'un ancien monde,

(1) Voyez la préface à cette seconde édition.

ensevelis maintenant à de grandes profondeurs, sont des faits dont l'imagination s'empare aisément, et qui sont très propres à l'enflammer.

Nos bateliers ont d'abord longé la côte du midi, qui forme, comme on vient de le dire, un vaste plan incliné couvert de pâturages, de forêts et de villages dans les nues. Divers grands éboulemens rompent cependant l'uniformité de cette surface, et les débris amoncelés s'avancent dans le lac sous des formes très variées. Nous avons passé tout auprès d'une crevasse ou fente verticale, qui traverse toute l'épaisseur des couches calcaires, et pénètre dans le cœur de la montagne; des cataractes inaperçues retentissaient dans son obscurité, et l'imagination seule pouvait mesurer ses précipices, voilés de vapeurs épaisses, qui roulaient lentement vers l'air et la lumière. Pendant que nos regards, portés au sommet de l'abîme, quelques centaines de toises au-dessus de nous, s'arrêtaient avec complaisance sur la tendre verdure de ses bords, nous y aperçûmes dans l'infiniment petit, et pouvions à peine le croire, des hommes et des femmes, la fourche à la main, retournant tranquillement le foin.

La section droite et nue de l'autre côté du lac présente une stratification étrangement tourmentée : des lits de rochers calcaires courbés et contournés de la manière la plus bizarre,

sans rupture, quoique leur parallélisme et les traces multipliées de plantes et de coquilles qu'ils contiennent, ne laissent aucun doute sur leur formation horizontale au fond des mers. Au pied de ce rempart, à côté de ses magnifiques cataractes, les plus grandes peut-être de la Suisse, et parmi les débris qu'elles ont accumulés, nous avons souvent observé en nous approchant, d'abord de la verdure, bientôt des arbres, de grands noyers, des prairies, une ferme, des paysans à l'ouvrage : plus près encore, on parvenait à distinguer des traces de sentier sur cette façade verticale, continués dans quelques endroits par le moyen de troncs d'arbres couchés d'une saillie à une autre, ou bien par des pieux enfoncés dans les fentes du rocher, et soutenant des cordages d'osier tressé, enfin par le moyen d'échelles : on voit qu'il n'y a rien d'inaccessible au courage et à la persévérance. Tout énorme que la montagne nous eût paru auparavant, de tels points de comparaison lui donnaient tout à coup des dimensions excessives dont les regards se détournaient avec une sorte d'effroi. C'est bien ici que Rousseau eut pu s'abandonner à ses rêveries, du fond de son bateau.

Ce lac ne gèle jamais ; il abonde en poisson, et l'on y pêche de grands saumons qui sont venus par le Rhin, ainsi que des truites de trente

livres. Nos bateliers nous dirent qu'ils avaient pris jusqu'à cinquante quintaux de poisson dans un jour. La pêche à la ligne est libre en Suisse, mais toute autre manière de pêcher est propriété particulière, ce qu'il ne faut pas se hâter de blâmer; car si cela n'était pas ainsi, la race entière du poisson disparaîtrait bientôt, et la pêche serait ainsi perdue pour tout le monde. Les bateliers ramassèrent plusieurs beaux poissons flottant sur la surface de l'eau, morts tout récemment des blessures du brochet, et qui n'avaient échappé à sa dent meurtrière que pour tomber sous celles des hommes.

Le lammergeyer, le plus grand des oiseaux de proie après le condor d'Amérique, puisqu'il a seize pieds d'envergure d'une extrémité à l'autre de ses ailes, fréquente la côte du nord : il enlève des chevreaux et même de gros chiens. M. Ébel rapporte l'anecdote intéressante d'un chasseur du pays, Joseph Schoren, qui, ayant découvert un nid de ces terribles oiseaux, et tué le mâle, se glissait le long d'une saillie du rocher, les pieds nus, pour se mieux cramponer, espérant prendre les petits : il levait le bras, et avait déjà la main dans le nid, lorsque la mère, fondant sur lui du haut des airs, lui enfonce ses serres dans le bras et son bec dans les reins. Le chasseur, que le moindre mouvement eût précipité, ne perd point sa présence

d'esprit; il demeure immobile, appuie contre le rocher son fusil, qu'heureusement il tenait encore de la main gauche, le dirige avec son pied sur l'oiseau, et, par le même moyen, en presse la détente, et tue son ennemi. Les blessures qu'il avait reçues le retinrent chez lui plusieurs mois. Ces chasseurs sont des hommes de qui les sauvages de l'Amérique pourraient prendre des leçons de patience et de courage au milieu de tous les dangers et de toutes les privations. La plupart ont une fin tragique; ils disparaissent, et les restes défigurés que l'on retrouve quelquefois apprennent seuls leur triste destinée.

Le niveau ordinaire du lac, s'étant élevé de dix pieds depuis soixante ans, par l'engorgement de son issue, ses deux extrémités sont devenues également marécageuses. Les habitans du bourg de Wallenstadt, comme ceux de Wesen, sont bateliers et muletiers de temps immémorial : ils faisaient ce métier sous les préfets romains, sous les Ostrogoths, sous les Huns, sous les Sarrasins, sous Masséna et l'armée française, et maintenant au service des curieux, sans avoir avancé d'un seul pas dans l'art de bâtir et de conduire les bateaux, pendant cet apprentissage de dix-sept siècles : au surplus, quand on fait attention à l'état de l'art nautique sur notre Seine, on doit moins s'éton-

ner de trouver des Suisses encore un peu en arrière.

N'ayant point de marchandises à fréter pour l'Italie par les montagnes, ou pour Zurich par les lacs, nous ne nous sommes arrêtés dans les rues fangeuses de Wallenstadt que le temps nécessaire pour renouer les cordes qui servaient de harnois à notre équipage. Ce misérable lieu fut, comme Wesen, pillé en 1799, et brûlé bientôt après. Aussitôt que nous lui eûmes tourné le dos, le pays redevint magnifique : c'était encore une belle vallée entre de très hautes montagnes, faisant suite au bassin du lac, qui se prolonge, mais à sec. Les habitans, hommes et femmes, en habit des dimanches, étaient assis sous l'ombrage de leurs grands noyers, à la porte de leurs maisons larges et basses, et construites en bois, malgré l'abondance de pierres. Nous observâmes que les femmes attachent leurs cheveux si serrés sur le sommet de la tête, qu'elles se les arrachent par la racine, devenant ainsi, ce que leur sexe n'est jamais naturellement, têtes chauves. Les cigognes, si communes sur le Rhin, de Bâle à Schaffhausen, reparaissent ici près de sa source; leurs énormes nids se montrent au loin sur tous les clochers et sur les maisons les plus élevées.

L'auberge du *Cerf*, à Sargans, où nous avons couché, est tenue par de bonnes gens, avec

qui nous avons eu des conversations fort intéressantes, par signes d'abord, ensuite au moyen du vocabulaire suisse de M. Ébel, et un peu en devinant le mot allemand par le mot anglais (1).

De Sargans nous nous sommes rendus en une heure à Ragatz, tout près du Rhin. Les montagnes qui continuent à flanquer la vallée, présentent en plusieurs endroits des ruines romaines et des ruines féodales, dont l'origine est à présent enveloppée dans une égale obscurité. On remarque qu'une élévation de dix-neuf pieds seulement au-dessus du niveau du Rhin, empêche seule que ce fleuve, quittant son lit actuel, ne se jette dans les lacs de Wallenstadt et de Zurich, abandonnant le lac de Constance; ce cours étant beaucoup plus direct et plus rapide : c'est une circonstance importante pour la Suisse, et qui occupe l'attention de ses ingénieurs. La situation des lieux est très remarquable : environ une demi-lieue au nord-est de Sargans, le Rhin passe entre deux montagnes,

---

(1) Notre dîner, *au Cerf* de Sargans, se composait, 1°. d'une soupe aux œufs et aux herbes; 2°. omelette, épinards, pouding aux œufs; 3°. croûtes de pain couvertes d'une préparation de fraises au sucre et à la crême; 4°. rôti de veau et salade; 5°. friture; 6°. dessert, une bouteille de vin du pays. Le soir, du café à la crême, et des fruits; de même à déjeuner; de fort bons lits; prix pour deux personnes : 12 francs.

le Schollberg à gauche, et le Falkniss à droite du côté des Grisons, lesquelles paraissent avoir été jointes autrefois : et ce fleuve coulait alors nécessairement par le lac de Zurich; son cours cependant était obstrué par certaine barrière naturelle, à Bade au dessous de Zurich, occasionnant une chute plus haute probablement que celle de Schaffhouse; et tout l'espace compris entre Bade et Coire dans les Grisons, formait un immense lac, deux fois aussi long que celui de Constance de nos jours, et à peu près de la même largeur. Les deux obstacles au cours du Rhin, celui du Schollberg et celui de Bade, ont été renversés par des causes dont il est impossible de se rendre compte; mais celui du Schollberg, le premier: autrement le Rhin, ayant une fois pris le plus court chemin et la pente la plus rapide, n'en aurait pas changé. Si à présent un éboulement de montagne venait à combler le détroit de Schollberg, ne fût-ce qu'à la hauteur de dix-neuf pieds, on ne saurait douter que le Rhin ne se dirigeât à l'instant sur le lac de Wallenstadt; et, se créant bientôt un lit profond dans la vallée de Sargans, rien ne pourrait plus lui faire reprendre la direction de Constance. Il n'y aurait aucun danger de voir le grand lac se reformer, puisque l'obstacle à Bade n'existe plus; mais le Rhin et la Limmath réunis causeraient sans

doute une inondation permanente très incommode à Zurich et en d'autres lieux. Le remède à tout ceci est évidemment une chaussée à travers la vallée de Sargans, et ce serait un ouvrage très facile. Quant au passage de Schollberg, je ne pense pas que l'on puisse rien opposer à un éboulement de montagne; mais ce passage a heureusement plus d'une demi-lieue de largeur.

Laissant le voiturier à Sargans attendre notre retour, nous avons pris un guide; et suivant à pied le sentier de montagne qui conduit aux bains de Pfeffers, nous y sommes arrivés en deux heures. Des restes d'avalanches remplissaient encore quelques ravins, et après avoir traversé un de ces amas de neige, nous avons reconnu qu'il était creux, formant une arche de peu d'épaisseur sur un ruisseau coulant au-dessous; le passage était assez dangereux.

Il y a environ huit cents ans, qu'un des chasseurs de l'abbaye de Pfeffers découvrit par hasard, au fond d'un abîme où la Tamina roule ses eaux écumantes, la source minérale devenue depuis si fameuse. L'abbaye alors florissait depuis trois siècles; elle avait civilisé et cultivait le désert que parcourait ce torrent depuis sa source jusqu'au Rhin, et l'empire de huit lieues carrées qu'elle s'était ainsi formé, égala depuis, sinon en renommée et en pouvoir,

au moins presque en durée, l'empire romain lui-même. Comme lui, il fut détruit par les barbares du nord qui, en 1799 et 1800, se disputèrent ces huit lieues de rochers et de précipices, ruinèrent les malheureux habitans et en firent périr un grand nombre.

Autrefois on descendait les malades avec des cordes quelques centaines de pieds, jusqu'à certaines huttes où ils entraient par le toit, et où ils restaient huit jours à boire et à étuver dans l'eau chaude et la vapeur : peu à peu les communications s'améliorèrent; et l'abbaye fit enfin construire, il y a cent ans, un grand bâtiment en pierre sur un terre-plein artificiel, à trois cents toises des sources thermales; l'on y descend très pittoresquement par un sentier commode, parmi les arbres et les rochers. L'eau fumante de chaleur (1) est amenée en très grande abondance par des tuyaux, et traverse des bains publics et particuliers. Il est du devoir d'un voyageur de visiter la source au fond de l'antre

---

(1) L'analyse d'une bouteille de cette eau a donné 1 grain de sélénite, [illegible] g. sulfate de soude, [illegible] g. sulfate de magnésie, [illegible] g. terre calcaire, [illegible] g. nitrate calcaire de potasse. L'eau est parfaitement limpide, sans goût ni odeur; température, 28° à 30° de Réaumur. Prise intérieurement et extérieurement, elle guérit diverses maladies chroniques par la voie des évacuations et des éruptions cutanées.

ténébreux d'où sort le torrent. Précédé d'un guide, on s'avance le long d'un échafaud étroit et tremblant, reposant sur des pièces de bois ancrées dans la paroi du rocher, et pourvu d'un frêle garde-fou. La voûte bien noire, brisée et irrégulière, s'élève à deux ou trois cents pieds au-dessus de vous; le torrent passe à vingt ou trente pieds au-dessous. Loin en avant, quelques rayons du jour, pénétrant par une ouverture, éclairent les belles horreurs du lieu, et donnent à ceux qui vont à la source, ou en reviennent, l'air d'ombres errantes à l'entrée des enfers. Pleinement convaincu, avant d'avoir fait la moitié du chemin, que je reviendrais trempé des gouttes d'eau qui découlent sans cesse, trouvant les planches couvertes de limon de plus en plus glissantes, et le torrent au-dessous si furieux, qu'on ne pourrait s'en tirer lors même qu'on survivrait à la chute, je pensai qu'il y avait de la folie à s'exposer. Un aveu de prudence figure tout aussi bien dans une narration de voyage qu'un aveu de témérité, et a même le mérite de l'originalité. Ainsi, après avoir hésité plusieurs fois, je m'arrêtai tout-à-fait à l'endroit où le roc surplombe l'échafaud, qui en même temps s'écarte de la paroi pour donner plus de place en hauteur; de manière que le curieux, sur sa planche, se trouve à peu près dans la situation d'un danseur de

corde privé de son balancier. Je signifiai alors à mon guide que je ne le suivrais pas plus loin, et revins bravement sur mes pas. Cette caverne est une voûte *artificielle*, construite *sans art*, et par les mains de la nature *seulement*. Le paradoxe s'explique ainsi : Il est tombé des montagnes qui s'élèvent à pic de chaque côté, de grands rochers qui se sont engagés entre les parois, avant d'arriver au fond, et ont formé voûte, non seulement dans cet endroit, mais sur un espace considérable le long du torrent, que l'on ne voit ni n'entend lorsqu'on est sur ce pont naturel.

Les provisions de table des bains, et l'eau minérale que l'on expédie en bouteilles, vont et viennent par la voie du ciel. En levant les yeux de la fenêtre, on aperçoit dans les airs, à six cent soixante-quatre pieds d'élévation, quelques hommes sur un échafaud en saillie, lesquels font mouvoir un treuil et son câble, au moyen duquel tout monte et descend. De cette profondeur les montagnes s'élancent de tous les côtés à des hauteurs où les neiges cessent de fondre, et l'on aperçoit les bords de plusieurs glaciers.

Nous passâmes vingt-quatre heures seulement dans cet étrange lieu ; il n'y avait encore que peu de personnes, la saison des bains ne faisant que de commencer. Une Italienne, deux

Appenzelloises, un capucin, un Anglais, deux bénédictins, prirent place autour de la table à dîner; on le servit à onze heures du matin; les mets étaient caractéristiques: du chamois rôti, des pieds de chamois en friture, et du sang de chamois accommodé de manière à ressembler à un plat d'épinards, quant au goût et à la couleur. On soupe à sept heures, à peu près comme on a dîné; la maison ressemble tout-à-fait à un couvent.

Quoique le torrent de la Tamina n'ait jamais pu creuser toute la profondeur de son lit, il l'a cependant augmentée; on montre au-dessus du niveau actuel, et près de la source que je n'ai pas vue, des excavations dans le roc calcaire évidemment produites par le violent remous des eaux; l'une d'elles a vingt-huit pieds de profondeur, trente-cinq de largeur, et vingt-quatre de hauteur. Cette Tamina, dans son cours de huit lieues de long, rassemble quelquefois et porte au Rhin un volume d'eau incroyable, ainsi que beaucoup de débris de rochers. Une crue mémorable, il y a cinquante-cinq ans, ensevelit le bourg de Ragatz sous l'accumulation de ces débris, et l'ancien niveau n'a jamais été tout-à-fait rétabli (1). Pendant la guerre de la

(1) M. Ebel assure que l'on a trouvé fréquemment des ossemens humains d'une grandeur gigantesque dans la

révolution, ce malheureux endroit éprouva une inondation d'une autre espèce : pour donner quelque idée de ce qu'il eut à souffrir, il suffit de dire que le médecin de Ragatz logea et nourrit *successivement* sept mille Français dans le cours de deux années, c'est-à-dire que l'un dans l'autre il en est entré dix par jour dans sa maison. Ils finirent par brûler le bourg, le feu qu'ils avaient mis au pont de la Tamina, par mesure de défense contre les Autrichiens, ayant gagné les maisons ; ce qui au moins débarrassa les habitans d'hôtes aussi incommodes.

2 *juillet*. — Après avoir passé la nuit à notre auberge du *Cerf*, en revenant de Pfeffers, nous nous sommes encore embarqués ce matin sur le lac de Wallenstadt. Cette fois, des nuages chargés de pluie se traînaient pesamment à mi-côte, répandant sur les montagnes une teinte d'ardoise foncée qui achevait de donner au vague de leurs formes le caractère ossianique qui leur convient. De temps à autre, un rayon de soleil, perçant cette atmosphère de vapeurs, éclairait la tendre verdure de quelque sommet, ses rians villages, ses chalets et ses troupeaux. Une averse vint à la fin changer le

---

vallée de Glaris, qui avoisine Pfeffers ; et les habitans d'une autre vallée voisine, celle de Tavestch, sont à présent au-dessus de la taille ordinaire.

paysage en déluge universel, et nous forcer à chercher un abri dans la voiture : cet orage en nettoyant l'air, rendit bientôt aux objets leurs formes précises et distinctes ; ils n'y gagnèrent pas ; un temps gris-clair, sans couleur et sans ombres, est peu pittoresque. Nous nous amusâmes pourtant à considérer la multitude de chèvres blanches jusqu'alors invisibles, accrochées, à ce qu'il semblait, comme des mouches, sur la face verticale des rochers, et s'y promenant comme en plaine. Nous nous rappelâmes le passage d'une lettre du poète Gray, décrivant l'attitude d'un chamois qui *danced and scratched an ear with its hind foot in a place where I would not have stood stock still, for all beneath the moon* (1).

Au milieu de ces belles scènes de la nature, il s'en présenta une autre fort différente, et dont le poète anglais Crabbe se serait mieux accommodé que nous. C'était un grand bateau faisant la même route que nous, et dans lequel un gendarme reconduisait quelques nécessiteux dans leur commune. Nous remarquâmes un vieux berger à longue barbe blanche, presque

(1) En équilibre sur trois pieds, il se grattait tranquillement l'oreille avec le quatrième, dans un lieu où le poète dit qu'il n'aurait pas voulu se trouver pour l'empire du monde.

nu, abruti par la misère; une veuve chargée d'enfans, etc. On regrette que les mesures, même d'humanité, entraînent la contrainte, et que, par cela même que les pauvres ont ici dans chaque commune des fonds qui leur sont spécialement affectés, il faille les traduire en criminels dans cette commune, lorsqu'ils s'en écartent.

De retour à Wesen, nous avons laissé sur la droite la vallée par laquelle nous y étions venus la première fois; et, traversant la *Limmath*, appelée ici *Mag*, nous sommes entrés dans celle de Glaris. Trois heures de promenade, par une excellente route, sur un niveau parfait, et toujours devant les yeux les formes les plus menaçantes que la nature puisse revêtir, nous ont conduits à Glaris même. Ses rues étroites et tortueuses, ses petites maisons bien vieilles, à portes et fenêtres basses, et murs couverts de peintures à fresques; la tranquillité, le silence, le profond encadrement du site; je ne sais quoi enfin, suggérait l'idée d'une ville de l'antiquité, toute nouvellement déterrée, comme Pompéïa. Nous nous imaginions à Bienne, entrer en Suisse pour la première fois; mais Glaris est plus Suisse encore, plus différent au moins du reste de l'Europe. La ville est investie de si près par les montagnes, que le soleil n'y paraît que quatre heures par jour en hiver; de notre auberge il faut mettre la tête tout-à-fait hors de

la fenêtre pour voir le ciel. La plupart des maisons portent la date de leur construction, et il y en a peu qui ne comptent plusieurs siècles, quelques unes jusqu'à cinq. Celle qui est devant nos fenêtres est décorée de nombreuses armoiries et d'un grand tableau à fresque, assez bien exécuté. C'est un guerrier gigantesque, armé de toutes pièces et à cheval, combattant un cavalier turc : une femme à la fenêtre paraît spectatrice du combat. Le propriétaire de cette maison avait probablement été des croisades!

On croirait, au premier coup d'œil, que Glaris doit être exposé aux avalanches; elles ne l'atteignent pourtant jamais; mais un village assez près en a beaucoup souffert l'hiver dernier, et le tas de neige n'a pas encore fondu en entier. Tout près de la ville, au nord, le grand éboulement, causé par un tremblement de terre, en 1593, étale encore sa nudité et ses horreurs, que deux siècles n'ont pas effacées; quelques sapins seulement y ont pris racine. L'endroit d'où ce monceau de débris est venu, se distingue encore fort bien sur la face du Glarnish, à la hauteur de douze à treize cents toises : c'est une tache blanchâtre que l'on croirait pouvoir couvrir avec la main; et pourtant ce monceau, auprès de Paris ou de Londres, s'appellerait fort bien une montagne ayant trois à quatre cents toises de base, sur quinze à vingt de hauteur.

Glaris se fait gloire d'avoir donné naissance

au premier et au meilleur historien de la Suisse (Tschudi), qui mourut en 1572. Les deux premiers volumes de sa chronique embrassant une période de cinq siècles, de l'an 1000 à l'an 1470, ne furent imprimés qu'en 1734-36; la suite jusqu'en 1559, formant quatre volumes de texte et deux de supplémens, ne l'est pas encore; il en existe cinq copies manuscrites. C'est la source presque unique (1) où Muller a puisé, et il s'est même arrêté au milieu du quinzième siècle; les historiens de notre temps n'ont fait qu'extraire Muller et Mallet son continuateur. Le nom de Tschudi revient souvent parmi les magistrats et les guerriers de Glaris depuis le neuvième siècle; cet historien lui-même était landamman de la république. Il y a peu de familles en Europe aussi anciennes.

3 *juillet*. — Nous sommes partis ce matin à cheval pour une course de montagne, passant d'abord autour de l'éboulement du Glarnish, et remontant ensuite le torrent furieux qui descend du mont Pragel, et dont la rapidité nous

(1) Voilà une impardonnable hérésie dont l'ami de Muller (M. de Bonstetten) m'a convaincu, et je m'empresse de le reconnaître. Ce savant historien avait consulté plus de soixante mille titres et documens originaux, et quelques centaines de chroniques et de mémoires imprimés, dont les faits étaient consignés dans sa prodigieuse mémoire.

donnait des vertiges. Il paraît que l'éboulement de 1593, comblant le lit de ce torrent, l'obligea de faire un coude à l'entour de ce qui lui faisait obstacle. Cet endroit devint fatal à un grand nombre de Russes, dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1799, lors de la retraite de Suwarrow, après la bataille de Muottathal (1). Ne voyant pas le détour dans l'obscurité, et continuant d'avancer, les soldats tombaient les uns après les autres dans le torrent qui est ici profondément encaissé, sans que leurs cris pussent être entendus de leurs camarades au milieu du bruit des eaux et de la marche; quelques bêtes de somme chargées d'argent y tombèrent aussi, et long-temps après on trouvait encore de temps à autre des écus dans le torrent. A notre gauche, le Glarnish élevait au-dessus des nuages ses sommités où la neige ne fond jamais, et leur rebord de glace était d'un bleu plus pur que le ciel même. Le Wigghis, moins droit que le Glarnish, présentait des pentes accessibles par lesquelles les Français entreprirent, sans grand succès, de tourner les Russes dans leur retraite. Le Glarnish est trop perpendiculaire pour que la neige s'y accumule et puisse former des avalanches; mais leurs traces étaient visibles sur les pentes du Wigghis. Une d'elles renversa, le

(1) Chap. 39, vol. II.

printemps dernier, toute une forêt de sapins, dont les troncs déracinés, cassés ou ployés jusqu'à terre, paraissent avoir jusqu'à deux ou trois pieds de diamètre; cette même avalanche traversant l'intervalle entre les deux montagnes, et prenant à rebours une autre forêt au pied du Glarnish, fit de ce côté presque les mêmes ravages que de l'autre, quoique en montant, et à une si grande distance du point de départ. Quelques-uns des plus jeunes arbres sont parvenus à se relever, mais les autres y font de vains efforts.

En deux heures environ, nous atteignîmes une esplanade assez étendue qui forme le premier étage de la montagne; le palier commun de la première rampe, conduisant au Glarnish à gauche, au Wigghis à droite, et au mont Pragel en face de nous : une jolie petite pièce d'eau d'où sortait notre torrent en occupe le milieu, et tout le reste est une belle prairie où l'on fauchait. Il y eut un grand nombre de combats livrés ici en 1799. Nous avions cru pouvoir faire le tour de la pièce d'eau en vingt minutes, et nous fûmes étrangement surpris d'apprendre qu'il fallait trois heures, tant l'œil est trompé dans les montagnes sur les distances et les grandeurs! Au midi du lac et sur la première pente du Glarnish, on trouve un rocher détaché, sur lequel des amis de Gessner ont gravé quel-

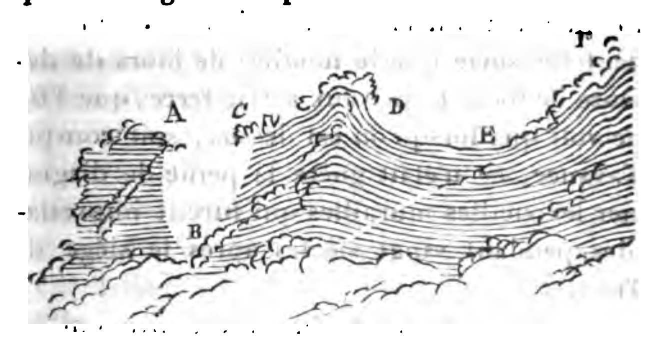
ques vers allemands assez insignifians. Le poëte avait coutume de venir ici de Zurich passer quelques semaines d'été dans un chalet du voisinage.

Toute la population mâle de Glaris va chercher fortune ailleurs; mais, après avoir recruté les armées, les comptoirs et les ateliers de toute l'Europe, ceux qui survivent viennent finir leur carrière dans le lieu où ils la commencèrent. Ainsi que les gens de Saint-Gall et d'Appenzel, ceux-ci ont succombé à la tentation des manufactures, et après avoir crû et multiplié à l'ombre des indiennes et de la mousseline pendant soixante ou quatre-vingts ans, et être devenus riches et surtout nombreux pendant la dernière moitié du siècle, les voilà qui s'aperçoivent que leurs richesses fictives ne peuvent leur procurer le plus étroit nécessaire, et qu'ils ont deux fois plus de bouches à nourrir que de morceaux de pain à leur donner. Cependant le nombre de mendians n'approche pas de ce que nous avons vu dans l'Appenzel ni même dans le canton de Saint-Gall; si l'on jette les yeux sur l'état de la population respective de ces trois cantons, on trouvera la raison de cette différence:

	lieues carrées.	âmes.	par lieue carrée.
Glaris.......	30.......	19,000 faisant	633......
Saint-Gall...	100.......	130,000.......	1200......
Appenzel....	20.......	55,000.......	2750......

La France compte environ onze cents âmes par lieue carrée; mais la portion cultivable du territoire est double au moins de ce qu'elle est en Suisse.

En sortant de Glaris on traverse la Linth, furieuse dans ce moment, sur un pont de bois qui fut en 1799 le théâtre de plusieurs combats sanglans entre Suwarrow et le général Molitor, qui, avec des forces inférieures, réussit à fermer aux Russes l'issue de cette vallée de Glaris, comme Masséna l'avait fait trois jours auparavant au débouché de la vallée du Muotta. Bientôt après l'avoir passée, je fus frappé de l'aspect très remarquable que présentait la stratification du mont Wigghis, et qui peut servir à donner une idée des révolutions inconcevables que notre globe a éprouvées.



Les couches calcaires et à peu près horizontales ont été entamées et emportées à A B C. Cette brèche peut avoir cinq cents toises de

profondeur; plus loin, en D E F, toute la masse de couches parallèles s'est affaisée et courbée, sans se rompre nulle part; ce qui lui suppose un état de flexibilité totalement différent de sa dureté actuelle. La vallée de Glaris a toujours été sujette aux mêmes tremblemens de terre que le lac de Wallenstadt, et l'on a remarqué que leurs secousses suivent la direction des bancs de gypse et des sources soufrées, qui se trouvent rangés sur une certaine ligne à travers le pays.

4 juillet. — Rapperschwyl, où nous avons couché, est une vieille petite ville dont les maisons sont entassées dans une enceinte pittoresque. Les peintres et les poètes regretteront à jamais les tours et les créneaux des fortifications à l'antique; et s'il est vrai qu'il n'y ait pas de place fortifiée de main d'homme, qui soit imprenable; de telle sorte que le nombre de jours de défense de tous ces travaux à rase terre, que l'on ne voit que lorsqu'on est dessus, soit compté d'avance, ce n'était guère la peine de disgracier les vieilles murailles qui furent imprenables pendant vingt siècles après le siége de Troie.

Le paysage du lac de Zurich est entièrement différent de ceux qui nous ont passé sous les yeux depuis quelques jours, et surtout de celui du lac de Wallenstadt, son frère jumeau.

Nous tournons le dos aux rochers et aux cimes glacées, et l'Albis, de l'autre côté du lac, n'est qu'une colline verdoyante, parsemée de villages et d'habitations bien ombragées. Ce côté du lac n'est pas moins peuplé; on en suit les bords par une excellente route ombragée de noyers, quelquefois de treilles qui la traversent en forme de berceau. La terre est divisée en petits biens de cinq jusqu'à cinquante arpens, cultivés comme un jardin par le propriétaire et sa famille : on aperçoit, autour de chaque maison, le petit carré de maïs, celui de pommes de terre, celui de choux et de jardinage, le petit pré, la petite terre à blé, et le vignoble en miniature, qui fournit un tonneau de mauvais vin pour la boisson de l'année. L'engrais liquide dont j'ai parlé ailleurs, transporté sur le dos de la fermière et de ses filles, se distribue impartialement aux différentes cultures : on le sent lorsqu'on ne le voit pas.

Un orage violent, qui menaçait depuis quelques heures, nous atteignit heureusement près d'un hameau où le voiturier chercha un abri : nous nous réfugiâmes, sans demander permission, dans une maison pleine de femmes trop effrayées des éclats du tonnerre, qui se succédaient sans interruption, et du déluge de pluie et de grêle, pour s'occuper de nous.

C'était une maison pauvre, et moins propre qu'il n'est ordinaire en Suisse ; quelques instrumens aratoires suspendus à la muraille, un métier dont l'orage avait arrêté le mouvement, une table et quelques chaises, composaient l'ameublement de la chambre où nous étions.

Rien ne se fait rapidement dans ce pays-ci ; personne ne semble en hâte. Nous voyagions derrière la diligence, qui s'arrêtait de dix minutes en dix minutes pour délivrer ou prendre des paquets, ou pour donner le temps aux voyageurs de monter en voiture, ou d'en descendre, et de faire la conversation, ou de charger leurs grosses pipes d'argent cizelé, qui descendent en serpentant sur la poitrine. Quoique voyageant à peu près du train d'Horace et des autres voyageurs de l'antiquité, la diligence nous forçait d'aller plus doucement encore ; profitant d'un élargissement local de la route, nous prîmes à la fin les devants, et ne la revîmes plus.

5 *juillet.* — Zurich, où nous arrivâmes hier au soir par le plus beau temps possible après l'orage, nous a surpris par les agrémens de sa situation, qui rappelle un peu Bâle. La Limath sort du lac, forte, rapide et azurée comme l'Océan. L'auberge où nous logeons (*l'Épée*) s'avance dans le fleuve, qui passe comme un trait sous notre appartement, avec le bruit

d'un vaisseau fendant l'onde à pleines voiles. Aujourd'hui il a plu presque tout le jour; et, excepté une courte promenade que nous avons faite dans un jardin public agréablement planté, et en belle vue, le reste de notre temps s'est passé à la fenêtre donnant sur un pont de bois très large, dans le milieu duquel se tient le marché. Nous y voyons tout un peuple de vendeurs et d'acheteurs; et notre attention est partagée entre la beauté des femmes et celle des chevaux : celles-là, en jupe ample et courte, bas bien tirés et grands chapeaux de paille, sont en général grandes et bien faites. Quant aux chevaux, on se ferait honneur à Paris, pour les voitures les plus élégantes, de ceux des chariots de campagne; ils sont d'une taille renforcée plutôt que fine, à longue queue et poil lustré; leurs harnois sont d'une propreté parfaite. On nous assure que ces chevaux, si bien tenus, travaillent dix heures par jour. Il suffit de les voir pour être certain que la grande culture existe dans le pays; voilà des moyens d'exploitation qui ne sont à l'usage d'aucun des petits propriétaires que nous avons vus le long du lac.

La cloche du dîner a suspendu nos observations, ou plutôt en a changé l'objet. Sept personnages britanniques, voyageant en famille, occupaient plus de moitié de la table d'hôte;

quelque chose dans leur air nous les fit prendre pour ce qui s'appelle en Angleterre des *nebobs*, gens qui ont rapporté des Grandes-Indes beaucoup d'argent, autant de morgue, et peu d'esprit. Un Allemand, nouveau marié, faisait de naïves tendresses à sa jeune épouse avec une innocence de ridicule, qui contrastait plaisamment avec la réserve imperturbable et l'air glacé de ses voisins. Nous étions sur le point de nous ennuyer, lorsque la porte à deux battans s'est ouverte, et une harmonie composée de deux clarinettes, deux flûtes, deux cors et deux bassons, s'est tout à coup fait entendre de la chambre voisine. Le génie de la musique semble inné chez les Allemands; il y a un charme inexprimable dans tout ce qu'ils jouent et tout ce qu'ils chantent; et quand même la compagnie eût été aussi agréable qu'elle l'était peu, nous aurions été charmés de cette interruption. Le prince Eugène avait toujours de la musique à ses dîners; et, dans les Mémoires qu'on lui attribue, il donne ses raisons pour cette coutume : *Cela*, dit-il, *vous évite la peine de parler.*

On montre le lieu où Lavater reçut dans la poitrine le coup de feu dont il mourut après de longues souffrances; ce fut le jour où Masséna entra à Zurich, après la défaite des Russes, à quelques pas de la maison d'où il venait de

sortir pour tâcher de tirer des mains des soldats un de ses amis qui en était maltraité. Masséna fit faire des recherches probablement sincères, quoique infructueuses, pour découvrir le coupable qu'il n'aurait pas épargné, car le meurtre d'un homme aussi généralement révéré lui suscitait beaucoup d'ennemis. Le nom de Lavater est gravé sur sa tombe, sans autre épitaphe.

Masséna acquit à Zurich la plus haute réputation militaire, qui ne fut ternie par aucun acte de rapacité, son devancier ayant mis le trésor public hors de toute atteinte dès l'année précédente. Le général maintint la plus sévère discipline parmi ses troupes, et les Zuriçois éprouvèrent peu d'actes de violence individuelle. En général, on se plaint en Suisse des autorités civiles et militaires françaises beaucoup plus que des soldats français. Une armée de conscrits est nécessairement mieux composée que toute autre. (1)

La révolution suisse avait une impulsion étrangère à laquelle le peuple ne participait que faiblement. Aussi le retour aux anciennes institutions éprouva-t-il peu de résistance lorsque, sous Bonaparte, cette même impulsion étrangère prit une autre direction. *Nos paysans*, entends-je dire, *sont des moutons qui se laissent*

---

(1) *Voyez* sur cette campagne, vol. II, chap. 2.

conduire comme l'on veut. A dire vrai, l'ignorance où le peuple paraît être des premiers principes de la liberté civile ne permet pas de regretter beaucoup cette disposition passive.

Voilà notre *prison d'état*, me dit un Zuricois, en me montrant du doigt la tour isolée qui s'élève dans le milieu de la Limath; *quand les criminels vont là, c'est que leur affaire est bientôt faite!* Ils y vont donc après qu'on leur a fait leur procès? répliquai-je. — Non, non, reprit mon interlocuteur; mais on sait bien d'avance ceux qui seront condamnés. *Ah! c'est qu'on ne badine pas ici, foyez-fous.* Et en disant cela mon homme aidait son mauvais français d'un geste expressif du tranchant de la main. Ce jugement anticipé lui semblait faire l'éloge des juges zuricois. Leur procédure criminelle exige l'aveu du prévenu avant de pouvoir prononcer sa condamnation : l'humanité, disent-ils, le demande; mais en cas d'obstination de sa part, le nerf de bœuf appliqué à satiété manque rarement d'en arracher tout ce que l'on veut. Les Zuricois nient que ce soit la *torture*, qui veut dire *tordre*, à ce qu'ils assurent, et ne saurait s'entendre des coups de nerfs de bœuf sans faire violence à l'étymologie.

Zurich acquit de bonne heure en Suisse et en Allemagne une haute réputation littéraire. Vers le dixième siècle elle porta le titre de savante,

qui d'ailleurs s'obtenait alors facilement. Une multitude de poètes et de littérateurs illustrèrent le treizième siècle. Roger Maness, le Mécène de ce temps-là, mort en 1304, laissa une liste de cent quarante auteurs, à peu près tous contemporains. La réformation, dans le seizième siècle, donna naissance à une nouvelle littérature. On peut voir dans l'ouvrage de M. Ébel, le nom de beaucoup d'hommes alors illustres, inconnus en France, où ceux des deux siècles suivans ont même à peine percé, Gessner, Lavater et Zimmerman (1) exceptés. Plus d'un savant Suisse, dit Voltaire, a été privé de la célébrité qui lui était due par la barbarie de son nom. S'il n'en est pas tout-à-fait ainsi en France à présent des réputations étrangères, elles en sont redevables à ce grand écrivain, ou plutôt c'est nous qui lui en avons l'obligation. On trouve à Zurich plusieurs peintres et graveurs paysagistes d'un mérite très distingué. Une multitude d'établissemens publics attestent la bienfaisance éclairée des citoyens, entre autres une caisse d'épargne établie dès l'année 1805; une école florissante pour l'éducation des aveugles, et une pour les sourds-muets. Enfin, quoique la nombreuse population de ce canton, manu-

---

(1) Ce dernier n'était pas d'ailleurs natif de Zurich, mais de Broug en Argovie.

facturière autant qu'agricole, soit de dix-huit cents âmes par lieue carrée, on ne voit pas un seul mendiant. Devant faire une autre visite à Zurich, je me réserve d'étendre alors mes observations.

La promenade publique dont j'ai parlé est tout ce qu'elle peut être, bien ombragée et en belle vue; mais les jardins particuliers, entrevus en passant, nous ont rappelé ce que madame de Staël dit de la conversation en Allemagne, que les anecdotes de la cour de Louis XIV y sont encore la nouvelle du jour. Les jardins de la Suisse sont aussi de cette époque-là.

Art, 6 *juillet*. — De Zurich à Zug, cinq lieues en sept heures, et de Zug à Art par le lac, trois lieues en deux heures et demie. L'Albis, qui est sur la route, offre de beaux points de vue sur un pays riche et fertile, quoique montagneux; bien boisé, et décoré des ruines d'anciens châteaux, où l'ouvrier en mousseline du dix-neuvième siècle succède au tyran du quatorzième, lorsqu'un reste de toit en rend quelque coin habitable.

La petite ville de Zug, une de celles auxquelles les Helvétiens mirent le feu du temps de César (1), est agréablement située sur le bord du lac du même nom. Bochat le fait déri-

(1) Chap. 1, vol. II.

ver d'un mot celtique qui signifie *près l'eau profonde.* L'hiver de 1435 avait été si froid que le Rhin gela dans tout son cours jusqu'à la mer, et que non-seulement le lac de Zurich fut traversé à cheval et en chars, mais même celui de Constance, le plus grand et le plus profond de tous. Les magistrats de Zurich firent défendre de tuer le gibier qui venait jusque dans la ville pour y chercher sa pâture. Le 4 mars, lorsque la glace commença à fondre, on s'aperçut que la terre s'entr'ouvrait dans la partie de la ville de Zug la plus voisine du rivage. Vers la nuit, deux rues entières avec une partie des murs de la ville glissèrent dans le lac et disparurent. Le plus grand nombre des habitans s'était éloigné; cependant soixante personnes y périrent, parmi lesquelles était le premier magistrat. Son enfant, trouvé flottant dans son berceau, obtint dans la suite la dignité de landamman, et atteignit un âge très avancé. Un siècle et demi après, quelques maisons s'enfoncèrent encore. Quoique le lac de Zug soit le plus profond qu'il y ait en Suisse après celui de Constance, ayant deux cents toises à son extrémité méridionale, il n'a à présent près de la ville de Zug que vingt à trente toises.

L'armée révolutionnaire de France voulant punir Zug de sa résistance à la constitution unitaire fit occuper ce canton, le plus petit de la

Suisse, puisqu'il n'a que douze mille cinq cents âmes, par onze mille garnisaires. Pendant trois ans, le nombre n'a jamais été moindre de deux mille. Notre hôtesse nous racontait, sans mauvaise humeur, comment toute sa poterie avait été un jour mise en pièces à je ne sais quel jeu que les soldats s'amusaient à faire entre eux. Cette bonne femme conserve si peu de rancune, qu'elle donne des regrets à la perte d'un officier tué à Underwalden, qui avait long-temps demeuré chez elle et à qui sa famille était attachée. Nous sommes surpris et édifiés de voir avec quelle modération les Suisses, en général, s'expriment sur ces temps-là. Ils en parlent comme d'un tremblement de terre ou d'une chute de montagne. C'était un fléau de Dieu dont les hommes étaient, à la vérité, les instrumens, mais où, disent-ils, la main supérieure était trop marquée pour permettre le ressentiment.

On nous a transportés de Zug à Art par le lac, avec la voiture et les chevaux, pour douze francs de France. L'équipage du bateau se composait de toute une famille : deux frères, la femme de l'un d'eux, sa fille et son petit garçon. La jeune fille portait de longues tresses de cheveux contournées à l'antique sur le sommet de la tête, et attachées par une grosse épingle d'argent doré de huit à neuf pouces de long,

à tête en forme de cuiller; jupon ample et court, bas blancs bien tirés, corps de jupe rouge et noir, et manches retroussées. La voix des femmes de tous les rangs en Suisse est beaucoup plus douce qu'en France; il semble que le ton de la voix est une affaire de géographie; rien n'est plus dur que ses inflexions en Italie et en Espagne; la différence à cet égard entre le midi et le nord de la France est frappante; elle s'accroît dans les pays plus septentrionaux. Les gens qui ne sont jamais sortis de chez eux, peuvent avoir une opinion différente; mais j'en appelle aux voyageurs. Quant à la Suisse qui n'est pas septentrionale, il faut croire que son élévation compense sa latitude.

Des montagnes de peu d'élévation environnent le lac de tous côtés, excepté au midi, où la vue est admirable. Le Righi, sur le premier plan, dessinait ses formes tranchantes sur le lointain vague et bleuâtre des glaciers de l'Oberland bernois. En mettant pied à terre à Art, l'impression que nous avions éprouvée à Bienne et à Glaris s'est encore renouvelée, et, pour la troisième fois, il nous semblait que nous ne faisions qu'entrer en Suisse, tant les habitans assemblés sur la rive, leur costume, leurs demeures nous paraissaient nouveaux et étranges.

8 *juillet.* — Hier, de bon matin, nous nous

mîmes en marche pour le Righi, montagne fameuse par sa situation isolée, qui en fait une sorte de tour d'observation de la Suisse. En moins de demi-heure on se trouve sur la ligne des débris du Rossberg, dont l'éboulement ensevelit, il y a onze ans, une grande partie de la vallée qui le sépare du Righi, avec cinq ou six villages formant ensemble cent onze maisons. Quatre cent cinquante-sept personnes y périrent, outre un grand nombre qui furent blessées : ceux qui travaillèrent à dégager les malheureux de dessous les décombres, disent qu'on n'en sauva que dix-sept. Nous avions le Rossberg à notre gauche du côté du nord-est, le Righi à droite au sud-ouest. Leur position respective, à l'égard du soleil, les a fait nommer par les habitans d'Art, qui sont entre les deux, l'un, *Sonnenberg*; l'autre, *Schattenberg* : c'est-à-dire, montagne du Soleil et montagne de l'Ombre. La première s'élève à six cents toises au-dessus du lac de Zug; l'autre, sur laquelle nous allions monter, a sept cent trente toises. Traversant une partie de la vallée, couverte de débris à la hauteur de cent à cent cinquante pieds, nous avons continué notre route en montant vers la droite pendant une heure et trois quarts; mettant alors pied à terre, parce qu'il est peu sûr, et qu'il est cruel d'aller plus loin à cheval, nous sommes arrivés en deux

heures, à pied, au couvent des Capucins, où les paysans catholiques vont en pèlerinage : nous en avons rencontré plusieurs qui s'en retournaient chantant à haute voix en allemand. Après nous être rafraîchis avec du *petit-lait* de chèvre, nous avons repris notre marche, et sommes arrivés aù sommet en une heure et demie. C'est une plate-forte de verdure appelée le *Righi-Coulm;* où il y a une petite maison de bois nouvellement bâtie pour la commodité des voyageurs qui viennent, comme nous, pour voir le soleil se lever et se coucher sur toute la Suisse à la fois, et suivre la projection de leur ombre à quinze lieues de distance. Ceci est l'avant-poste des Alpes, dont la chaîne la plus rapprochée, brillante de glaces éternelles, s'étend irrégulièrement, mais presque sans interruption, depuis le Glarnish, à l'est, derrière les mytes de Schwitz, jusqu'à l'Oberland bernois, au sud-ouest. La seconde chaîne, qui sépare la Suisse de l'Italie, plus sourcilleuse encore et plus glacée, est cachée par la première. Le Finster-Aarhorn et le groupe de glaciers de l'Oberland couvrent Mont-Rosa, quoique plus élevé de dix-huit cents pieds, et le Blumlis-Alp, haut de onze mille trois cent soixante-dix pieds, éclipse le Mont-Blanc, qui en a quatorze mille sept cent quatre-vingts, mais dont la distance est double. Si

l'on se tourne du côté du nord, la vue, sans bornes, embrasse, de l'est au sud-ouest, presque tout l'espace circonscrit par le cours du Rhin, depuis le lac de Constance jusqu'à Bâle, et par la chaîne du Jura, de Bâle au lac de Neuchâtel : ce vaste espace comprend les trois quarts de la Suisse et quatorze de ses lacs. C'est, dit-on, un quart d'heure avant le lever du soleil, et lorsque l'air n'est encore chargé d'aucune vapeur, que les détails de cette magnifique carte de géographie sont vus le plus nettement. Il y a sur le sommet du Righi, et près de sa paroi verticale de quatre mille trois cent trente-deux pieds, une crevasse profonde : si l'on y jette une pierre, et qu'on s'avance jusqu'au bord extérieur (il est prudent de le faire à quatre pates), on voit la pierre ressortir à un millier de pieds plus bas, bondir un moment sur la neige, laquelle, en été, n'est souvent pas encore fondue dans cet endroit, et reprendre sa chute perpendiculaire pour ne plus s'arrêter qu'au lac, cinq ou six cents toises au-dessous.

Qui croirait que des armées ennemies eussent choisi un lieu comme celui-ci pour champ de bataille, et pris la peine de grimper sur ce pilier isolé, ruine encore debout d'un ancien monde, pour s'en disputer la possession ? Les Français vinrent occuper le Righi-Coulm, et

les Autrichiens montèrent par le côté qui fait face au lac de Lucerne, s'amusant, pendant deux ou trois jours, à brûler de la poudre gratuitement, séparés, comme ils l'étaient, par un ravin large et profond qui les mettait hors de portée. L'espace de cent lieues au moins de circuit que l'on embrasse d'un coup d'œil, en tournant sur son talon au sommet du Righi, offre plus de champs de batailles mémorables, tant anciens que modernes, qu'aucun autre lieu du monde. En effet, tout ce pays, ravagé successivement dans le quatorzième et le quinzième siècle, tranquille ensuite pendant trois siècles, est subitement devenu le rendez-vous de toutes les puissances belligérantes de l'Europe, à la fin du siècle passé. Les Français y entrèrent les premiers en mars 1798; les Autrichiens, en mai 1799; les Russes, bientôt après, et enfin les Prussiens. Notre guide, vieux soldat de son métier, ne se faisait pas prier pour recommencer ses batailles. Nous l'écoutâmes avec attention, et j'écrivis bientôt après ce qu'on va lire :

Vous voyez bien là-bas ce coin du lac, nous disait-il en jetant une pierre qui descendit, en bondissant, d'abîme en abîme, et s'arrêta je ne sais où : il y avait là, dans les anciens temps, une muraille qui fermait le défilé entre la montagne et le lac, et sur la rive opposée, entre

le Rossberg et le lac, il y avait une autre muraille; notre canton était alors fermé à clef; mais il y a long-temps que cela n'existe plus. Ce fut par là que les Français cherchèrent à pénétrer le 2 mai 1798; mais ils ne purent résister au feu meurtrier de nos chasseurs qui, répandus sur leur flanc dans la montagne, les ajustaient, comme ils auraient fait des chamois, et tiraient à coups sûrs. La plupart de leurs officiers furent tués ou blessés, et, perdant dix hommes pour un, ils furent forcés de se retirer. On se battait en même temps avec le même succès à Morgarten, auprès de ce lac que vous voyez en face de nous, quoique en partie caché par le Rossberg. C'est le fameux Morgarten où se donna, il y a bien long-temps (en 1315), la première grande bataille suisse, dans laquelle treize cents de nos gens, commandés par Rodolph Reding, défirent l'armée du duc d'Autriche, forte de vingt mille hommes.

C'était encore un Reding qui nous commandait dans le même lieu, en 1798. L'ennemi avait été repoussé sur tous les points, même à la baïonnette, pendant quatre jours consécutifs, et n'avait pu pénétrer dans le canton. Il avait enterré près de trois mille morts, et nous moins de cinq cents; mais encore quelques victoires comme celle-là, et nous étions

perdus, puisque nous n'étions que quatre mille combattans; plusieurs postes n'étaient occupés que par des femmes : elles faisaient des fascines, et traînaient le canon jour et nuit à travers les bois et les rochers. Il fallut bien traiter à la fin, et faire semblant de se soumettre à cette constitution qu'ils voulaient nous donner, et qui s'appelait unitaire, plutôt que d'en venir aux dernières extrémités, comme ces pauvres gens de l'Underwald, dit-il en se tournant du côté du midi.

Voyez, continua-t-il, cette vallée si verte et fleurie, à gauche de la montagne saupoudrée de neige, qui nous domine un peu de l'autre côté du lac de Lucerne (Mont-Pilate); ce beau village, dont le clocher brille au soleil, et qui a d'épais ombrages derrière, c'est Stanz : ces belles prairies unies comme du velours, remontent dans la vallée parmi les bois et les montagnes jusqu'à *Sarner-see.* Ce joli lac, si bleu et si tranquille, au-delà duquel vous en apercevez un autre plus petit et encadré de forêts sur le premier gradin du Brunig. Nous l'arrêtâmes pour lui faire répéter que ces deux points brillans au milieu de la verdure étaient des lacs. Oui, nous dit-il, et le premier, *Sarner-see,* a bien cinq heures de tour (cinq lieues). Ces hautes montagnes à gauche, qui

portent plusieurs glaciers sur leur cime (1), et dont les neiges font l'effet de guirlandes jetées de l'une à l'autre sur un fond bleu, sont les *Surenen-Alps*, dont la chaîne sourcilleuse enveloppe l'Underwald, et contraste avec les formes douces, arrondies et gracieuses, qui caractérisent, en général, le paysage intermédiaire du milieu du canton dont nous voyons toute l'étendue. Dans une gorge du Melchthal, trois lieues derrière Stanz, on voit encore les restes de la cabane de Nicolas de Flue, le pacificateur et le législateur de la Suisse dans le quinzième siècle. (2)

Il y a dix-neuf ans que ce beau pays, habité par un peuple simple et religieux, qui ne cherchait querelle à personne, fut envahi par une armée étrangère, sans d'autre raison que de le forcer à recevoir cette constitution à laquelle

---

(1) En 1786, un voyageur, accompagné de dix guides, escalada le Titlis, l'une des cimes les plus élevées de la chaîne des *Surenen-Alps*. La glace y avait cent soixante-quinze pieds d'épaisseur. On voyait du côté de l'Italie la seconde ligne des Alpes dont il a été question en parlant du Righi, c'est-à-dire la chaîne qui s'étend depuis le Mont-Blanc jusque dans le Tyrol, et même la Carinthie; au nord, la vue passant par-dessus toute la Suisse, se perdait bien avant dans l'Allemagne, et suivait le cours du Rhin jusqu'au-delà de Strasbourg.

(2) Vol. II, chap. 24.

nous nous étions nous-mêmes soumis quatre mois auparavant. On chercha d'abord à les réduire par la famine; on les cerna; on leur coupa les vivres : ce moyen était trop lent. Le 3 septembre 1799, les ennemis, commandés par le général Schauenbourg, s'avancèrent en bateaux, par le lac de Lucerne, ainsi que du côté de terre par l'Oberwald; repoussés sur tous les points par les habitans, quoique ceux-ci ne fussent que deux mille combattans, ils renouvelèrent l'attaque tous les jours du 3 au 9 septembre, perdant beaucoup de monde. Ce dernier jour, on s'était battu depuis sept heures du matin jusqu'à deux heures de l'après midi, lorsque de nouveaux renforts, pénétrant par les derrières avec de l'artillerie légère, se rendirent maîtres du plat pays. Les habitans au désespoir se jetaient, armés de tout ce qui pouvait leur tomber sous la main, sur les baïonnettes. Des familles entières se firent tuer plutôt que se rendre, ou même sans pouvoir se rendre; car on ne donnait ni ne recevait de quartier. Dix-huit jeunes filles, combattant avec leurs frères, trouvèrent la mort près de la chapelle de Winkelried. Soixante-trois personnes, femmes, vieillards et enfans, qui s'étaient réfugiées dans l'église de Stanz, y furent massacrées impitoyablement, ainsi que le prêtre à l'autel; toutes les maisons du

pays (Stanz excepté, qui fut sauvé par l'humanité d'un chef de brigade), au nombre de six cents, furent pillées et brûlées. Les habitans qui avaient survécu au massacre, dispersés dans les montagnes, et n'ayant aucun moyen de subsistance, seraient morts de faim pendant l'hiver, sans les secours qui leur furent fournis par le reste de la Suisse, par l'Allemagne et l'Angleterre, et par l'armée française elle-même, revenue de ses premières fureurs. L'ennemi savait bien que, si l'attaque du 9 septembre lui eût aussi mal réussi que les précédentes, nous étions prêts à reprendre les armes; il nous punit de l'intention. On occupa Art jusqu'à la fin de l'année. Le 16 octobre, on contraignit les habitans à livrer les antiques armes, drapeaux, et autres objets conservés, dans différentes familles, en mémoire des grandes actions de leurs pères. Ces restes précieux avaient été conquis par les défenseurs de la liberté et de l'égalité contre le despotisme; cependant tout fut livré au feu sur la place publique, ou jeté dans le lac. Le lendemain, on nous planta un arbre de la liberté sur les cendres! Une insurrection, en avril suivant, ne servit qu'à empirer notre situation. (1)

(1) Tome II, chap. 39.

Voyez, dit le guide en se tournant du côté du levant, cette montagne qui porte, à son sommet, deux grands rochers en forme de mitre, *klein mythen* et *grosse mythen;* le panache de nuages blancs qui vient de s'attacher à l'un de ces sommets, lui donne plutôt, en ce moment, l'air d'un bonnet de grenadier. La ville au pied de la montagne est Schwitz, et le lac entre elle et nous est celui de Lowerz. Plus à droite, observez cette gorge étroite et profonde; c'est l'entrée du *Muotta-Thal,* d'où Suwarrow (1), avec ses vingt-cinq mille Russes venant d'Italie par le Saint-Gothard, déboucha, le 29 septembre 1799, espérant surprendre Masséna sur l'Albis, d'où il observait depuis long-temps l'autre armée russe, commandée par Korsakow. Mais Masséna, informé de ses projets et de sa marche, avait lui-même surpris les Russes à Zurich; et après sa victoire, il avait détaché les divisions Soult et Mortier à la rencontre de Suwarrow. Les Français et les Russes se rencontrèrent à l'entrée du Muotta-Thal que nous voyons, et se livrèrent le plus terrible combat en cet endroit, ainsi qu'au pont de la Muotta. Le torrent, qui sort de cette gorge, était teint du sang des deux

(1) Le grand-duc Constantin faisait cette campagne avec Suwarrow.

nations ennemies, et porta jusqu'au lac de Lucerne les corps de leurs soldats qui y avaient été précipités. La victoire, disputée principalement au pont qui nous est caché par la montagne, demeura incertaine pendant deux jours, et les Russes furent sur le point de se faire jour; forcés à la fin d'abandonner l'entreprise, ils remontèrent la Muotta; mais, laissant sur la droite le passage du Kientzigkoulm par lequel ils étaient venus, et où jusqu'alors il n'avait jamais passé que des chèvres, ils se rendirent à Glaris par le mont Pragel, combattant, à chaque pas, les Français, qui occupaient déjà ce passage. Le guide indiquait bien quelques sommets du Kientzigkoulm précisément au-dessus de la gorge du Muotta-Thal; mais je ne suis pas sûr de les avoir démêlés au milieu du labyrinthe de montagnes.

Dans cette mémorable campagne, on vit passer les armées par des sentiers où les chasseurs de chamois eux-mêmes ôtent leurs souliers, et s'aident des mains pour ne pas tomber : elles combattirent sur le bord des précipices les plus affreux, et peuplèrent de morts les régions glacées des Hautes-Alpes. Lorsqu'au printemps suivant la neige, sous laquelle les corps avaient été ensevelis, disparut, les voutours, dans l'abondance de cette proie humaine, étaient devenus si *délicats*, pour me servir de

l'expression énergique de notre guide, qu'ils n'en prenaient que les yeux pour la pâture de leurs nids !

Les difficultés que Suwarrow éprouva en allant à Glaris par le mont Pragel, ne furent guère moindres que celles de Kientzigkoulm; mais elles étaient dues aux obstacles militaires qui lui furent opposés par le général Molitor, plus qu'aux obstacles naturels. Suwarrow n'avait pas alors l'intention de repasser les Alpes; mais il espérait aller à Zurich par le côté droit du lac, et rallier l'armée de Korsakow à qui il écrivait : « Vous répondrez sur votre tête « d'un pas de plus que vous feriez en arrière; « je viens réparer vos fautes ! » Cependant lui aussi fut bientôt après forcé par Molitor de faire des pas en arrière.

Le guide nous fit remarquer, au-dessus de la ville de Zug et de son lac, le champ de bataille de Cappel (1), où Zuingle perdit la vie dans les guerres civiles du seizième siècle; plus loin encore, la ville de Zurich et l'Albis, où Masséna campait avant sa victoire sur les Russes. Plus à gauche est Sempach (2), de glorieuse mémoire, sur le lac de ce nom, qui se montre en entier à la distance de six lieues en droite

(1) Chap. 28, vol. II.
(2) Chap. 15, vol. II.

ligne. On n'en finirait point s'il fallait nommer tous les lieux historiques que l'on aperçoit du Righi.

La montagne du Rossberg, sur les débris de laquelle nous avions passé le matin, vue du sommet du Righi, présentait une longue traînée de ruines entièrement stériles, traversant en diagonale, comme un large baudrier, des pentes rapides de verdure, et contrastant par sa blancheur et son aridité avec la teinte générale des bois et des pâturages; elle s'élargissait en descendant jusqu'au lac de Lowerz au sud-est, distant d'une lieue et demie, et jusqu'au pied du Righi, du côté du sud, distant d'une lieue et quart. L'extrémité inférieure de l'éboulement entre ces deux points, mesurée le long de la base du Righi jusqu'à Lowerz, a un peu plus d'une lieue; et l'espace triangulaire, que ces lignes terminent, est à peu près égal à celui que renferment les boulevards extérieurs de Paris; il est par conséquent beaucoup plus grand que cette grande ville. Cependant la portion du sommet de la montagne, qui s'est détachée, et dont les bords sont carrément terminés et susceptibles d'être mesurés avec exactitude, forme une masse évidemment moins considérable que celle des débris qui couvrent la vallée. On peut croire qu'une partie de ces débris vient du sol même de la vallée,

déchiré, boûleversé et jeté à de grandes distances par le choc et l'impulsion de cette masse énorme de rochers plongeant avec une force approchante de celle d'un boulet de canon (1). Dans le temps de cette catastrophe, on s'imagina qu'il y avait eu une explosion volcanique, parce que l'on avait vu des tourbillons de flammes très vives traverser la vallée avec le torrent des débris; mais elles venaient d'un four à chaux, qui avait été emporté.

Les sentiers de communication d'un village ou d'une habitation à l'autre finissent brusquement au bord du précipice, où les vivans peuvent venir contempler le sort qui les attend un jour. En effet, toute la montagne est composée de couches de brèche parallèles entre

(1) La vélocité du boulet, à sa sortie du canon (à peu près égale au mouvement diurne de la terre sous l'équateur), s'estime à deux cent soixante ou deux cent quatre-vingts toises par seconde; mais à la distance à laquelle les rochers ont frappé la vallée, cette vélocité du boulet aurait été extrêmement ralentie. La hauteur perpendiculaire du Rossberg étant d'environ six cents toises, la vélocité des rochers descendant sur son plan incliné aurait été égale à 77,33 toises dans la quinzième et dernière seconde de temps, faisant abstraction du frottement, qui a dû être très grand à l'égard des rochers inférieurs, mais beaucoup moindre pour les rochers supérieurs. Il est possible que ceux-ci aient frappé la vallée une demi-minute après le commencement de leur chute.

elles, inclinées vers le sud-est sous un angle de vingt-cinq à trente degrés, et séparées par des couches de marne et d'argile de peu d'épaisseur, lesquelles sont susceptibles d'être détrempées par les pluies, et d'être changées en boue visqueuse, sur laquelle la couche de rocher, reposant en pente, tend à glisser comme un vaisseau sur le chantier est lancé à la mer, et formant une véritable avalanche de rochers. Il y en avait eu d'autres très anciennement dans cette vallée; les débris, usés par le temps, en étaient visibles dans bien des endroits, et le sont même encore tout près d'Art. On conçoit qu'un tel accident peut se renouveler tant qu'il existera des couches dont le bord inférieur n'appuie pas de champ, et solidement sur le terre-plein du pied de la montagne. On assure que, du côté d'Art, le phénomène est épuisé; mais la partie de la montagne plus près de Lowerz pourrait ne pas être dans une situation aussi tranquillisante. Au reste, à présent que les symptômes qui précèdent ces accidens sont si connus, les habitans ont au moins la certitude de sauver leur vie. Je vais donner les principales circonstances de cette catastrophe, prises de la relation publiée dans le temps par le docteur Zay, d'Art, au profit des malheureux habitans, et de ce que j'ai appris moi-même sur les lieux.

L'été de 1806 fut très pluvieux, et le jour même de l'éboulement, ainsi que la veille, il avait beaucoup plu. On observa dès le matin des crevasses le long des pentes ; certains craquemens intérieurs se firent entendre; des monticules parurent sur le gazon d'où il sortit des pierres. De petites masses de rochers se détachèrent par intervalles. A deux heures après midi, un grand rocher roula avec fracas; à chaque éboulement, un nuage de poussière noire s'élevait dans l'air. Dans le bas de la montagne tout le terrain semblait mouvant; on ne pouvait y toucher sans qu'il se formât des crevasses. Un habitant, qui travaillait dans son jardin, voyant la bèche qu'il avait laissée dans la terre se mouvoir d'elle-même, s'enfuit de frayeur. Bientôt un fossé parut sur la pente, il s'élargissait insensiblement; des sources cessèrent de couler; on vit des nuées d'oiseaux prendre le vol en poussant des cris aigus. Quelques momens avant cinq heures tous les symptômes d'une grande catastrophe devinrent plus sensibles; par momens, la montagne entière paraissait glisser sur un plan incliné, mais encore lentement, et s'arrêtait. Un vieillard, qui avait souvent prédit ce désastre, fumait tranquillement lorsqu'on l'avertit que la montagne tombait : il sortit un instant, et revint en disant qu'il aurait bien le temps de remplir sa

pipe. Le voisin, qui lui avait donné l'alarme, continuant sa course, fut renversé plusieurs fois, et se sauva avec peine. Il vit en se retournant, la maison emportée disparaître. Le nommé Joseph Wigedt, qui se trouvait à la porte de sa demeure avec sa femme et trois enfans, au moment de la crise, en saisit deux en criant à sa femme de le suivre avec l'autre : celle-ci s'arrête un instant pour sauver un quatrième enfant, Marianne, âgée de cinq ans, qui était dans la maison, Francisque Ulrich, leur servante, prenant Marianne par la main, l'entraînait, lorsque, *dans l'instant*, c'est ainsi que depuis parla cette fille, *la maison parut arrachée de ses fondemens* (elle était de bois), *et tourner sur elle-même comme un dévidoir; de sorte que*, dit-elle, *je me trouvai tantôt sur la tête, tantôt sur les pieds, et le jour était totalement obscurci.* Séparée violemment de l'enfant, elle resta suspendue entre les débris, la tête en bas, le corps pressé de toutes parts, le visage meurtri et ressentant de vives douleurs; elle se croyait enterrée vive à une grande profondeur. Après bien des efforts, elle parvint à dégager sa main droite, dont elle s'essuya les yeux pleins de sang. Ce fut dans cette affreuse position qu'elle entendit les gémissemens de la petite Marianne; elle l'appela, l'enfant répondit; elle expliqua qu'elle était couchée sur le dos

au milieu de pierres et de broussailles; qu'elle ne pouvait se relever, mais que ses mains étaient libres, et qu'elle voyait le jour et même de la verdure. Elle demandait si on ne viendrait pas bientôt les secourir. C'est le jour du jugement, lui disait Francisque; il n'y a plus que nous au monde; nous aussi allons mourir et serons bientôt heureuses dans le ciel; elles prièrent ensemble. Long-temps après le son d'une cloche se fit entendre sourdement, et Francisque la reconnut pour celle de Steninberg. Sept heures sonnèrent dans un autre village; elle en conclut qu'il existait encore des êtres vivans, et chercha à consoler l'enfant : celle-ci demandait sa soupe et pleurait; mais bientôt ses gémissemens s'affaiblirent, et Francisque ne l'entendit plus. Suspendue la tête en bas, et environnée de terre humide, elle éprouvait aux pieds un froid insupportable; par des efforts prodigieux, elle parvint à dégager ses jambes, ce qui, dit-elle, lui sauva la vie. Bien des heures se passèrent dans cette situation, lorsqu'elle entendit de nouveau la voix de la petite Marianne, qui avait dormi, et recommençait ses plaintes à son réveil. Cependant le malheureux Wigedt, qui avait eu bien de la peine à se sauver avec ses deux enfans, dont l'un avait été enveloppé un moment dans l'éboulement, revint, au point du jour,

chercher, parmi les ruines, le reste de sa famille. A la distance de deux cent cinquante toises de l'endroit où sa maison était auparavant, il retrouva le cadavre de sa femme dont un pied seulement paraissait hors de terre; elle avait été étouffée avec l'enfant qu'elle portait au bras. Les gémissemens de Wigedt, et le bruit qu'il faisait en travaillant pour dégager le corps de sa femme, furent entendus de la petite Marianne qui se trouvait près de là, et appela de toutes ses forces. Elle fut trouvée avec la cuisse cassée, mais ne cessa de s'occuper de la servante qu'elle savait n'être pas loin : celle-ci fut enfin tirée des décombres, dans un tel état, que l'on désespéra long-temps de sa vie. Aveugle pendant quelques jours, elle resta sujette à des mouvemens convulsifs et à des accès de terreur. Un enfant de deux ans fut trouvé sain et sauf sur sa paillasse, laquelle reposait sur un bourbier, sans qu'il restât de traces de la maison où cependant l'enfant et son lit se trouvaient lors de la catastrophe.

Les débris lancés dans le lac de Lowerz, quoiqu'à une lieue et demie du Rossberg, le comblèrent en partie, et chassèrent les eaux avec tant de violence, que, s'élevant comme une muraille, et passant par-dessus l'île de Schwanau, située au milieu du lac et haute d'environ soixante-dix pieds, l'énorme vague

envahit la côte opposée, transportant des maisons et leurs habitans loin dans les terres du côté de Schwitz, et, à son retour, en entraînant d'autres dans le lac. La chapelle d'Olten, bâtie en bois, fut trouvée à une demi-lieue de l'endroit qu'elle occupait auparavant. Plusieurs grands blocs de pierre furent soulevés, et changèrent de place.

La sérénité de l'air, toute la journée, promettait un beau coucher du soleil et un beau lever quelques heures après; nous nous préparions à ne rien perdre des magnifiques effets de lumière sur les Alpes, au moment où elles resteraient seules éclairées au milieu d'un monde couvert des ombres de la nuit. Le monde, en effet, s'enveloppa bientôt dans la plus profonde obscurité, et les Alpes furent éclairées, mais par de tout autres feux. Quelques nuages s'étaient, dès le soir, attachés au sommet du Mont-Pilate, et notre guide avait pronostiqué un grand orage; mais il était trop tard pour descendre. Il y a, près de ce sommet (1) du Mont-Pilate, un petit lac sur lequel il se forme souvent un nuage. Si, au lieu de s'é-

(1) Les rochers du Mont-Pilate, dont la hauteur excède onze cents toises, portent des empreintes de poissons, de coquillages et de madrépores; l'on y observe près du sommet deux troncs d'arbres pétrifiés.

lever et se perdre dans les airs, ce nuage reste attaché aux rochers qui environnent le lac, on peut compter sur un violent orage et beaucoup de tonnerre. Dans le moyen âge, cette eau avait reçu le nom de *Mare infernale*, et l'on croyait que Ponce-Pilate s'y était noyé après son crime; de là le nom de Mont-Pilate (1). On croyait aussi que l'approche d'un étranger mettait Ponce-Pilate en fureur, et le conseil de Lucerne défendit en conséquence, sous des peines rigoureuses, d'aller sur la montagne sans permission spéciale (2). Lorsque Ponce-Pilate mit son chapeau sur sa tête et nous regarda de travers, il était trop tard pour descendre la montagne et quitter notre gîte, au risque de n'en pas trouver d'autre avant la nuit, qui bientôt fut d'une obscurité profonde. Le vent, s'élevant par degrés, devint un ouragan furieux dont la maison était sensiblement ébranlée; sa construction en charpente

(1) Une autre étymologie de ce nom le fait venir de *pileatus* coiffé (de nuages); on trouve le nom de *fracmont* (*mons fractus*), donné à une partie du Mont-Pilate; et *Rigi culm* a également une dérivation latine.

(2) Wagner, dans son *Histoire naturelle de la Suisse*, compte trente-cinq auteurs qui ont traité des apparences surnaturelles du Mont-Pilate. Il y monta lui-même en 1676, pour s'assurer des faits, et réfuta avec soin les voyageurs qui l'avaient précédé.

nous garantissait qu'elle ne croulerait pas; mais rigoureusement elle pouvait être emportée tout entière, et l'idée de s'en aller tourbillonnant dans l'espace au gré des vents; comme une feuille morte, et d'être précipité à la fin dans l'un des trois lacs qui nous environnaient, ou sur les rochers de la vallée de désolation du Rosberg, faisait frémir, tout en ne croyant pas au danger. Le toit au moins pouvait fort bien être emporté malgré les grosses pierres dont il était chargé. A chaque instant, des traits de feu traversaient en zig-zag la noire profondeur de l'air, et l'explosion instantanée nous apprenait que nous étions au foyer même du tonnerre. Le seul objet terrestre plus élevé que nous, et qui pût lui servir de conducteur, était la croix de bois à quarante pas de la maison, devenue ainsi, dans un nouveau sens, l'objet de notre foi et de nos espérances; et à chaque éclair nous y portions les yeux pour voir si elle était encore debout. (1)

Après une nuit peu *confortable*, nous avons trouvé ce matin, en feuilletant le registre où les voyageurs inscrivent leur nom et leurs aventures, qu'il y en avait fort peu qui se louassent du ciel de la montagne. Sans ajouter nos

---

(1) Elle a été depuis frappée de la foudre et détruite.

plaintes aux leurs, nous nous sommes contentés d'y consigner notre nom, et sommes partis par la pluie, ou du moins par un brouillard qui y ressemblait assez, et rendait extrêmement glissantes les racines d'arbres, qui traversent le chemin dans la région moyenne et basse de la montagne. Trois heures de marche nous ont conduits à Art, où, après avoir pris quelques rafraîchissemens, et avoir changé de vêtemens, nous nous sommes mis en route pour Schwitz. Le mouvement de la voiture est repos, après une marche fatigante.

On traverse, en allant d'Art à Schwitz, tout l'éboulement du Rossberg, et les détails qu'il présente augmentent sans cesse l'étonnement. En effet, parmi les débris jetés confusément les uns sur les autres, il se trouve des quartiers de brèche, qui ont plusieurs centaines de pieds en longueur et largeur. Sans doute la force à laquelle les corps obéissent dans leur chute, ne connaît pas de différence entre un grain de sable et une montagne, et, loin de s'épuiser, elle augmente par son action même; mais, dans notre esprit, tout nouveau mouvement suppose une impulsion nouvelle, et le volume des corps, ainsi que la distance qu'ils parcourent, nous paraît demander des efforts proportionnés. Cependant le corps en repos gravite comme celui qui tombe; bien qu'il ait pu être

immobile pendant des milliers d'années, son mouvement n'en recommence pas avec moins d'énergie au moment où l'obstacle, souvent bien faible, qui le retenait, est écarté. Un caillou que les troupeaux paissans dans la montagne font rouler, l'ondée de pluie qui détrempe un peu de terre, réveillent la puissance motrice dans quelques fragmens, brisent un anneau de la longue chaîne qui retenait toute une montagne immobile; c'est le doigt qui presse la détente, fait partir le coup, et chasse le boulet qui renverse la muraille. L'inertie des corps une fois rompue, le mouvement de leur chute se multiplie par une progression croissante; comme l'avare, il ajoute sans cesse l'intérêt au capital ; et, si le principe auquel il obéit fut jamais créé, ce qui n'est point une question impie, au moins ne l'est-il pas à chaque instant, et cette main toute-puissante, que notre imagination croit voir agir en toute occasion, ne se montra qu'une fois.

Les rochers tombés du Rossberg, ainsi que ceux qui forment la pile isolée du Righi, sont composés de fragmens arrondis par le frottement; ils appartiennent à des formations diverses, depuis le granit jusqu'à la pierre calcaire et l'ardoise (1). Il y a des fragmens roulés

(1) *Voyez* l'avertissement à cette seconde édition.

qui ont jusqu'à trois ou quatre pieds de diamètre. Toutes les montagnes situées sur une certaine ligne qui s'étend de l'extrémité supérieure du lac de Constance jusqu'à celle du lac de Genève, sont généralement composées de ces fragmens agglomérés par un ciment commun si dur, qu'ils se brisent sous le marteau plutôt que de s'en séparer. C'est de la forme protubérante de ces fragmens que vient le nom allemand de *nagel flue* (roche de clous), ainsi qu'un autre nom également descriptif, *puding stein*; en français on se sert plus généralement du nom de *brèche*. Ces cailloux roulés ne sont point entassés irrégulièrement, mais disposés en couches parallèles les unes aux autres, plus ou moins épaisses, et séparées à intervalles par des couches terreuses; enfin, inclinées toutes également au sud-est, et présentant au nord-ouest leur coupe transversale en vive arête. Il serait difficile de se refuser à croire que ces couches ont été déposées successivement dans un milieu tranquille tel que le fond de la mer, après que les fragmens dont elles sont composées eurent reçu leur forme dans les lits des torrens ou sur les plages maritimes. On voit combien d'opérations ou de révolutions successives ces apparences décèlent: 1°. des corps organisés, un monde vivant, des animaux, des plantes; 2°. des restes de ces

corps incorporés dans des rochers (1); 3° ces rochers brisés en morceaux, les fragmens roulés pendant des siècles et arrondis, déposés ensuite dans un parfait repos sous la pression des eaux profondes, liés, incorporés, endurcis lits sur lits à de grandes hauteurs; 4° cette croûte de la terre soulevée ensuite du fond des mers et formant de nouveaux continens; mais déchirés, dégradés, battus en brèches par les eaux de l'Océan versées soudainement dans un nouveau lit; courant prodigieux dont la force ne saurait être calculée, et dont on ne peut juger que par ses effets. Il paraît que les débris de cette grande débâcle ont ici été transportés tout d'un côté, toujours dans la même direction du *sud-est* au *nord-ouest*. Le granit des Hautes-Alpes, par exemple, se rencontre épars, en blocs détachés, sur les pentes des montagnes intérieures de la Suisse qui font face à ces mêmes Alpes, comme le Righi, le Rossberg, le Mont-Pilate, et toute la chaîne du Jura; tandis que les débris de la brèche du Righi et du Rossberg ne se retrouvent

(1) Jamais aucunes traces d'ossemens humains! circonstance d'autant plus remarquable, que si une catastrophe de la nature de celle que l'on suppose ici arrivait à présent, ces ossemens excéderaient en quantité ceux de tous les animaux ensemble. *Voyez*, au sujet des restes de corps organisés dans la brèche, l'avertissement à cette seconde édition.

jamais du côté des Hautes-Alpes. La même cause qui apportait le granit des Alpes sur ces montagnes, ne permettait pas à la brèche de ces dernières d'être emportée du côté des Hautes-Alpes. La brèche comme le granit a été emportée vers le nord-ouest; on la trouve éparse dans le canton de Zurich et non dans celui d'Uri. La cause de ce grand phénomène ne peut que se conjecturer; mais son existence est évidente.

Quelque antiquité que toutes ces apparences supposent, elle n'est rien; c'est une existence d'hier, comparée à celle qu'annonce le fait de la brèche roulée qui se trouve dans la brèche (1), marquant ainsi une génération antérieure, et doublant tout d'un trait cette première antiquité. On s'étonne de trouver des fragmens de ruines dans les ruines de l'Égypte et de la Syrie, lesquels ont servi de matériaux pour les bâtir; mais voici les ruines d'un monde qui en bâtissent une autre. Il y a presque aussi loin d'une antiquité que d'un architecte à l'autre.

Le plus considérable des cinq villages engloutis dans cette vallée de désolation était Goldau; il a donné son nom à tout le reste et à la catastrophe elle-même : on dit la vallée de Goldau; la chute de Goldau. Je n'ajouterai qu'un seul incident. Onze voyageurs des familles les

---

(1) *Voyez* la préface de cette seconde édition.

plus distinguées de Berne s'étaient rendus à Art le 2 septembre, avec l'intention de faire une excursion sur le Righi, et en partirent à pied quelques instans avant la catastrophe. Sept d'entre eux avaient pris les devants, et précédaient les autres de deux cents pas : ceux-ci voyaient leurs amis entrer dans le village de Goldau, et ils distinguaient même l'un d'eux (M. R. Jenner) montrant à ses compagnons la cime du Rossberg, à plus d'une lieue de distance en droite ligne, où un mouvement extraordinaire se faisait apercevoir : eux-mêmes, les quatre autres prirent une lunette d'approche pour observer le phénomène, et ils le faisaient remarquer à deux étrangers qui les avaient joints. Tout à coup des pierres traversent l'air au-dessus de leur tête, comme des boulets de canon, un nuage de poussière remplit la vallée et dérobe tous les objets à leurs yeux; un bruit affreux se fait entendre; ils prennent la fuite. Dès que l'obscurité fut un peu dissipée, ils se rapprochèrent et cherchèrent le village de Goldau et leurs amis; mais cent pieds de décombres couvraient ce village, et le pays tout entier n'était plus qu'un chaos de ruines! L'un de ces malheureux appelait en vain sa jeune épouse; un autre son fils, et un troisième, les deux élèves dont il était précepteur. Toutes les fouilles faites depuis n'ont fait découvrir aucun

vestige des amis qu'ils avaient perdus : il n'est resté de Goldau lui-même qu'une cloche de son église, trouvée à un quart de lieue de là.

Des torrens de boue descendirent du Rossberg avec les lits de rochers, ou plutôt sous eux, et leur servirent de glissoire ; mais prenant dans la vallée une direction un peu différente, ils suivirent la pente du côté du lac de Lowertz, tandis que les rochers allèrent droit au Righi. Les plus élevés éprouvant moins de frottement que les plus bas, se portèrent plus loin et remontèrent même assez haut sur le Righi ; sa base, jusqu'à une certaine élévation, en est jonchée, et les arbres coupés dans bien des endroits par des pierres volantes, comme ils auraient pu l'être par des boulets de canon.

Quelques cabanes éparses, quelques essais de culture se font apercevoir ; mais il sera bien difficile de vaincre la stérilité complète de cette surface, où pas un brin d'herbe ne croît spontanément, et d'assainir les marres croupissantes qui se sont formées. Quelques enfans pâles et déguenillés accoururent pour nous demander l'aumône ; tristes restes d'une population qui se distinguait par son aisance, sa beauté et ses mœurs.

Une vaste étendue de terre blanchâtre et sans végétation marque l'envahissement du lac à son extrémité de l'ouest. Nous avons suivi la rive méridionale par une chaussée étroite au niveau

de l'eau, le long des rochers de la côte, qui s'élèvent à pic d'une manière pittoresque. Ce défilé conduit à une vallée, florissante image de ce qu'était, il y a si peu d'années, celle d'où nous sortons. Elle nous a conduits à Schwitz, joli bourg agréablement situé. Si ce fut l'héroïsme de ses habitans qui lui valut l'honneur de donner son nom à toute la confédération helvétique, au moins faut-il observer que ce nom devint générique dans le seizième siècle, et non dans le quatorzième; dans le temps des guerres civiles, et non dans celui des guerres de la liberté; dans les temps malheureux de la discorde, et non dans ceux de l'union fraternelle : ainsi Schwitz a peu à s'enorgueillir. Sans nous y arrêter cette fois, nous avons continué notre route jusqu'à Brunnen sur le lac des quatre Cantons, traversant une riche et magnifique plaine.

Ici nous avons pris un petit bateau à deux rames, qui nous a conduits vers la partie du lac qui pénètre au milieu du canton d'Uri. Ce golfe méridional surpasse en beautés pittoresques tout ce que nous avons encore vu, peut-être même le lac de Wallenstadt; et de plus, il a le mérite d'appartenir tout entier à l'époque héroïque de la Suisse. Bientôt après avoir passé son vaste portail, formé à droite par un grand rocher isolé en forme de pilier dans le lac, et à gauche, par les montagnes du Muotta-Thal,

on voit à droite la célèbre prairie de Grutli. C'est là que s'assemblaient, en 1307, les trois conspirateurs que nous nommerons *patriotes*, parce que leur cause était juste, parce que son résultat fut heureux, et parce qu'ils ne la souillèrent d'aucun crime (1). Ayant mis pied à terre, nous montâmes par une pente assez roide, mais courte, sur une petite esplanade de verdure où se trouve la triple fontaine, au pied du Selisberg. Un habitant, sa coupe antique à la main, vint nous faire boire de son eau sacrée, et prononça un discours en patois suisse auquel nous ne comprîmes rien, mais que d'autres paysans, qui avaient débarqué dans ce lieu en même temps, écoutèrent, le bonnet à la main, avec beaucoup d'attention et de respect. Nous donnâmes à ce descendant des Stauffacher, des Ærni de Melchthal et des Walter Furst, quelques batz qu'il reçut dans son bonnet. Traversant ensuite le lac en diagonale, nous nous trouvâmes en moins de deux heures au Tellensprung, rocher au pied de l'Achsenberg, où Guillaume Tell sauta en s'échappant du bateau. Quatre-vingt-un ans après cet événement, et trente ans après la mort du héros, on construisit une chapelle sur ce rocher; et cent quatorze individus qui l'avaient connu person-

(1) Chap. 19, vol. II.

nellement se trouvèrent présens à sa construction. Guillaume Tell combattit à la première grande bataille des Suisses, Morgarten, en 1315, et se noya environ l'année 1358, à un âge très avancé, en voulant sauver un enfant tombé dans le *Schechen*, torrent qui traverse Burglen, lieu de sa naissance, dont il était alors premier magistrat. Ce lieu est situé au-delà d'Altorf, à environ trois lieues du Tellensprung. La postérité de Guillaume Tell ne s'éteignit qu'en 1720.

Il y a je ne sais quoi de fabuleux dans l'histoire du bonnet et de la pomme, qui jette du doute sur Guillaume Tell lui-même, et son nom se trouvait associé dans mon esprit avec ceux d'Hercule, de Thésée, et du fondateur de Rome, personnages à la réalité desquels on n'accorde qu'une espèce de croyance hypothétique. Le lac, le roc, la chapelle bâtie sous les yeux de cent quatorze contemporains du héros, enfin la tradition existante dans le pays, ont tout à coup donné à Guillaume Tell la réalité qui lui manquait. Au reste, la pomme est révoquée en doute par les critiques du pays, c'est-à-dire de la partie savante de la Suisse, car, sur les lieux mêmes, on ne doute de rien. On trouvera dans la partie historique de cet ouvrage, chapitre IX, quelques détails à ce sujet.

Le rocher sur lequel la chapelle est bâtie, n'était, lorsque nous l'avons vue, que de deux

ou trois pieds au-dessus du niveau du lac, lequel est, à la vérité, de quelques pieds plus bas en hiver : les bateliers, qui représentent les tempêtes de ce lac comme épouvantables, sont cependant convenus que le pavé de la chapelle, de plain-pied avec le rocher, et tout-à-fait sur le bord, n'est pas inondé par les vagues. Que faut-il penser après cela des tempêtes de leur lac? Le danger de cette navigation, ainsi que de celle des autres lacs de la Suisse, ne vient que de la mauvaise construction des bateaux et de l'ignorance des bateliers.

L'Achsenberg, qui domine la chapelle de Guillaume Tell, a neuf cents toises de hauteur perpendiculaire au-dessus du lac, et le lac lui-même est à deux cent vingt-cinq toises au-dessus de la mer; mais la chaîne des Alpes *surrenes* qui couronne l'extrémité méridionale du lac, atteignant presque partout la hauteur absolue de quinze à dix-huit cents toises, présente une suite non interrompue de glaciers, aisément distingués des simples neiges par leurs magnifiques teintes azurées. Rien n'est plus beau que cette extrémité du lac; mais nous ne pénétrâmes pas plus loin que la chapelle. En revenant, les bateliers nous firent observer à droite une petite tache décolorée sur la face perpendiculaire du Frohn-Alp. Il se détacha de cet endroit, dans l'année 1801, une écaillure

de deux cents toises de diamètre, qui tomba dans le lac, d'une hauteur de cinq à six cents toises. Le mouvement imprimé à ses eaux inonda tout un village à demi-lieue de là (Sissigen), emportant cinq maisons du premier choc, et noyant onze personnes : un enfant fut trouvé flottant dans son berceau, où il dormait tranquillement. L'agitation du lac se fit sentir jusqu'à Lucerne (8 lieues), et l'historien Jean de Muller, qui se trouvait alors dans un bateau, faillit faire naufrage. Le trajet d'Altorf à Brunnen, si facile et si court par le lac, prend tout un jour par les montagnes. En 1799, les Français, sous le général Lecourbe, firent cette route de nuit à la lueur des flambeaux. (1)

Le nom national du lac de Lucerne (Vier Waldstätter see) signifie *lac des quatre états forestiers*. Les quatre états sont Uri (2), Schwitz et Underwalden, qui les premiers secouèrent, d'un commun accord, le joug des baillis autrichiens en 1307-8, et Lucerne qui se joignit à eux en 1332. Une ancienne tradition porte que la famine ayant autrefois ravagé le Danemarck et la Westfrise, força une partie du peuple à s'expatrier, et que le pays des Waldstetten doit

(1) Chap. 39, vol. II.

(2) Du nom des buffles, *ur*, qui peuplaient le désert.

ses premiers habitans à cette émigration. Ils furent long-temps ignorés dans leur profonde retraite, où des hordes d'Allemands pénétrèrent depuis (dans le cinquième siècle), mais sans y établir leur domination. Il n'y avait point de seigneurs, point d'institutions féodales; comme désert, le pays était censé appartenir de droit à l'empire : cependant un diplôme de l'empereur Louis, conservé dans les archives d'Uri, porte que ce fut en 809 que ce canton se mit sous la protection de l'empereur, qui garantit sa constitution. Quoi qu'il en soit, cette dépendance était au moins directe, et un maître si éloigné ne pouvait être fort incommode. Pendant les violentes secousses qui ébranlèrent l'empire dans le douzième siècle, ces montagnards, abandonnés à eux-mêmes par l'empereur, et s'alliant avec leurs voisins pour la défense commune, prenaient souvent les comtes de Habsbourg, leurs *avoués* auprès de l'empereur, pour chefs militaires. Ceux-ci en devinrent peu à peu protecteurs héréditaires, et se firent représenter dans le pays des Waldstetten, par des officiers appelés baillis, dont l'autorité était d'autant plus ombrageuse, et les mesures d'autant plus violentes, que la légitimité de leur pouvoir était moins bien fondée. Ils furent chassés en 1308. (1)

(1) Chap. 9, vol. II.

9 *juillet.* — De Brunnen où nous avons couché, à Lucerne, sept lieues en six heures par le lac. Nous avions loué pour ce trajet un grand bateau, portant la voiture et les chevaux, pour le prix de trente francs. Le lac était d'une tranquillité parfaite et ses bords agréables ; mais la journée d'hier nous a gâtés en fait de paysage, et nous avons trouvé celui-ci monotone. Le talus de débris à la base du Righi, devenu fertile à force d'industrie, est à présent couvert de magnifiques pâturages, de maisons et d'ombrages ; les figuiers y fleurissent à l'abri du nord. C'était là l'heureux territoire de la république de Gersau, probablement la plus petite en Europe. Nos bateliers nous ont dit qu'il fallait cinq cent cinquante coups de rames pour passer d'une frontière à l'autre. Après quatre siècles et plus, d'indépendance parfaitement *légitime* et reconnue, la république de Gersau a été réunie, je ne sais de quelle autorité, au canton de Schwitz (1). Il est vrai que les cantons ne pouvant plus avoir de sujets, ils n'ont pu être ainsi réunis que sur le pied d'égalité. Pendant la durée de la république de Gersau, il n'y a pas eu un seul indi-

(1) J'ai su depuis que cette pauvre petite république fut littéralement oubliée au congrès de Vienne, et que son existence politique n'étant pas reconnue, elle a été absorbée par le canton de Schwits, dans le territoire duquel elle se trouvait enclavée.

vidu condamné pour aucun délit. Un peu plus loin, sur le même talus littoral, est situé le district de Wegghis, province sujette autrefois du canton de Lucerne, et qui maintenant en fait partie à titre d'égalité. Wegghis appartenait, il y a dix siècles, à l'abbaye de Pfeffers : dans la suite elle l'inféoda à certains nobles qui, en 1380, vendirent leurs droits à Lucerne, à l'instant où les habitans allaient se racheter; et comme les républiques sont meilleures administratrices de leurs biens que les barons, tout espoir d'indépendance fut anéanti pour eux jusqu'à la révolution.

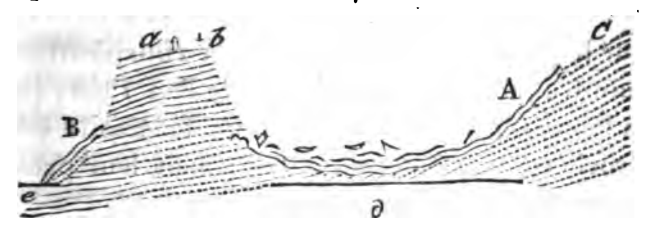
Leurs voisins de Gersau eurent une origine semblable, mais un sort tout différent. Leur territoire appartenait à la maison d'Autriche, qui l'hypothéqua à la famille Moos de Lucerne, de qui les habitans se rachetèrent en 1390. Dans ce bon temps-là, il n'était encore entré dans l'esprit de personne que les états fussent autre chose que des immeubles.

Un phénomène étrange menaça ce district d'une destruction entière, au printemps de l'année 1795. On vit des crevasses se former entre les lits du côté méridional du Righi, à peu près au tiers de sa hauteur : l'endroit vu du lac se distingue par une teinte ferrugineuse. Au point du jour, le 16 juillet, les habitans qui avaient entendu pendant la nuit des bruits

dont ils ignoraient la cause, aperçurent un courant ou plutôt une plaine de fange couleur de brique, d'un quart de lieue de largeur et d'une à dix toises de hauteur, suivant les inégalités du terrain, s'avançant fort doucement, de manière à leur laisser tout le temps d'enlever ce qui pouvait être enlevé. Semblable à la lave, cette boue à demi liquide, s'amoncelant jusqu'à la hauteur des obstacles, passait par-dessus, ou les poussait devant elle. L'éruption dura quelques jours, au grand dommage des habitans dont l'industrie a cependant depuis effacé, en grande partie, les traces de ce désastre. Il eut lieu à la suite de longues pluies, et fut occasionné par l'infiltration des eaux à travers la couche de terre interposée entre deux lits de rochers, laquelle cédant alors à la pression d'une masse de quatre ou cinq cents toises perpendiculaires au-dessus d'elle, s'est échappée en état de boue, de la manière que nous venons de voir. Cependant, comme cet état de choses paraît être précisément celui qui détermina la chute du Rossberg, et que l'inclinaison des couches (vingt-cinq à trente degrés) est la même, il y avait lieu de craindre ici une catastrophe semblable ; et ce n'aurait pas été comme au Rossberg, une tranche mince du sommet, mais la montagne presque entière,

qui, glissant sur sa base, et tombant dans le milieu du lac de Lucerne, aurait chassé ses eaux en masse, hors de leur bassin, et inondé, non-seulement le plat pays, mais tout le flanc des montagnes environnantes, et dévasté la meilleure partie des quatre cantons forestiers. De ce qu'un aussi épouvantable malheur n'est pas arrivé en 1795, il y a lieu d'espérer qu'il n'arrivera pas, et j'en suggère ici l'idée, seulement parce que je crois utile d'éveiller l'attention publique sur un danger qui n'est pas sans remède. On pourrait d'abord s'assurer de son existence, c'est-à-dire de l'état des couches terreuses interposées, que la section verticale permet d'examiner bien facilement, et ensuite creuser des canaux d'écoulement pour les eaux, sur le sommet et les flancs de la montagne. J'ai observé, à un demi-quart de lieue au midi de la maison où nous avons passé la nuit sur le Righi-Coulm, des fentes par lesquelles l'eau provenant de la neige fondue et des pluies, pénètre dans le cœur de la montagne. Rien n'est plus propre à causer l'accident dont il est question. Il faut observer que le plan incliné du Rossberg repose à la partie inférieure, sur le terre-plein solide de la vallée, et une très petite partie de son sommet est susceptible de glisser; mais le Righi est absolument en l'air; ses couches se

terminent en vive arête du côté du lac de Lucerne, et rien ne les retient que l'adhésion réciproque des surfaces superposées.



a, couches calcaires au midi du Righi; *b*, couches de brèche au nord du Righi; *c*, couches de brèche du Rossberg, continuées jusque sur le Righi; *d*, lac de Lowertz; *e*, lac de Lucerne. A, chute d'une couche supérieure du Rossberg dans la vallée de Goldau et le lac de Lowertz; B, courant de boue sortant d'entre les lits de rochers calcaires du Righi, et tombant dans le lac de Lucerne. La moitié du Righi est, comme on voit, composée de couches de brèche, et l'autre moitié de couches calcaires, ayant les unes et les autres la même inclinaison.

Après avoir dépassé le Righi, on voit à droite le golfe de Kussnacht; c'est au fond de ce golfe que le bailli Gessler débarqua après la tempête qui avait servi à la délivrance de Guillaume Tell. Celui-ci, arrivé par terre avant le tyran, l'attendait dans un chemin creux, près du château où il devait avoir été conduit pri-

sonnier, et le tua d'un coup de flèche, le 18 novembre 1307. Ce guet-apens légitime, si un assassinat peut jamais l'être, a depuis obtenu les honneurs d'une chapelle, quoiqu'il eût été sur le point de faire manquer la conspiration montée pour le premier jour de l'an 1308, en la faisant éclater plus tôt. Les confédérés le reprochèrent à Guillaume Tell; mais leur prudence en prévint les conséquences.

Il y a trente-cinq à quarante ans que l'abbé Raynal, dans un accès de ce patriotisme théâtral, qu'il contribua à mettre à la mode en France, et auquel il déclara la guerre lorsqu'il n'était plus temps, fit ériger à ses frais, dans une petite île du golfe de Kussnacht, en l'honneur des patriotes de 1308, un obélisque de granit de quarante pieds de haut, orné à son sommet de la flèche et de la pomme; mais comme c'était seulement du granit d'opéra, il avait été nécessaire de le renforcer d'une barre de fer qui traversait l'obélisque dans sa hauteur, laquelle fut cause de sa destruction quelques années après par le tonnerre. L'abbé avait demandé aux magistrats d'Uri la permission d'ériger ce monument au *Grutli*; mais ils s'en excusèrent sur ce que le souvenir de leurs ancêtres n'était pas en danger de se perdre.

Lucerne et ses fortifications du quatorzième siècle, dont on découvre du lac toute l'enceinte

crénelée et flanquée de tours, présente un coup d'œil imposant. En mettant pied à terre, notre conducteur nous mena dans un magnifique hôtel, dont la salle à manger a quatre-vingts pieds de long et quarante de large; elle est de plain-pied avec un jardin bien vert et ombragé, et de beaucoup meilleur goût qu'à l'ordinaire. Ce qu'il y a de plus intéressant à Lucerne est le célèbre relief du général Pfyffer qui passa un demi-siècle à parcourir et à mesurer de ses mains cent quatre-vingts lieues carrées de pays comprenant les plus hautes montagnes de la Suisse, et à les modeler avec exactitude. Une lieue carrée occupe l'espace de quinze pouces sur quinze pouces, et une montagne de mille six cents toises s'élève de dix pouces sur le niveau du lac de Waldstetten. Il n'y a pas un sentier détourné, pas une maison, pas une croix au bord d'un précipice qui ne se trouve dans le modèle, et même jusqu'à l'excès; car ces objets, invisibles s'ils étaient dans leurs proportions exactes, sont ici beaucoup trop apparens : tel clocher de village rivalisant de hauteur avec les Alpes! L'exécution est d'ailleurs grossière; on ferait mieux à présent. Avec tous ces défauts, je n'ai jamais vu d'objet d'art qui m'ait fait autant de plaisir : vous ne vous lassez point de revoir ainsi à votre portée et à votre aise des lieux parcourus avec

tant de difficulté, et d'embrasser d'un coup-d'œil la situation relative de ceux que vous ne connaissez pas encore. Sans perdre terre vous vous faites aigle, et planant au-dessus de tout, l'ensemble des Alpes et leurs détails ne vous coûtent qu'un même coup d'œil. Initié aux mystères de leur conformation, vous êtes détrompé sur l'idéal des précipices, qui n'ont plus guère de terreurs pour vous, puisque votre imagination cesse d'en créer; car les dangers n'existent pas tant dans les choses que dans nous-mêmes, qui perdons en les exagérant la faculté de les surmonter. C'est une observation vulgaire, mais juste, que la même route paraît plus facile et plus courte la seconde fois qu'on la fait que la première; après avoir vu ce modèle, il n'y a plus de première fois en parcourant la Suisse. Le portrait en pied du général Pfyffer, vieillard maigre et dispos, pend à la muraille de l'appartement où le modèle est encore; car c'est la maison qu'il habitait. Il y est représenté dans son costume de montagne, et en attitude grimpante. Ses galoches à crampon, son siége portatif et son bâton ferré sont exposés aux regards des curieux. Les pillards auxquels le pays était en proie à la fin du siècle passé, furent sur le point d'emporter son modèle à Paris. Il fut obligé de faire des démarches auprès de leur gouvernement, qui

eut honte de cette violence, et le bon homme Pfyffer mourut bientôt après (1802) à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, en possession de ses montagnes de carton et de sa gloire. Ce fut un de ses ancêtres, Louis Pfyffer, qui, à la tête de six mille Suisses, conduisit Catherine de Médicis et son fils Charles IX sains et saufs à Paris, il y a deux siècles et demi. Je n'entreprendrai point de décider sur le mérite respectif de ces deux membres de la famille.

On voit à l'arsenal, entre autres curiosités, la bannière que portait l'avoyer Gundoldingen à la bataille de Sempach (1386), encore teinte de son sang; les dépouilles également sanglantes du duc d'Autriche; quelques articles du butin de Morat, 1476, etc. J'ai été fâché d'y trouver le casque et la hache d'armes de Zwingle, tué à la bataille de Capelle en 1531 (1), croyant que ce réformateur y avait assisté en ministre de paix pour conforter les mourans, et non pour augmenter leur nombre, et que la seule arme à son usage avait été l'Évangile. L'armée du Directoire s'empara de tout ce qu'il y avait d'utile dans cet arsenal, ainsi que des espèces du trésor public, qui remplirent six chariots.

On imprima de très bonne heure à Lucerne, d'où Ulrich Gering transporta à Paris, dans

(1) Chap. 28, vol. II.

l'année 1469-70, les premières presses qui y furent établies. Il y travailla près de quarante ans, et légua la fortune qu'il avait amassée aux étudians et aux pauvres de Paris : sa fête fut depuis célébrée annuellement à la Sorbonne.

Des ponts de bois d'une longueur extraordinaire unissent différens quartiers de la ville à travers quelques bas-fonds du lac. Un de ces ponts a mille pieds de longueur, un autre mille trois cent quatre-vingts pieds. Quelque temps qu'il fasse, on y jouit à l'abri de la pluie et du soleil, sous le toit qui les couvre, de la plus belle vue possible. D'énormes montagnes à six lieues de distance s'élèvent du sein des eaux pures et tranquilles de ce beau lac jusqu'au-dessus des nuages, tandis que le Righi à gauche et le Mont-Pilate à droite, tous deux beaucoup plus rapprochés, encadrent le tableau. L'intérieur du toit est décoré de peintures sur des sujets de l'Histoire sainte, qui rappellent les mœurs du seizième siècle.

Une heure et demie après avoir quitté Lucerne par la route de Berne, on atteint une hauteur d'où la vue est encore plus belle que celle des ponts; l'horizon est plus vaste et plus vague; cette dureté, cette précision de détails, souvent insignifians, que les plus belles montagnes présentent lorsqu'on les voit de près, s'efface ici et se vaporise. Il ne faut absolu-

ment du bleu dans mon paysage; quelque chose de céleste sur la terre, et justement assez de précision dans les objets matériels pour donner quelque fixité aux idées et lier des revêries à la réalité qui s'aperçoit.

Lorsque l'on tourne le dos aux montagnes, le pays offre la plus riche culture unie à un mouvement de terrain très pittoresque. En peu d'heures nous nous sommes trouvés sur les bords du lac de Sempach, ombragé de ces noyers qui tiennent une si belle place dans le paysage rural de la Suisse, et offrent le rare avantage du produit et de la beauté. J'étais sur le point de prendre un bateau et de traverser le lac pour aller voir le mémorable champ de bataille; mais il faisait fort chaud; et j'ai réfléchi qu'à Sempach (1) même j'aurais à imaginer la bataille dont il ne reste d'autre vestige qu'une petite chapelle élevée dans le lieu où Léopold fut tué; or il me parut que l'on pouvait l'imaginer tout aussi bien de ce côté du lac, en se reposant à l'ombre après dîner. Sur le soir nous continuâmes tout doucement notre chemin le long du lac jusqu'à Sursee, notre couchée, passant à la gauche une éminence probablement artificielle, appelée la Colline aux Anglais (Englander hubel), où trois mille hommes des

(1) Chap. 15, vol. II.

troupes d'Enguérand de Coucy eurent le sort qu'ils avaient si bien mérité, et où ils sont enterrés. (1)

La route de Sursee à Berne, quinze lieues, traverse le plus beau pays qu'on puisse imaginer, et le plus riche par son excellente culture encore plus que par sa fertilité naturelle. C'est surtout l'irrigation qui y est portée au plus haut point de perfection; les prairies y donnent trois à quatre récoltes par an, et quelquefois même jusqu'à cinq. La culture n'est pas morcelée comme le long du lac de Zurich, mais assez en grand pour tirer tout le parti possible du travail et des instrumens; pas un mendiant, peu de chaumières. Les immenses bâtimens déjà décrits servant de grange, d'écurie et de logement, sont ici couverts, non de bardeaux grossiers, mais de tuiles minces, plates, vernissées, qui ne sont point rangées à double, un petit ais extrêmement mince glissé sous le joint ou intervalle entre elles, tenant lieu de ce double-rang, et diminuant le poids et la dépense de moitié. Ces ais durent vingt ans, et l'on peut les remplacer au besoin sans déranger les tuiles.

Les femmes que nous rencontrons sont presque toutes bien habillées dans le costume na-

(1) Chap. 14, vol. II.

tional; leur figure ronde, vermeille et réjouie, est ombragée d'un grand chapeau de paille, qui n'est pas un chapeau et qui n'est pas de paille, mais un tissu léger peint en jaune clair et brillant, sans forme ou enfoncement pour la tête; un bouquet de fleurs ou nœud de rubans dans le milieu en prend la place: le corset est noir; le jupon, qui n'excède guère la longueur du kilt écossais, laisse voir un bas bien tiré et un petit soulier fort découvert; au surplus les charmes bien prononcés de ces dames tiennent peu au beau idéal. A mesure qu'on approche de Berne, le chapeau jaune est remplacé par une espèce de *bonnet monté* de la forme de ceux de nos bisaïeules avec leurs deux ailes de papillon en dentelle noire de l'espèce la plus durable, étant faite de crin de cheval; c'est un majorat en quenouille que ce bonnet-là, descendant de fille aînée en fille aînée, jusqu'à la dernière génération (1); par derrière, deux énormes tresses de cheveux leur pendent jusqu'aux talons.

L'aspect des cimetières de village dans le canton de Lucerne (catholique) est tout-à-fait

(1) C'est une erreur. Cette mode ne date que d'environ quarante ans, époque où elle succéda aux chapeaux de paille.

extraordinaire. Chaque tombe est décorée d'une grande croix de bois chargée d'inscriptions et de devises, sculptée, dorée, peinte des couleurs les plus éclatantes; de petites figures d'anges, ou je ne sais de quoi, y sont suspendues et branlent au vent de tous les côtés. Il faut que ces croix soient souvent remplacées et entretenues avec soin, car toutes paraissent plantées d'hier; le champ de la mort est couvert d'une moisson éternelle. A deux lieues de Berne (à Hindelbank) nous nous arrêtâmes pour voir un monument d'un autre goût, à la mémoire de Marie Langhans, épouse du pasteur de ce lieu, qui mourut en 1760; la pierre brisée s'entr'ouvre au son de la trompette du jugement dernier, et laisse voir une femme jeune et belle qui en écarte d'une main les fragmens: la surprise, la confiance et la foi se peignent sur son innocente et douce physionomie. *Me voici, Seigneur, avec l'enfant que tu m'as donné*, dit-elle en le pressant sur son sein! L'idée de ce bel ouvrage de Jean Auguste Nahl, célèbre sculpteur allemand, est trop compliquée pour le ciseau. Les peintres et les poètes n'ont pas besoin de tout dire, et ce qu'ils font penser est toujours ce qu'il y a de mieux dans leurs ouvrages; mais lorsqu'on décrit au ciseau, il n'y a pas moyen de sous-entendre; la pierre ne se

prête pas aux idées vagues; rien au monde n'est plus positif, et il faut prononcer jusqu'au moindre détail. Ici, nous avons un cercueil de pierre d'un seul bloc terminé carrément, et durement entr'ouvert; il est placé sous le pavé de l'église, et recouvert d'un châssis en bois à deux battans que l'on ouvre pour vous le faire voir; tout cela est aussi peu poétique qu'il soit possible; il n'y a rien dans les accompagnemens qui ne gâte l'objet principal : l'artifice même du couvercle qui se brise n'en impose pas et sent la charlatanerie; on aimerait mieux voir cette figure angélique se présenter tout simplement, et on voudrait ne lire son histoire que dans ses regards.

On est surpris de voir un pays surchargé d'habitans comme celui-ci couvert de tant de forêts. Un grand nombre de chênes, de hêtres et de sapins, plus vieux que la Confédération helvétique, ont déjà passé l'âge convenable comme bois de charpente; ils sont pittoresques au dernier point; au nom du goût je m'opposerais à ce que l'on en abattît un seul; mais au nom de l'économie politique, et jusqu'à un certain point de l'humanité, je ferais défricher celles des forêts qui se trouvent occuper un terrain fertile, et je replanterais les montagnes, qui, par une singulière inconséquence, ont été mises à nu. Ces beaux bois s'étendent presque

aux portes de Berne (1), où l'on arrive par une avenue de tilleuls de la plus belle venue, et qui dans cette saison parfument l'air. Les voyageurs à pied et les femmes qui vont au marché rencontrent de distance en distance des bancs pour se reposer, au-dessus desquels une pièce de bois horizontale est disposée à la hauteur convenable pour recevoir les fardeaux portés sur la tête. Des fontaines d'eau jaillissante coulent le long du chemin. Les grandes routes bernoises, aussi fermes et unies que celles d'Angleterre, mais plus larges traversent les plus hautes montagnes; elles ont été faites sans corvées et sans impôts, et sont entretenues sans péages. Tout le pays a l'apparence d'un *jardin anglais.*

La ville elle-même occupe un plateau élevé dont les détours de l'Aar, torrent auquel le Rhin doit la moitié de ses eaux, font une presqu'île ou promontoire. Ses pentes sont revêtues de gazon ou disposées en terrasses, quelques-unes très élevées et plantées d'arbres; toutes jouissent de points de vue admirables. Le mur de la principale de ces terrasses, derrière la cathédrale, a cent huit pieds d'élévation; et l'inscription du parapet rappelle un singulier

(1) La toise carrée du meilleur bois (fayard) coûte à Berne 15 francs, et celle de sapin 10 francs.

accident arrivé dans cet endroit, il y a cent soixante-trois ans. Un jeune étudiant étant monté sur un cheval qui broutait le gazon de la promenade, ses camarades se divertirent à effaroucher l'animal, lequel franchit tout à coup le parapet avec son imprudent cavalier. Celui-ci, quoique grièvement blessé, survécut à la chute, qui tua le cheval. Comme la muraille n'est point verticale, mais s'avance graduellement dans le bas, la chute dut être retardée par le frottement. On ne croirait pas qu'un tel exemple fût contagieux; cependant une femme condamnée aux travaux publics et employée avec d'autres criminels à balayer la terrasse, prenant son temps, se précipita du même endroit il y a deux ans, mais fut tuée sur la place (1). Je remarquerai ici que le système pénal des travaux forcés en public semble réunir tous les inconvéniens possibles sans aucun avantage; l'occupation de balayer les rues est de l'oisiveté à peine déguisée, et l'exposition habituelle dans une situation dégradante détruit à la fin toute honte dans le criminel comme toute crainte dans le spectateur;

(1) Plus récemment encore et depuis ce voyage (1820) un voleur, poursuivi par quelques gens d'armes, fit le même saut et périt également.

c'est une peine qui ne corrige ni n'intimide personne, et qui par conséquent ne répond à aucun but raisonnable. Le véritable travail sans flétrissure habituelle, la solitude, le silence, la tempérance, avec un certain espoir de grâce attaché à la répentance, offrent le seul genre de peine que la morale politique ne réprouve pas.

Les galeries ouvertes qui règnent le long des rues à Berne, sont le prototype du Palais-Royal et de plusieurs autres constructions modernes à Paris et à Londres; elles furent elles-mêmes imitées de Bologne et d'autres villes lombardes; seulement les arcades en sont plus basses et les piliers plus massifs, de manière à rendre les boutiques obscures. L'avantage de ces galeries pendant les longs et rigoureux hivers d'une ville située à deux cent quatre-vingt-cinq toises au-dessus de la mer, et dans le voisinage des Hautes-Alpes, est manifeste; il ne l'est pas moins en été dans les pays méridionaux: enfin il l'est partout, et finira par être adopté universellement. On a peine à se rendre compte de la première impression que vous fait Berne; on se croit dans une grande ville, et pourtant elle n'a que dix-sept à dix-huit mille âmes; dans une ville antique, et il y en a peu en Europe d'aussi nouvelles, ses commencemens datant

du douzième siècle (1); dans une ville riche, et l'on ne voit pas une voiture dans les rues, ni aucunes demeures somptueuses; dans une ville des Romains, et en cela on ne se trompe guère; les mêmes causes ont produit les mêmes effets, au milieu des Alpes et dans les plaines du Latium (2), à vingt siècles d'intervalle. Mais nous reviendrons là-dessus. Le luxe de Berne a pour objet la chose publique : des routes, des avenues, des jardins publics, des terrasses gigantesques bâties avec une solidité à toute épreuve, de belles eaux qui jaillissent dans les rues; à côté de cela, des maisons simples et uniformes, des mœurs graves et réservées, des richesses toutes agricoles, peu d'activité commerciale (3), point de mouvement dans les rues, excepté celui des chariots de campagne, venant avec de magnifiques attelages apporter les denrées au marché; peu de pauvres, point de mendians. On dit l'orgueil aristocratique porté ici à son comble; l'air de bonhomie et de simplicité antique que les magistrats mettent dans leurs rapports avec le peuple, ne dément point

(1) Chap. 6, vol. II.

(2) Chap. 8, vol. II.

(3) Depuis la révolution, le commerce du canton, sinon de la ville de Berne, a fort augmenté; il y a dans l'Ementhal et à Bourgdorf des maisons de commerce considérables.

cette assertion ; c'est le caractère du gouvernement patricien de chercher à s'effacer partout où son autorité n'est pas disputée. Dans les autres aristocraties de la Suisse, on croit voir des bourgeois qui se sont faits nobles ; ici des nobles qui se sont faits bourgeois.

L'édifice le plus remarquable est la cathédrale, d'architecture gothique, bâtie sur la haute terrasse, au commencement du quinzième siècle. On y a chanté admirablement dimanche matin. Le soir, dans les promenades publiques, on entend souvent les particuliers qui se promènent chanter en parties dans le meilleur goût. Les Allemands sont musiciens-nés : ce talent, ou plutôt ce sens musical, commence dès qu'on a passé le pays Romand, où l'on chante encore tout comme autrefois sur le Pont-Neuf. Les Allemands n'étant pas moins renommés pour les instrumens à vent que pour la voix, j'étais très impatient d'entendre la musique de leurs régimens ; mais elle est, comme partout, absolument gâtée par le grand tambour turc et les clochettes : une demi-douzaine de tonneliers rebattant leurs tonneaux, et autant de mulets de Provence avec leurs sonnettes, feraient d'aussi bonne musique que cela. On dit que les troupes autrichiennes sont les seules où ce mauvais goût n'ait pas percé.

13 *juillet.* — Les amis que nous attendions

nous ayant joints ici, nous nous sommes déterminés à faire le voyage de l'Oberland avec eux, sans nous arrêter à Berne plus long-temps cette fois. Les six lieues de cette ville à Thoun se font par une excellente route à travers le plus beau pays qu'on puisse voir. Les habitans, en habits de dimanche, se reposaient à la porte de leurs maisons, ombragées, comme partout en Suisse, de beaux noyers. Bien que sujets d'une aristocratie, ils n'ont certainement pas les dehors de l'esclavage; on ne saurait voir nulle part une population aussi indépendante et aussi fière que celle des paysans bernois, mieux logée, mieux nourrie et mieux vêtue. Le costume des femmes a déjà été décrit: naturellement bien partagées du côté de la beauté, les travaux auxquels elles se livrent à la campagne manquent rarement de les enlaidir avant le temps. La beauté des femmes, et peut-être quelques unes des qualités qui font leur plus grand charme, sont incompatibles avec un travail aussi dur : c'est la nature qui le veut ainsi. Tout état social où elles sont assujetties à un pareil travail, est encore un peu barbare ; or, comme le système des petites propriétés entraîne toujours cet état de choses, on en peut justement conclure contre la petite propriété, et en faveur de la grande.

Il semblerait que Thoun, par sa situation et

son droit d'aînesse de quelques siècles, devrait être la capitale du canton de Berne; mais celle-ci, née libre elle-même, ayant acquis l'autre, de ses seigneurs, à titre de sujette, l'a gardée sur ce pied-là : telle est la justice politique. Le château où les fils du comte de Kibourg terminèrent leur querelle par un parricide, qui valut à Berne la souveraineté de Thoun, domine la ville et le pays d'alentour. Lorsque nous nous en approchâmes sur le soir, le groupe pittoresque de ses tours et de ses murailles crénelées se détachait fortement sur le fond pourpré des montagnes, dont la hauteur est telle que, malgré la proximité du château et leur distance, elles s'élevaient encore au-dessus de ses tours.

14 *juillet.* — Les plus alertes ou les plus zélés de la bande étaient debout dès trois heures du matin, pour voir lever le soleil derrière la Yung-Frau (1); leur active curiosité ne se serait pas contentée des fenêtres de l'auberge, quoique au plein levant; il fallait aller au-devant du soleil jusqu'au bord du lac, à demi-lieue de là. Véritablement, quand on aurait été disposé à se contenter des fenêtres, elles n'étaient pas tenables ce matin. J'ai déjà dit ce que c'est que le *lisier*, en langue romande; les fermiers du pays allemand, bien plus habiles que leurs

(1) Jeune demoiselle.

voisins, ne sont pas gens à négliger cette matière agriculturale, qui s'appelle chez eux *mist-wasser*. Ils ne se contentent pas de la recueillir au bord des énormes fumiers accumulés aux portes de leurs étables, mais ils puisent à des sources encore plus impures. La fosse de notre auberge avait été soutirée ce matin par un bon fermier du voisinage, qui en emportait le produit sur un chariot magnifiquement attelé, et dans des tonneaux tout luisans de propreté en dehors.

Toutes les rivières de la Suisse sont débordées, et l'Aar court les champs aux environs de Thoun ; il fallut se déchausser, et marcher un quart de lieue dans une eau peu d'heures auparavant en état solide dans le glacier de la Kander. Nous vîmes, des bords du lac, les premiers rayons du soleil dorer la cime du Schreckhorn, des deux Eiguer et de la Yung-Frau, pendant que la chaîne inférieure était encore dans l'obscurité, et avant que les dernières étoiles eussent descendu sous l'horizon: on eût dit des corps célestes, à leur lever, tant ils étaient grands, malgré leur distance; et lumineux, sans qu'aucun objet fût visible sur leur surface resplendissante. Quand le soleil lui-même vint à paraître, nous lui tournâmes le dos avec mépris, et, reprenant le chemin de notre gîte de la même manière que nous

étions venus, nous trouvâmes nos compagnons de voyage, sortant du lit, qui demandaient leur déjeûner tout aussi haut que s'ils l'eussent gagné comme nous. En chemin, je m'étais arrêté un moment pour examiner, à travers une porte grillée, le grand jardin d'une maison de campagne agréablement située sur les bords de l'Aar, et formant, dans ce moment, comme une île au milieu du débordement de ses eaux : pas un arbre, pas un arbrisseau, qui ne fût taillé en pain de sucre, en muraille, en boule, en cintre ou en éventail, en quelque chose autre enfin que la nature ne l'avait fait; les plantes trop faibles pour retenir des formes précises, et que les ciseaux savent respecter, étaient attachées à des piquets de six à huit pieds de haut, peints en blanc, en rouge ou en bleu, et surmontés de boules dorées. Tout ce luxe servait de cadre aux massifs de choux, d'ognons et de laitues. Une bonne grosse fille, jardinière en chef de ce paradis terrestre, promenant ses arrosoirs, administrait le *mist-wasser* à toutes ces plantes altérées dont chaque pore s'entr'ouvrait pour le recevoir. Une allée sablée et décorée de statues conduisait à la maison. On a beau faire en France, les jardins dégénèrent un peu du véritable goût classique; il faut aller en Suisse et dans son pays natal, l'Italie, pour le retrouver dans sa pureté.

Nous nous sommes embarqués à Thoun dans un bateau couvert, muni de deux bancs, une longue table, quatre rames et une petite voile; à l'aide de cette dernière seulement, le vent étant tout-à-fait favorable, nous avons atteint l'autre extrémité du lac (quatre à cinq lieues) en deux heures et demie. Dans le moyen âge, on l'appelait encore *lacus Vandalicus*, du nom des Barbares qui s'étaient établis sur ces bords. On distingue à droite l'embouchure artificielle de la Kander; c'est le plus grand ouvrage public qui ait été fait en Suisse. Ce torrent, chargé d'une quantité de débris de montagne, tombait autrefois dans l'Aar au-dessous de Thoun, encombrant son lit et désolant la belle vallée que nous venons de voir. On creusa à la Kander, il y a plus d'un siècle, le canal par lequel elle débouche dans le lac (1), et y dépose la terre et les pierres qu'elle charriait autrefois dans l'Aar. Les lacs, comme on l'a observé ailleurs, sont le frein que met la nature à la violence dévastatrice des torrens dans les pays de mon-

(1) Deux à trois cents ouvriers y travaillèrent pendant trois ans : on fit à travers la montagne deux galeries souterraines de cinq cents toises de longueur, et six pieds sur trois. La pente étant considérable, les eaux de la Kander, abandonnant leur ancien lit, s'y précipitèrent avec une telle violence, qu'en peu de temps elles firent une brèche de quarante-cinq toises de profondeur.

tagnes; leurs eaux s'y épurent, et calment leur mouvement impétueux en les traversant; l'art n'a fait ici qu'imiter la nature, qui a tout inventé avant nous. Quoique le lac ait dans cet endroit plus de cent toises de profondeur, les dépôts de la Kander y ont déjà formé un promontoire de plusieurs centaines d'arpens, où l'on trouve des plantes des Hautes-Alpes, dont la graine a été apportée par le torrent. Le lac est très poissonneux; mais on observe que le lavaret (*salmo maraeno*), poisson très estimé et autrefois très abondant, a presque entièrement disparu depuis l'introduction de la Kander.

Le souvenir traditionnel d'un temple des douze villes vandaliques, situé quelque part sur les bords du lac de Thoun, s'est conservé jusqu'à nos jours; et les nombreuses ruines, la plupart d'une origine inconnue, que l'on y rencontre, semblent confirmer cette tradition sur laquelle Muller entre dans quelques détails. Dans des temps moins reculés (le neuvième siècle), les comtes de Stratlingen, héritiers de la partie helvétique des états de Charlemagne, habitaient les châteaux de Spiez et de Stratlingen, et leur magnifique cour reçut des chroniques contemporaines le nom de *Goldenerhof* (cour dorée). L'on voit encore leurs ruines et de vastes souterrains qui communiquaient avec la tour de Stratlingen, près de l'embouchure

actuelle de la Kander, ainsi que les vestiges des murs d'une ville auprès de Spiez (1). On trouve d'un côté du lac des sources sulfureuses; de l'autre côté, au pied du Beatenberg et dans le voisinage de quelques couches de gipsum, plusieurs sources bitumineuses où le pétrole flotte sur la surface de l'eau; on y trouve aussi du charbon fossile à peu de profondeur, trésor dont les Suisses n'ont pas encore su tirer parti. La présence de ces substances peut servir à expliquer un phénomène très extraordinaire qui eut lieu il y a douze cents ans. Dans l'année 598-9, dit Frédégaire le continuateur de Grégoire de Tours, l'eau du lac de Thoun (*lacus Dunensis*) s'échauffa spontanément, particulièrement vers l'embouchure de l'Aar (*Arola*), au point de cuire (*decoctam*) le poisson tout vif. Aimoin, écrivain du neuvième siècle, raconte cet événement à peu près de la même manière, et le place dans la quatrième année de Thieri, deuxième roi de Bourgogne, qui mourut en 613. (2)

(1) Le château de Spiez fut depuis la demeure des Bubenberg et des Derlach : les noms de Fabius et de Marcellus ne furent pas plus grands parmi les Romains.

(2) Deux autres Français, le président Fauchet, et Papire Masson, revendiquent, dit l'antiquaire Loys de Bochat, ce lac bouillant; mais comme les lacs sont rares en France, ils l'identifient, faute de mieux, avec une

Pendant bien des siècles, il y eut un grand concours annuel de pèlerins à la caverne du Beatenberg, où l'ermite Suétone, autrement nommé saint Béat, le premier chrétien de l'Helvétie, finit ses jours et fut enseveli. Il s'était rendu à Rome de l'Angleterre sa patrie, sous le règne de l'empereur Claude; et, s'arrêtant à son retour en Helvétie, y prêcha l'Évangile à ses sauvages habitans (1). Au temps de la réformation, l'entrée de cette grotte de Saint-Béat fut murée par ordre du gouvernement protestant de Berne. De nos jours, les pèlerinages ont recommencé (2), mais sans lui

mare située près de Château-Dun, où tombe un ruisseau appelé *l'Aigre;* Papire Masson, dans son *Histoire des Rivières françaises*, appelle ce ruisseau *Arula.* Il y a un grand nombre de rivières par toute l'Europe dont le nom commence par *A, Aa, Aar,* ou *Are.* Bochat fait dériver tous ces noms du mot celtique *Ara* ou *Araü.*

(1) Cette histoire de l'introduction du christianisme en Helvétie, dès le premier siècle de notre ère, est un peu fabuleuse; ce fut six cents ans plus tard que de savans Ecossais y prêchèrent l'Evangile. *Voyez* Ch. 4, vol. II.

(2) Un voyageur à cheval sur cette rive septentrionale du lac tomba la nuit, il y a quelques années, dans un des nombreux ravins au pied du Beatenberg, et se cassa la jambe; ses cris furent entendus de l'autre côté du lac, à la distance d'une lieue, et l'on vint à son secours; pressé par la soif, et incapable de se mouvoir, il avait plongé un coin de son manteau dans un ruisseau qui coulait au-

causer aucune inquiétude, ayant pour but le pittoresque et non les reliques. L'ermitage de Saint-Béat était composé de deux cavernes contiguës, dans l'une desquelles on a pénétré environ deux cents toises sans en atteindre l'extrémité; elle est traversée d'un ruisseau de l'eau la plus pure, et du sommet de sa pente boisée, la vue plonge sur le lac, de l'autre côté duquel le Niesen forme une pyramide isolée en avant d'un vaste horizon de glaciers.

Les habitans du village de Merlinghen, au pied du Beatenberg, jouent ici le même rôle que les Champenois en France, les Irlandais en Angleterre, et les villes de Schilda et de Scheppenstedt en Allemagne. On met sur leur compte toutes les histoires absurdes, tous les traits de bêtise que de mauvais plaisans ont inventés. Quoique les gens de Merlinghen soient les niais en titre, et acteurs-nés dans tous les récits de sottises campagnardes, il y a en Suisse beaucoup d'autres villages dont les habitans sont notés pour un genre particulier de travers et de mauvaises habitudes. Ces imputations mutuelles donnent quelquefois lieu à des rixes sanglantes; et ordinairement les villageois, dont on se moque ainsi en masse, prennent

---

dessous de lui, et l'avait sucé pour se désaltérer. *Prof. Wyss.*

fort au sérieux les plaisanteries de leurs voisins. La peuplade, aussi énergique que spirituelle, de l'Entlibuch, dans le canton de Lucerne, fait la seule exception que je connaisse. Le dernier lundi du Carnaval, nommé *hirsmontag*, le poète de chaque village se rend dans la commune voisine, pour y chanter en vers plus ou moins harmonieux, mais qui recèlent souvent des étincelles d'un véritable talent, aux habitans de l'endroit rassemblés, l'histoire secrète de toutes les folies et de toutes les sottises qu'ils ont faites depuis un an. Le peuple s'y rend en foule; les personnes même qui sont le sujet des reproches ou des railleries de ces bardes, sont contraintes, par l'usage, de se trouver à ces réunions, et il n'en résulte jamais des animosités fâcheuses. Cette espèce de magistrature morale, exercée par des chantres rustiques, sans autre mission que celle de leur réputation poétique, est une coutume peut-être unique dans l'histoire de la civilisation. (1)

De Neuhaus, où nous débarquâmes, on se rend à Interlaken à pied en une heure, par la vallée large et profonde du même nom, lequel

(1) Ces observations sont tirées des notes justement estimées de M. Stapfer, à un recueil de Vues de la Suisse; notes si supérieures à l'objet pour lequel elles avaient été faites, et que j'aurai plus d'une fois occasion de citer.

indique sa situation entre les lacs de Thoun et de Brienz; l'Aar la traverse, et de nombreuses cataractes tombent des montagnes de chaque côté.

L'auberge d'Interlaken occupe le site d'un ancien monastère de religieux et de religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, qui vivaient sous le même toit, séparés par un mur mitoyen seulement. Ce monastère, fondé dans le douzième siècle, ayant été placé, par l'empereur Henri VI, sous la protection de la ville naissante de Berne, celle-ci fut dans la suite obligée, par le désordre de mœurs qui régnait dans ce saint lieu, de porter plainte au pape. Le couvent de femmes fut supprimé en 1431, et ses revenus passèrent au chapitre de Saint-Vincent à Berne. Cent ans après, lors de la réformation, les moines d'Interlaken furent les principaux instigateurs de l'opposition que le peuple y forma, et qui ne fut pas vaincue sans effusion de sang. Dans les premiers temps de cette institution religieuse, avant que la sévérité des mœurs eût été changée en un libertinage grossier qui détruit jusqu'à la passion de l'amour, la proximité des deux monastères donna lieu à quelques scènes touchantes que les poètes et les romanciers nationaux ont chantées (1). Une

(1) *Oberland bernois*, par le professeur Wyss.

jeune novice, Élisabeth de Scharnachthal, sur le point de prononcer ses vœux, demanda au pied de l'autel, qu'il lui fût permis d'épouser Thomann Guntschi, jeune homme, novice également dans le monastère, et l'obtint pour époux.

Les plus grands noyers que l'on connaisse en Suisse croissent dans cet endroit, et datent de la fondation du monastère; les moines se promenèrent sous leur ombrage pendant quatre siècles, et foulèrent le tapis de gazon qui règne à l'entour : plusieurs de ces arbres excèdent vingt pieds en circonférence.

La vallée d'Interlaken, si fertile et si belle aujourd'hui, était, dans le treizième siècle, sujette à des inondations qui en rendaient le sol stérile et l'air malsain, la Lutschinen alors tombant dans l'Aar; mais l'abbaye qui était fort riche lui faisant creuser un nouveau lit, la jeta dans le lac de Brienz, comme de nos jours la Linth a été conduite au lac de Wallenstad, et avec le même résultat. L'abbaye se ruina momentanément par ses travaux; mais elle mérita la reconnaissance publique.

On est censé riche à Interlaken, lorsqu'on possède un capital de 15 à 30 mille francs de France; à Lauterbrunn, tout près de là, avec le tiers de cette somme. Tout ce qui n'est pas fabriqué sur les lieux, ou tout ce que l'on ne

recueille pas par soi-même y est du luxe. Les chaînes d'argent que portent les femmes passent de génération en génération, ainsi que les clochettes des bestiaux. Les maisons ou les granges couvertes de tuiles, donnent quelque considération et une réputation de richesse à leurs propriétaires, surtout si les façades sont décorées de peintures et d'inscriptions, et si les fenêtres ont de grandes vitres.

Après le dîner, nous nous sommes acheminés en char-à-bancs, à pied, à cheval sur toutes sortes de montures, tout doucement par la vallée pastorale de Lauterbrunn, le long du torrent de la Lutschinen qui en sort, et parmi les fragmens de rochers précipités des hauteurs voisines et des beaux arbres qui les ombragent; un tapis de verdure fine et rase couvrait tous les intervalles du terre-plein; et la cloche alpestre des troupeaux, ainsi que le cri cadencé des pâtres, prélude du ranz-des-vaches, nous avertissaient seuls que nous n'étions pas dans un désert.

Les ruines du règne minéral, indestructible en apparence, et sans cesse détruit, forment un contraste bien frappant avec la jeunesse éternelle du règne végétal, composé d'une suite infinie d'existences éphémères; chaque plante individuellement si faible et si tôt passée, chaque espèce durant toujours. On ne

saurait voir sans admiration ces forêts microscopiques de lichen, qui teignent la surface du gneiss et du granit, dont les racines pénètrent dans chaque cavité, s'accrochent à chaque aspérité, et luttent de vive force avec des substances qui, déchirant l'acier dont on les frappe, en font jaillir le feu. On dirait que la toute-puissance créatrice se joue à dessein de ses propres œuvres, et nous laisse entrevoir ce qu'elle peut, afin d'affermir notre confiance en ce qu'elle veut.

Chaque vallée fournit son courant d'eau proportionné à l'étendue et au nombre des vallées latérales qui aboutissent à la principale; et la Lutschinen porte au lac de Brienz presque autant d'eau que l'Aar. A moitié chemin d'Interlaken à Lauterbrunn, on arrive au confluent des deux Lutschinen, l'une noire et l'autre blanche, de la couleur des substances qu'elles traversent. Le promontoire qui les sépare est remarquable; c'est une haute terrasse de rochers, de forme ronde, aplatie au sommet, nommée *Hunnenflu.* On croit que ce nom lui vient des *Huns*, et que les habitans du pays s'étaient retirés sur cette forteresse naturelle au temps de leurs invasions. L'historien Muller remarque à ce sujet, que le peuple en Suisse attribue toutes les dévastations à Attila, toutes les vieilles tours et tous les retranchemens an-

tiques à César, toutes les institutions civiles et religieuses à Charlemagne; ce qui fait au moins voir les impressions respectives que ces hommes extraordinaires ont laissées après eux sur la terre. Il se pourrait que *Hunnenflu* vînt de *Hun*, qui signifie *géant*, en vieux allemand.

Au bruissement des cataractes, qui tombent en grand nombre des montagnes, de la droite principalement, nous avons cru plusieurs fois être sur le point de découvrir le Staubach; mais ce n'est que de l'auberge où nous devions passer la nuit, qu'il s'est offert à nos regards, après trois heures de marche d'Interlaken, et il faut encore de là vingt minutes pour s'y rendre. Ses eaux descendent des hauteurs du Pletschberg, et dans leur course précipitée, elles éprouvent plusieurs chutes, dont l'avant-dernière est, dit-on, la plus belle; mais on n'y arrive pas aisément, et elle n'est pas visible de la vallée. Le Staubach (ruisseau de poussière) se détache de la montagne, à la hauteur d'environ huit cents pieds, déployant, dans sa chute ondoyante, plus de grâce que de sublimité. Si on l'observe en détail, on voit l'eau se diviser en petites masses ou pelotons blancs, d'où partent des espèces de fusées, suivies d'une traînée de lumière, lesquelles se précipitent dans le nuage de vapeur qui enveloppe la base de la cataracte. En hiver, au lieu de nuage, il

se forme une immense accumulation de glace, quelquefois de trois cents pieds d'épaisseur, au-dessus de laquelle deux énormes stalactites de glace sont suspendues. Au printemps, l'eau creuse des cavernes à travers ces glaces, et c'est alors que le Staubach est dans toute sa beauté.

Quelques jeunes paysannes nous donnèrent un concert de trois voix poussées extrêmement haut, et dont les vibrations métalliques ressemblaient à peine à la voix humaine. Quoiqu'elles chantassent parfaitement juste, ce tour de force musical donnait de l'inquiétude.

La vallée de Lauterbrunn mérite mieux peut-être que le Staubach la peine de venir jusqu'ici, et même plus loin, si l'on veut jouir de ses horreurs ainsi que de ses beautés : il faut pour cela faire deux lieues et demie de plus. Elle prend alors le nom d'Ammertenthal, et devient affreuse, aboutissant à des glaciers à peine praticables pour les chasseurs de chamois. Il y avait pourtant là, dans le quatorzième siècle, un village d'Ammerten fréquenté par les voyageurs dans le Valais ; et un noble Valaisan, appelé Antoine de Thurn, fit don au chapitre d'Interlaken, en l'année 1395 (le titre est conservé), des terres qu'il possédait à Grindelwald, Lauterbrunn et Ammerten. Quatre mineurs du Valais, qui travaillaient dans la vallée de Lau-

terbrunn, entreprirent, il y a trente-cinq ans, de faire cette route simplement pour entendre la messe dans leur pays. Ils traversèrent la mer de glace en trois heures de temps, descendirent au milieu des plus grands dangers, par les pentes brisées du glacier, dans le Valais, et le jour suivant revinrent par le même chemin. Ce sont les derniers imprudens qui aient osé faire ce trajet.

Dans les temps patriarcaux de la Suisse, le ministre ou le curé du lieu se faisait un plaisir de recevoir, dans sa maison, la seule où l'on trouvât quelque aisance, les étrangers qui passaient la nuit dans son village. Cette hospitalité ne pouvait être exercée fréquemment sans lui être onéreuse, et l'usage s'établit de laisser sur la table, en s'en allant, ou de donner à la servante l'équivalent d'une nuit passée à l'auberge. Cependant on ne pouvait pas se mettre tout-à-fait à son aise comme à l'auberge, et les cérémonies sont bien à charge, quand on arrive le soir fatigué de sa journée. Aussi, quoique M. le ministre de Lauterbrunn reçoive encore les étrangers qui se présentent chez lui, et qu'il ait la réputation de s'en acquitter avec beaucoup d'obligeance, et d'être un homme instruit, nous avons été bien aises de trouver une véritable auberge, où l'on est même fort bien.

15 *juillet*. — Il a plu toute la nuit, et comme

dans les montagnes on n'a pas le beau temps quand on veut, nous avions peur d'être retenus à Lauterbrunn, admirateurs involontaires de la cascade; mais le matin a dissipé nos craintes, et dès le point du jour nous sommes partis pour Grindelwald, avec cinq montures pour neuf personnes, un mulet de bât et quatre guides. Laissant Lauterbrunn sur la droite, notre caravane a défilé en zig-zag par le sentier du Wengenberg, d'abord très rapide, et ensuite par ses vastes pâturages en pente douce, variés de bois et d'habitations éparses. La vallée de Lauterbrunn, enveloppée dans les vapeurs du matin, paraissait au-dessous de nous comme un abîme de nuages dans lequel le Staubach, éclairé des premiers rayons du soleil, versait ses brillantes cataractes, dont on découvrait les gradins supérieurs, invisibles de la vallée de Lauterbrunn.

Croirait-on que le voyage que nous venons d'entreprendre, le plus pittoresque qui soit en Suisse, a été fait pour la première fois par un voyageur contemporain? En 1777, M. de Bonstetten montra aux amateurs des beautés naturelles le chemin des Scheïdecks, par la Wingern-Alp. Qu'il nous soit permis de conclure que si le goût du pittoresque ou du romantique est ainsi tardif, c'est qu'il est le plus délicat et le plus relevé que nous ayons. En effet, la dernière

à naître des facultés de l'espèce humaine, doit être, on en conviendra, la première en rang.

Cinq heures d'une marche fréquemment interrompue par des pauses d'admiration involontaire, nous ont conduits au point le plus élevé de la montagne. Les *chalets* n'y étaient pas encore occupés, car la terre, tout récemment dépouillée de sa couverture de neige, n'offre encore qu'une herbe bien courte. Les pâtres suivent le printemps, pas à pas, avec leurs troupeaux sur le penchant des montagnes, jusqu'à un jour fixe en octobre, où tous les abandonnent en même temps. Ici nous avons fait halte, auprès d'un de ces abris grossiers qu'ils habitent en été. Un coup de briquet et quelques morceaux de bois sec nous ont procuré du feu en plein air, et au moyen de trois bâtons en sautoir nous avons suspendu la marmite, pleine d'excellent lait, que des bergers nous ont apporté des chalets inférieurs. On a aussi fait du café, et de grandes cuillers de bois ont servi de tasses; des provisions plus solides que nous avions apportées ont été servies sur le toit du chalet fort bas, modérément incliné, sec, et de plus, faisant face aux montagnes, lequel nous tint lieu de table et de siéges. Nous avions devant nos yeux la *Yung-Frau*, les *deux Eigers*, et une suite non interrompue de glaciers, couvrant plus de vingt

lieues carrées; et quoique nous fussions arrivés à sept cent cinquante toises au-dessus du lac de Thoun, qui est lui-même deux cent quatre-vingt-dix-sept toises au-dessus de la mer, ce rempart de glaces éternelles s'élevait encore à plus de mille toises au-dessus de nous. De dix minutes en dix minutes le profond silence de ces régions de la mort était interrompu par un bruit sourd d'abord, croissant d'une manière effrayante, retentissant comme le tonnerre, ébranlant la terre de sa puissance. Nous parcourions des yeux, avec quelque inquiétude, le flanc des montagnes, pour découvrir la cause de tout ce fracas; rien ne s'y faisait apercevoir, excepté quelquefois un petit nuage de poussière blanche, et au-dessous une déchirure de la draperie de neige, de ce vaste linceul qui enveloppe ici toute la nature (1); le morceau

(1) La chute d'une lavange, dit M. Stapfer dans son ouvrage sur la Suisse, fait un bruit isolé qui ne ressemble à aucun autre. Nulle créature vivante ne lui répond par un cri de terreur; l'écho même est muet dans les innombrables anfractuosités des montagnes : ces tortueux dédales, tapissés d'une neige qui les assourdit, reçoivent en silence le son que nul autre ne suit. Ce calme, dans des régions où la nature expirante est comme enveloppée d'un vaste linceul, ajoute à l'impression de terreur que font ces cimes inabordables, ces squelettes décharnés, et cette livrée des hivers éternels, étendue comme le voile

se détachait, il glissait assez doucement, et laissait voir une nouvelle surface d'un blanc plus pur, bordée d'un petit liseré d'émeraude. C'était une avalanche (1)! La perdait-on de vue, elle reparaissait quelques secondes après, brisée, réduite en poussière, par quelque obstacle rendu invisible par l'uniformité de couleur. Lancée dans une nouvelle direction, elle arri-

---

de l'oubli sur le théâtre des plus anciennes révolutions du globe.

(1) Les guides assurent qu'en poussant du pied contre le bord d'une fente déjà apparente, on peut déterminer la chute d'une avalanche, c'est-à-dire faire glisser la dernière couche de neige-glace sur celle au-dessous. Un coup de fusil, la voix des voyageurs, le son des clochettes de mulets, peuvent avoir le même effet. Les avalanches de *neige en poussière* (staubloinen) sont les plus dangereuses à cause du grand espace qu'elles enveloppent, et surtout du mouvement qu'elles impriment à l'air; l'ouragan emporte tout ce qui se trouve sur son passage, arbres, maisons, les pierres même. L'avalanche de *neige-glace*, au contraire, ne frappe qu'un seul point et n'ébranle que peu l'air. Celles-ci ont lieu en été, celles-là en hiver. L'industrie des montagnards qui grimpent sur des pentes inaccessibles aux troupeaux, pour y faucher l'herbe, leur devient quelquefois funeste; car cette herbe longue attachait la neige au sol, et la retenait comme un réseau jusqu'à ce qu'elle fût fondue : tant les plus grands phénomènes dépendent souvent de petites causes! C'est ainsi que les Hollandais défendent quelquefois leurs digues contre l'action de la mer, en les couvrant de nattes de pailles chevillées en terre.

vait de cascade en cascade sur le dernier gradin de neige, et tombait enfin dans l'abîme du Trumletenthal, vallée profonde et déserte, parallèle à la base de la Yung-Frau, et qui, s'étendant comme un grand fossé entre elle et nous, semblait là tout exprès pour notre sûreté. On avait peine à croire que ce retentissement prodigieux eût rien de commun avec la chute d'une poignée de neige; mais lorsqu'on examinait cette neige avec un télescope, elle se trouvait composée d'énormes glaçons qui eussent écrasé tout un village, s'il y en avait eu dans la vallée où ils se rendaient tous. Le bruit prolongé que nous entendions n'est point dû à la répercussion des sons, car l'écho est muet sous l'enveloppe universelle des neiges; il faut l'attribuer en grande partie, non pas seulement aux avalanches, mais à une cause bien plus puissante, à un phénomène bien plus important. Les glaciers glissent tout entiers, quoique très lentement, comme nous le verrons ailleurs, sur le plan incliné des gorges qui leur servent d'embouchure: autrement l'accumulation des glaces n'aurait point de bornes; mais en glissant, ils se cassent, éclatent avec grand bruit, formant des fentes de plusieurs centaines de pieds de profondeur. Telle est la cause principale de ce tonnerre qui gronde sans cesse autour d'eux. Dans leur attente inquiète, nos voyageuses, sur leur

toit de chalet, oubliaient le froid, les contusions et la faim ; la tasse de café au lait restait suspendue en leurs mains.

Il faut convenir que les plus hautes montagnes, dès qu'on s'en éloigne d'une demi-lieue seulement, ne remplissant pas un angle visuel plus considérable que tel monticule ou tel bâtiment vu de près, et la couverture de neige effaçant d'ailleurs les formes et les couleurs, on ne peut, *à priori*, se former une idée juste de leur dimension. La Yung-Frau, dans toute sa splendeur, aurait rigoureusement pu passer pour le toit couvert de neige d'une maison fort près de nous. Mais entendez le retentissement prolongé ; mesurez l'intervalle entre la chute et le son qui vous décèle la distance de ces sommets à moitié chemin du zénith, et l'imagination détrompée s'élance tout d'un trait plus loin que la réalité même. Il serait difficile d'assigner des bornes à cette faculté même la plus froide ; nos sensations les plus simples et les plus grossières lui doivent la moitié de leur force, et l'homme, sans son imagination, n'aurait pas l'énergie du dernier des animaux. Mais pourtant nous ressentons une satisfaction plus intime, et sommes à juste titre plus fiers de cette autre faculté intellectuelle à laquelle l'imagination est forcée de se soumettre ; qui sait arrêter son essor et la ramener de ses écarts

au point fixe de la simple vérité. La poudre qui s'enflamme, l'arme qui en contient l'explosion après y avoir mis le feu, et l'œil qui vise au but, semblent assez bien représenter l'imagination, les sens et la raison.

Un des plus vastes génies du dernier siècle, Kant, a trouvé la source du sublime dans le concours de l'imagination et de la raison s'exerçant tour à tour sur un objet immense. A la première vue rapprochée des Hautes-Alpes, leur masse, leur immobilité, leur durée, écrasent la petitesse, la fragilité de notre existence éphémère, et l'imagination recule d'effroi. Mais la raison, sans s'étonner, mesure ces masses, calcule leur élévation, analyse leur substance; elle n'y voit qu'un peu de matière brute, une inégalité à peine sensible sur la surface du globe; ce globe, une planète inférieure du système dont notre soleil est le centre, et ce système, un point dans l'espace où tant d'autres systèmes se meuvent à des distances dont l'*incommensurabilité* même est en quelque façon mesurée. Que sont ces géans des Alpes et leur durée, ces mondes, cet espace, tout l'univers matériel enfin, comparés à la faculté intellectuelle qui en embrasse ainsi l'ensemble, et voit au fond de la pensée tout leur ordre clairement tracé? Que sont-ils, comparés à cette faculté qui, remontant à la grande cause finale, et

passant du connu à l'inconnu par de justes et grandes inductions, fonde sur l'un l'espoir de l'autre, et dans cet espoir même puise de nouveaux motifs d'espérance?

On montre sur le profil de la Yung-Frau, du côté de l'ouest, une saillie inaccessible, où, suivant la tradition, le tyran des airs (le redoutable *lammergeyer*) alla une fois se poser pour déchirer tout à son aise un enfant qu'il avait enlevé au village de *Murren*, situé au-dessus du Staubach. On y vit long-temps flotter les lambeaux rouges des vêtemens qu'avait portés la victime.

Après avoir quitté à regret notre station sur le chalet de la Wingern-Alp, nous nous avançâmes du côté des deux Eigers, montagnes remarquables par les arêtes à leurs sommets, à peine inférieurs en élévation à la Yung-Frau. L'aiguille du Finster-Aarhorn, plus haute encore, mais de deux lieues en arrière, dessinait sur l'azur du ciel sa pointe acérée, souvent couverte de nuages. Tout l'espace entre ces sommets et ceux du Schrekhorn et du Wetterhorn, est couvert d'une mer de glace de vingt-cinq lieues carrées, formant un sixième de tous les glaciers des Alpes, que M. Ebel estime à cent trente lieues carrées sur une profondeur de cent toises, en commune, mais qui, dans quelques endroits, est sans doute plus considérable de beaucoup.

Le ministre de Grindelwald assura le professeur Wyss qu'ayant jeté des pierres dans certaines crevasses du glacier, elles mirent douze à quatorze secondes à tomber jusqu'à l'eau qui en occupe le fond; ce qui donnerait une profondeur de cinq cents toises au lieu de cent.

Trois heures de descente, pendant lesquelles nous essuyâmes une ondée, nous amenèrent à Grindelwald. Des fenêtres de l'auberge on voit les deux grands débouchés du glacier, sur des plans inclinés de quelques milliers de toises, qui s'abaissent jusqu'au niveau du Grindelwald. Quoique ce bourg soit situé à quelque chose de plus que cinq cents toises au-dessus de la mer, et dans la région des orages, il est tellement dominé par de plus grandes hauteurs, qu'il n'a jamais été frappé du tonnerre; mais on montre un endroit, sur l'Eiger, qui en a été atteint trois fois dans un seul été, et d'où il se détacha un quartier de rocher qui roula jusque sur la Wingern-Alp. Le climat de Grindelwald n'est point rigoureux, mais il est si tardif, que le blé n'est pas encore semé ni les cerises mûres; les pommes de terre semblent le seul produit sur lequel on puisse compter. Les habitans sont si grands chasseurs, que le gibier est devenu rare, surtout les chamois; et au lieu de se montrer en bandes de cinquante ou cent comme autrefois, on en rencontre rarement

plus de vingt ensemble, et seulement derrière le Mettenberg en été, comme sur le Tschingelberg et l'Engelberg en hiver. Le lynx et le bouquetin ont disparu, et depuis 1797 on n'a pas tué un seul ours, quoique l'on en ait vu quelques uns, ainsi qu'un loup. Les lièvres de montagne et les renards sont nombreux, et leurs fourrures précieuses. Le tyran des airs, le lammergeyer, s'y montre de temps à autre. Parmi les oiseaux, M. Wyss fait mention du coq de bruyère, du faisan de montagne, des perdrix rouges, etc. Les truites se trouvent dans tous les ruisseaux de montagne; mais il est assez remarquable que celles de la Lutschinen-noire, dont les eaux sont colorées par le schiste argileux qu'elles traversent, ont des écailles blanchâtres au lieu de brunes, leur couleur ordinaire.

Le ministre de Grindelwald, dont j'ai déjà parlé, et qui semble avoir eu la même espèce de vocation pour l'église que Steele dans Zeluco, à savoir, d'aimer beaucoup la chasse, donna à M. Wyss des détails intéressans sur celle du chamois, et sur les qualités nécessaires à ceux qui s'y vouent. Le chasseur de chamois doit, dit-il, être doué d'une excellente constitution, pouvoir endurer le froid après avoir été trempé de sueur; coucher sur la terre humide, quelquefois dans la neige; n'être point sujet aux

vertiges; avoir la vue perçante, la main assurée; pouvoir grimper tout le jour chargé d'un fusil en bandoulière, de ses provisions, et finalement de son gibier. Le chamois est craintif, et ce n'est pas sans raison; ayant la vue perçante et l'odorat très fin, il est difficile d'en approcher assez près pour le tirer: on le chasse le plus souvent sans chiens, parce que ceux-ci l'éloignent bientôt et lui font gagner les lieux les plus inaccessibles; mais lorsqu'on se sert de chiens on est sûr qu'ils ne perdront jamais la trace dont l'odeur est très forte. Le chasseur va se poster à l'affût dans l'endroit où il présume que les chamois passeront, ou bien il suit ses chiens, et, en évitant les détours, il peut aisément leur tenir pied; et en moins d'une heure, l'animal souvent relancé se couche pour se reposer, et on peut alors en approcher sans beaucoup de difficulté. Les vieux mâles s'arrêtent quelquefois pour faire tête aux chiens, et, cessant alors de faire attention au chasseur, celui-ci en profite. Les chasseurs, communément deux ou trois ensemble, sont pourvus d'outils pour tailler des escaliers dans la glace; chacun d'eux a sa petite lunette d'approche, ses souliers à crampons, son bâton ferré, sa carabine, et porte dans sa carnassière du pain d'orge, un morceau de fromage et de l'eau-de-vie de gentiane ou de cerises. Ils passent la première nuit

au plus haut chalet, où l'on trouve toujours un peu de bois pour faire du feu, et, dès le point du jour, ils se trouvent au rendez-vous de chasse, c'est-à-dire dans quelque endroit élevé où l'on a pratiqué ce qui s'appelle un *luegi* formé de deux grosses pierres posées debout, avec assez d'espace entre elles pour voir sans être vu : c'est là qu'un des chasseurs se traîne doucement, et, observant de tous côtés avec sa lunette, dirige ses camarades par signes du côté où il voit les chamois. Il faut beaucoup de circonspection et de patience pour en approcher sans leur donner l'alarme; toujours sous le vent, se traînant de rocher en rocher, la chemise passée par-dessus les habits pour être moins aperçu dans la neige où le chasseur est souvent obligé de se tenir pendant des demi-heures sans mouvement lorsque l'attention des chamois paraît dirigée de son côté. Parvenu enfin assez près pour distinguer la cambrure des cornes, c'est-à-dire à deux cents ou deux cent cinquante pas, il se juge assez près pour faire feu; mais si au moment d'ajuster son coup le chamois regarde, il faut reprendre l'attitude immobile, au risque de faire partir l'animal qu'il n'essaierait pas de tirer à la course. Lorsqu'il y a plusieurs chamois, le chasseur choisit celui qui est de la couleur la plus foncée, étant toujours le plus gras : cette couleur passe graduel-

lement du bai clair en été au brun foncé, même au noir en hiver. Accoutumés aux détonations fréquentes des glaciers, ces animaux s'épouvantent beaucoup moins du bruit des armes à feu que de l'odeur de la poudre ou de la vue du chasseur qui, s'il est bien caché et sous le vent, peut souvent recharger et tirer une seconde fois. Il faut être chasseur pour se faire une idée des transports de joie de celui qui, après tant de travaux, voit enfin tomber sa proie; il s'élance à travers la neige en poussant des cris de joie, achève sa victime si elle respire encore, et souvent boit de son sang comme spécifique contre le vertige. Après en avoir arraché les intestins pour l'alléger, il attache les pieds ensemble de manière à y passer les bras et à l'endosser comme une hotte, et il l'emporte ainsi commodément. Revenus chez eux, les chasseurs découpent les chamois qu'ils ont tués pour en saler la chair ou l'exposer à la fumée; ils vendent la peau dont on sait les usages, et suspendent les cornes en triomphe dans leur maison. Un chamois ordinaire pèse de cinquante à soixante-dix livres, et a jusqu'à sept livres de graisse. Assez fréquemment les chasseurs choisissent le meilleur tireur pour le placer à l'affût, muni de tous leurs fusils chargés, pendant que, faisant l'office de chiens, ils relancent les chamois de manière à les faire passer

à la portée de leur camarade. Il ne faut pas que ce passage soit trop étroit, car le chamois, s'apercevant de son danger, s'élance quelquefois tête baissée sur le chasseur qui, pour n'être pas précipité, n'a souvent d'autre ressource que de se coucher, et de laisser l'animal effrayé lui passer sur le corps; quelquefois une troupe entière se précipite, et périt plutôt que de se laisser prendre. On les voit souvent gravir des endroits en apparence inaccessibles, et s'arrêter sur des saillies où un oiseau pourrait à peine se percher; la corniche la plus étroite leur suffit pour s'y élancer, et, sans s'arrêter un instant, faire de ce point d'appui un autre bond suivi d'autres encore, comme la pierre lancée à ricochet. A la descente, sur un champ de neige, on les voit franchir l'espace de dix grands pas à chaque élan.

Les mâles font ordinairement bande à part, ou plutôt se tiennent entièrement isolés jusqu'en novembre et décembre, et les femelles mettent bas en mai; leurs petits marchent au moment de leur naissance : ils sont fort jolis et point farouches; on les élève facilement, pourvu qu'on ne les tienne pas trop chaudement ni renfermés. Chaque année ajoutant un anneau à leurs cornes, l'âge d'un chamois se connaît aisément : en hiver ils subsistent principalement d'une espèce de mousse qui croît sur les arbres,

ressemblant à la mousse d'Islande (*lychen ciliaris* et *lychen barbatus*), des jeunes pousses de sapin et de l'écorce de plusieurs espèces d'arbres; écartant la neige avec leurs pieds, ils parviennent aussi à l'herbe du sol. Il arrive souvent que toute la neige d'une pente rapide, glissant en masse, découvre des pâturages abondans. Les chamois des forêts sont ordinairement plus grands et plus forts que ceux du sommet des montagnes : tous conservent leur embonpoint en hiver, et c'est au contraire au printemps que l'herbe nouvelle les rend souvent malades. Qui aurait cru que les chamois des Alpes eussent eu rien à démêler avec la révolution française? elle a pourtant diminué leur nombre de moitié, et menaçait l'espèce entière par le droit de chasse illimité. Au lieu de troupeaux de cinquante de ces animaux que l'on voyait autrefois ensemble, à peine en aperçoit-on dix à présent. Les anciennes restrictions, établies de nouveau, pourront leur donner le temps de repeupler.

Il n'est pas rare au printemps de rencontrer sur les glaciers les corps de chamois qui ont été entraînés dans des avalanches, assommés par des pierres détachées des hauteurs, ou victimes d'un saut trop hardi. Quelquefois, poursuivis par le lammergeyer, un coup d'aile les précipite et les fait périr au fond des abîmes où cet

oiseau vorace va les chercher et les dévore à loisir. Les chasseurs eux-mêmes sont exposés à de terribles accidens. En 1799, sur le Wetterhorn, une pierre en tombant emporta la tête de l'un d'eux à trois pas de son camarade. Ils doivent sans doute à l'habitude des dangers, à la vie dure et solitaire qu'ils mènent, ce caractère taciturne et ce tour d'esprit romanesque qui les distingue. On se procure de jeunes chamois d'une manière singulière et assez cruelle : les vieux sont si sauvages, que, blessés et pris en vie, ils ne s'apprivoisent jamais, et les petits sont si agiles, qu'à moins d'être surpris au moment de leur naissance, ils s'échappent toujours; c'est pourquoi les chasseurs se mettent à l'affût dans les endroits où les femelles ont coutume de venir pour mettre bas, et tuent le malheureux animal à l'instant même de sa délivrance.

L'histoire du Grindelwald n'offre que deux événemens remarquables. En 1205, le duc de Zœringen, Berthold v, fondateur de Berne, et protecteur de l'abbaye d'Interlaken, ravagea le pays révolté contre cette abbaye; et trois siècles après, les troupes bernoises firent une autre invasion pour réduire à l'obéissance ce même pays qui soutenait la cause de cette même abbaye contre la réformation. On ne trouve dans le pays, qu'un seul morceau d'antiquité (ou-

tre la Yung-Frau et les deux Eigers); c'est une cloche du poids de vingt-huit livres, portant une inscription en caractères gothiques, avec la date de 1044; ce qui fait voir que le christianisme était déjà introduit dans ce lieu retiré, ainsi qu'un certain degré de civilisation qui ne semble cependant pas avoir fait beaucoup de progrès depuis ce temps-là. Le bourg de Grindelwald est le plus élevé qu'il y ait en Suisse, et par conséquent en Europe, le sol de son église étant à cinq cent vingt-cinq toises au-dessus de la mer (1); de cette église, deux fois l'année, le 17-18 janvier, et le 25-26 novembre, on voit le soleil à midi à travers un trou dans l'Eiger, situé à un peu plus d'une demie-lieue de là en droite ligne; c'est pendant quelques mois les deux seuls jours où le soleil soit visible. Le Grindelwald ne menant à rien, ses habitans voient peu d'étrangers; et, avant l'âge pittoresque où nous vivons, ils ne voyaient jamais personne; sans commerce ni manufactures, leur agriculture se borne à quelques champs de blé et d'orge, et à l'éducation des bestiaux, trois fois aussi nombreux que les hommes; ils ne connaissent d'objets de luxe que ceux qu'ils fabriquent eux-mêmes;

(1) En Amérique, la ville de Quito est à quinze cent six toises au-dessus de la mer.

aucun mauvais exemple du dehors ne corrompt leurs mœurs, et l'on devrait s'attendre à trouver parmi eux les vertus communément attribuées aux premiers âges de l'espèce humaine, où les patriarches vivaient si bien et si longtemps. Cependant on ne trouve chez ce peuple primitif, que des qualités intellectuelles assez bornées, une morale qui n'est pas sans tache, et point de centenaires : on n'y connaît qu'un seul exemple d'une vie prolongée jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, et celui de soixante à soixante-dix ans est le plus avancé auquel les habitans atteignent ordinairement; ils sont sujets à des fièvres dangereuses au printemps. A tout prendre, il y a lieu de croire que la santé, ainsi que les vertus, s'accommodent encore mieux de la culture de l'esprit, des besoins de luxe et du travail, que de la simplicité ignorante, de l'indolence habituelle, et même de la chasse aux chamois.

Meyringen, le 16 *juillet.* — Nous avons encore été surpris ce matin par le beau temps après la pluie, et nous sommes mis en route avant le jour, ayant une plus longue journée qu'hier, quoique plus à descendre qu'à monter. En une demi-heure, nous nous sommes trouvés au pied de la seconde branche ou embouchure du grand glacier, descendant par une pente ou couloir rapide, entre le Mettenberg

et le Wetterhorn, jusqu'à notre niveau. La glace dépose continuellement des pierres de toutes grandeurs à l'endroit où elle fond, formant plusieurs remparts parallèles de vingt à trente pieds de haut, appelés *moraines*. Les plus avancées datent du dix-septième siècle, et sont couvertes d'arbres; le glacier s'est beaucoup retiré depuis ce temps-là; il fit de nouveaux progrès il y quarante à cinquante ans, et à présent il se retire encore : on dit alors qu'il a *le nez en l'air;* et lorsqu'il avance, il a en revanche *le nez en terre;* expressions qui rendent assez bien l'état de sa base. L'intervalle entre la glace et la plus prochaine moraine forme une lisière de boue, qui n'est rien moins que pittoresque, non plus que l'extrémité inférieure du glacier lui-même, dont la glace amollie est terne, couverte de sable, de pierres et de feuilles mortes : ces corps obscurs hâtent beaucoup la fusion de la glace; on sait qu'une feuille morte sur la neige s'y enterre rapidement. M. Ébel croit que la glace descend dans les couloirs de glaciers de douze à vingt-cinq pieds par an; ces plans inclinés ont quelquefois dix à douze lieues de longueur, et la glace apporte avec elle son certificat d'origine, c'est-à-dire des débris de rochers dont on sait la distance : or, à dix-huit pieds par an, cette glace mettrait neuf cents ans à faire une lieue; ainsi quelques uns des

fragmens dont les moraines sont composées, fourniraient, à la chronologie géologique, des dates effrayantes. Pendant que le glacier se traîne lentement en avant, sa base se fond par le contact de la montagne, dont la température participe du plus au moins de celle de notre globe, et sa surface par la chaleur du soleil; les nombreux ruisseaux qui sortent de dessous la glace, sont la preuve de cette fusion qui en réduit l'épaisseur au bas des couloirs à quarante ou cinquante pieds, au lieu de quelques centaines de pieds qu'elle avait dans le haut. Les inégalités du fond déterminent la rupture de la glace dont les fentes sont d'autant plus nombreuses et plus grandes, que ces inégalités sont plus considérables; elle présente à la fin un chaos de formes bizarres et menaçantes où il ne reste plus aucune surface plane. Quoique fort dure, cette glace est divisée en espaces pleins et vides, ressemblant beaucoup plus aux ramifications du corail, qu'à la cristallisation de l'eau glacée.

Le nommé Christen Bohren, aubergiste à Grindelwald, chez qui nous couchâmes hier, conduisant un troupeau de moutons des pâturages éloignés du Baniseck, à travers le glacier, tomba le 7 juillet 1787 dans une de ces fentes que l'on trouva ensuite avoir soixante-quatre pieds de profondeur; il se démit le poignet et

se cassa le bras; mais, conservant encore de la présence d'esprit dans cette extrémité, il chercha à tâtons un passage que le bruit d'un courant d'eau lui indiquait, et s'y traînant jusqu'à son issue au bas du glacier, échappa comme par miracle au danger imminent d'être enterré tout vif, ou pour mieux dire, gelé tout vif, et vécut ensuite nombre d'années.

Jusqu'au seizième siècle un sentier communiquait du Valais au Grindelwald (1); mais ce passage est à présent enseveli sous le glacier. On sait qu'en 1561 une noce vint du Valais au Grindelwald : en 1578 un baptême, et enfin en 1615 une autre noce. Pendant les dissensions religieuses de 1712, trois hommes de l'Oberland, détenus dans le Valais où l'on voulait les contraindre de se faire catholiques, entreprirent de s'échapper en traversant le glacier; du côté du Valais ils n'éprouvèrent pas de grandes difficultés; mais la descente dans le Grindelwald fut très périlleuse; le travail de couper des marches dans la glace, et le mouvement continuel, purent seuls les empêcher de succomber au froid. Ce que les quatre Valaisans, dont il a été question en parlant de Lauterbrunn, firent en 1782 pour aller à la messe, ces gens-ci l'avaient fait en 1712 pour n'y pas aller.

(1) Prof. Wyss, sur l'Oberland.

On conserve la tradition d'une forêt de pins alviers située dans la partie du glacier la plus rapprochée du Grindelwald; et son mouvement progressif en a plusieurs fois amené des branches : ce fut vers la fin du dix-septième siècle que le glacier fit les plus grands progrès; il s'avança même un quart de lieue plus loin qu'à présent.

La neige accumulée dans des endroits creux, surtout au nord-ouest du Wetterhorn, où il y a au printemps de terribles avalanches, a plusieurs fois barré notre chemin : un des chevaux, s'enfonçant une fois, roula avec son cavalier sans autre accident que de se relever poudré à blanc. Les chevaux de montagnes ont en général le pied sûr et de l'expérience; leur sagesse avait inspiré une telle confiance, que les dames même s'abandonnaient à eux dans les sentiers les plus difficiles: mais je conseillerai toujours à ceux qui peuvent marcher de le faire; de toutes les manières de voyager dans les montagnes, c'est la plus sûre et la plus indépendante. Nos guides faisaient retentir les vastes solitudes du Scheideck des accens plaintifs et sauvages du ranz-des-vaches, répétés en harmonie d'un bout de la caravane à l'autre : un d'eux, non content de la fatigue de cette marche, dansait de joie dans le sentiment d'une sorte d'énergie surabondante.

A mesure que nous approchions du Wetterhorn, dont la hauteur absolue est de mille neuf cent cinquante toises, il nous semblait plus formidable que jamais, quoique élevés nous-mêmes à la moitié de sa hauteur; nous nous arrêtions fréquemment pour prêter l'oreille, non sans quelques mouvemens de terreur, aux mugissemens sourds et prolongés qui en sortaient; terrible concert de la nature inerte et glacée. Une des reprises dura vingt minutes, et la violence des craquemens et des explosions annonçait des déplacemens tout autres que ceux dont nous avions été témoins sur les flancs de la Yung-Frau. Ceux du Wetterhorn, à peu près perpendiculaires, étaient à peine marqués de quelques festons de neige; mais à son sommet un rebord de glace vive, pure et brillante, se dessinait nettement sur un ciel d'indigo presque noir; ce rebord était celui du grand glacier de vingt et une lieues carrées, dont il a déjà été question: nous y portions continuellement nos regards; mais l'immobilité la plus parfaite semblait y régner. Un mouvement quelconque s'était pourtant opéré, d'abord dans l'une des vallées principales servant de débouché au grand glacier; la masse entière s'était avancée d'un pas sur sa base inégale et dure, s'éclatant en cent endroits différens: ainsi s'était donné le premier coup d'archet du concert à grand orchestre que

nous venions d'entendre. Toutes les vallées latérales qui débouchent dans la principale, obéissant plus ou moins à l'impulsion de leur propre poids, avaient glissé à leur tour avec les mêmes phénomènes de friction contre les rochers, de déchiremens et de fentes profondes dans tous les sens, remplissant chacune leur partie dans la sauvage harmonie qui se répète chaque été depuis la création des Alpes. On sera bien aise de connaître l'effet de ces mouvemens intérieurs des glaciers vus de près; c'est le ministre de Grindelwald, déjà cité par le professeur Wyss, qui parle : « Nous pouvions déjà apercevoir, « dit-il, le terme de notre voyage, les cabanes « du Zesenberg, à un quart de lieue de distance, « et nous nous assîmes tranquillement sur la « glace pour allumer nos pipes; mais à peine « étions-nous placés, que le singulier phéno- « mène appelé *crue de glacier* se manifesta par « un bruit affreux; tout, autour de nous, pa- « raissait se mouvoir de soi-même; fusils, bâ- « tons, carnassières. Des rochers, en apparence « solidement établis dans la glace, commen- « cèrent à se détacher et s'entrechoquer; des « crevasses de dix à vingt pieds de largeur s'ou- « vrirent à nos yeux avec un fracas épouvan- « table; d'autres, se fermant tout à coup, lan- « cèrent à une grande hauteur l'eau qu'elles « contenaient. La masse entière du glacier, si

« agitée tout à coup, s'était avancée de quelques « pas; mais tout rentra bientôt dans un repos « et un silence profonds, à peine interrompu « par le sifflement des marmottes. »

Nous trouvâmes, au milieu du jour, tout le bétail du Scheideck rassemblé sur l'arête élevée appelée *le Dos d'âne* (Eselsrücken), fuyant les mouches qui le tourmentent dans les endroits plus abrités. Dans tout ce trajet, on surprend la nature faisant de la terre végétale. En effet, l'ardoise en couches verticales, entr'ouvrant ses feuilles, se décompose rapidement; tel morceau en apparence solide, cède et s'écrase sans effort sous le pied du voyageur. Les troupeaux achèvent de fertiliser cette terre, qui se couvre bientôt d'herbes et de plantes alpines, ou bien, emportée par les pluies, elle découvre de nouvelles surfaces bientôt décomposées à leur tour.

Une heure et demie après avoir passé l'Eselsrücken, nous avons trouvé, à la descente, un chalet habité, et présentant, par conséquent, plus de ressource que notre halte d'hier : il y avait du feu, et, tout autour, une tranchée d'un pied de profondeur servant de siége. L'immense chaudron servant à faire bouillir le lait pour le fromage était sur le feu; on nous a fourni de la crême dans laquelle la cuiller se tenait debout; une marmite pour faire notre café, et, par ma-

nière de tasses, de grandes cuillers de bois à manche court, fort bien travaillées en forme de coquille. Tous les instrumens du métier sont faits de bois d'érable, de tilleul, de pin odorant (*pinus cimbra*) (1), par les bergers eux-mêmes, qui y mettent beaucoup de temps. Nous observâmes, entre autres articles de leur manufacture, le petit siége grand comme la main et monté sur un seul pied, que les bergers, lorsqu'ils traient les vaches, portent attaché par derrière, et tout placé quand ils veulent s'asseoir; les seaux, le baril en forme de hotte, attaché aux épaules; le tamis (entonnoir monté sur trois pieds, et rempli de feuilles de pin); le vase à la présure pour faire cailler le lait, la presse au fromage, les formes, etc., le tout sculpté avec beaucoup de recherche; le chalet lui-même est construit de troncs d'arbres assez grossièrement rassemblés, couvert d'essentes épaisses à travers lesquelles la fumée s'échappe comme par une cheminée. Ce toit s'avance de huit à dix pieds, formant une galerie ouverte appelée *mel-kang*, où l'on trait les vaches lorsqu'il fait mau-

(1) Ce pin, appelé communément *alvier*, croît très lentement; on en a vu un de dix-neuf pouces de diamètre, sur la tranche duquel trois cent cinquante-trois cercles concentriques se faisaient voir; comme il devient beaucoup plus gros, on peut juger de l'âge des vieux arbres par les trois siècles et demi de cet adolescent.

vais temps; une espèce de soupente, abritée par cette avance du toit, sert de chambre à coucher aux bergers; ils y montent par une échelle, et se jettent pêle-mêle, et tout habillés, sur de la paille qui n'est pas souvent changée. Les vaches viennent se faire traire au chalet, attirées par un peu de sel que les bergers tirent d'une poche de cuir qui leur pend à l'épaule; elles pétrissent la terre autour du chalet, et la salissent de manière à le rendre inabordable, sans les pierres jetées de distance en distance sur cette boue : pour finir le tableau, un troupeau de cochons, attiré par le petit-lait qu'on lui sert en abondance, patrouille sans cesse à l'entour. Tout cela est un peu différent de la charmante description que Jean-Jacques Rousseau a faite des chalets de la Dent de Jaman, dans le voisinage de Julie; mais ceux-là, demeure habituelle de la famille, tels qu'on les trouve partout dans les montagnes inférieures, sont parfaitement propres; et la description que je viens de faire ne s'applique qu'aux abris temporaires où les femmes ne viennent pas (1).

---

(1) L'étendue d'un pâturage est évaluée par le nombre de vaches qu'il peut nourrir; dans cette évaluation, six à huit chèvres comptent pour une vache, ainsi que quatre veaux, quatre moutons, ou quatre cochons; mais au contraire un cheval compté pour quatre ou cinq vaches, ou même six, parce qu'il arrache l'herbe et fait du dégât.

Quand il fait mauvais temps, les bergers sont debout toute la nuit, rassurant les bestiaux de la voix; sans cette précaution, il leur arrive de s'effrayer et de courir des dangers. Quelques abris grossiers sur les pâturages principaux leur épargneraient bien de l'embarras. Ces animaux, beaucoup plus beaux et doués de plus de vivacité et d'intelligence que ceux que l'on est accoutumé à voir dans les plaines, nous ont rappelé la description de M. Wyss : Les vaches, dit-il, sautent et courent sur la pente rapide des pâturages, la queue élevée, et avec l'expression de la joie et du bien-être; elles s'arrêtent et regardent avec curiosité le voyageur citadin, heureux s'il n'a pas de chien ni de parapluie rouge! Elles le suivent souvent de rocher en rocher pendant long-temps, simplement pour l'observer. Le taureau, malgré sa fierté, ne cherche querelle à personne, etc. Il y a, dans les notes célèbres de M. Ramond sur le voyageur Coxe, une anecdote intéressante, que je présume exacte, mais qui tout au moins mérite de l'être. Il est, dit-il, impossible de retenir un taureau lorsqu'il sent un ours dans le voisinage; il court

---

L'alpe du Grindelwald nourrit trois mille vaches, autant de moutons et de chèvres. Le produit d'une vache, en été, est égal à trente francs de France; et dans les autres neuf mois, quarante à cinquante francs, faisant ensemble soixante-dix à quatre-vingts francs par an.

directement à lui pour lui livrer combat; l'ours use de feinte, et la poursuite dure souvent plusieurs jours; mais à la fin l'un des deux succombe. Dans la plaine, l'ours a l'avantage; mais dans les bois et parmi les rochers, c'est le taureau (j'aurais pensé que c'eût été tout le contraire). Une fois, dit-il, dans le canton d'Uri, un taureau, engagé dans cette poursuite disparut pendant trois jours; on le trouva enfin immobile, et pressant son adversaire mort depuis long-temps, et tout écrasé contre un rocher. Il avait fait des efforts si violens, que ses pieds s'étaient enfoncés dans la terre. Il reste à présent bien peu d'ours dans les Alpes accessibles; on n'en a pas tué aux environs de Grindelwald depuis vingt ans, ni de loups depuis quatre ans.

Après nous être reposés deux heures au chalet, nous avons continué notre route tout à notre aise, en pente douce, à travers des bois d'érable et de sapin, parsemés de touffes de rhododendrum en pleine fleur. D'un pont sur le Reichenbach, nous jouîmes encore une fois de la vue de nos montagnes, fuyant en perspective, pendant qu'un nouveau glacier, ou plutôt un nouveau couloir du grand glacier, se présentait tout auprès (le Rosenloui), qui descend majestueusement sur la pente nord-est du Wetterhorn. Bientôt après, un spectacle

tout nouveau se présenta à nos yeux, et sa beauté nous frappa d'autant plus, qu'accoutumés depuis plusieurs jours à regarder toujours en l'air, c'était présentement à nos pieds qu'il fallait diriger la vue, sur la vallée de Hasli, vaste, fertile, parsemée d'habitations et de beaux villages; ombragée d'arbres et arrosée par l'Aar, qui serpentait au milieu de ce paysage: c'était comme un autre monde, et le retour à la civilisation; Meyringen, chef-lieu de la vallée, nous semblait Paris ou Londres. A l'extrémité supérieure de la vallée, on la voyait se séparer en deux branches, d'où coulaient les ruisseaux qui forment ensemble l'Aar : celle de droite ouvre la seule avenue praticable de l'Oberland en Italie par le Grimsel (1). Non loin de Meyringen, sur un tertre en face de nous, s'élevait le château de Resti, manoir en

(1) La plus grande quantité des plus gros cristaux qu'on eût jamais vus, fut découverte en 1720, dans une grotte du Grimsel : il y en avait du poids de quatre jusqu'à huit quintaux; ils pesaient ensemble mille quintaux, et la valeur en fut estimée à trente mille florins. Encore quelques découvertes semblables, et cette valeur aurait été réduite à bien peu de chose. Les anciens parlaient d'un cristal du poids de trente livres, comme très extraordinaire. Le plus beau de ceux du Grimsel se voit à présent au Cabinet d'histoire naturelle du Jardin des Plantes, à Paris; il a trois pieds et demi de long, sur deux pieds et demi d'épaisseur.

ruines d'une famille illustre et respectée, qui gouverna long-temps les hommes libres du Hasli, et qu'ils croyaient issue d'un des chefs de l'émigration de leurs ancêtres, dont l'ancienne chanson, appelée chant de Hasli, contient l'histoire. Les mêmes faits se trouvent consignés dans un ancien cartulaire, conservé dans les archives de Meyringen. Les habitans du Hasli paraissent être de la même race que ceux du Haut-Unterwald, de la vallée d'Ursenen et de celle d'Obergestelen en Vallais. Le Hasli jouissait autrefois des mêmes libertés qu'Uri, Schwitz et Unterwalden ; on appelait ces quatre districts, les quatre vallées libres : mais les habitans des trois premières eurent le bonheur de n'être point aliénés de l'empire, tandis que ceux du Hasli furent aliénés à différens seigneurs, et finalement aux Bernois, sous la réserve de leurs anciens priviléges. Les Hasliens conservèrent leur landamman jusqu'à la révolution de 1798, et aujourd'hui encore le préfet qui le remplace est choisi parmi eux. On croit que les deux familles de Weissenfluh et de Bergen, qui existent encore dans cette vallée, descendent de deux des chefs de l'émigration, sous Resti, lorsque ce peuple quitta l'Ostfrise, et suivant le cours du Rhin et de l'Aar, se fixa dans la vallée de Hasli.

De nombreuses cataractes, plus imposantes

que celles du Staubach, versaient leurs eaux écumantes des deux côtés de la vallée : l'une d'elles sortait de la montagne même d'où nous descendions; ses eaux passaient à nos pieds; c'était le Reichenbach que nous venions de traverser sur un pont, et qui se précipite de mille à douze cents pieds de hauteur, à six ou huit reprises différentes. Il a percé, miné, creusé le rocher de la manière la plus bizarre, et les gens du pays ont pratiqué des escaliers et bâti un pavillon, pour la commodité des curieux, sur un des points où la vue est le plus admirable, et dont l'accès serait difficile autrement. Un pont de pierre, jeté d'une saillie à l'autre, offre une autre station commode pour ceux qui aiment les vertiges.

Lorsque nous eûmes pris possession de notre gîte à Meyringen, nous partîmes encore à pied pour une autre belle cascade de l'autre côté de la vallée. Ainsi que la plupart des torrens, elle charrie une grande quantité de pierres qui élèvent son lit au-dessus du niveau général de la vallée, et la menace d'inondations. Le limon schisteux que ses eaux déposent est recueilli pour l'engrais des terres.

Les femmes de cette vallée ont une haute réputation de beauté, et les hommes de vigueur et de courage. En effet, la forme du visage est ici plus ovale, et l'expression de la physio-

nomie plus distinguée que parmi les belles paysannes bernoises; et les hommes sont fort adroits à la lutte. Quelques jeunes garçons nous montrèrent leur savoir-faire : l'objet est de renverser son adversaire sur le dos par trois fois, ce qui constitue la victoire. Pour cet effet, on tâche de lui faire perdre terre en le soulevant; et les lutteurs se saisissent l'un l'autre par une espèce de caleçon court, fait exprès, ou par leurs mouchoirs liés à l'entour de la cuisse. C'est un exercice qui déploie plus de force que d'adresse ou de grâce : le mouvement par lequel on soulève son adversaire au-dessus de sa tête et le fait tourner en l'air pour l'étourdir, et le jeter enfin par terre, est sans doute un tour de force extraordinaire. J'ai pensé qu'on serait bien aise de voir le dessin des douze attitudes principales de cette lutte, imité de l'ouvrage de M. Wyss. L'attitude troisième amène quelquefois la fracture du bras.

17 *juillet.* — La nombreuse compagnie (*die grosse Parthey*), c'est ainsi que nous avons été désignés ici, s'est acheminée le long de la vallée de Hasli, du côté du lac de Brientz, dans l'intention de s'embarquer pour Interlaken; mais le vent était contraire, et il a fallu y renoncer. Pendant que nous étions à déjeuners, les femmes qui ont ici le privilége exclusif de la navigation se sont présentées. Leur réputation mu-

sicale ne nous étant pas inconnue, nous les avons engagées à chanter au lieu de ramer : l'une d'elles a entonné un bel air allemand, et trois autres, arrangées en cercle avec elle, ont formé de suite l'accompagnement. Nous ne perdions rien à ne pas entendre un mot des paroles, qui probablement n'auraient pas été aussi éloquentes que leur mélodie vive et douce alternativement, pathétique et forte. Les quatre cantatrices paysannes, attentives à l'expression de leurs regards mutuels, semblaient y lire d'avance l'accent sympathique qu'elles devaient prendre; et cet accord, autant que l'harmonie mécanique, fait le charme de la musique. Simultanément entraînées par le même sentiment, il se multipliait dans chacune d'elles, et donnait à leur chant cette variété, cette grâce et cette énergie que les notes n'expriment point, qui ne saurait s'écrire et s'arranger d'avance. Nos chanteuses acceptèrent volontiers un verre de vin, et bientôt recommencèrent gaîment à chanter, paraissant y prendre tout autant de plaisir que nous.

Nous avons continué notre manière de voyager, moitié à pied et moitié à cheval, le long de la rive droite du lac de Brientz, par un sentier ombragé, offrant à travers les arbres de magnifiques échappées de vue de l'autre côté du lac, où la célèbre cascade du Giessbach se

faisait apercevoir et même entendre. Bien que les montagnes qui le bordent eussent mille à douze cents toises de hauteur, et qu'elles fussent bien plus rapprochées de nous que les cimes glacées du Grindelwald, celles-ci se montraient encore au-dessus. Le côté du lac où nous étions, quoiqu'en pente rapide, est pourtant couvert d'établissemens agricoles très florissans. Nous admirions la verdure et la fraîcheur des prairies arrosées d'innombrables ruisseaux, la propreté des champs labourés et les habitations ombragées de noyers, de frênes et de chênes. Quelques heures de promenade agréable nous ont ainsi ramenés à Interlaken, d'où nous étions parti quatre jours auparavant. Le soir, de notre auberge, on voyait à l'horizon la *Yung-Frau* réfléchissant une lumière semblable à celle de la lune, et de même empruntée du soleil, quoiqu'il fût déjà couché depuis assez long-temps.

18 *juillet*. — En allant ce matin nous embarquer au lac de Thoun, nous nous sommes arrêtés un moment à Unterseen pour voir la ci-devant belle batelière *Élisabeth*, mariée à un marchand du lieu, qui fort innocemment tient magasin de cornes de chamois que les voyageurs achètent de la main d'Élisabeth, écrivant les uns après les autres dans son livre leurs remarques sur sa personne, en vers et en

prose. Ayant tourné la page précédente, nous aperçûmes le nom de M. Southey qui, en passant par ici peu de jours auparavant, avait noté dans le livre qu'Élisabeth ressemble à la *Fornarina;* mais comme il y a plusieurs portraits qui portent le nom de cette célèbre maîtresse de Raphaël, et qu'ils sont fort différens les uns des autres, le poète aurait dû nous dire quel est celui auquel Élisabeth ressemble: quoi qu'il en soit, la beauté de cette belle batelière est dans le goût des *Madona;* traits réguliers, front uni et calme, physionomie douce, modeste et un peu insipide. Elle souriait, baissait les yeux, caressait son enfant, et vendait sa marchandise.

De retour à Thoun, nous sommes de suite partis pour Berne par la belle route déjà décrite, et tout ce que j'aurai à dire sur ce petit trajet, c'est que nous avons failli être renversés par une charrette de foin attelée d'une vache qui avait pris le mors aux dents! Les vaches travaillent fort bien, moins lentement que les bœufs, et ne donnent pas moins de lait, pourvu qu'on les ménage.

Berne, le 20 *juillet* 1817. — L'établissement d'agriculture et d'éducation formé par M. de Fellenberg à Hofwyl (une lieue et demie de Berne), s'est acquis une grande célébrité, et nous le visitâmes hier pour la première fois.

M. de Fellenberg se promenant avec quelques élèves sous les arbres près de la maison, fut la première personne que nous rencontrâmes; en ayant le loisir, ce qui doit lui arriver rarement, il eut la bonté de nous montrer lui-même l'établissement, et de nous l'expliquer. Afin de profiter, autant que possible, de sa bonne volonté, nous passâmes la soirée à Hofwyl, et couchâmes dans le voisinage. Mon objet principal n'étant point l'agriculture, il me suffit de dire que j'observai en passant des champs parfaitement bien tenus, où l'on ne voyait pas une mauvaise herbe, et de magnifiques prairies qui n'étaient, il y a quinze ans, qu'une vaste tourbière fangeuse. M. de Fellenberg a fait, pour dessécher ce marais, des travaux admirables; les eaux stagnantes entre deux terres coulent maintenant à sa surface, et arrosent les champs qu'elles noyaient autrefois. On laboure tous les quatre ans, avec une très forte charrue, tirée autrefois par quatorze chevaux, laquelle enlevait les pierres à la profondeur de deux pieds; maintenant elle n'en a besoin que de six. Il serait possible que ce procédé ne convînt pas autre part, car il y a peu de règles générales en agriculture qui ne soient susceptibles d'exceptions locales. Les bâtimens de toute espèce sont dans le meilleur ordre.

Ma curiosité fut bientôt attirée par une troupe

de jeunes garçons revenant des champs : les instrumens de leur travail à la main, ils suivaient un homme d'environ trente ans, et ils saluèrent en passant, d'un mouvement de tête et d'un sourire, M. de Fellenberg. Nous suivîmes cette troupe de jeunes travailleurs jusqu'à leur demeure, maison basse, fort simple, à cinquante pas de celle de M. de Fellenberg ; ils étaient près de quarante, de l'âge de huit à dix-huit ans, vêtus d'une veste courte et de pantalons de toile de coton grossière, nu-pieds et nu-têtes, mais avec l'air content et en parfaite santé. Leur appartement, au premier étage, consiste en deux grandes chambres : l'une, le dortoir muni de paillasses, draps et couvertures, sur une plate-forme le long du mur, comme dans un corps-de-garde, le tout fort propre ; l'autre, meublée de deux tables longues avec leurs bancs, et plusieurs armoires où les élèves arrangent leurs collections de plantes, échantillons de terre et de pierres, dessins de machines, etc. Quand le temps est très chaud, ils prennent leurs repas et leurs leçons sous un hangar près de la maison.

En attendant le souper, le jeune homme, chef de la troupe, dont le nom est Vehrli, entonna un hymne national, historique et religieux, que les élèves chantèrent en parties avec beaucoup de justesse, se montrant aussi bons

musiciens que travailleurs laborieux. A souper, ils eurent le potage, des légumes et du lait : ensuite ils s'amusèrent à différens jeux où l'esprit avait plus de part que le corps, attendu que les travaux de la journée fournissent assez d'exercice : celui auquel nous assistâmes consistait à deviner la pensée d'après un certain nombre de questions données. Quelques lectures à hautes voix succédèrent, puis on proposa des questions de grammaire et d'arithmétique, auxquelles les élèves parurent mettre beaucoup d'intérêt, et répondirent en général fort bien; les calculs se faisaient de tête. Après que nous nous fûmes retirés, nous les entendîmes encore chanter pendant quelque temps : les voix cependant s'affaiblirent insensiblement, et, avant neuf heures, tous ces jeunes gens étaient au lit, devant se lever à cinq heures du matin. Les élèves commencent la journée par une leçon d'une demi-heure; ils déjeunent à peu près comme ils ont soupé, travaillent dans les champs de six à douze, reviennent dîner, ont une leçon d'une heure, et retournent aux champs jusqu'à six heures du soir; ce qui complète le cercle des vingt-quatre heures. Le dimanche, les différentes leçons prennent six heures au lieu de deux ; on ne leur sert de la viande que ce jour-là. Une parfaite simplicité se faisait remarquer dans tout ce que je vis ;

rien de théâtral, point d'intention de briller aux dépens les uns des autres; il ne semblait pas que les élèves s'aperçussent qu'on les regardait, et la présence de M. de Fellenberg ne paraissait imposer aucune gêne. Telle fut la première impression de ce que je vis à Hofwyl: je reviendrai sur l'école des pauvres ou *école d'industrie*.

La maison de M. de Fellenberg est régulière et de bonne apparence: lorsque nous entrâmes, un grand nombre de jeunes gens de la *haute école* y étaient déjà assemblés; la plupart appartiennent aux premières familles de l'Allemagne, de la Russie et de la Suisse. Madame de Fellenberg, qui partage de la meilleure grâce du monde le sacrifice que fait son mari des jouissances de la haute société dans laquelle ils sont nés l'un et l'autre, et les devoirs qu'il s'est imposés, voulut bien nous retenir à souper.

Une grande table en fer à cheval occupait trois côtés d'une grande salle; soixante-dix ou quatre-vingts jeunes gens, plusieurs professeurs et la famille de M. Fellenberg y prirent place: le repas fut abondant et simple; les élèves s'entretinrent librement ensemble. Nous nous séparâmes de M. de Fellenberg, pleins d'intérêt pour un établissement sur lequel nous venions de recueillir bien des données, et dont nous pouvions entrevoir l'importance. Je me

propose de lire les différens rapports qui en ont été faits, afin de diriger mes recherches lorsque je reviendrai ici, ce que je me propose de faire plus à loisir; j'en donnerai alors le résultat.

Nous ne restâmes que quelques jours à Berne; et comme je me propose d'y retourner une autre fois, et d'y faire un séjour beaucoup plus long, je différerai de rendre compte de cette intéressante ville, jusqu'à ce que j'aie rassemblé de meilleurs matériaux.

A notre départ pour Yverdun, nous trouvâmes les environs de Berne de ce côté plus beaux encore que du côté opposé, que nous avions eu lieu d'admirer auparavant. On peut dire que les promenades publiques s'étendent à deux lieues à la ronde : ce sont de magnifiques forêts, des eaux courantes, des points de vue admirables. La campagne paraît très bien cultivée : les agriculteurs anglais disent qu'il n'en est pas exactement ainsi, et cela peut être; mais l'état le plus favorable au bien-être des hommes en société n'est pas tant celui d'une perfection absolue que d'une amélioration graduelle. Sous le point de vue de l'agriculture, par exemple, l'abondance croissante des subsistances comprend, dans ses conséquences indirectes, tous les biens moraux autant que physiques, à commencer par l'indépendance; mais lorsque le

produit a atteint son maximum, la population qui le suit de près ne s'arrête pas pour cela, continuant de s'accroître jusqu'à ce qu'elle ait changé l'abondance en disette, l'indépendance en servitude, par le seul fait de la rivalité de besoins. Il importe peu au peuple que la terre produise tout ce qu'elle peut produire, mais que chacun ait une part suffisante de ce qu'elle produit : or ces gens-ci paraissent ne manquer de rien ; par conséquent je ne leur souhaite pas de meilleures récoltes pour le présent, et leur conseille de faire durer le plaisir de l'amélioration aussi loug-temps qu'ils pourront. Je n'ai jamais vu de race d'hommes plus opulente et plus belle que celle des paysans bernois, plus indépendante et même plus fière. Cependant au village où nous dînâmes près du bourg d'Anet, nous apprîmes que trente-un individus étaient récemment partis ensemble pour les États-Unis, ayant parmi eux trois familles entières, qui possédaient chacune huit ou dix mille francs. Le gouvernement et le peuple même paraissent alarmés de cetre disposition à l'émigration. Ils ont grand tort : quel qu'en soit le résultat pour ceux qui s'en vont, ceux qui restent ne peuvent qu'y gagner. Anet a une école d'enseignement mutuel de deux cent cinquante enfans sous un seul maître. Le reste de notre route jusque chez nous, c'est le mot dont

nos amis de Giez nous ont appris à nous servir, a été le long du lac de Neuchâtel. Les pentes vertes et boisées du Jura à notre droite, l'eau et les Alpes à gauche, nous ont paru plus agréables encore que la première fois; mais une seconde description ne saurait l'être pour le lecteur.

4 *août.* — Nous sommes partis de Giez ce matin pour Genève, mais pas tout-à-fait directement. A deux lieues de Vevay l'on rencontre le petit lac de *Bré* ou *Bro*, près duquel l'itinéraire d'Antonin place *Bromagos*, ville romaine dont il ne reste aucune trace, et que la tradition suppose être à présent couverte par les eaux du lac. Des documens du moyen âge désignent ce lac par le même nom que la ville. Son fond visqueux est dangereux, dit-on, pour les bestiaux qui s'y baignent en été, et ne peuvent pas toujours en sortir.

La première vue du lac de Genève, que nous étions si impatient de voir, n'a pas répondu à notre attente. Les rochers de Meillerie, qui forment l'objet principal sur la côte opposée, ou plutôt les montagnes qui les surmontent, ne dédommagent pas tout-à-fait de la vue des Alpes qu'elles interceptent. Le lac de Wallenstadt et celui de Waldstetten, où les formes les plus douces se trouvent réunies à tout ce qu'il y a de plus sauvage dans la composition d'un

paysage, nous ont gâtés; après les avoir vus, on est trop difficile. Le lac de Genève, et ce n'est pas ici sa plus grande largeur, a cependant près de trois lieues, c'est-à-dire deux ou trois fois autant que le lac de Wallenstadt; ce qui est tout en faveur de ce dernier, car l'étendue d'une pièce d'eau n'étant appréciée que par les objets qui la font valoir en lui servant d'échelle, on suppose la côte de Meillerie plus basse et plus près qu'elle n'est, et on ne se doute pas que la Dent d'Oche, son principal sommet, séléve perpendiculairement à près de mille toises au-dessus du lac, hauteur égale à celle des montagnes du lac de Wallenstadt. L'extrémité supérieure du lac de Genève, comme de tous les lacs du monde, est la plus belle, et le tableau composé de la gorge du Valais, couronnée par le Saint-Bernard et ses neiges éternelles, avec Meillerie d'un côté et la Dent de Jaman de l'autre, pour premier plan, ne laisse sans doute rien à désirer. Cette partie du lac peut se comparer à tout ce que les lacs allemands ont de plus magnifique; ceux-ci cependant ont leurs cataractes, et le lac de Genève ne brille pas de ce côté-là. A mesure que nous descendions vers la côte, les vignobles, les murs, les chemins étroits et poudreux, sans un brin d'herbe ou un arbre, ont achevé de nous désenchanter. Telle est la pre-

mière impression qu'a faite sur nous le lac de Genève vu de son plus beau point de vue; je la donne telle quelle; mais afin de sauver ma réputation, je me hâte d'ajouter que, l'ayant revu depuis lorsque l'état de l'atmosphère était plus favorable, je l'ai jugé autrement, ainsi que l'on verra. Tout dans un paysage dépend des effets de lumière; ici l'air était voilé de cette vapeur blanchâtre qui accompagne souvent la grande chaleur; le coloris, les ombres, la perspective aérienne, s'effaçaient également sous la lumière ingrate et pauvre d'un ciel étouffant.

Vevay est une jolie petite ville; elle fut l'asile de Ludlow le régicide, qui y passa les dernières trente années de sa vie. On montre son tombeau dans la cathédrale, et la maison qu'il habitait, laquelle porta long-temps l'inscription suivante: *Omne solum forti patria est, quia patris.* En nous rendant par eau au château Chillon nous nous sommes arrêtés en passant à Clarens, petit village assez sale et le moins bien situé de tous ceux des environs. Cherchant des yeux une maison faite pour loger le baron d'Étange, nous fîmes choix du château de Chatelard, situé au-dessus. Rousseau aurait placé sa Julie au village de Montreux, si ce nom avait été aussi sonore que l'autre. Le château de Chillon, une demi-lieue plus loin, est un

édifice assez lourd et peu remarquable, bâti il y a six cents ans par l'illustre prince Pierre de Savoie, surnommé le Petit-Charlemagne. Il paraît sortir du lac même, couvrant un rocher à fleur d'eau, tout près de la côte avec laquelle il communique par une plate-forme de charpente; quelques soldats en forment l'inutile garnison. L'un d'eux entreprit de nous conduire dans la célèbre prison sous le lac, laquelle est vraiment fort logeable, ayant environ quarante pieds de long, quinze à vingt de largeur, et quinze de hauteur; plusieurs soupiraux dans l'épaisse muraille donnent de l'air et de la lumière; quelques rayons de soleil y pénètrent, elle n'est d'ailleurs point sous le lac; il ne faut, pour s'en convaincre, que comparer la hauteur des soupiraux en dehors et en dedans, et observer l'eau qui pénètre dans un creux du rocher, dont l'aire de la prison est formée, et qui l'inonderait si elle ne se trouvait pas au-dessus du niveau du lac. Comme on n'enferme plus personne dans cette prison, je prie les poètes de croire que j'aimerais bien autant qu'elle fût sous le lac qu'au-dessus; mais enfin je ne puis pas non plus trahir la vérité pour leur faire plaisir. L'un des piliers qui soutiennent la voûte porte un bout de chaîne, et la pierre semble comme usée par le frottement; c'est là, dit-on, que l'infortuné Bonnivard fut

attaché six longues années (1). Cependant une autre tradition contradictoire indique les traces de ses pas sur le roc qui forme le plancher, ayant coutume de se promener de long en large pendant cette longue captivité. Un grand nombre de voyageurs ont gravé leurs noms sur le pilier, et entre autres lord Biron. Par une brèche à la muraille, on entre dans un autre cachot d'environ dix pieds en carré : la brèche fut faite par un prisonnier qui cherchait à s'échapper; mais ne pouvant aller plus loin, il fut repris, et finalement mis à mort. Pendant sa longue détention, il avait couvert les murs de son étroite prison de dessins historiques, dans le goût du Perugin, lesquels semblent indiquer l'époque où il vécut. Curieux d'en savoir davantage, nous avons pressé de questions notre cicérone à moustache. Le nom? il n'en savait rien. La date? *Monsieur, il y a bien mille ans!* Un autre soldat qui tenait la chandelle, observant l'air d'incrédulité avec lequel nous accueillions cette réponse, dit tout de suite : *Ah! que non, il y a cinq cents ans!* Voilà une anecdote sur laquelle les historiens trouveront quelque chose à redire; mais les poètes s'en accommoderont fort bien. On voit en grosses lettres, sur la façade du côté du lac, les mots *Liberté* et *Patrie*, avec

(1) Chap. 30, vol. II.

la date 1815. Je ne saurais m'empêcher, lorsque je rencontre ces mots-là ainsi affichés, de soupçonner qu'il y a fort peu de l'une, et que l'autre court quelque danger. C'est dommage que le canton de Vaud, qui certainement fait exception à la règle, conserve ainsi en 1817 le style de 1793.

De retour à Vevay nous sommes allés à Lausanne en trois heures, par une excellente route, mais si étroite que deux voitures ne s'y croisent pas sans précaution, et les célèbres vignobles de Lavaud, qu'elle traverse, ont trop de valeur pour qu'on remédie volontiers à ce défaut de largeur : un arpent de vigne d'environ quarante mille pieds carrés se vend quinze mille francs de France; toutes les propriétés sont encloses de murs, et l'on voit à peine un arbre ou un brin d'herbe. Lausanne est située fort au-dessus du lac, et jouit par conséquent d'une belle vue; autrement c'est une vieille petite ville bâtie et percée comme elles le sont toutes. Jugeant par ce que l'on voit du grand chemin, nous n'aurions pas supposé que ses environs eussent d'autres beautés pittoresques que le point de vue; mais il n'en est pas ainsi, pour peu qu'on s'éloigne du lac où les vignes gâtent tout. De la terrasse sur laquelle la belle cathédrale gothique de Lausanne est bâtie, on voit ordinairement par-dessus les montagnes de

Meillerie jusques aux Hautes-Alpes; mais quoique l'état de l'atmosphère eût bien changé depuis hier, elles étaient encore invisibles. Au lieu d'un paysage sans couleur, sans ombres et sans caractère, celui d'aujourd'hui est à la tempête. Les rochers de Meillerie sont, à la lettre, noirs comme de l'encre, et de plus, saupoudrés de neige.

6 *août*. — Il a plu à verse toute la nuit, et nous espérions jouir aujourd'hui d'une plus belle atmosphère; mais le voile blanchâtre a repris sa place et nous a empêchés de jouir du célèbre point de vue au-dessus de Lausanne, appelé *le Signal;* on n'apercevait que le lac, la grande vallée à droite et les toits rouges de ses nombreuses maisons de campagne. La belle forêt derrière le Signal nous a dédommagés de la peine d'avoir monté si haut (cent cinquante ou deux cents toises); et nous nous réservons de mieux voir les environs de Lausanne une autre fois.

La maison de Gibbon est un des principaux objets de curiosité de cette ville, et le propriétaire actuel en souffre un peu; il a cependant bien voulu nous en faire les honneurs. L'appartement principal, à présent un comptoir, a dû être agréable; mais la terrasse dont Gibbon fait tant d'éloges, longue de quarante toises sur cinq tout au plus, sablée, dénuée d'ombre, donnant

sur un verger qui cache la vue, n'est qu'une grillade, et le petit cabinet où l'historien écrivit les dernières lignes de son grand ouvrage sur le *déclin de l'empire romain*, décline lui-même et tombe en ruine. L'illustre auteur n'a pas laissé ici des souvenirs qui lui soient favorables; il passe pour avoir été minutieux, exigeant, rapportant tout à lui-même, et ce *lui*, un être assez repoussant. Un voyageur anglais, en rendant compte au public de M. Gibbon, avait dit de lui des choses assez offensantes; mais celui-ci les lui pardonna toutes en faveur de l'erreur où il était tombé, en rapportant que l'historien montait à cheval, ce qu'il aurait bien voulu pouvoir faire.

On sort de Lausanne sur la route de Genève par une avenue d'énormes tilleuls, traversant auprès du lac le site du vieux Lausanne ou Lousonne (le *Lausonium* des Romains), à près d'une demi-lieue de la ville, comparativement moderne. Il y a treize cents ans que Lousonne fut balayée dans le lac, par une énorme vague partie de sa rive opposée, immédiatement après la chute de la montagne de Tauretunum, près de Meillerie, quoiqu'à cinq lieues de distance en ligne directe. Il ne resta, dit Loys de Bochat, que quatre maisons de *Lousonne*, et toutes les autres villes et villages des bords du lac éprouvèrent le même sort. On trouve encore sur ce

site des traces de l'antiquité. De Lausanne à Morges, et jusqu'à la rivière d'Aubonne, le rivage du lac, moins propre à la culture de la vigne, est par cette raison plus agréable.

Le château du Prangin, entre Morges et Nion, a été habité par Joseph Bonaparte, et lui appartient encore : ses hautes terrasses, sa façade étendue et régulière, lui donne de loin un air antique et noble et d'assez bon goût; les apparences sont trompeuses à tous égards. Son premier propriétaire fut un nouveau riche agioteur du système de Law; son dernier fut un prince nouveau; et quand on en approche, on trouve des plantations nouvelles d'arbres maigres et tondus, un parterre et des vignes presque sous les fenêtres; l'intérieur présente un labyrinthe de dégagemens qui ne mènent à rien. Les mœurs de la cour de Prangin n'étaient pas en bonne odeur dans le voisinage.

Coppet, long-temps habité par M. Necker et sa célèbre fille, leur sert à présent de tombe commune; c'est un lieu consacré. Après la perte irréparable que la famille vient de faire, la présence d'étrangers ne saurait qu'être incommode; et nous nous sommes seulement permis de jeter en passant un coup d'œil sur les jardins, c'est-à-dire sur une promenade très pittoresque formée de quelques arbres antiques, le long d'un ruisseau; le reste est peu de chose.

La mort de madame de Staël a, pour le présent, désarmé ses détracteurs, ou les a au moins réduits au silence : on ne paraît plus se souvenir que de son enthousiasme pour le bien et pour ses amis, de son caractère généreux et prompt à pardonner, de sa conversation brillante, de son génie. La place de cette femme extraordinaire est déjà marquée parmi les plus grands écrivains de tous les siècles, parmi les plus fidèles historiens du cœur humain, et ceux qui ont le mieux connu les sentimens divers et les passions qui l'agitent. Elle a pu manquer de connaissances positives, et souvent parler de choses qu'elle n'avait pas suffisamment étudiées; son imagination l'emportait quelquefois, mais ses erreurs mêmes, toujours généreuses, annonçaient encore de la grandeur d'âme et des sentimens élevés.

J'avais vu madame de Staël enfant, et je l'ai connue sur son lit de mort; les années intermédiaires ont été passées dans un autre hémisphère, aussi loin que possible de l'ordre de choses où elle a vécu. Jeté de nouveau, après un si long éloignement, au milieu d'un monde auquel je suis et demeurerai étranger, je n'ai fait qu'entrevoir cette femme célèbre; je l'ai entendue un moment, ainsi que je l'avais lue, en homme de l'autre monde, sans préventions de temps, de lieu ou de personnes, ainsi que la postérité la

verra. Peut-être me sera-t-il permis, à ce titre, d'en dire un mot de plus.

Comme écrivain, le plus grand défaut de madame de Staël, peut-être le seul, était une excessive ambition d'éloquence, qui ne laisse pas un instant de repos à ses lecteurs; chaque phrase est chargée, à couler bas, de philosophie, d'enthousiasme et d'esprit : cette fécondité d'idées et d'images, cette richesse d'expression, sont sans redondance et sans prolixité; et si l'on voulait traduire ses idées en style plus simple et plus clair, tentation qu'on éprouve quelquefois en la lisant, telle est la force, l'harmonie et la beauté sans égale de ses tournures, lorsqu'une fois on en a saisi le sens, qu'oubliant l'effort qu'il a fallu faire pour y parvenir, on finirait par n'y rien changer. J'entends dire que le style de madame de Staël n'est pas français : en serait-on surpris ? Rousseau, suivant les mêmes juges, avait aussi le style *réfugié!* Notre langue et notre littérature, usées comme la vieille monnaie, ne présenteront bientôt plus qu'une surface polie, dont l'empreinte aura totalement disparu. Toute originalité en est bannie aussi complétement que la nature l'est de nos jardins; et le style *légitime,* en compartimens et tiré au cordeau comme nos parterres, ne saurait s'écarter de l'allée droite et de la platebande! Ainsi entravés de règles et chargés de

fers que nous nous sommes forgés, on nous voit réduits, que l'on me passe le paradoxe, à chercher l'originalité dans des traductions. N'est-il pas étrange que le même peuple qui, pendant vingt-cinq ans, s'est joué des formes établies, et des précédens en matiere de lois et de gouvernement, n'ait jamais osé faire, en littérature, un seul pas sans y être autorisé par l'usage, et veuille toujours soumettre le génie à cette légitimité dont il fait si peu de cas en politique ?

Madame de Staël n'existait que par la conversation ; elle n'était heureuse que dans une société nombreuse, oisive et causeuse, dans celle de Paris enfin, où l'esprit et les mots heureux font une fortune brillante et rapide, où elle pouvait être entendue mieux que partout ailleurs, et jouir de ses avantages dans leur plénitude. L'attrait irrésistible de cette société se rapportait presque en entier à elle-même; c'était une passion fougueuse de jouissances d'esprit, mais où il entrait peu d'estime pour son objet. Ambitieuse de toute espèce de vanité, si je puis m'exprimer ainsi, pour le moins autant que de toute espèce de gloire, elle aurait peut-être eu de la peine à ne pas sacrifier l'une à l'autre : par exemple, elle aurait donné tout son esprit pour le plaisir d'être noble ou d'être belle. Cependant il y avait dans

ce délire tant de franchise, si peu d'affectation, le moi supérieur perçait tellement à travers l'autre moi, qu'elle ne cessa jamais d'être aimable et respectable dans ce qui aurait exposé toute autre qu'elle au blâme et au ridicule.

Cette ambition d'éloquence, si remarquable dans les écrits de madame de Staël, l'était beaucoup moins dans sa conversation; il y avait plus d'abandon dans ce qu'elle disait que dans ce qu'elle écrivait; parce que, causant sans travail, l'inspiration était un plaisir, et le plaisir une inspiration. Dans la conscience de son génie, elle s'y abandonnait comme la Pythie, étonnée elle-même des oracles qu'elle rendait: sans y songer, elle était tous les soirs dans la société cette Corinne qu'elle a vainement voulu faire *parler* dans un livre d'ailleurs si plein de talent, l'entraînement n'allant pas jusqu'au bout de sa plume, et le travail faisant taire l'imagination. Il ne faut pas croire que, toute entière à la jouissance personnelle, elle ne s'occupât que d'elle-même; elle écoutait très volontiers les bonnes choses, admirait et applaudissait de tout son cœur; elle faisait plus, elle provoquait les paresseux et les timides, et voulait qu'ils eussent aussi leur tour: *Qu'en pensez-vous?* disait-elle alors avec l'accent de la bonté; se souvenant, au milieu de son triomphe, que peut-être vous seriez bien aise d'avoir

le vôtre aussi. Sans aucune aptitude moi-même, ni goût pour ce genre de combat, je me souviens que ces paroles encourageantes me furent, et bien en vain assurément, adressées deux ou trois fois. Je ne sais si, parmi les qualités caractéristiques de madame de Staël, la bonhomie ne tenait pas le premier rang.

Il existe une multitude d'anecdotes de la jeunesse de cette femme célèbre, sur sa maladresse naturelle, sur les erreurs dans lesquelles sa vue courte, son caractère confiant, l'énergie de ses affections, la faisaient tomber; ainsi que sur les mauvais tours que lui jouaient ceux qui se sentaient sur elle l'avantage des qualités opposées. L'envie de nuire ou la tentation de faire de l'esprit aux dépens d'une personne supérieure, ont ensuite ajouté de nouvelles circonstances, et favorisé la circulation de ces anecdotes; elles étaient répétées avec complaisance par nombre de personnes de sa société, lesquelles, ne sachant voir d'elle que ce qui descendait à leur niveau, donnaient, sans s'en douter, la mesure de leur propre caractère; car, s'il est vrai qu'il n'y ait pas de héros pour son valet de chambre, cela veut seulement dire que le valet n'est pas un héros.

Pendant que nous étions à Coppet, nous nous souvînmes d'une anecdote qu'un ami intime de madame de Staël (M. de Bonstetten) nous

avait racontée; il avait vingt-cinq ans, lorsqu'elle n'était encore qu'un enfant de beaucoup d'esprit. Se promenant un jour à la campagne chez M. Necker (c'était à Saint-Ouen près de Paris), il se sentit tout à coup frappé d'une baguette, et, se retournant, il vit derrière un arbre la petite espiègle qui lui criait : *Maman veut que je me serve de la main gauche, et j'essayais!* On sait que sa mère lui imposait beaucoup, et qu'elle était au contraire très à son aise avec son père, et l'idolâtrait. Un jour que madame Necker était sortie de table la première, et avait quitté l'appartement, la petite, bien sage jusqu'alors, prend sa serviette, et la jetant à la tête de son père, court à lui de l'autre côté de la table, et se précipitant à son cou, sut étouffer, par ses caresses, la réprimande qu'elle aurait pu mériter. Lorsque trente ans après, madame de Staël, à Paris, rivalisait de pouvoir avec Bonaparte lui-même, menacé de sa conversation et la menaçant de l'exil, M. Necker recevait de sa part, toutes les semaines, un gros paquet (pas par la poste, il faut le croire) qu'il jetait au feu après l'avoir lu. M. de Bonstetten à qui il était communiqué, nous a assuré que rien de ce que madame de Staël a publié n'égalait l'esprit, la force et l'éloquence de cette correspondance secrète, et la perte qu'un excès de précaution a occasionnée lui cause encore

des regrets. On ne se douterait pas que M. Necker eût eu l'esprit satirique, tourné à la plaisanterie, et à ce que les Anglais appellent *dry humour*. Nous tenons de la même source qu'il avait écrit plusieurs pièces de théâtre fort comiques, mais les jeta au feu, lorsqu'il fut appelé au ministère, par déférence pour les bienséances de son nouvel état.

10 *août*. — Une nuit passée à l'hôtel des Balances ne nous a pas fourni tout-à-fait assez de matériaux pour rendre compte de Genève, et peut-être devrais-je me dispenser de dire que la première impression n'a pas été très favorable. Partis ce matin pour Chamouni, nous voici arrivés à Bonneville. Cette partie de la Savoie présente une vallée fertile, encaissée de montagnes sauvages, et arrosée par l'Arve, torrent qui fait souvent beaucoup de mal. Bonneville est une assez jolie petite ville.

11 *août*. — Le pays, jusqu'à Saint-Martin, s'est montré encore plus beau qu'hier, et décoré de plusieurs magnifiques chutes d'eau, telles que le *Nant-d'Orli* et le *Nant-d'Arpenas;* les rochers de celle-ci présentent une stratification tourmentée extrêmement remarquable. Sous prétexte de mauvais chemin, on ne souffre pas que les voyageurs aillent plus loin avec leurs voitures ; et s'ils refusaient de se servir des chars-à-banc du pays, qu'on leur loue, il pour-

rait bien leur en mésarriver. Les maisons ne semblent pas inférieures à celles de la Suisse, et cependant le peuple a l'air misérable au dernier point; maigre, chétif et goîtreux. C'était jour de marché, et l'on ne vit jamais un tel assemblage de laideur et de pauvreté. Nous remarquâmes avec plaisir que les enfans avaient beaucoup meilleure apparence que leurs pères et mères; ainsi la dégénération n'est pas encore héréditaire.

Nous aurions dû avoir aujourd'hui des vues magnifiques du Mont-Blanc; mais la chasse aux montagnes, comme celle aux perdrix et aux lièvres, n'est pas toujours heureuse, et notre gibier s'est tenu clos et couvert tout le jour dans les nues. Près de Servoz on traverse la vaste étendue d'un éboulement qui eut lieu il y a soixante-dix ans; il paraîtrait qu'une moitié de la montagne (composée de schiste) s'est affaissée, laissant l'autre debout comme une muraille. Le *Nant-Noir*, torrent furieux, se fait jour comme il peut à travers les débris d'ardoise, et les couvre d'écume. Après avoir pris une heure de repos dans la vallée de Servoz, nous avons commencé à monter l'arète qui la sépare de la vallée de Chamouni, et à travers laquelle l'Arve s'est frayé un passage ténébreux; on l'entend plutôt qu'on ne la voit au fond de l'abîme; les rochers y tombent sans

cesse, ils s'y brisent, ils s'y rongent par leur action réciproque, ainsi que par celle des eaux, et sans cesse poussés, arrivent enfin dans les vallées, où chaque inondation dépose leurs débris : c'est un moulin à rochers.

Ces hauteurs étaient couvertes de champs bien cultivés et de riantes demeures ombragées d'arbres : les cerises et les fraises y étaient en abondance; on nous en offrait de tous côtés. Une *avalanche en poussière* (j'ai expliqué ailleurs les différentes dénominations d'avalanches) emporta, l'hiver dernier, une maison dont les débris sont encore visibles. De toute la famille enveloppée dans ce désastre, le mari, la femme et quatre enfans, deux seulement de ces derniers survécurent. Un grand abattis dans la forêt voisine marquait le passage de l'avalanche.

On pourrait comparer la vallée de Chamouni à une longue rue si étroite (un demi-quart de lieue de largeur seulement, sur six lieues de longueur), en comparaison des édifices gigantesques rangés de chaque côté, que la vue ne peut guère atteindre plus haut que le premier étage. Le plus considérable de ces édifices élevés par la nature, est le Mont-Blanc à droite; sa façade, haute de dix-neuf cent soixante-trois toises au-dessus de la vallée de Chamouni, elle-même cinq cents toises au-dessus de la mer, prend la moitié de la longueur de la rue; le

Breven vis-à-vis, et d'autres montagnes, forment l'autre côté de cet alignement colossal, jusqu'au col de Balme qui le termine. Nous contemplions, avec étonnement, les massifs semblables à d'énormes contreforts qui étayent le corps principal du Mont-Blanc, et paraissent faire partie de l'enveloppe calcaire de notre globe, relevée contre la masse granitique qui s'est fait jour à travers cette enveloppe en la brisant. Ces massifs, moins droits que le reste de la montagne, offrant aux racines de nombreuses crevasses, des saillies en corniches, et de la terre végétale, sont couverts d'arbres en zones distinctes : la première, de chênes, d'érables, etc. ; la seconde, de sapins ; la troisième, de mélèses ; les unes au-dessus des autres, et portant leurs ombrages jusque dans les nues. L'intervalle entre chacun des massifs est rempli de glace, descendant du sommet de la montagne jusque dans la vallée : il y a six ou sept de ces *vomitoires* du grand glacier à distances inégales ; ceux du Taconay et des Bossons, avant Chamouni, au-delà ceux de Montanvert, des bois (le plus considérable de tous), d'Argentière et de la Tour. L'énorme masse de neige accumulée sur la tête et les épaules du géant des Alpes, et qui lui descend jusqu'à la ceinture, changée en glace par la seule pression qu'elle exerce sur elle-même, tombe irrégulièrement jusqu'à

ses pieds le long des intervalles dont j'ai parlé. L'hiver dernier a été doux et pluvieux par toute l'Europe; mais la pluie est toujours de la neige sur les hautes montagnes, et c'est son accumulation au sommet, non l'intensité du froid, qui détermine les progrès du glacier à la base. Au surplus, ces usurpations ne sauraient être permanentes, le principe de dissolution s'augmentant dans une proportion de plus en plus grande, à mesure que la glace descend. L'existence des *moraines* ou accumulations de pierres, bien au-delà des bornes actuelles des glaciers, et les arbres de quelques siècles dont elles sont couvertes, prouvent suffisamment que ces glaciers se sont autrefois avancés plus loin qu'à présent. Toutes ces considérations ne consolent cependant pas les propriétaires qui ont bâti des maisons et défriché des champs trop près de la frontière ennemie, et se voient enlever les fruits de leur industrie. La glace, par une action irrésistible autant que lente, pousse devant elle d'énormes quartiers de rochers, courbe ou brise les plus gros arbres, et passe par-dessus. Ce n'est point un champ de glace; à peine y a-t-il quelques parties de sa surface dans un plan uniforme. Hérissée d'angles et de pointes, on dirait de ces forêts de piques des bataillons de l'antiquité. Tout au bas du glacier les masses renversées prennent les formes les

plus bizarres : ici c'est une caverne, là un vaisseau naufragé; plus loin on croit voir la gueule ensanglantée de monstres dévorans, car certaine terre ferrugineuse que la glace entraîne, délayée lorsqu'elle fond, coule avec elle et la barbouille de rouge. Ces fragmens méconnaissables à la fin, tant ils sont couverts de boue et de corps étrangers, présentent cependant, lorsqu'on les brise, une glace brillante, ramifiée comme le corail. Des ruisseaux couleur d'eau de savon sortent en bouillonnant de dessous la glace, et s'ouvrant de nouveaux canaux à travers champs, répandent la destruction bien plus loin que le glacier. Les malheureux expropriés, en groupes mélancoliques, regardent sans rien faire, racontent leur triste histoire, et mendient, le certificat de leur commune à la main. Je fis remarquer aux guides que la glace fondait rapidement sous les feuilles de sapin et autres corps de couleur foncée, et qu'il serait aisé de la noircir de fumée en allumant près du glacier et du côté du vent, de petits feux de branchages et de feuilles mortes; ce qui accélérerait assez la fusion pour arrêter les progrès du glacier qui, après tout, sont peu de chose dans une année; ils ont paru le croire, mais ils n'en feront rien.

Tout ce que les glaciers n'envahissent pas est enchanteur; la verdure du printemps, ici fort

tardif, règne encore dans cette vallée, où pourtant la végétation est très active; nous observâmes des plantations de pois qui avaient huit pieds de hauteur; les grains, les pommes de terre, le foin, tout annonçait une ample récolte. L'Arve grossie par tous les glaciers, roule ici, comme à sa jonction avec le Rhône, des flots blanchâtres, qui renferment dans leur limon quartzeux un principe de fertilité dont les belles eaux du Jura sont privées. Partout où l'on peut faire reposer l'eau des glaciers, on obtient de bonnes récoltes.

12 *août*. — Le point du jour nous a trouvés prêts pour l'attaque du Breven, les dames montées sur leurs mules, et les hommes le bâton ferré à la main. C'est un instrument réputé de première nécessité dans les montagnes, et qui a un certain air de glacier fort attrayant: nécessaire quelquefois, il m'a cependant paru plus embarrassant qu'utile; et l'on peut faire un meilleur usage de ses mains, en s'appuyant contre les rochers et saisissant tout ce qu'on trouve à sa portée. (1)

Un voyageur, un voyageur pittoresque au

(1) Les guides vous conseillent d'appuyer le bâton non sur le bord du précipice, mais du côté opposé, vers lequel vous devez pencher votre corps, afin qu'un faux pas soit moins dangereux.

moins, ou supposé l'être, ne saurait approcher de Chamouni sans tomber dans des embuscades de guides. Quelques lieues à l'avance, vous rencontrez sur la route des montagnards qui trouvent moyen d'entrer en conversation, paraissent au fait de tout, répondent à vos questions d'une manière satisfaisante, et finalement vous apprennent qu'ils sont guides de leur métier, lorsqu'il est devenu impossible qu'ils ne vous guident pas. D'ailleurs comment résister à un *Balma*, un *Paccard*, un *Cochat*, un *Coutet*, lorsqu'on a lu M. de Saussure qui a rendu ces noms et une vingtaine d'autres, illustres? Nous avions avec nous, sur le Breven, trois de ces vétérans qui, pour cinq francs par jour, grimpaient, guidaient, causaient du matin au soir: l'un d'eux, *Jacques Balma*, dit *des Dames* (1), à cause du soin tout particulier qu'il prend de

(1) Ce ne fut point M. de Saussure qui le premier monta sur le Mont-Blanc; Jacques Balma, mais non, je crois, celui dont il est ici question, l'entreprit le premier et tout seul, en 1786, et fut en grand danger de périr de froid, ayant passé la nuit sans abri près du sommet. Il y parvint l'année suivante, accompagné du docteur Paccard, de Chamouni; et en 1788, M. de Saussure suivit ses traces, accompagné de vingt-quatre guides. Jacques Balma, dit *des Dames*, était de ce nombre. Beaucoup de personnes ont depuis entrepris ce périlleux voyage; quelques unes ont réussi, d'autres y ont perdu la vie, ou ont été grièvement blessées.

celles qui le choisissent pour chevalier, nous donna à notre retour une preuve d'agilité et de *crânerie*, peu commune à l'âge de plus de soixante ans. Quelques jeunes gens en course de botanique aperçurent une fort belle et rare plante (*Saxifraga pyramidalis* était, je crois, son nom) qui fleurissait en apparence hors de toute atteinte, sur des rochers inaccessibles; l'ayant fait remarquer à Jacques Balma, celui-ci observe un moment, ôte ses souliers, et plaçant un pied ici, une main là, saisissant une branche avec ses dents, s'élançant d'une saillie à une autre comme un chamois, ou rampant comme un serpent parmi les pierres et les broussailles, sans hésiter un moment, sans regarder une seule fois en arrière, parvient à la belle fleur pyramidale, et la jette à ses nombreux admirateurs; mais ce n'était pas tout, une autre fleur se montrait encore dans une situation beaucoup plus difficile, plus élevée, plus inaccessible encore; un autre laurier attendait Balma; il s'élance pour l'atteindre; tous les guides d'une commune voix lui crient de s'arrêter, nous joignions nos prières aux leurs; mais en vain. Afin de ne pas paraître encourager cette folie, nous tournâmes le dos pour nous éloigner; mais bientôt une exclamation générale attira de nouveau nos regards. En équilibre sur sa poitrine, et la jambe tendue à travers un pré-

cipice qui le séparait de la fleur, il la cueillait avec ses doigts de pied! Je ne sais comment il redescendit, mais dans un instant nous le vîmes à nos côtés, son sac sur le dos, et pas seulement essoufflé. Lorsque le soir, à souper, je vis ce courageux vieillard derrière ma chaise, j'en étais mal à mon aise; car il me semblait qu'il n'était pas à sa place. Jacques Balma est né gardeur de chèvres; on le dit moins instruit que bieu d'autres guides, mais il a en lui ce que toute l'instruction du monde ne saurait donner, ce principe des grandes choses, soit bonnes, soit mauvaises, la volonté persévérante et le mepris du danger.

A cinq cents toises au-dessus de Chamouni, il y a, sur le Breven, un chalet où les voyageurs peuvent se procurer du lait, du feu, et le misérable abri d'un toit en ruine; car les chalets de la Savoie sont bien inférieurs à ceux de la Suisse. Le Mont-Blanc tout entier se voit d'ici parfaitement; on n'a par conséquent pas besoin d'aller jusqu'au sommet du Breven, excepté *pour la gloire*, comme Jacques Balma. *Pour la gloire* donc, tous ceux qui avaient quelque réputation à soutenir se mirent en route avec deux guides. Il n'y a pas d'abord de difficulté: le premier champ de neige est fort rapide et glissant; mais, avec des précautions, surtout celle d'accompagner chaque pas d'un

coup de pied qui enfonce la croûte dure, on monte fort bien, même sans bâton ferré. A la cheminée, passage difficile, les guides se consultèrent; on ne l'avait pas encore passée depuis le printemps. Nous aurions pu tourner ce passage par un autre champ de neige-glace; mais il paraissait plus rapide encore que le premier et plus glissant : ainsi il fut décidé que l'on passerait par la cheminée, escaladant, pour en approcher, un endroit assez difficile. On trouve une grande cavité du rocher, pleine de glace qui se fond dans le courant de l'été, commençant par la circonférence en contact avec le rocher, de manière qu'il y avait déjà un intervalle de deux pieds environ entre les deux. S'appuyant le dos contre la glace, et travaillant des pieds, des mains et des genoux contre la paroi du rocher, à la manière des ramoneurs, on se glisse sans grande peine jusqu'au sommet (vingt-cinq ou trente pieds), en moins de cinq minutes. Le champ de neige, que nous trouvâmes là, n'était pas rapide; il nous conduisit à la dernière rampe, composée de débris de schiste entassés et fort glissans, quoique sans neige, le vent l'ayant sans doute emportée. L'aspect du Mont-Blanc n'était pas très différent de celui dont nous avions joui du chalet; seulement sa cime principale, la *bosse du dromadaire*, était vue moins en raccourci; on

y distinguait clairement, sur le fond bleu-noir d'un ciel sans nuage, les tourbillons de neige, soulevés par la violence du vent, qui soufflait aussi avec une grande force sur le Breven. Nous suivîmes des yeux, pendant quelques minutes, une feuille de gros papier qu'il nous emportait, et la vîmes tomber dans un endroit que nous ne pûmes ensuite atteindre à la descente en moins de deux heures.

La vue dont on jouit du Breven est, sans doute, une des plus extraordinaires qui soient au monde. Placé en face et à mi-hauteur du Mont-Blanc, à égale distance par conséquent de son sommet et de sa base, assez loin pour embrasser, d'un coup d'œil, tout l'ensemble, assez près pour distinguer tous les détails; on a devant soi le portrait en pied de la plus haute montagne de l'Europe, qui semble là tout exprès pour vous. La route à suivre pour arriver au sommet, est très apparente, et l'on ne perdrait pas de vue un moment ceux qui auraient entrepris d'y monter. Les contre-forts de verdure dont j'ai déjà parlé, s'élevaient à intervalles jusqu'au tiers ou la moitié de la hauteur du Mont-Blanc; tout le reste était de glace, descendant jusqu'à la base. Lorsque nous montions sur le Breven, et jusqu'à moitié chemin du chalet, nous ne pouvions nous retourner et regarder le colosse, sans sentir comme s'il

allait tomber et nous écraser; nous éprouvâmes tous cette sensation pénible, qui forçait d'en détourner les yeux; mais à mesure qu'on s'élevait, elle semblait perdre de sa force, l'étendue au-dessous de l'œil contrebalançant l'impression de celle au-dessus. Du haut du Breven, les glaciers du Buet se montraient à la même distance au nord que le Mont-Blanc au sud, la vallée de Chamouni et celle de Servoz paraissaient comme sous la main. Les guides indiquaient, du côté de Servoz, le tombeau élevé au Danois Eschen, qui périt le 7 août 1800, pour s'être, *au mépris de son guide*, aventuré sans précaution sur le glacier de Buet. M. Ébel raconte ainsi sa tragique histoire : « M. Eschen (1) qui était toujours à quelques centaines de pas en avant, disparut tout à coup, lorsqu'ils furent arrivés sur le glacier; M. Simschen (son compagnon) et le guide, se hâtèrent de rebrousser chemin pour chercher du secours, et la nuit même quatre hommes partirent de Servoz; ils trouvèrent l'infortuné Danois dans une fente du glacier, à cent pieds de profondeur. Il était debout, les bras au-dessus de sa tête, et entièrement gelé. »

(1) Connu en Allemagne par une bonne traduction d'Horace en vers; il avait vingt-deux ans lors de sa fin tragique.

La descente du Breven sur les champs de neige n'est pas tout-à-fait exempte de danger, mais elle est moins fatigante. Les guides glissaient debout, un peu appuyés en arrière sur leur grand bâton qu'ils tenaient ferme sous le bras gauche, et dont la pointe ferrée, déchirant la croûte de neige glacée, rallentissait leur mouvement à volonté, et le dirigeait vers la droite ou vers la gauche, comme le gouvernail d'un navire ou la queue d'un oiseau. Ils traversaient ainsi les champs de neige, ou plutôt les champs de l'air, en Mercures ailés, avec une facilité, une rapidité, une grâce infinie, mais qu'il était plus aisé d'admirer que d'imiter; et il fallut se contenter, en pratique, de glisser modestement sur le derrière, toujours avec le bâton ferré sous le bras, en guise de gouvernail. Quelques uns de nous, effrayés de leur propre vitesse ou des obstacles qu'ils apercevaient de loin, et voulant changer de route ou s'arrêter trop brusquement, eurent le malheur de casser leur bâton (pour le dire en passant, ce bâton devrait toujours être de droit fil, fait d'une tige naturelle, et non scié à travers les fibres du bois); et, comme un vaisseau qui a perdu son gouvernail dans la tempête, ils descendaient à la merci des événemens avec une vitesse désespérante, quelquefois la tête la première, quelquefois les pieds, ou roulaient comme une boule

avec toute la maladresse de la peur; mais les guides les voyant venir, étaient prêts à les recevoir et à les arrêter.

La famille savoyarde du chalet sur le Breven nous parut composée de bonnes gens, fort dévots, mais bien sales, ce qui est le péché originel du pays. Les Savoyards en général aiment les Français, et haïssent les Genevois et les Piémontais : ceux-ci haïssaient tout le monde ; les Piémontais, comme assez mauvais maîtres ; les Genevois, parce qu'ils sont riches et huguenots; les Français, parce qu'ils ont maltraité le pape. Ils nous dirent qu'ils payaient un louis par vache pour la saison, et six francs par tête au propriétaire du pâturage, ce qui est beaucoup moins que dans le pays de Vaud; mais ici la saison est plus courte et l'argent plus rare. Les procédés de la manufacture de fromage sont aussi moins perfectionnés : on y remarque beaucoup de négligence et de malpropreté. Une de leurs chèvres nous suivit par curiosité jusqu'au sommet, et redescendit avec nous, paraissant s'amuser beaucoup de nous voir glisser à la descente, et bondissant de joie à nos côtés. Ces animaux se cassent la jambe quelquefois parmi les rochers, et les bergers la leur remettent avec beaucoup de succès. On nous montra un couloir d'avalanche, uni et rapide, où un cheval,

s'étant aventuré, avait glissé du haut en bas et s'était tué.

L'auberge, à Chamouni, s'est trouvée pleine de chasseurs aux montagnes de toutes les nations, qui se racontaient mutuellement leurs aventures de la journée, et prenaient des informations sur l'état des glaciers et des précipices du voisinage, afin de les affronter le lendemain, tout en se plaignant de ce qu'ils avaient souffert: l'un avait des ampoules au talon, l'autre les genoux rompus; un troisième une courbature; mais d'ailleurs parfaitement heureux, et n'attendant pour recommencer que le point du jour. Au lieu de poursuivre des animaux pour leur ôter la vie, on court après les plantes, les minéraux, les points de vue et les sites pittoresques : c'est assurément avoir fait quelques progrès dans la civilisation.

Le jour suivant, malgré l'apparence de mauvais temps, nous partîmes pour le Montanvert et la *mer de glace;* mais, avant d'avoir fait une demi-lieue, la pluie qui survint engagea les moins zélés à chercher un abri. Jacques Balma lui-même n'était pas encourageant : La montée, disait-il, sera difficile, et arrivés, nous ne verrons rien à travers les brouillards. Enfin, nous revînmes sur nos pas, espérant rire aux dépens de ceux qui auraient fait la course en vain; mais nous

n'eûmes pas ce plaisir; ils nous dirent qu'une éclaircie dans le haut de la montagne leur avait permis de voir la mer de glace parfaitement; et ils s'étaient de plus reposés et chauffés dans le pavillon élevé sur le Montanvert par un M. Desportes, *Envoyé* de France à Genève, dans les temps révolutionnaires, qui a immortalisé son nom et celui de *la nature* en inscrivant l'un et l'autre sur la porte de ce pavillon, d'ailleurs très utile aux voyageurs.

M. R...., militaire lui-même, crut reconnaître l'air du métier dans l'un de nos hôtes (les frères Charlet), et lui demanda s'il avait servi. — Oui, monsieur, quatorze ans. Il avait fait douze campagnes; il était capitaine. Ces communications provoquées nous furent faites tout simplement, sans affecter d'être au-dessus de son état, et sans la moindre jactance. Nous apprîmes encore que, né dans cette maison même, il avait été forcé de joindre l'armée française comme conscrit et très fort contre son gré; qu'une fois là, il avait pris goût au métier, et devait son avancement à ce goût, ayant obtenu ses grades successifs sur le champ de bataille; mais que maintenant revenu dans le lieu de sa naissance, marié et établi, il se trouvait plus heureux qu'il n'avait été de sa vie, et ne se sentait pas la plus légère envie de recommencer. — Où étiez-vous, capitaine, en mars 1815? — A Chamouni, par

pur hasard, répondit-il, ayant obtenu congé pour venir voir mes parens. — Si vous eussiez été en France, qu'auriez-vous fait? lui dîmes-nous en riant. — J'aurais été à Waterloo comme les autres, sans me soucier beaucoup de celui pour qui on y allait! Revenu en France à la demi-solde, notre capitaine se trouvant à Grenoble lors des derniers troubles, fut envoyé avec d'autres en surveillance dans le midi. Las de ma prison, ajouta-t-il, j'ai quitté le métier, et me voilà! Je rapporte cette anecdote, parce que j'imagine que M. le capitaine Charlet offre un bon échantillon de l'armée impériale. Braves soldats, aimant leur métier, assez indifférens sur tout le reste, prêts à servir qui les traite bien, dont l'amitié est aussi aisément gagnée que perdue; mais qui, heureusement, rentrent sans peine dans les divers rangs de la société d'où ils avaient été tirés, et avec lesquels ils conservaient en général des rapports.

Croirait-on que cette vallée de Chamouni soit restée à peu près inconnue, même de ses proches voisins les Genevois, jusqu'en 1741? Le célèbre voyageur Pocock et un autre Anglais, M. Windham, en firent alors la découverte, consignée dans le *Mercure de Suisse* de 1742. Ce fut en 1760 que M. de Saussure visita Chamouni pour la première fois; et son grand ouvrage sur les Alpes, publié quinze ans après,

ainsi que la description des glaciers de Savoie, par M. Bourrit de Genève, rendit le pays si fameux qu'on y vit jusqu'à mille voyageurs dans le cours d'un été : leur nombre à présent est au moins quatre fois aussi grand. Les voyageurs de 1741 avaient une escorte armée; ils campèrent autour d'un feu, et placèrent des sentinelles pendant la nuit! Le nom de Mont-Blanc, tout pauvre qu'il est, n'a été imaginé que de nos jours. La plus haute montagne de l'Europe avait à peine un nom dans le dix-huitième siècle.

A notre retour, nous avons observé, de Saint-Martin, que le Mont-Blanc paraissait beaucoup plus étroit en proportion de sa hauteur que de Chamouni : la masse granitique semble être sortie de la terre à travers une crevasse longitudinale nord-est et sud-ouest, d'où lui vient cette forme aplatie. Je suis bien fâché de voir que le granit du Mont-Blanc soit divisé en couches parallèles, car cela est embarrassant pour la théorie Huttonienne, et tout ce que les autres apparences géologiques ont de favorable s'évanouit auprès de ce fait. Ces couches presque verticales, étant légèrement inclinées au midi, le côté du Mont-Blanc qui regarde l'Italie est nécessairement plus escarpé que celui devers Chamouni. La neige ne peut pas s'y arrêter,

et deux glaciers seulement en descendent; cependant il y a de ce côté-là un sentier praticable, quoique dangereux, par lequel on se rend du *Col-du-Géant* à *Courmayor* en cinq heures.

La vue du Mont-Blanc, le soir, de Saint-Martin, surpassait en splendeur toutes les précédentes, et c'est à l'état du ciel qui crée ou anéantit à plaisir le paysage des montagnes, que nous la devions. Les derniers rayons du soleil brûlaient, qu'on me permette l'expression, dans le sein de ces neiges éternelles, et leur réflexion illuminait encore la vallée long-temps après son coucher; mais n'espérant pas de pouvoir donner quelqu'idée de ce que nous vîmes ce soir-là, je m'abstiendrai d'en parler davantage. Il est malheureusement plus aisé de décrire ce qui se présentait immédiatement sous nos yeux; c'étaient deux crétins tapis dans leur coin, nous observant d'un œil hébêté, et grimaçant un hideux sourire, tandis que notre hôte et notre hôtesse déployaient chacun leur gros goître. Ainsi qu'à Chamouni tous les appartemens de cet hôtel étaient remplis de coureurs de montagnes; et les planchers sans plafond, ainsi que les cloisons de planches, ne laissant rien ignorer de ce qui se passait dans la maison, nous associèrent bon gré mal gré à leur con-

versation et à leur passe-temps jusqu'au milieu de la nuit. Tout ce monde battit aux champs dès le point du jour.

Trois jours passés à Genève ne nous en ont pas appris beaucoup plus sur son compte, et je différerai encore d'en parler jusqu'à notre retour de Lyon, où nous allons. De Genève, au passage du fort l'Écluse, le pays est fort agréable; à droite, le Jura présente des lignes plus variées qu'à l'ordinaire; et de sa base ombragée et bien habitée sortent d'innombrables sources de la plus belle eau, qui vont se perdre dans le Rhône, au-delà duquel les Alpes se montrent dans le lointain. La perte du Rhône dans cet endroit a peut-être plus de célébrité qu'elle n'en mérite; lorsque les eaux sont hautes, comme à présent, le canal souterrain ne suffisant plus, elles coulent au-dessus, aussi-bien qu'au-dessous, et la perte du Rhône est perdue pour les spectateurs. Ce fleuve, qui de Genève ici a deux cents pieds de largeur, se trouve tout à coup réduit à trente, et même dans quelques endroits à quinze, sa profondeur et sa rapidité augmentant en proportion. Il mine les rochers entre lesquels il est encaissé, lesquels en s'affaissant ont fait voûte, et le couvrent l'espace d'environ soixante pas, à peu près, comme aux bains de Pfeffers. La route continue de présenter des aspects très pittoresques, jus-

qu'à Cerdon et au pont d'Ain; le petit lac de Nantua, et ses verts pâturages en pente douce, rappellent tout-à-fait l'Écosse, et nous nous imaginions presque voir sur le penchant des pâturages des bergers en brodequins, les genoux découverts et le corps enveloppé de leur draperie bigarrée, pressant du bras la cornemuse et faisant retentir les montagnes de ses accens sauvages et doux. Du pont d'Ain à Lyon, le paysage s'enlaidit à chaque pas, et l'on n'est soulagé qu'auprès de cette ville de l'ennui des tristes guérets de la Bresse par la vue du Rhône et de ses ondes bleues. On a peine à croire que ce soit le même fleuve, si étroit au passage de l'Écluse, qu'on pourrait presque le franchir d'un saut. L'entrée de Lyon, par le quai Saint-Clair, est magnifique; mais l'intérieur sombre, sale et pauvre, y répond mal. La place de Bellecour, que j'avais vue magnifique, détruite pendant les fureurs de la révolution, a été rebâtie sous Bonaparte, mais dans un bien mauvais goût d'architecture. M. T. à qui nous étions recommandés, a eu la bonté de nous conduire au célèbre hôpital de Lyon, le seul en France, il y a trente ans, qui ne fût pas dans un état barbare. Malgré la chaleur, les salles spacieuses et aérées n'avaient aucune odeur, et la propreté la plus scrupuleuse se faisait remarquer partout. On y reçoit, année commune, quinze mille malades

qui y séjournent l'un dans l'autre vingt-un jours; il en meurt un sur onze. Les malades, seuls dans leurs lits, sont soignés par des sœurs de la charité, qui, jeunes encore la plupart lorsqu'elles embrassent cet état, mais sans vœu que les lie, persévèrent néanmoins jusqu'à leur mort à remplir les devoirs rigoureux qu'elles se sont imposés; leur nombre est de cent cinquante; elles sont habillées d'une étoffe de laine brune, ont du linge fort propre, et quarante francs par an pour leurs menues dépenses. Chacune veille une fois par semaine, et le jour suivant est leur seul jour de repos. Lorsque, pendant le siége, les boulets de canon battaient la muraille et traversaient les fenêtres, aucune n'abandonna son poste. Les différentes salles aboutissent au magnifique dôme; un autel isolé s'élève au milieu de son parvis de marbre: l'effet est imposant au-delà de tout ce qu'on pourrait concevoir; il l'est par le contraste même de ces lits de douleur occupés par des malheureux, dénués de toute ressource, sans consolation, sans espoir, livrés à la charité publique; et de ce dôme majestueux, de cet autel, de cet espace immense, de ces femmes bienfaisantes qui le traversent jour et nuit. L'idée de haute protection et de secours divin s'empare de votre esprit; cette magnificence vous semble l'image vivante de la Providence même; elle jette un rayon

d'espérance, une ombre de consolation dans le cœur du malheureux qui s'en voit l'objet; et certes ce n'est pas là un vain luxe.

Malgré l'atrocité des coups de canon sur l'hôpital, pendant le siége révolutionnaire (les murailles en portent encore les honteuses marques), les biens de l'hôpital, principalement immeubles, ne furent pas saisis, et ses revenus se montent encore à cinq cent mille francs, à quoi le gouvernement ajoute deux cent cinquante mille francs annuellement : cet établissement est dirigé par vingt administrateurs qui servent cinq ans. Il en sort quatre annuellement; les nouveaux membres sont élus par les anciens, et confirmés par le gouvernement; ils déposent une somme considérable qui leur est rendue à la fin de leur service, auquel ils consacrent beaucoup de temps, sans aucun émolument. Lors de la révolution, les administrateurs furent remboursés en assignats. Le président, qui avait déposé 500,000 francs, et avancé 300,000 francs de plus pour le service, perdit tout. Anciennement ces administrateurs recevaient des *lettres de noblesse;* elles étaient sans doute *noblement* acquises.

Les protestans possédaient autrefois un lieu de sépulture dans l'enceinte de l'hôpital; on en a fait un jardin botanique, attaché à la pharmacie : lorsque nous le vîmes, le soleil

brillait sur la verdure. Malgré l'intervalle des temps et les changemens qui se sont faits dans ce lieu, je me suis suffisamment rappelé les localités, pour retrouver l'endroit même où, trente ans auparavant, j'avais vu déposer le cercueil d'une personne qui m'était bien chère, et j'ai remercié du fond du cœur celui qui avait planté l'arbre qui le couvre de son ombre.

L'hôpital des enfans trouvés, près de celui-ci et sous la même administration, semble être un modèle en ce genre. Après les premiers soins donnés dans la maison aux malheureux petits êtres qu'on y reçoit, ils sont confiés à des paysannes de bonne réputation qui viennent les recevoir; l'établissement leur paie 50 francs pour la première année, et graduellement moins, jusqu'à l'âge de neuf ans, où l'établissement ne paie plus rien, mais reçoit les nourrissons si on les lui renvoie, ce qui arrive rarement, étant devenus capables de rendre des services : ils restent cependant sous la tutelle de l'hôpital jusqu'à l'âge de vingt et un ans. Telle est la disette actuelle, que l'hôpital vient de recevoir jusqu'à mille de ses pupilles, dont il est fort embarrassé. Les enfans, déposés dans un tour à la porte, sont admis sans formalité; on leur ouvre un compte dans le grand livre où leurs noms et toutes les circonstances relatives à leur admission sont enregistrés, et ils portent

au cou une médaille de plomb qui sert à les reconnoître. De mille cinq cents reçus annuellement, il en meurt quatre cent soixante-dix-sept avant l'âge de sept ans. Quelque louable que puisse être l'objet de ces sortes d'établissemens, on ne saurait douter qu'ils ne présentent de trop grandes facilités aux pères et mères dénaturés; ils leur offrent d'avance un encouragement profondément immoral, et affaiblissent le frein le plus efficace à l'imprudent accroissement de la population, qui est la crainte de la misère. Ils peuvent désarmer le crime et sauver la vie à quelques malheureux enfans à leur naissance, pour la leur conserver pendant quelques heures ou quelques années; mais ils en font naître un beaucoup plus grand nombre, destinés à ne jamais connaître la tendresse maternelle, et à lutter toute leur vie contre la mauvaise santé et le malheur. Ces établissemens, qui font un peu de bien et beaucoup de mal, peuvent être prononcés nuisibles.

Je ne décrirai point les divers objets de manufacture que nous avons vus, et le talent mécanique ainsi que le goût dont ils sont la preuve; mais j'observerai que ces manufactures sont en général domestiques, les ouvriers y travaillant la plupart chez eux (1), circonstance d'une grande

(1) Ce chez eux, à ce que l'on m'assure, est malheu-

importance morale. Le mécanisme, très perfectionné dans le cours des vingt dernières années, a considérablement diminué le nombre des ouvriers inférieurs, tels, par exemple, que les tireuses de cordes, dont le nom indique assez l'emploi : ces infortunées, toujours debout et dans la même attitude, périssaient par des maux de jambes, et par le mauvais air des lieux où elles étaient entassées. On m'assure que les ouvriers de Lyon n'ont montré à aucune époque de la révolution cet esprit de violence et de désordre dont les hommes, et même les femmes de leur classe, ont fait preuve ailleurs, et spécialement en Angleterre, où ils sont plus rassemblés en ateliers.

La colline de Fourvière, dans la ville même, offre un point de vue célèbre : d'une maison particulière où nous avons été conduits par l'hospitalité lyonnaise, on a sous ses yeux une vaste étendue de maisons couvertes en tuiles rouges, traversée de rues étroites et sombres : le Rhône et la Saône terminent l'aire enfumée, et en font une péninsule à l'extrémité de laquelle leurs eaux se confondent dans le même lit. Par-delà ce premier plan, s'étendent de vastes plai-

---

reusement trop souvent une seule chambre, dans laquelle il y a deux et jusqu'à trois familles qui vivent, couchent et travaillent dans un espace de vingt pieds carrés.

nes bigarrées de toutes couleurs, excepté le vert, les tristes chaumes y dominant partout, en cette saison. L'horizon est terminé par des montagnes d'une teinte obscure, derrière lesquelles paraissent, à trente lieues de distance, les cimes neigées des Alpes, qui changent d'aspect à chaque instant. A l'ouest, on découvre, à vue d'oiseau, les ruines du château de *Pierre Scise* (*Petra Excisa*), sur un roc le long duquel les Romains taillèrent au ciseau le chemin étroit qui sert encore d'entrée à Lyon, en venant de Paris; ce fut le palais et la place de sûreté des évêques de Lyon, au temps où les prélats étaient des princes; ensuite, pendant long-temps, une de ces prisons d'état, où des pères puissans enfermaient, par un acte arbitraire, leurs libertins de fils, pour les punir d'avoir souvent trop bien suivi leur exemple. Sous les successeurs grossiers de ces tyrans de bonne compagnie, les détentions centuplèrent, et, après avoir gorgé de victimes ce château de Pierre Scise, ils en firent une boucherie en masse. Deux des Lyonnais qui avaient bien voulu nous accompagner à Fourvière, avaient été du nombre des détenus, et, par un miracle, s'étaient soustraits au massacre (1). Les maisons du faubourg que

(1) Après la mort de Robespierre (juillet 1794) il y eut à Lyon une réaction très sanglante ; le massacre de quel-

l'on découvre de ce côté sont plus entassées encore, plus vieilles et plus noires que celles de la ville; adossées contre le rocher, quelques unes ont un jardin au-dessus du toit, et la porte d'entrée est au grenier.

Toute la montagne de Fourvière, comme le Mont-Palatin à Rome, est, en quelque façon, *vermoulue* d'antiquités souterraines, d'aqueducs, de bains; on y trouve, partout où l'on fouille, des mosaïques, des médailles, des lampes sépulcrales, etc. Le couvent des Antiquailles (maintenant l'hôpital des Fous) est bâti sur les fondations du palais où l'empereur Claude était né; l'église est dans le *forum* de Trajan, et il n'y a pas de maison dont les pierres n'aient été maniées par les Romains; c'était l'emplacement de la cité romaine, et Lyon proprement dit est, malgré sa vieillesse, comparativement moderne; il contient cependant aussi quelques antiquités; l'église d'Ainay occupe l'emplacement d'un temple d'Auguste, et a été

---

ques uns des juges atroces aurait pu être pardonné aux parens exaspérés de tant de victimes; mais il s'établit une compagnie dite *de Jésus*, qui, parcourant les campagnes, mettait à mort tous ceux que l'on supposait avoir pris part aux crimes précédens, et imitant, de dessein prémédité, l'exemple des terroristes, massacra tous les détenus de la prison de Roanne, au nombre de soixante-huit.

construite des matériaux qui en ont été tirés.

Dans l'année 1793, la population manufacturière de Lyon soutint, derrière ses murailles, qui ne méritaient pas le nom de fortifications, un siége de deux mois contre une armée de cent mille hommes. Réduite par la famine plutôt que par les armes, à se soumettre à la clémence du vainqueur (1), elle vit ses citoyens décimés par la guillotine, et, à la fin, mitraillés en masse dans les champs de l'autre côté du Rhône. Nous sommes allés voir le lieu de ces exécutions inouïes ; il est indiqué par un fossé et une croix ; le peuple en foule y buvait et jouait aux quilles ; et il nous vint à l'esprit que la plupart de ceux que l'on voyait là, les plus âgés au moins, avaient probablement été acteurs dans cette tragédie, soit comme *tuans*, soit comme *tués*, ou du moins destinés à l'être.

Il y a eu joûte aujourd'hui sur la Saône, et les combattans, en grande tenue, portaient des drapeaux sur lesquels d'ingénieuses devises

(1) Environ huit cents des défenseurs de Lyon en sortirent avec le comte de Précy, qui les commandait, dans la nuit qui précéda le jour où l'on devait en ouvrir les portes aux assiégeans (le 19 octobre), et périrent la plupart. Le frère de l'auteur faisait partie de cette troupe dévouée, et son père était mort dès la veille sur les remparts.

étaient inscrites, très loyales la plupart; j'ai remarqué celle-ci :

Toujours pleins de zèle et de foi,
Toujours au champ d'honneur prêts à servir d'exemple,
Les nautoniers du port du Temple,
Savent être soldats et mourir pour leur roi!

On ne saurait avoir oublié, car il n'y a pas bien long-temps, qu'un homme fort connu en Europe passa par cette bonne ville de Lyon et même sur ce port du Temple, avec une poignée de monde, allant à Paris détrôner le roi; on le savait, personne n'essaya de l'en empêcher, les *nautoniers du port du Temple, toujours prêts à mourir pour le roi*, pas plus que les autres. Il ne faudrait cependant pas que l'on en prît plus mauvaise opinion de ces braves gens. Ce n'est point un mensonge que vous lisez sur leurs drapeaux; prenez-y garde, c'est purement une fiction poétique : il leur fallait aujourd'hui pour leur joûte, non seulement de grandes culottes blanches, et des ceintures rouges et bleues, mais aussi une certaine attitude dramatique obligée, et ils l'ont prise; c'est un drame enfin qu'ils jouent comme les autres, et si quelques niais de la royauté, comme on dit qu'il y en a de la constitution, s'avisant de les prendre au mot, venaient leur proposer de mourir pour le roi tout à l'heure, ils leur riraient au nez de la

meilleur foi du monde, et auraient raison ; car enfin personne n'est tenu d'avoir d'autres mœurs que celles de son pays, ou de parler un autre langage, et ce ne serait pas leur faute si on les interprétait mal. Il y a des gens, même en France, qui, se méprenant sur tout cela, font de mauvaises plaisanteries sur les *girouettes*. A ce compte, Talma et mademoiselle Mars, qui ne jouent pas les mêmes rôles tous les soirs, seraient des *girouettes* fieffées! Nous nous exerçons, nous autres Français, à faire des théories ingénieuses dans la conversation; en affaires, nous nous plions aux circonstances; mais lorsqu'on a pour principe qu'il n'y a point de principes fixes, comme quelques honnêtes gens parmi nous, par cela même qu'ils sont honnêtes gens, le disent franchement, c'est se moquer que d'en demander pour tout de bon.

Le phénomène moral, observé à Paris lors des massacres de septembre 1792, s'est renouvelé à Lyon. Le caprice des exécuteurs épargna quelques victimes ; on en vit quitter leur sanglante occupation, pour conduire tel père ou telle épouse à son mari, à ses enfans; jouir un moment des transports d'une famille arrachée au désespoir; puis, essuyant des larmes d'attendrissement, retourner à leur poste, s'enivrer de nouvelles fureurs! Ces gens-là n'étaient pas précisément des démons incarnés, mais

des acteurs de tragédie transportés de leur rôle ; et ce qu'ils en faisaient n'était que par excès de bien jouer ! Madame de Staël a dit très spirituellement que les Italiens *ne font rien parce qu'on les regarde, et ne s'abstiennent de rien parce qu'on les regarde ;* l'aphorisme à rebours s'applique merveilleusement ici : on est très décent en public; au théâtre on a des transports de patriotisme ; en est-on plus disposé à sacrifier en secret quelques plaisirs aux mœurs, quelque intérêt personnel au bien public? Que ceux qui le savent en décident. Les hommes ne reçoivent de la nature qu'une certaine somme de sensibilité et de force morale et physique. S'ils usent en jouissances de luxe les facultés qu'elle leur a données, c'est toujours aux dépens des besoins réels ; et quand les fantômes qu'ils poursuivent viennent à s'évanouir, et qu'ils se trouvent face à face avec cette réalité désespérante qui veut des faits, énervés par de vaines émotions, il ne leur reste plus que des souvenirs. Notre nation est douée d'un sentiment très vif et très prompt de ce qui est bon et de ce qui est beau ; son tact est parfait, il ne lui manque que de vouloir bien s'en servir, au lieu de s'en parer ; en user modérément tous les jours, au lieu de l'étaler avec ostentation de temps en temps ; d'être enfin, au lieu de paraître. En dénonçant cette disposition théâtrale

et fausse, je crois rendre un bon service à mes compatriotes, tout en rendant un assez mauvais service à mon livre.

Chambéry, 29 *août*. — Nous avons couché la nuit passée à Bourgoin; son grand marais, desséché depuis six ans, est devenu une immense prairie, aussi belle que productive, environnée de collines ombragées de noyers; plus au midi, l'ancien Dauphiné devient extrêmement pittoresque. Ce paysage diversifié par des eaux courantes, signes certains d'un beau pays, ne nous a pas quittés jusqu'au pont de Beauvoisin, d'où, après les formes ordinaires à la douane, nous nous sommes acheminés vers le passage célèbre des Échelles. La route, taillée en partie dans le roc, étroite, mais d'ailleurs excellente, vous conduit le long des précipices dans une vallée entourée de montagnes très imposantes, même après avoir vu les Hautes-Alpes. La grande Chartreuse est située au milieu de ces montagnes, au sud-est, entre Grenoble et nous. La seule issue du côté de la Savoie, était autrefois une caverne percée des mains de la nature, à travers le rempart de montagnes; on en atteignait l'entrée par le moyen d'échelles, et de là le nom du passage. Il y a cent quarante-quatre ans que le duc de Savoie, Emmanuel II, ainsi que l'indique une inscription sur les lieux, fit tailler dans le roc la route

actuelle, à peine praticable pour les voitures. Une troisième route fut entreprise par Bonaparte; il fit percer une galerie de cent cinquante toises de longueur, quatre de hauteur et autant de largeur, à travers la montagne; quatre-vingts mineurs y travaillèrent, jour et nuit, pendant trois ans. Elle est finie, mais non accessible encore pour les voitures. Le point de vue, à travers l'immense tube qu'elle forme, est très remarquable. Par un rapport assez singulier entre l'architecte et l'ouvrage, celui-ci, avant d'être achevé, devint, en 1814, un poste militaire. La galerie, de nouveau encombrée des rochers qu'on en avait tirés avec tant de peine, vient d'être rouverte, mais n'est encore qu'un objet de curiosité. Les habitans regrettent ouvertement la domination française : ce n'est pas de liberté qu'il est question; ces pauvres Savoyards ne visent pas si haut; mais c'est tout simplement que le roulage d'Italie ne rapporte plus rien, que les ouvrages publics ont cessé, que les nombreuses garnisons et les passages de troupes ne fournissent plus de débouché pour les produits, enfin que *le commerce ne va pas;* ils seraient tentés de mettre sur le compte de la restauration jusqu'à la mauvaise récolte. Environ cinq lieues plus loin que les Échelles, et peu après avoir traversé une charmante vallée, on voit un grand éboulement

de montagne, qui eut lieu il y a quarante ans. La magnifique cataracte à côté est encore telle que Rousseau la décrivit si pittoresquement, avant l'accident dont elle a pu être la cause.

Dire que Chambéry, capitale de la Savoie, n'est ni vieille, ni laide, ni même sale, serait déjà beaucoup pour ce pays-là; mais nous pouvons assurer que c'est une très jolie petite ville. L'excellent ouvrage, appelé *Description routière et géographique de l'Empire français* (à la prochaine édition on changera sans doute quelque chose à son titre), donne à Chambéry neuf à dix mille habitans; on ne lui en supposerait pas autant.

30 *août.* — Ce matin, de bonne heure, nous sommes allés avec un guide nous promener aux Charmettes, demeure célèbre de madame de Warens. C'est réellement un très joli endroit, et la description qu'en donne Rousseau est parfaitement exacte.

« Entre deux coteaux assez élevés, dit-il, est un petit vallon nord et sud, au fond duquel coule une rigole (1) entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon, à mi-côte, sont

---

(1) Une rigole sert de canal à l'eau qui coule, mais elle ne coule pas elle-même. Rousseau, avec son tact d'éloquence qui ne le quittait jamais, laissait souvent passer des incorrections semblables.

quelques maisons éparses, fort agréables pour quiconque aime un asile un peu sauvage et retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui était au service, appelé M. Noiret. La maison était très logeable : au-devant un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous ; vis-à-vis, un petit bois de châtaigniers, une fontaine à portée ; plus haut, dans la montagne, des prés pour l'entretien du bétail ; enfin, tout ce qu'il fallait pour le petit ménage champêtre que nous voulions y établir. Autant que je puis me rappeler le temps et les dates, nous en prîmes possession vers la fin de l'été 1736. J'étais transporté le premier jour que nous y couchâmes, etc. » Il ne loue pas assez le petit ruisseau sous les ombrages, non plus que les magnifiques échappées de vue, et le bois de châtaigniers. La maison est fort peu de chose : deux petites pièces en bas, trois plus petites en haut ; la cuisine a même été ajoutée depuis ; le jardin, comme on peut croire, est des plus laids. L'inscription suivante, gravée en 1792, sur une pierre dans la muraille, mérite d'être citée :

Réduit par Jean-Jacque habité,
Tu me rappelles son génie,
Sa solitude, sa fierté,
Et ses malheurs et sa folie.

A la gloire, à la vérité,
Il osa consacrer sa vie,
Et fut toujours persécuté
Ou par lui-même, ou par l'envie.

Il n'est plus guère permis de croire que Rousseau cherchât la vérité, et, malgré sa folie, il est jugé; c'est un imposteur (1). Mais qui croirait que ces vers, si heureusement descriptifs, et où le sentiment coule avec tant d'harmonie, furent tracés par un membre du comité de salut public, par un collaborateur de Robespierre, par un commissaire de la terreur dans ces lieux, *Hérault Séchelles!*

Du sommet de la colline, au-dessus de la maison, on découvre toute la vallée de Cham-

(1) Ce mot est un peu fort, et semble d'ailleurs contredire ce que j'ai dit ailleurs de Rousseau; *l'inspiré* ne pouvant être un *imposteur*. Comme Bacon *the greatest et the meanest of mankind*, Rousseau semble avoir eu deux natures en lui; l'une grande par son génie, l'autre dépravée par son éducation et les habitudes de son jeune âge. Il n'était, je crois, gouverné par aucun principe fixe; philosophe et sophiste tour à tour, il est aussi impossible de douter de sa sincérité que d'y croire toujours. La vérité, sans doute, lui fut chère; à qui ne l'est-elle pas! il l'aima avec passion, et n'a jamais été si grand que lorsqu'il l'a dite; mais il aima encore plus la gloire d'établir de brillans paradoxes; ç'a été la grande erreur de sa vie. Je trouve que sa *folie* le défend encore mieux que son *inspiration* de l'accusation d'imposture.

béry divisée en plusieurs branches, vers Montmélian, au sud-est, les Échelles au sud-ouest, le lac de Bourget au nord. La route de Genève, que l'on suit des yeux assez loin entre ce lac et la Dent de Nivolet, passe derrière cette montagne pittoresque. De tous côtés on apercevait des habitations rurales, probablement appelées châteaux, mais qui cependant n'avaient rien de cet air délabré et désert qui les distingue en général. La ville de Chambéry elle-même, quoiqu'une vue plongeant sur des toits soit peu favorable, ne gâtait pas le tableau : les maisons, couvertes en ardoise, sont basses, et les rues larges. En causant avec notre guide, jeune homme de dix-huit ans, nous l'avons trouvé comme tous les autres, regrettant la domination française. — Cependant, lui avons-nous dit, la conscription! — La milice, a-t-il répondu, est encore pire : après avoir servi tout l'été, les miliciens, renvoyés en hiver, vivent aux frais de leurs parens pour lesquels ils n'ont pu travailler; c'est une *bête de service*, a-t-il ajouté, sans profit et sans gloire, etc., etc. On se plaint aussi de la dureté des officiers piémontais.

Aix, 31 *août*, *à quatre lieues de Chambéry*. — Route excellente par le plus beau pays imaginable, et planté de magnifiques arbres; des montagnes couvertes de neige terminent l'horizon du côté du midi. La ville d'Aix n'a rien

en elle-même de fort recommandable, excepté ses bains, célèbres dès le temps des Romains. On rencontre partout sous terre leurs aqueducs, leurs réservoirs, leurs bains de marbre, de pierre, de brique; et le ciment qui lie ces matériaux est encore plus dur qu'eux et plus indestructible. Les habitans ont des caves antiques, des cuisines antiques, et jusqu'à des latrines antiques! Les bains modernes, bien que bâtis dans l'âge de la fragilité, ne manquent ni de solidité ni de magnificence; ils sont fréquentés par une foule de malades qui viennent recevoir, sur leurs membres infirmes, l'eau toute fumante, au sortir des conduits qui l'amènent, ou restent plongés dans sa vapeur; frottés en même temps, et comme pétris *secundum artem* par trois vigoureux Savoyards, si c'est un homme; ou par cinq vigoureuses Savoyardes, si c'est une femme: le tout pour trente sous, monnaie de France. Il n'est pas rare de s'évanouir pendant l'opération, la température étant de trente-trois degrés de Réaumur. Nous remarquâmes un cheval qui se tenait de lui-même sous un des tuyaux de décharge hors du bâtiment, et semblait prendre beaucoup de plaisir à sentir le courant d'eau chaude sur sa jambe malade, secouant la tête d'une manière fort expressive, mais sans changer de place. On peut se faire apporter l'eau chez soi, par un procédé maladroit et laborieux: ce

bain à domicile ne vous coûte, ainsi que l'autre, que trente sous. L'eau a l'odeur de la poudre à canon.

L'activité sans objet du peuple savoyard des villes (car le montagnard est une espèce différente), son babillage perpétuel et ses clameurs, son habillement suranné, ses guenilles et jusqu'à sa taille rabougrie et sa laideur, m'ont fortement rappelé la population de France avant la révolution, telle qu'elle m'est restée dans la mémoire; car je dois dire qu'après une absence de vingt-sept ans, j'ai été frappé du changement qui s'est opéré sur tout cela. Le peuple, en France, est décidément plus sérieux (1) et plus posé qu'il n'était, mieux vêtu et plus propre: on en conçoit les causes; mais moins laid, ou si l'on veut plus beau: cela ne s'explique pas aussi facilement *à priori*. Cependant on pourrait dire que les fatigues de la guerre ayant décimé les faibles, ceux qui lui ont survécu, et font souche à présent, ont amélioré l'espèce. Le peuple

(1) Il n'y avait pas autrefois de savetier au coin de la rue qui, tout en poussant l'alêne, ne braillât sa chanson du matin au soir; il en était de même du menuisier rabottant sa planche: rien de semblable à présent, et le Pont-Neuf lui-même n'est plus lyrique! Que l'on ne s'imagine pas que le peuple perde à ce changement, auquel les oreilles délicates applaudissent; il ne suffit pas de faire du bruit pour être heureux.

a gagné beaucoup d'indépendance à l'égard de la propriété, un peu à l'égard des institutions politiques, et il est devenu fier, non pas de la liberté qu'il n'entend guère et apprécie mal, mais d'une certaine égalité grossière, qui se montre dans les petites transactions de la vie, et s'évanouit bien vite dans tous les grands rapports sociaux. C'est cependant déjà beaucoup que d'être fier de quelque chose, car on en est plus disposé à se respecter soi-même. Au reste, cette fierté si nouvelle est ombrageuse; elle semble craindre qu'on méconnaisse son titre : de là une certaine rudesse très remarquable, et qui tranche désagréablement avec l'urbanité d'autrefois. Le peuple français, devenu plus respectable, est vraiment moins aimable. Je dois m'attendre à être critiqué sur ma manière de voir; tout ce que je puis faire, c'est d'inviter les critiques à mettre comme moi douze à quinze cents lieues et plus d'un quart de siècle, entre eux et l'objet de nos jugemens opposés : en revenant ils m'en diront des nouvelles, s'ils me trouvent. Cela est un peu dur, mais enfin il faut se placer au même point de vue pour juger des mêmes objets.

Les Genevois ont fait de louables efforts pour secourir leurs voisins de la Savoie, lorsque dans ces derniers temps le pain avait plus que doublé de prix, tandis que le salaire journalier était

réduit de moitié. Plusieurs dames genevoises, bien connues, s'établirent l'hiver dernier dans les villages savoyards où la misère était la plus grande, pour y préparer et distribuer à leurs frais des soupes économiques; mais la haine nationale des Savoyards n'en est pas diminuée. *Les Genevois*, disent-ils, *avaient peur!* Comme je cherchais à découvrir la cause de cette aversion générale, une de nos conversations avec les gens du pays produisit le dialogue suivant: *Les Genevois sont des sangsues qui nous mangent! — Comment cela? vous prennent-ils rien de force? — Il faudrait bien voir cela, vraiment! Non, non. C'est tout par ruse; ils nous vendent tout au poids de l'or. — Pourquoi achetez-vous d'eux? — Ah! moi, je ne sais pas; nous sommes si bêtes, nous autres Savoyards!*

Telle est la dialectique de l'ignorance; mais qui pourtant se retrouve dans des lieux où l'on se pique de savoir quelque chose. J'ai encore entendu en Savoie le propos suivant sur Genève: *Cela n'est pas plus grand que ma poche, et pourtant si riche!* Ce dernier mot renferme tout le secret de leur haine.

Deux des trois entrées de Genève, et les plus fréquentées, celles de France et du Valais, présentent cette ville sous un point de vue peu favorable; on voit des rues sombres, pavées de cailloux pointus, boueuses et sans trottoirs,

bordées de vieilles maisons à cinq ou six étages. Les moins étroites de ces rues sont comme ensevelies sous la saillie extraordinaire des toits, avançant de douze à quinze pieds, et soutenus par de frêles poteaux qui s'élèvent du pavé jusqu'à leur hauteur. C'est la caricature des galeries de Berne; et rien ne saurait offrir un contraste plus frappant que la majesté tranquille de cette dernière ville, et le mouvement, l'air vulgaire et pauvre des rues basses de Genève. Le Rhône, d'un bleu plus vif que le ciel même, et transparent comme l'air, traverse cette partie de la ville avec une rapidité qui donne des vertiges lorsqu'on le regarde en passant les ponts. Cette fois nous sommes entrés à Genève du beau côté, celui de la Savoie. En face d'une porte bien dessinée, formant la tête du pont-levis, s'étend une pelouse rase de trente arpens (les Tuileries n'en ont que quarante), entourée d'arbres vénérables; une haute terrasse s'offre à vos regards aussitôt que vous avez passé la porte de la ville; elle est surmontée de fort belles maisons, et l'on y arrive par une rampe douce, laquelle conduit aussi à l'esplanade de *la Treille*, d'où la vue s'étend sur un vallon fertile, coupé d'ombrages et d'habitations. Cette délicieuse perspective fuit dans un lointain bleuâtre entre le Salève à gauche, le Vouache ou la continuation de la chaîne du

Jura à droite. Immédiatement au-dessous de *la Treille*, est un grand jardin botanique qui ne fait que de naître, et une double avenue de fort beaux arbres. C'était autrefois une promenade publique; mais les souvenirs douloureux que ce lieu rappelle, l'ont fait abandonner pendant plus de vingt ans. Des comédiens de la liberté érigèrent, sur ce sol souillé de sang, un obélisque de quatre-vingts pieds, portant le buste de Jean-Jacques Rousseau, comme s'ils eussent voulu confondre à plaisir les erreurs du génie avec les excès de l'ignorance furieuse et brutale, et l'entacher de leur propre noirceur.

Pendant l'été, la ville de Genève est tout entière à la campagne, dont le goût semble général. En effet il y a plus de maisons, plus de belles maisons au moins, hors les murs que dans leur enceinte: la plupart sont ombragées de marronniers d'une très belle venue; et, quant à la vue, on a partout le lac sous les yeux, partout les montagnes autour de soi : c'est assez dire en sa faveur. Les arbres semblent tous du même âge; en effet ils furent plantés à la fois dans les beaux jours du marronnier d'Inde, qui a eu sa mode et sa défaveur comme tant d'autres choses : cette mode a été heureuse pour Genève; aucun arbre n'aurait réussi aussi bien dans son sol maigre et sec. A la première vue, ces maisons de campagne paraissent en général

trop grandes pour leur emplacement, trop carrées, d'architecture citadine plutôt que rurale et pittoresque; leurs jardins ne sont pas exempts de reproches; d'éternels murs de clôture, et des terrasses surmontées d'exotiques moribonds dans leurs tristes pots, forment comme un système régulier de fortifications autour de la plupart d'entre elles. Les plates-bandes, les compartimens, les allées hérissées de cailloutage grossier, et les cours pavées s'y font encore remarquer, ainsi que le belvédère à la hollandaise sur le bord du grand chemin; lieu de méditation, orné d'abat-jour, et meublé de siéges dont il faut convenir, à la décharge du bon goût, que la fine poussière n'est pas souvent essuyée. Tout cela appartient à un autre âge, à des temps plus riches et plus grossiers. On ne construit plus ainsi, on ne répare même plus, mais on se soumet à porter, par économie ou par paresse, l'habit galonné du grand-père, sans se donner la peine d'enlever l'ornement ridicule et passé. Je sais qu'il y a eu des conquêtes glorieuses sur *le parterre* et sur les murs; la nature et le goût gagnent, on commence à faucher le gazon au lieu des arbres, et à s'apercevoir qu'en fait de jardins il est plus facile et moins dispendieux de faire bien que de mal faire, car il n'est question que de faire peu. Dans quelques endroits ces demeures, rappro-

chées les unes des autres, communiquent de manière que les différens jardins semblent n'en faire qu'un; leurs habitans, amis dès l'enfance et proches parens, paraissent vivre dans la plus douce intimité: et tout retrace autour d'eux l'image du bonheur domestique et de la simplicité de mœurs, unis à la culture de l'esprit.

Il est difficile d'être bien logé à Genève: quelques maisons sont, à la vérité, admirablement bien situées; mais le reste de la ville est ou triste et solitaire, ou sale et bruyant. Si la *libéralité* obtenait une fois de la *légitimité* l'ouverture des portes toute la nuit (1), au prix même d'une certaine redevance pour les heures indues, un grand nombre de maisons de campagne du voisinage seraient habitées tout l'hiver. J'aurais cru que l'intérêt des propriétaires de l'intérieur se serait opposé à cette mesure; mais on m'assure que les maisons constituent une trop petite partie de la fortune des particuliers, pour que cela fasse un obstacle. De mille deux cents maisons, à peu près, qu'il y a dans l'intérieur de Genève, le plus grand nombre

(1) On s'est déjà relâché de plusieurs heures. Au lieu du déclin du jour ce n'est plus qu'à onze heures que les portes se ferment, et l'on obtient facilement des permissions d'ouverture. De notre temps, Rousseau, à l'âge de quinze ans, n'aurait pas été réduit à fuir son pays.

sont des antres ténébreux, dont la grande solidité n'est qu'un défaut de plus. Le manque de place y a fait réduire la plupart des cours aux dimensions d'un grand puits, sur lequel donnent quelques fenêtres mélancoliques, d'où l'on respire l'air souvent infect des égouts, fort mal construits à Genève, à en juger par leurs exhalaisons. La distribution des appartemens est aussi très défectueuse en général.

Trois de nos cinq lettres de recommandation nous ont procuré un accueil favorable; de premières connaissances en ont fait faire d'autres, et nous n'avons qu'à nous louer des bontés et de l'hospitalité genevoise. Ailleurs c'est un dîner qui solde la dette de politesse qu'une introduction étrangère vous fait contracter; ici, les *soirées* sont la monnaie courante: mais elle ne circule qu'en hiver, de sorte qu'à présent on ne peut voir les Genevois qu'un à un et rarement, à la campagne; ce qui vaut cependant mieux, lorsqu'on veut réellement les connaître, que ces soirées dont je parlerai ailleurs. L'été est pour les Genevois la saison du recueillement domestique; mais ce n'est point du tout celle de l'ennui, quoique la promenade ne paraisse pas entrer pour beaucoup dans la ligne des occupations habituelles. Les femmes sortent peu; elles lisent, dessinent, font de la musique, s'occupent méthodiquement de leur ménage et

de l'éducation de leurs enfans. Lorsqu'on cause avec elles, on est frappé de la douceur de leur voix presque plaintive, et la modestie de leur maintien confirme la réputation qu'elles se sont acquise; car on ne cite à Genève presque aucune réputation douteuse. Voilà les données générales que nous avons recueillies, quant à la meilleure des deux moitiés de l'espèce humaine: les Genevoises sont pieuses, instruites, sages, bonnes ménagères; personne ne leur conteste ces qualités: mais, dit-on, le dernier résultat de tout cela est la pruderie, le défaut de naturel et d'abandon, la pédanterie. Prévenu de ces accusations, j'étais disposé à les trouver confirmées; elles ne le sont point; et *juryman* observateur, je dirais sur ma conscience : *not guilty!* Il n'y a pas de Parisienne à présent, qui, sans être *femme savante,* n'ait plus de savoir que les *Femmes savantes* de Molière. Du temps de madame Montague, les dames de sa société, désignées à Londres du nom de *blue-stockings,* n'auraient peut-être pas osé aller aux leçons de l'Institut britannique, et y prendre des notes. Les Anglaises, désignées du même nom à présent, seraient dans cinquante ans confondues dans la foule : tout est relatif. Un homme d'esprit, en Angleterre, disait : *I did not object to blue stockings, provided the petticoats were but*

long enough (1); et c'est là en effet tout ce qu'il faut. Au surplus, quand le savoir court les rues, il ne saurait y avoir de pédanterie; et la sévérité réelle des mœurs contredit l'accusation de pruderie; car on n'affecte que ce que l'on n'a pas, et personne ne s'avise d'etre fier et de faire parade d'une qualité tout-à-fait commune. Il me semble remarquer que l'on se pique assez peu ici d'avoir de l'esprit, de la vivacité, de la grâce, et c'est déjà beaucoup; car de toutes les ambitions, c'est la plus malheureuse pour celui qui en est possédé, et la plus incommode pour les autres. L'ambition du savoir, au moins, porte sur quelque chose de positif; il est difficile de s'abuser soi-même, et l'on ne cherche guère à en imposer aux autres, parce qu'on sait bien qu'on n'y réussirait pas; ainsi, en s'attachant aux choses de fait, comme à Genève, on court moins de risque d'être ridicule et importun. Parmi la foule de littérateurs que cette ville a

(1) Les femmes de la société littéraire de la célèbre madame Montague, il y a quarante ans, se rendaient, ou étaient censées se rendre chez elle à pied, en bas de couleur (*blue stockings*), ce qui explique le propos attribué à un homme d'esprit en Angleterre : *qu'il passerait les bas de couleur, pourvu que les jupes fussent assez longues pour les cacher ;* c'est-à-dire *qu'il passerait le savoir, pourvu qu'on ne l'affichât pas.*

donnés à l'Europe, on remarque avec surprise qu'à peine y a-t-il un versificateur; et assurément ce n'est pas manque de poètes, si c'est le don de seutir et l'art de peindre qui les font: il suffirait de nommer, parmi les modernes, Jean-Jacques Rousseau, M. Necker et son illustre fille. Sans doute une mère de famille, dévouée à son mari et à ses enfans, en aura un peu moins de sensibilité de reste au service des gens de sa société; mais les gens de sa société n'ont qu'à chercher leur dédommagement où elle trouve le sien. Par le choix de ses jouissances elle démentira toujours le paradoxe spirituel d'un Anglais, qui disait que tout ce qui fait plaisir *is unholesome or a sin.*

Les mœurs de la dernière moitié du siècle passé n'étaient pas tout-à-fait aussi pures; on citait bien alors quelques exemples de fragilité mondaine; ils étaient rares eu proportion du reste de l'Europe, mais le relâchement universel avait gagné jusqu'ici: l'oisiveté et le luxe y exerçaient leur influence accoutumée. Cependant la révolution française est venue, avec sa faux dévorante, moissonner indifféremment les vices et les vertus, la vie et les propriétés (1): la né-

(1) Les Genevois avaient 17 millions de rente dans les fonds publics français avant la révolution; dont à peu près douze pour leur propre compte, répartis sur une petite population de vingt-quatre mille âmes. Ils en ont perdu

cessité des réparations de tous genres donna à la génération nouvelle des soins plus sérieux, et un meilleur esprit. Le remède a été dur, mais il a été efficace : les Genevois sont redevenus des gens simples et solides, ce qui vaut mieux et leur sied mieux surtout que la frivolité.

J'ai entendu ici de la très bonne musique, exécutée avec cette habileté qui suppose un long exercice ; le dessin est encore plus généralement cultivé; et ces talens se retrouvent chez des femmes très occupées de leur famille. On ne se demande plus où est le temps nécessaire pour tout cela, lorsqu'on remarque combien peu de femmes, au-dessus du commun, sortent de chez elles avant le soir.

Voici une anecdote récente qui mérite d'être rapportée. M. de Candole, professeur de botanique dans son pays, mais dont la réputation est européenne, se servait, pour ses leçons, d'un recueil de plus de deux mille dessins de plantes de l'Amérique espagnole, qui lui avait été confié par un célèbre botaniste espagnol de ses amis, M. Mosino. Il fut obligé de le rendre inopinément, et en témoigna ses regrets à son

---

huit ; ce qui est un revers de fortune prodigieux. Chaque Genevois de la classe ouvrière a perdu à peu près 350 francs de rentes, les rentiers dépensant leur revenu parmi ceux qui ne le sont pas.

auditoire : quelques dames qui en faisaient partie, lui offrirent de copier ou faire copier par leurs amies la plus grande partie de ce recueil, en huit jours. Il accepta leurs services si généreusement offerts, choisissant seulement les plantes jusqu'alors inconnues. Le travail fut accompli dans le temps donné. J'ai vu les dessins, reliés en treize volumes *in-folio*. Les parties principales de chaque plante sont coloriées, le reste tracé seulement; et l'exécution en général ne laisse rien à désirer. Il y a huit cent soixante dessins, par cent quatorze artistes amateurs; une des dames en a fait quarante à elle seule. Il n'existe probablement aucune ville de vingt-trois mille âmes où cela fût possible. Malgré la dispersion rapide des originaux, aucun n'a été perdu; mais il y a eu quelques accidens singuliers : un des dessins ayant été trouvé dans la rue, par une enfant de dix ans, elle voulut faire sa copie avant de le rendre; le dessin se trouve dans la collection, et ne la dépare pas. A une autre occasion, quelques uns des dessins furent portés dans une maison pour laquelle ils n'étaient pas destinés; mais ils trouvèrent encore là des artistes, et y furent copiés.

Ce goût des arts et de l'étude existe ici dans toutes les classes. Me trouvant dernièrement chez un artisan, je remarquai un fort beau

dessin. — *C'est ma sœur qui s'amuse à dessiner*, me dit-il. Le vieux Spon était sur la table. — *C'est ma femme qui le lit*, dit-il encore; *elle aime l'histoire de son pays.* Saint-Ours et de La Rive, tous les deux morts depuis peu d'années, étaient des peintres du premier ordre. On voit au Musée des Arts, à Genève, un grand tableau de Saint-Ours, représentant une famille épouvantée, qui fuit les effets d'un tremblement de terre; il est admirable. M. de La Rive était un excellent paysagiste dans le genre de Ruysdael. M. Topfer, artiste vivant, est le Hogarth de Genève; il rivaliserait Wilkie, s'il caricaturait moins, et savait quelquefois être pathétique. On trouverait difficilement ailleurs des peintres de portraits comparables à ceux que cette ville possède : je n'en nommerai aucun, parce qu'il faudrait les nommer tous.

Genève fut en proie à la tyrannie la plus cruelle pendant plusieurs siècles, et aux vices de l'esclavage. Régénérée à tous égards par la réformation dont elle devint la métropole, et à laquelle elle doit ses mœurs et son indépendance, elle souffrit cependant de l'intolérante rigueur des réformateurs. Livrée enfin aux factions intestines, fruit d'une constitution mal balancée, elle devint, par la turbulence de ses citoyens, un scandale pour l'Europe pendant la plus grande partie du siècle dernier; en dé-

considérant la liberté, elle fit le triomphe des partisans du pouvoir arbitraire.

L'explosion politique qui eut lieu en France en 1789, devait se faire sentir à Genève. En effet, la terreur y dressa ses échafauds en 1794; et envahie quatre ans après par la France, elle en fit partie jusqu'à la chute de Bonaparte. Les Genevois reçurent en silence un joug qu'il était impossible de repousser; mais leur volonté ne fut point asservie, et les fonctionnaires du conquérant n'y parvinrent jamais à l'intimité domestique; les relations se bornèrent aux simples égards de la politesse, et il y eut toujours séparation entière entre le maître et les sujets. Quinze ans de pénitence eurent cependant cet avantage que les factions s'assoupirent; et la génération nouvelle, élevée sans les connaître, recommence la république à nouveaux frais. Il y a bien ici, comme partout, des dispositions passionnées à revenir sans distinction à tout ce qui se faisait autrefois, ainsi qu'à tout rejeter : la haine bien méritée qu'inspirèrent les excès d'une révolution forcenée, se reporte facilement sur ces principes justes et raisonnables qui lui servirent de prétexte, et que l'on condamne sans pitié, parce qu'ils ont eu le malheur de se trouver en mauvaise compagnie. Au reste, je dois convenir que si les Genevois eux-mêmes ne m'eussent pas averti de ces querelles

de famille qui existent entre eux, je ne m'en serais pas aperçu ; c'est du lait qui coule à présent dans les veines de cette petite république, au lieu du vitriol et de l'absinthe du siècle passé. Deux choses concoururent à conserver aux Genevois leur physionomie nationale, malgré l'asservissement de la patrie : la direction de leurs anciens établissemens de culte et d'éducation restée entre leurs mains ; et leurs cercles, où ils continuèrent à se réunir, malgré l'art. 291 du Code pénal impérial, qui prohibe les associations de plus de vingt personnes : ils conviennent que les autorités françaises ne se montrèrent jamais inquisitoriales à cet égard.

L'insignifiance de Genève, comme pouvoir, y neutralise en quelque sorte ces opinions passionnées et vaniteuses d'importance nationale et de supériorité, qui détruisent souvent ailleurs tout le charme de la société, quand on ne les partage pas au même degré : ainsi, l'asservissement de la république fut une calamité à laquelle on se soumit comme au feu et à la peste ; mais non pas une insulte que l'on se sent obligé en honneur de venger. Les événemens de la révolution sont devenus ici à peu près historiques ; si on en parle, c'est sans passion. Ces hommes affreux, connus pour avoir trempé leurs mains dans le sang, et d'autant mieux connus qu'ils furent en petit nombre, ne sont

l'objet d'aucune persécution; on les oublie absolument.

A peine tranquilles et maîtres chez eux après leur longue pénitence, les Genevois voient la paix intérieure en danger d'être troublée par les controverses religieuses. Deux enthousiastes anglais (1) *amateurs de théologie, en tournée de prosélytisme* (c'est ainsi que leurs adversaires les désignent), viennent tout à l'heure de planter le piquet aux portes de la ville, et ont parlé ainsi : « L'étendue territoriale de Genève est « petite, mais son influence littéraire et reli- « gieuse est grande, et elle peut, avec le secours « de la Providence, contribuer éminemment à « la restauration morale des nations entachées

(1) L'auteur ne connaît les personnes ici désignées (M. Drummond et M. Haldane) que de nom; il doit dire que la plupart de leurs adversaires respectent les principes qui les font agir, et admirent même un zèle erroné, mais sincère. On dit de l'un d'eux, qu'ayant cherché à répandre ses opinions en Italie, et s'étant trouvé compromis à ce sujet avec le gouvernement du pape, il fit valoir auprès de celui-ci l'influence parlementaire de ses amis, qui, dans l'affaire des catholiques d'Irlande, pourraient, disait-il, prendre tel ou tel parti, suivant qu'on traiterait sa mission bien ou mal à Rome. Aussi, les Genevois s'estiment-ils fort heureux d'avoir obtenu Versoix de la France, Carouge de la Savoie, et leur canons de l'Autriche; autrement ils auraient bien pu avoir également affaire à ces messieurs.

« de scepticisme, d'incrédulité et de supersti-
« tion. Que la parole divine, dans sa pureté et « dans son intégrité, sorte de Genève; qu'elle s'y « prêche hautement, comme le fruit de son dé-« vouement et de sa reconnaissance pour l'au-« teur de la délivrance publique. Que votre « ville, Genevois, prenne toute la part dont elle « est capable, dans la distribution de ces oracles « sacrés qui font succéder la lumière aux té-« nèbres, et l'empire de Dieu à la puissance du « mal! » Ces missionnaires ne se sont point fait entendre en vain; et la libéralité de leurs bienfaits pécuniaires ajoute beaucoup de poids à leurs prédications, dans ces temps malheureux de disette et de pauvreté. Je ne connais la doctrine qu'ils prêchent que par les exposés de ses adversaires. Voici ce qu'ils en disent. Elle met la foi avant les œuvres; elle veut que le pécheur attende, dans son iniquité, qu'une certaine voix de la Providence, un certain appel intérieur qu'il ne peut ni hâter, ni empêcher, le rende vertueux bon gré mal gré. Ses propres efforts seraient, selon eux, non seulement inutiles, mais présomptueux et criminels; il ne peut rien par ses propres forces, et ne doit chercher le salut que dans la prière et la foi. Tout homme qui ne croit pas est damné, quoi qu'il fasse; quoi qu'il fasse, il est sauvé s'il croit; et cette croyance semble être, non

l'opération de la raison, mais le résultat immédiat d'une inspiration divine, ou plutôt le dernier effort du désespoir (1). Sans la faculté

(1) Les séparatistes de l'Église de Genève n'admettent pas exactement les opinions attribuées aux méthodistes étrangers ; voici leur profession de foi telle qu'elle m'a été fournie : « Ils croient que l'homme, ayant été créé pur, « est déchu par sa propre faute ; que sa nature est tout-à- « fait corrompue, son esprit aveuglé, son cœur dépravé, « quand il s'agit de chercher Dieu ; de sorte qu'il n'en sau- « rait approcher par ses propres lumières et par sa raison. « Esclave du péché, il n'a, selon eux, d'autre liberté de « se porter au bien, que celle que Dieu lui donne. Ils croient « que, depuis la chute d'Adam, toute sa postérité est infec- « tée de cette corruption, comme d'un péché originel et « d'un vice héréditaire, qui suffit pour faire condamner « tout le genre humain. Ils croient que Dieu retire de cette « corruption et de cette condamnation générale, ceux-là « seulement qu'en son conseil éternel et immuable, il a « élus en notre Seigneur Jésus-Christ, sans aucune con- « sidération de leurs œuvres ; ils croient enfin que les élus « sont faits participants de la justice de Jésus-Christ par « la seule foi ; qu'ils sont illuminés dans la foi par la grâce « secrète du Saint-Esprit, dont Dieu favorise ceux que « bon lui semble, et qu'ils reçoivent par la foi la grâce de « vivre saintement ; la foi produisant nécessairement les « bonnes œuvres : ce qui peut faire dire que la foi est *avant* « les œuvres ; mais la foi *sans* les œuvres serait une con- « tradiction, l'une produisant nécessairement les autres. » Ils ajoutent que cette croyance étant celle de l'ancienne Église de Genève, des luthériens comme des calvinistes, des épiscopaux comme des non-conformistes anglais, ils

de prier que les méthodistes paraissent reconnaître libre, puisqu'ils prennent tant de peine pour en recommander l'exercice, leur doctrine serait le fatalisme pur et simple; leur homme serait une machine, s'il ne lui restait la voix pour appeler au secours. Ces opinions paraissant aux ministres de l'Église de Genève erronées en principe et immorales dans leurs conséquences, ils firent des représentations aux missionnaires pour les engager à cesser de les répandre; je crois même qu'ils se sont adressés aux magistrats pour demander leur éloignement.

---

pourraient rétorquer sur leurs adversaires l'épithète de séparatistes; qu'au surplus il n'appartiendrait pas à la philosophie de leur reprocher la désespérante rigueur de leurs principes, puisqu'elle-même avoue l'impossibilité où est la raison humaine de comprendre le libre arbitre, et puisque la prédestination de Calvin est philosophique non moins que chrétienne. Ces questions spéculatives, ajoutent-ils encore, n'empêchent pas plus le chrétien que le philosophe de recommander l'exercice des vertus, faisant abstraction des causes déterminantes que l'un et l'autre supposent en fait au dedans de nous, et théoriquement au dehors, quoique l'un les trouve dans ce monde et l'autre hors de ce monde. Toute la controverse méthodiste, agitée de nos jours, n'est au reste que la vieille dispute entre Pélage et saint Augustin, dont l'un faisait à la raison humaine la plus forte part dans l'œuvre de la conversion, l'autre à la grâce divine.

L'accusation d'arianisme et de socinianisme, à laquelle ces ministres se sont souvent vus exposés, depuis le compliment perfide que D'Alembert leur avait fait dans l'*Encyclopédie*, en 1758, a été renouvelée à cette occasion; leurs ennemis les accusent d'avoir perverti à dessein le sens de l'Écriture sainte, dans l'édition qu'ils donnèrent de la Bible à Genève en 1805, afin de la faire cadrer avec leur socinianisme (1); au lieu de s'en tenir à la version adoptée par l'Église de Genève du temps de Calvin. Non contens, dit-on encore, d'abandonner dans leurs prédications les dogmes les plus essentiels de la religion chrétienne, ils exigent de leurs jeunes ministres la promesse de se conformer à cette

(1) Entre autres variantes, celle-ci est citée ; on lit dans une épître de saint Pierre de l'ancienne Bible le passage suivant : A ceux qui ont eu en partage une foi d'un aussi grand prix que la nôtre, par la justice de *notre Dieu et Sauveur* Jésus-Christ : mais la nouvelle version publiée à Genève en 1805 évite le dogme de la Divinité du Christ en traduisant ainsi : Par la justice de *notre Dieu et de notre Sauveur*. L'exactitude de la traduction est un fait sur lequel je ne puis prononcer; mais l'ancienne version ne prouve rien contre la nouvelle : d'ailleurs la version anglaise, l'une des plus estimées par les protestans, ainsi que celles d'Ostervald et de Beausobre en français, ont suivi le même sens; de plus, les passages les plus formels sur la Divinité du Christ ont été conservés, même ceux dont l'authenticité est suspecte. *Timoth.* III. 16. 1. *Jean*, V. 7.

conduite, violant ainsi (1) les règlemens fondamentaux de leur Église auxquels ils avaient souscrit.

---

(1) Suivant les règlemens qui datent du 1er juin 1725, le modérateur était chargé d'intimer à ceux qu'il recevait au saint ministère, de ne traiter dans les chaires aucune matière curieuse et inutile, et qui puisse troubler la paix; mais il leur dictait en même temps l'engagement suivant : « Vous promettez de tenir la doctrine des saints prophètes « et apôtres, telle qu'elle est contenue dans les livres sa- « crés de l'ancien et du nouveau Testament, de laquelle doc- « trine nous avons un sommaire dans notre Catéchisme. » Or, le Catéchisme, qui est celui de Calvin, aborde sans réserve les matières curieuses et inutiles dont il ne faut pas traiter, et les ennemis de l'Église de Genève en ont pris occasion de dire que les ministres obéissaient à une intimation et rompaient un engagement positif. A cela les ministres répondent que depuis plusieurs années, on a retranché les mots suivans, *dont nous avons un sommaire dans notre Catéchisme*. Ainsi on a pu renouveler postérieurement le règlement qui recommande de ne pas traiter en chaire *ex professo*, et surtout polémiquement, quelques articles mystérieux sur lesquels on n'était pas d'accord. On a voulu par là empêcher des prédications en sens opposé, qui détruiraient la paix de l'Église et ôteraient à la chaire chrétienne sa dignité. Le clergé genevois n'impose point la profession de Calvin ni aucune autre; en effet, de quel droit des protestans s'arrogeraient-ils une autorité qu'ils refusent à l'Église romaine? ce serait avoir un pape, et qui pis est, un pape mort qui ne peut revenir sur aucune opinion. Pailey a dit quelque part, des célèbres *trente-neuf articles*, qu'ils étaient des *articles de*

Rousseau, après avoir pris la défense des pasteurs de Genève dans sa célèbre *Lettre à D'Alembert*, leur porta ensuite un coup terrible dans ses *Lettres de la Montagne*. « On demande, « dit-il aux ministres de l'Église de Genève, si « Jésus-Christ est Dieu. Ils n'osent répondre. « Un philosophe jette sur eux un rapide coup « d'œil. Il les pénètre; il les voit ariens, soci- « niens, déistes; il le dit, et pense leur faire « honneur! Aussitôt, alarmés, effrayés, ils s'as- « semblent, ils discutent, ils s'agitent, ils ne « savent à quel saint se vouer; et après force « consultations, délibérations, conférences, le « tout aboutit à un amphigouri où l'on ne dit « ni oui ni non. O Genevois! ce sont en vérité « de singulières gens que messieurs vos minis-

---

paix plutôt que des *articles de foi*. On pourrait avec au moins autant de raison appliquer cette définition *au règlement* de Genève. Cependant on aurait mieux fait de s'abstenir de cette profession de foi négative qui proscrit ce que l'on n'enseignera pas; ou tout au moins permettre que l'on prêchât hors de l'Église déjà établie, dans des maisons particulières, ou dans tout autre lieu sans empêchement. L'unité de doctrine dans la même Église est convenable et utile, mais les protestans n'ont pas le droit d'empêcher d'autres Églises de se former à côté de la leur. Ils ne doivent pas perdre de vue qu'eux aussi furent séparatistes, non seulement au temps de la réformation, mais encore lorsque, dans le siècle dernier, ils abandonnèrent les principes rigoureux de Calvin et réformèrent la réformation.

dessin. — *C'est ma sœur qui s'amuse à dessiner*, me dit-il. Le vieux Spon était sur la table. — *C'est ma femme qui le lit*, dit-il encore; *elle aime l'histoire de son pays.* Saint-Ours et de La Rive, tous les deux morts depuis peu d'années, étaient des peintres du premier ordre. On voit au Musée des Arts, à Genève, un grand tableau de Saint-Ours, représentant une famille épouvantée, qui fuit les effets d'un tremblement de terre; il est admirable. M. de La Rive était un excellent paysagiste dans le genre de Ruysdael. M. Topfer, artiste vivant, est le Hogarth de Genève; il rivaliserait Wilkie, s'il caricaturait moins, et savait quelquefois être pathétique. On trouverait difficilement ailleurs des peintres de portraits comparables à ceux que cette ville possède : je n'en nommerai aucun, parce qu'il faudrait les nommer tous.

Genève fut en proie à la tyrannie la plus cruelle pendant plusieurs siècles, et aux vices de l'esclavage. Régénérée à tous égards par la réformation dont elle devint la métropole, et à laquelle elle doit ses mœurs et son indépendance, elle souffrit cependant de l'intolérante rigueur des réformateurs. Livrée enfin aux factions intestines, fruit d'une constitution mal balancée, elle devint, par la turbulence de ses citoyens, un scandale pour l'Europe pendant la plus grande partie du siècle dernier; en dé-

considérant la liberté, elle fit le triomphe des partisans du pouvoir arbitraire.

L'explosion politique qui eut lieu en France en 1789, devait se faire sentir à Genève. En effet, la terreur y dressa ses échafauds en 1794; et envahie quatre ans après par la France, elle en fit partie jusqu'à la chute de Bonaparte. Les Genevois reçurent en silence un joug qu'il était impossible de repousser; mais leur volonté ne fut point asservie, et les fonctionnaires du conquérant n'y parvinrent jamais à l'intimité domestique; les relations se bornèrent aux simples égards de la politesse, et il y eut toujours séparation entière entre le maître et les sujets. Quinze ans de pénitence eurent cependant cet avantage que les factions s'assoupirent; et la génération nouvelle, élevée sans les connaître, recommence la république à nouveaux frais. Il y a bien ici, comme partout, des dispositions passionnées à revenir sans distinction à tout ce qui se faisait autrefois, ainsi qu'à tout rejeter: la haine bien méritée qu'inspirèrent les excès d'une révolution forcenée, se reporte facilement sur ces principes justes et raisonnables qui lui servirent de prétexte, et que l'on condamne sans pitié, parce qu'ils ont eu le malheur de se trouver en mauvaise compagnie. Au reste, je dois convenir que si les Genevois eux-mêmes ne m'eussent pas averti de ces querelles

de famille qui existent entre eux, je ne m'en serais pas aperçu; c'est du lait qui coule à présent dans les veines de cette petite république, au lieu du vitriol et de l'absinthe du siècle passé. Deux choses concoururent à conserver aux Genevois leur physionomie nationale, malgré l'asservissement de la patrie : la direction de leurs anciens établissemens de culte et d'éducation restée entre leurs mains; et leurs cercles, où ils continuèrent à se réunir, malgré l'art. 291 du Code pénal impérial, qui prohibe les associations de plus de vingt personnes : ils conviennent que les autorités françaises ne se montrèrent jamais inquisitoriales à cet égard.

L'insignifiance de Genève, comme pouvoir, y neutralise en quelque sorte ces opinions passionnées et vaniteuses d'importance nationale et de supériorité, qui détruisent souvent ailleurs tout le charme de la société, quand on ne les partage pas au même degré : ainsi, l'asservissement de la république fut une calamité à laquelle on se soumit comme au feu et à la peste; mais non pas une insulte que l'on se sent obligé en honneur de venger. Les événemens de la révolution sont devenus ici à peu près historiques; si on en parle, c'est sans passion. Ces hommes affreux, connus pour avoir trempé leurs mains dans le sang, et d'autant mieux connus qu'ils furent en petit nombre, ne sont

l'objet d'aucune persécution; on les oublie absolument.

A peine tranquilles et maîtres chez eux après leur longue pénitence, les Genevois voient la paix intérieure en danger d'être troublée par les controverses religieuses. Deux enthousiastes anglais (1) *amateurs de théologie, en tournée de prosélytisme* (c'est ainsi que leurs adversaires les désignent), viennent tout à l'heure de planter le piquet aux portes de la ville, et ont parlé ainsi : « L'étendue territoriale de Genève est « petite, mais son influence littéraire et reli- « gieuse est grande, et elle peut, avec le secours « de la Providence, contribuer éminemment à « la restauration morale des nations entachées

(1) L'auteur ne connaît les personnes ici désignées (M. Drummond et M. Haldane) que de nom; il doit dire que la plupart de leurs adversaires respectent les principes qui les font agir, et admirent même un zèle erroné, mais sincère. On dit de l'un d'eux, qu'ayant cherché à répandre ses opinions en Italie, et s'étant trouvé compromis à ce sujet avec le gouvernement du pape, il fit valoir auprès de celui-ci l'influence parlementaire de ses amis, qui, dans l'affaire des catholiques d'Irlande, pourraient, disait-il, prendre tel ou tel parti, suivant qu'on traiterait sa mission bien ou mal à Rome. Aussi, les Genevois s'estiment-ils fort heureux d'avoir obtenu Versoix de la France, Carouge de la Savoie, et leur canons de l'Autriche; autrement ils auraient bien pu avoir également affaire à ces messieurs.

« de scepticisme, d'incrédulité et de supersti-
« tion. Que la parole divine, dans sa pureté et
« dans son intégrité, sorte de Genève ; qu'elle s'y
« prêche hautement, comme le fruit de son dé-
« vouement et de sa reconnaissance pour l'au-
« teur de la délivrance publique. Que votre
« ville, Genevois, prenne toute la part dont elle
« est capable, dans la distribution de ces oracles
« sacrés qui font succéder la lumière aux té-
« nèbres, et l'empire de Dieu à la puissance du
« mal ! » Ces missionnaires ne se sont point fait entendre en vain; et la libéralité de leurs bienfaits pécuniaires ajoute beaucoup de poids à leurs prédications, dans ces temps malheureux de disette et de pauvreté. Je ne connais la doctrine qu'ils prêchent que par les exposés de ses adversaires. Voici ce qu'ils en disent. Elle met la foi avant les œuvres; elle veut que le pécheur attende, dans son iniquité, qu'une certaine voix de la Providence, un certain appel intérieur qu'il ne peut ni hâter, ni empêcher, le rende vertueux bon gré mal gré. Ses propres efforts seraient, selon eux, non seulement inutiles, mais présomptueux et criminels; il ne peut rien par ses propres forces, et ne doit chercher le salut que dans la prière et la foi. Tout homme qui ne croit pas est damné, quoi qu'il fasse; quoi qu'il fasse, il est sauvé s'il croit; et cette croyance semble être, non

l'opération de la raison, mais le résultat immédiat d'une inspiration divine, ou plutôt le dernier effort du désespoir (1). Sans la faculté

(1) Les séparatistes de l'Église de Genève n'admettent pas exactement les opinions attribuéés aux méthodistes étrangers ; voici leur profession de foi telle qu'elle m'a été fournie : « Ils croient que l'homme, ayant été créé pur, « est déchu par sa propre faute ; que sa nature est tout-à-« fait corrompue, son esprit aveuglé, son cœur dépravé, « quand il s'agit de chercher Dieu ; de sorte qu'il n'en saû-« rait approcher par ses propres lumières et par sa raison. « Esclave du péché, il n'a, selon eux, d'autre liberté de « se porter au bien, que celle que Dieu lui donne. Ils croient « que, depuis la chute d'Adam, toute sa postérité est infec-« tée de cette corruption, comme d'un péché originel et « d'un vice héréditaire, qui suffit pour faire condammer « tout le genre humain. Ils croient que Dieu retire de cette « corruption et de cette condamnation générale, ceux-là « seulement qu'en son conseil éternel et immuable, il a « élus en notre Seigneur Jésus-Christ, sans aucune con-« sidération de leurs œuvres ; ils croient enfin que les élus « sont faits participants de la justice de Jésus-Christ par « la seule foi ; qu'ils sont illuminés dans la foi par la grâce « secrète du Saint-Esprit, dont Dieu favorise ceux que « bon lui semble, et qu'ils reçoivent par la foi la grâce de « vivre saintement ; la foi produisant nécessairement les « bonnes œuvres : ce qui peut faire dire que la foi est *avant* « les œuvres ; mais la foi *sans* les œuvres serait une con-« tradiction, l'une produisant nécessairement les autres. » Ils ajoutent que cette croyance étant celle de l'ancienne Église de Genève, des luthériens comme des calvinistes, des épiscopaux comme des non-conformistes anglais, ils

comme en philosophie : enfin le nombre des amis de Genève parmi les voyageurs anglais de nos jours n'est pas nombreux, mais en revanche il est bien composé. Ils se sont distingués par leur humanité et leur générosité envers les pauvres, pendant cette saison de disette extrême; non pas tant des pauvres de cette ville, suffisamment secourus par leurs concitoyens, que de ceux du voisinage, et surtout de la Savoie, où il y avait absolument famine.

Si les Anglais ne paraissent plus ce qu'ils étaient autrefois, c'est que ce n'est plus du tout la même classe qui voyage, mais bien toutes les classes, et non pas à beaucoup près ce qu'il y a de mieux dans toutes les classes. Les Anglais le savent et le disent eux-mêmes; ils sont pénétrés du ridicule de leur multitude et de leur conduite; ils en ont honte, ils s'en irritent, ils la peignent avec la plus piquante ironie, et racontent à ce sujet les anecdotes les plus plaisantes. Au reste, je connais assez le caractère anglais pour savoir qu'il y a pour le moins autant de timidité que d'orgueil dans cette crainte de faire les premières avances qu'ils manifestent les uns envers les autres; car la glace n'est pas plutôt rompue entre deux voyageurs, qu'ils deviennent inséparables. Il y en a eu qui se sont rencontrés tous les jours pendant six mois sans se parler; et au moment de se quitter, ils

ne peuvent plus se passer les uns des autres. Autrefois la classe des voyageurs de cette nation était composée de jeunes gens de famille, qui, à la sortie de l'Université, parcouraient l'Europe pendant deux ou trois ans, accompagnés d'hommes distingués, leurs mentors. Ces jeunes gens, pères à leur tour, revenaient après nombre d'années consacrées aux devoirs de leur position, visiter les amis de leur jeunesse sur le continent, accompagnés d'une famille respectable, dont l'éducation répondait aux avantages de leur rang et de leur fortune. Lorsqu'aucun Anglais ne sortait de son pays pour faire ressource ou se cacher, lorsqu'on ne voyait que des Anglais immensément riches, et généreux autant que riches, des Anglais nobles, mais éclairés et libéraux; certes leur nation avait une haute prééminence parmi les nations, et c'est bien dommage qu'elle l'ait compromise : si j'étais Anglais, j'attendrais pour voyager que la mode en fût passée.

Genève, juillet 1818. — De retour d'un long voyage en Italie, nous sommes allés nous reposer dans une maison de campagne solitaire, sur les bords du lac de Genève, et du côté le moins fréquenté. A la chaleur et à la poussière des grandes routes d'Italie, aux clameurs tu-

multueuses et aux guenilles du peuple, à la saleté des maisons et aux insectes dévorans qui vous y poursuivent, aux chevaux couverts de plaies, aux épouvantables gueux qui vivent de l'horreur qu'ils inspirent, à la tyrannie enfin, et aux Carbonari, ont tout à coup succédé la fraîcheur et la transparence d'un beau lac, la tranquillité, le silence, le bon ordre, la propreté, l'aisance universelle, la raison, l'instruction, les mœurs; et c'est de la liberté, de la liberté seule, que résulte cette différence frappante entre deux populations limitrophes. On peut se plaindre des abus dont cette liberté est susceptible; mais au scandale de ses douze révolutions dans un siècle, il suffit à Genève d'opposer le fait de sa prospérité, de ses lumières et de ses mœurs : que ceux qui lui en feraient le reproche, disent s'ils ont rien de semblable à montrer chez eux.

Nous avons eu aujourd'hui une fête navale sur notre lac: on découvrait dès le matin l'escadre pavoisée qui sortait du port, et se mettait en bataille; elle paraissait composée de deux grands vaisseaux et d'un nombre proportionné de frégates. Le canon ronflait sur cette eau paisible; le feu, la fumée, le tapage, annonçaient un grand jour. Comme il faisait calme plat, il a fallu une bonne heure pour arriver jusqu'à nous (une lieue). L'escadre ne gagnait pas à

être vue de près; les deux vaisseaux de ligne se sont réduits à de grands bateaux descendant carrément dans l'eau, larges et plats, et bâtis de planches brutes. Comme cette extrémité du lac a fort peu d'eau, l'équipage en uniforme blanc et ceintures rouges, poussait avec de longues perches, marchant pour cet effet le long d'une saillie qui se prolonge de l'avant à l'arrière sur les côtés du bateau; manœuvre qui a peu de grâce. Messeigneurs de Genève, car la compagnie était principalement composée des nombreux membres des conseils de la république, déjeunaient à la fourchette (1), au son des fanfares guerrières et de décharges de canon, tandis que la tourbe plébéienne, en batelets, les regardait faire. On a mis à terre, une demi-lieue plus haut, pour s'exercer à l'arquebuse, et après une journée passée joyeusement, on est revenu dans le même ordre, mais par l'autre côté du lac. En bateau aussi, nous sommes allés voir de plus près ce qui s'y passait. A l'entrée de la nuit, l'affluence est devenue très grande; la musique et les fusées s'élevant à la fois de la terre et de l'eau, se *disputaient* l'empire des airs; car on ne peut pas dire qu'il y eût beaucoup d'*accord:* bientôt toute la côte

(1) On m'a assuré que je me trompais à l'égard du déjeuné.

fut en feu, et l'eau, unie comme une glace, réfléchissait fidèlement les gerbes et les soleils, les moulinets et les fusées, en éruption parmi les arbres. Le grand jour est rarement favorable à la beauté, et l'escadre avait singulièrement gagné en importance depuis le matin; les mâts, les cordages, les banderoles et les étendards, l'équipage blanc, la foule bigarrée sur le pont, prenaient de la dignité lorsque les bouches à feu, perçant la nuit de leurs foudres, éclairaient par instans les objets, ou qu'une belle lumière, se répandant du rivage, colorait l'obscurité même d'une teinte plus magnifique que celle du jour.

Au milieu des acclamations d'une innocente joie, le cri de *Vive Bonaparte!* et *vive l'empereur!* se fit entendre par trois fois bien distinctement. Cet effort de *quelque homme de bien*, qui espérait jeter le trouble et la confusion dans cette foule flottante, et faire naître l'occasion de mettre à contribution les mouchoirs et les montres, ne fut pas secondé et resta sans effet.

Les Suisses viennent de rétablir l'assemblée annuelle de leurs savans, principalement naturalistes, qui aura lieu dans les principaux cantons successivement. L'objet de cette réunion est politique et moral autant que scientifique. On s'est toujours plaint, avec raison,

que les Suisses de différens cantons, et même de différentes vallées, demeurassent toute leur vie étrangers les uns aux autres, et n'eussent rien en commun que le nom; on a cru qu'il serait utile de fournir à soixante ou quatre-vingts personnes marquantes dans leurs cantons respectifs, l'occasion de se voir une fois par an, durant trois jours entiers, le verre ainsi que le mémoire académique à la main. C'était le tour du canton de Vaud, cette année, et M. de B. a bien voulu me conduire à Lausanne, et me présenter, moi indigne, à cette assemblée des Plines de l'Helvétie. Je ne sais si ce que l'on apprend dans les assemblées de ce genre, répond à l'appareil qui les accompagne, et à la peine qu'on prend de s'y transporter; et considérant le temps perdu à écouter ce qui ne vous intéresse pas, il paraît certain qu'on ferait plus de besogne en infiniment moins de temps chez soi, ou dans un tête-à-tête dégagé d'ostentation; mais peut-être que l'ostentation même n'est pas à négliger comme stimulant, et que la séance académique, si elle ne vous apprend rien, vous donne au moins la volonté d'apprendre (1).

(1) Ces sortes de réunions annuelles commencèrent en 1760, sous le nom de *Société de Schinznach et d'Olten*, lieux d'assemblée, et n'avaient pas l'histoire naturelle pour

L'assemblée en question s'est tenue les 27, 28 et 29 juillet, dans une salle du collége situé dans le haut de la ville de Lausanne, d'où l'on jouit d'une magnifique vue. Le président, M. de Chavannes, a ouvert la séance par un résumé des travaux de la Société, depuis la dernière réunion, et les diverses communications préparées ont été annoncées; leurs auteurs, appelés les uns après les autres, ont ensuite lu leurs mémoires, ou parlé d'abondance, soit en allemand, soit en français; quelques uns dans les deux langues. Deux différentes relations de l'inondation de Bagne ont excité beaucoup d'intérêt; l'une éloquente et poétique, par M. le ministre Bridel; l'autre didactique, et portant simplement sur les faits pour l'intelligence desquels un modèle en terre glaise avait été préparé la veille, par l'ingénieur M. V., chargé des travaux. C'est M. Escher, surnommé de la *Linth* (je dirai ailleurs pourquoi), qui nous a donné cette dernière relation. L'accident en question, si connu sur les lieux, ne l'est probablement pas ailleurs: j'en rendrai compte succinctement. La vallée de Bagne, comme toutes les autres *gouttières* des Alpes, longue, étroite, inégale en largeur, est

seul objet; mais le grand nombre de patriciens qui en étaient membres ne permit pas que l'on traitât avec une salutaire franchise les questions d'administration et d'économie politique qui y furent parfois agitées.

peuplée de gens simples et industrieux qui vivaient à l'aise sur leurs petites propriétés, suivant, pendant l'été, leurs nombreux troupeaux de bêtes à cornes, dans les montagnes. On remarque qu'il n'y a pas eu parmi eux un seul crime à punir depuis un siècle, pas un seul procès! Le torrent de la Dranse, sorti du glacier de Chermontane, à l'extrémité supérieure de cette vallée, forme une des issues de cette série de glaciers de quarante lieues de longueur, qui s'étend du Mont-Blanc aux sources du Rhône: ce torrent, presque à sec en hiver, s'enfle au printemps par la fonte des neiges, et va grossir le Rhône. Les pâtres de la vallée de Bagne, surpris de le voir toujours si bas au mois d'avril dernier, et soupçonnant quelque chose d'extraordinaire, remontèrent la Dranse, et trouvèrent qu'un éboulement de glace d'un glacier latéral (celui de Getroz sur le Mont-Pleurer) avait comblé la vallée. Les eaux de la Dranse, accumulées derrière cette digue, formaient déjà un grand lac. Sur leur rapport, l'alarme se répandit aussitôt, non seulement dans toute leur vallée, mais dans le Valais et jusqu'en Italie. Les voyageurs craignirent de prendre la route du Simplon; on sentait que lorsque cette digue viendrait à se rompre, il y aurait une débâcle soudaine qui balayerait le pays jusqu'à une grande distance. L'hiver précédent ayant été

rigoureux, les glaces avaient déjà barré la vallée, mais sans arrêter les eaux qui s'étaient frayé un passage; cependant un second hiver rigoureux avait produit un tel amoncellement, que l'obstacle était devenu insurmontable. Le gouvernement envoya un ingénieur; il trouva que la digue avait cent dix toises de longueur d'une montagne à l'autre, soixante-six toises de hauteur, et cinq cents d'épaisseur à sa base. Le lac avait douze cents toises de longueur, cent de largeur, et s'élevait déjà à peu près à la moitié de la hauteur de la digue, c'est-à-dire, avait trente à quarante toises de profondeur. L'ingénieur s'arrêta au parti de percer une galerie dans l'épaisseur des glaces; commençant cinquante-quatre pieds au-dessus du niveau actuel, pour se donner le temps d'achever le travail avant d'être atteint par la crue qui était de un à cinq pieds par jour, suivant la température, et commença le 11 mai aux deux bouts de la galerie. Cinquante hommes se relevant alternativement y travaillaient jour et nuit au péril de leur vie, quelques unes des avalanches qui tombaient de moment en moment, menaçant de les enterrer tout vif dans la galerie; plusieurs furent blessés par des morceaux de glace, ou eurent les pieds gelés, et la glace était si dure qu'elle rompait souvent les pioches. Malgré toutes ces difficultés, le travail avançait rapidement. Le 27

mai, un grand morceau de la digue s'éleva du fond avec un fracas épouvantable : on crut qu'elle allait se soulever en entier, et les ouvriers s'enfuirent ; mais bientôt ils reprirent courageusement leur travail. Cet accident se renouvela ensuite plusieurs fois ; quelques uns des morceaux flottans, à juger par leur hauteur hors de l'eau, devaient avoir soixante-dix pieds d'épaisseur sous l'eau. Le 4 juin, la galerie, longue de six cent huit pieds, se trouvait percée ; mais comme elle avait vingt pieds de hauteur de plus dans le milieu, il fallut encore la niveler. Le temps avait été froid, et le lac ne se trouvait pas encore au niveau de la galerie, de sorte que l'on continua à l'abaisser jusqu'au 13, que l'écoulement commença à dix heures du soir. Le lac s'éleva pourtant encore pendant quelques heures ; mais le lendemain, à cinq heures du soir, il avait baissé d'un pied ; le 15 au matin, de dix pieds ; le 16 au matin, de trente pieds. A deux heures de ce jour, la longueur du lac était diminuée de trois cent vingt-cinq toises, car la galerie continuellement rongée s'abaissait aussi vite que le lac. La Dranse coulait à plein lit, mais sans déborder, et peu de jours auraient suffi pour épuiser l'immense réservoir. Cependant les détonations intérieures annonçaient que les glaçons se détachaient de la masse par leur légèreté spécifique, diminuant ainsi l'épais-

seur de la digue du côté du lac, pendant que le courant, hors de la galerie, rongeait cette même digue du côté opposé, et menaçait d'une rupture soudaine; le danger croissant, l'ingénieur faisait partir, de temps à autre, des exprès pour avertir les habitans de se tenir sur leurs gardes. L'eau commençait à se faire jour sous la glace, entraînant les pierres et le terrain à sa base sous la galerie; la crise paraissait inévitable et prochaine. A quatre heures et demie du soir, un éclat terrible annonce la rupture des glaces; l'eau du lac s'élance avec une furie inexprimable; elle forme un torrent de cent pieds de hauteur qui parcourt les six premières lieues en quarante minutes, quoique retenu en plusieurs endroits dans des gorges étroites, enlevant dans son cours cent trente chalets, toute une forêt et une immense quantité de terre et de pierres. Débouchant devant Bagne, chef-lieu de la vallée, l'eau poussait devant elle comme une montagne mouvante de toutes sortes de débris, haute de trois cents pieds, d'où sortait une vapeur noire et épaisse comme la fumée d'un incendie. Un voyageur anglais, accompagné d'un jeune artiste, M. P. de Lausanne, et de son guide, revenait de voir les travaux et s'avançait vers Bagne : se retournant par hasard, il voit la colonne mouvante dont le bruit de la Dranse ne lui avait pas permis d'entendre le

fracas éloigné, approchant avec la plus effrayante rapidité. Il pique des deux pour avertir ses compagnons, ainsi que trois autres voyageurs qui les avaient joints; tous sautent à bas de leurs montures, gravissent la montagne précipitamment, et arrivent en sûreté, hors de la portée du déluge qui remplit en un instant toute la gorge au-dessous d'eux : cependant M. P. ne se retrouvait plus; durant plusieurs heures on le crut perdu, mais l'on sut ensuite que sa mule ombrageuse, se détournant à la vue d'un arbre renversé sur son chemin, aperçut tout à coup un objet bien plus terrible, près de l'atteindre, et s'élançant à l'instant d'elle-même vers la montagne, l'avait emporté loin du danger. De Bagne, la débacle arriva à Martigny (quatre lieues), en cinquante minutes, enlevant dans cet espace trente-cinq maisons, huit moulins, quatre-vingt-quinze granges, mais seulement neuf personnes et peu de bétail, les habitans étant sur leurs gardes. Le village de Beauvernier fut sauvé par une saillie de rocher qui détourna le torrent; on le vit passer comme un trait à côté du village, sans le toucher, quoique beaucoup plus haut que ses toits. Les rochers et les pierres furent déposés avant d'arriver à Martigny, frappant de stérilité de vastes prairies et des champs fertiles. Ici il se divisa; mais quatre-vingts bâtimens de ce bourg furent emportés, beaucoup

d'autres endommagés, et les rues jonchées d'arbres, de débris et de terre : trente-quatre personnes seulement paraissent y avoir perdu la vie, les habitans s'étant retirés dans les montagnes. Au-dessous de Martigny, la débâcle trouvant une grande plaine, s'est étendue et a déposé beaucoup de limon et de bois, au point d'assainir, à ce qu'on espère, un grand marais. Le Rhône l'a reçue peu à peu et sur divers points sans déborder ; elle est arrivée au lac de Genève à onze heures du soir, et s'est perdue dans sa vaste étendue, ayant parcouru un espace de dix-huit lieues de Suisse, en six heures et demie, par un mouvement graduellement retardé. Tous les ponts ayant été enlevés, les habitans des deux côtés de La Dranse ne purent correspondre pendant plusieurs jours, et s'informer de leurs pertes mutuelles qu'en se jetant leurs billets attachés à des pierres. La boue fétide les menace d'une épidémie. Il existe des traces évidentes d'une ancienne catastrophe semblable que la tradition et même quelques notices historiques placent dans l'année 1595. Une poutre du plafond d'une maison de Martigny, porte l'inscription initiale suivante : M. O. F. F. 1595. L Q B F I P L G D G, dont voici l'explication ingénieuse donnée par un M. Vaudan, magistrat du lieu. *Maurice Olliet fit faire, 1595, lorsque Bagne fut inondé par le glacier de Getroz.* Il est

assez remarquable qu'un vieillard de quatre-vingt-douze ans s'est sauvé en montant sur un tertre que l'on suppose avoir été formé par l'ancienne débâcle; la nouvelle le suivit jusqu'au sommet, où il se maintint à l'aide d'un arbre qui ne fut point emporté.

M. Escher évalue à huit cent millions de pieds cubes la masse d'eau accumulée au moment où elle a commencé à s'écouler par la galerie. Cette masse a été réduite à cinq cent trente millions dans les trois jours suivans, et le niveau du lac baissé de quarante-cinq pieds. Si la galerie n'eût pas été faite, le lac se serait élevé de cinquante pieds de plus, et la masse d'eau se serait trouvée de mille sept cent cinquante millions de pieds cubes au moment où elle aurait commencé à passer par dessus la digue, au lieu de cinq cent trente millions auxquels elle était réduite lorsqu'elle a commencé à passer à travers la galerie, et aurait étendu ses ravages à tout le bas Valais.

La digue n'est point complétement détruite; à la brèche près, elle est entière; et si l'hiver prochain était rigoureux, ou même n'était pas très doux, cette brèche se comblerait, et on verrait l'année prochaine le même accident se renouveler. L'ingénieur propose une galerie percée dans le roc, au pied de la montagne opposée au glacier, commençant un peu au-

dessus de l'avalanche, et finissant un peu au-dessous, de manière à ce que l'entrée et la sortie des eaux de la Dranse ne pût être fermée. Il m'a paru que ce travail, devant prendre plusieurs années, un canal souterrain construit en bois ou en pierre, sous l'aire ordinaire des avalanches, remplirait l'objet tout de suite, et à bien moins de frais.

L'assemblée a écouté avec un intérêt tout particulier des détails extrêmement curieux qui lui ont été communiqués par un professeur distingué de l'académie de Genève, récemment arrivé d'Angleterre, sur de nouveaux développemens donnés aux manufactures de ce pays par l'application des machines à vapeur. M. le professeur a fini par poser en fait que le résultat de cette application indéfinie des machines et de cette perfection de l'industrie, était pernicieux. Comme la Suisse est devenue un pays manufacturier où toutes les nouvelles applications de la force mécanique doivent être employées, sous peine de voir les manufactures étrangères supplanter celles du pays, l'assertion du professeur a causé quelque inquiétude dans l'assemblée, qui aurait désiré qu'il s'expliquât.

Il serait sans doute superflu de montrer que rien ne se fait sans machines, depuis l'aiguille à coudre jusqu'à l'aiguille aimantée; depuis la

brouette jusqu'à la pompe à feu, la main des hommes n'agit presque jamais sans des intermédiaires plus puissans qu'elle. Avant l'invention des machines les plus simples, il est difficile de deviner comment les hommes pouvaient subsister : point de loisir, et par conséquent point de civilisation sans machines; certainement point de professeurs; et les individus de cette savante réunion elle-même se fussent pris aux cheveux pour le brochet sur leur table, si toutefois on pouvait attraper des brochets sans hameçons et sans filets. S'il arrivait que les bas, les souliers et les chemises tombassent tout faits du métier en aussi grande abondance que les feuilles des arbres en automne, le monde n'en irait pas plus mal assurément; au contraire, car les pauvres alors seraient aussi bien vêtus que les riches le sont à présent; et ceux-ci trouveraient bien vite, ou on leur aiderait à trouver de nouveaux objets de jouissance qui les tiendraient probablement toujours autant en avance des pauvres, en fait de luxe, qu'ils le sont à présent. Depuis que le métier à bas a supplanté les tricotteuses, il y a dix personnes pour une employées à fabriquer ce vêtement, parce que tout le monde veut être chaussé. Depuis que l'imprimerie a supplanté les copistes, le nombre d'individus employés à la *manufacture* des livres a centuplé, parce qu'il y a mille lecteurs pour

un. Les machines n'imposent point l'oisiveté, mais procurent le loisir. Enfin les gages haussent par l'introduction des machines, parce que, sans diminuer le nombre des ouvriers, elles les emploient à des objets moins subalternes, et qu'ils deviennent conducteurs de machines, au lieu d'être machines eux-mêmes. Je renvoie d'ailleurs le lecteur aux observations déjà faites à l'occasion des manufactures de Saint-Gall, dans la vue d'expliquer l'engorgement actuel des manufactures; et j'ajouterai seulement que, toutes les fois que l'emploi des machines rompt et disperse les grands rassemblemens, son utilité en est d'autant plus grande; mais qu'il a des inconvéniens momentanés lorsqu'il supplante les manufactures domestiques, le produit n'étant qu'une considération secondaire en politique comme en morale.

Le célèbre M. Owen, de Lanark, a paru dans cette assemblée, et nous a donné, par l'entremise d'un interprète, des détails intéressans sur la discipline qu'il a établie dans sa grande manufacture à Lanark, et qui lui assure la reconnaissance des amis de l'humanité. Il a ensuite passé à son utopie favorite, dont on a écouté le développement avec beaucoup de patience : le système de société en parallélogrammes, dont il est l'inventeur, s'est acquis, à l'aide du ridicule même qui y est attaché,

beaucoup de célébrité. Il se réduit, en dernière analyse, non pas à une extrême subdivision des terres, puisqu'elles seraient cultivées en commun, mais à une extrême accumulation de population, puisque chaque parallélogramme de mille arpens est destiné à nourrir mille personnes : or, s'il y a, en Angleterre, par exemple, quinze à vingt millions d'arpens de terre inculte, et un million d'individus secourus plus ou moins par la caisse des pauvres, on ne saurait nier que le plan de M. Owen ne soit, sous ce point de vue, physiquement possible. L'on pourrait ainsi pourvoir à la subsistance de tous les nécessiteux momentanément, même en supposant que ces terres incultes soient les moins fertiles du royaume : on peut même aller jusqu'à croire que tout irait au mieux dans ces parties carrées de mille personnes, où tout doit être en commun ; mais ce serait une raison de plus pour que la population y augmentât. M. Owen ne semble pas s'apercevoir que, dans vingt ans, dans quarante ans, s'il veut, les mille *parallélogrammiens* seront devenus deux mille : mourront-ils de faim de bonne grâce et sans s'arracher le dernier morceau de pain ? non sans doute, et voilà tous les inconvéniens du trop de population revenus. M. Owen représente les divers ordres de la société, telle qu'elle est constituée à présent, par le moyen de neuf boîtes symboliques en

fer-blanc, de grandeurs très inégales, qu'il porte partout avec lui pour confondre les incrédules; il les a mises sur la table, et, prenant la moindre en volume, petit cube gros comme un dé à jouer, entre l'indicateur et le pouce: Voilà, nous a-t-il dit, toute la valeur mathématique des princes de la terre, des grands et des riches; lesquels faisaient, il faut en convenir, pauvre figure parmi les autres types hiérarchiques de fer-blanc. Je n'ai pas assez bien compris les conséquences que M. Owen voulait nous faire tirer de cette démonstration tactile, pour m'exposer à le calomnier en l'expliquant.

La différence d'opinions politiques et religieuses, ainsi que de langage, des membres de cette réunion de savans suisses, ne m'a pas paru en apporter aucune dans leurs rapports d'amitié et de science. Les repas n'ont pas été très prolongés; mais ceux pour qui la pipe et la bouteille sont les compagnes obligées de la conversation, se sont rassemblés entre eux le soir. Ceux, au contraire, qui préféraient la société des femmes, se sont réunis dans plusieurs maisons, et l'on pouvait aisément discerner parmi eux des hommes très intéressans; il n'y en avait aucun qui n'entendît plus ou moins le français.

Comme je m'étais plaint de ces vignobles éternels qui appauvrissent et défigurent le paysage

des bords du lac, on m'a conseillé de faire quelques courses dans les environs de Lausanne, et, pourvu d'un itinéraire, j'ai parcouru ces environs qui présentent des sites variés et pittoresques; la plus belle végétation qu'entretient un sol très fertile et bien arrosé : point de vignes, des prairies, beaucoup d'ombre et de belles échappées de vue (1). Je n'ai rencontré aucun exemple de mauvais goût dans les jardins; plusieurs même ne laissaient rien à désirer. Les prairies arrosées des environs de Lausanne valent jusqu'à 4500 fr. de France, la pause de trente mille pieds carrés; les vignobles le long du lac, le double ou le triple, suivant la situation. La terre, très inférieure aux environs de Genève, ne coûte pas moins; mais aussitôt qu'on passe la frontière du côté de la Savoie, sa valeur tombe immensément à qualité égale.

On construit ici une machine à faire le pain, que son extrême simplicité et son efficacité m'engagent à décrire. C'est une caisse de sapin de deux pieds de long, large et haute d'un pied, tournant sur elle-même par le moyen d'une

---

(1) Je nommerai seulement les lieux suivans : Saint-Laurent, la Chablière, le Désert, le bois de Céry, Mézery, Vernen, Benens, le bois de Vaud, etc., et j'engage les étrangers à les aller voir.

manivelle, comme le cylindre à brûler le café. Un des côtés s'ouvre à charnières; on met la pâte dans la caisse, et l'on tourne. Le temps nécessaire pour faire lever la pâte est déterminé par la température de l'air, la rapidité du mouvement et d'autres circonstances; mais on reconnaît la fermentation au sifflement aigu de l'air qui s'échappe : en une demi-heure à peu près l'opération est finie; le pain est toujours très levé, même trop quelquefois; le travail n'est rien, on peut le confier à un enfant; l'on voit tout ce que la propreté gagne à ce procédé. Il n'y a ni crochets, ni pointes, ni barre dans l'intérieur, pour rompre ou déchirer la pâte; ce déchirement s'opère de lui-même par l'adhésion aux côtés de la caisse. Cette machine, très bien exécutée, avec son pied, sa ferrure, etc., coûte deux louis à Lausanne, mais pourrait être construite grossièrement à meilleur marché; car rien n'est plus simple. Les dimensions ne sont pas restreintes, et l'on peut diviser la caisse, dans l'intérieur, de manière à pétrir plusieurs qualités de pain en même temps.

Désirant revoir plus à loisir quelques parties de la Suisse où je n'avais fait que passer l'année dernière, et en visiter d'autres qui m'étaient inconnues encore; méditant même le tour des cantons forestiers, à pied, si le temps se maintenait assez beau, je suis parti seul de Genève

au commencement de septembre 1818. Le Mont-Blanc, qui se voyait si bien en partant de Genève, se cache derrière les Voirons avant que d'arriver à Coppet; cependant les bords du lac deviennent peu à peu plus champêtres; on trouve à Celigny des eaux vives en abondance, des bois, de vertes prairies et une belle vue, mais encore sans Mont-Blanc; il reparaît à Nyon dans toute sa gloire, entre le grand et le petit Voiron; au château de Prangins, il est masqué par cette dernière montagne; mais le profil des rochers de Meillerie et l'entrée du Valais, que l'on commence à voir, le font oublier. A Morges, la route d'Yverdun gravit le Jora, d'où la vue plonge sur le lac qui a cinq lieues de largeur dans cet endroit; il était bleu comme l'océan des tropiques, passant au vert d'émeraude près des côtes, et rayé de blanc dans toute sa largeur; l'aspect change d'un jour et d'une heure à l'autre, sans qu'il soit possible de se rendre compte des accidens de lumière. Les Hautes-Alpes, qui s'élèvent fort au-dessus d'un premier plan de montagnes, à l'horizon, étaient si parfaitement de la couleur du ciel, qu'elles auraient été invisibles, sans la garniture de neige qui en dessinait nettement le profil supérieur, et passait d'une cime à l'autre en forme de guirlandes. Une belle vallée remplissait l'espace entre le Jora et Lausanne, dont la cathédrale ter-

minait avantageusement la perspective le long du lac. A la Sarra, près du point de partage des eaux entre les deux lacs de Genève et de Neuchâtel, entre l'Océan et la Méditerranée, comme je l'ai dit ailleurs, ces belles vues cessent; mais on les retrouve après avoir passé Yverdun, et surtout à Saint-Julien, sur le Jura, d'où l'on découvre toute la Suisse jusqu'aux Alpes. De Saint-Julien au Locle, on monte presque continuellement par un très beau chemin, toujours au milieu des prés, des bois et des fontaines. J'ai reconnu de loin le *Creux-du-Van*, que j'avais visité l'année précédente; sa forme extraordinaire le distingue. A mon arrivée au Locle, ayant encore deux heures de jour, j'en ai profité pour aller visiter les moulins souterrains à l'extrémité de la vallée. Il est bon d'observer que le Jura, si uniforme dans l'éloignement, présente au contraire les accidens les plus bizarres, et la plus grande variété d'aspect dans son intérieur : ici, les couches calcaires qui le composent ont été jetées sur leur tranchant par l'effet de quelque grand bouleversement; et, dans cette situation verticale, paraissent avoir glissé les unes entre les autres, de manière à laisser des interstices de quelques toises de largeur seulement, dans quelques endroits, et dans d'autres de quelques centaines de toises, séparées par de minces pa-

rois. Il arrive fréquemment que l'ordre s'interrompant tout à coup, c'est le creux qui devient relief pendant que le relief s'affaisse, d'où il résulte un labyrinthe inextricable, lequel est loin toutefois de présenter l'image hideuse du bouleversement; car la décomposition des rochers accumulant les débris à leur base en talus, a recouvert leurs parois de pentes verdoyantes jusqu'à mi-hauteur. Pas un arbre cependant, à peine un buisson croît naturellement sur ces hauteurs où l'hiver dure sept mois, et où la neige s'élève quelquefois à trente pieds. C'est absolument un paysage du nord de l'Écosse. Chaque vallon a son clair ruisseau, dont les eaux disparaissent souvent comme par enchantement à travers certaines ouvertures dans le sol, dues aux interstices des rochers. La vallée du Loclė était, malgré ces écoulemens naturels, sujette à des inondations; mais au moyen d'une galerie horizontale de six pieds sur quatre et de la longueur de neuf cent cinquante pieds, percée à travers un pan de rocher, les habitans ont trouvé le moyen d'assainir leur pays d'une manière permanente. Du temps des Romains, la construction de cette galerie aurait présenté de plus grandes difficultés que leur célèbre *emissario*, construit pour l'écoulement du lac Albano, près de Rome, lequel est creusé l'espace de mille à douze cents

toises, à travers des substances volcaniques qui s'entament aisément, au lieu qu'ici c'est la roche vive. Tout près de ce magnifique égout, est une de ces issues naturelles déjà décrites : elle s'enfonce verticalement dans le rocher où l'on a eu la hardiesse de pratiquer plusieurs moulins les uns sous les autres. Descendant par une sorte d'escalier glissant, on distingue, à la faible lueur d'une lampe, des constructions auxquelles les mauvais pas qu'il faut franchir, l'obscurité, le bruit, l'abîme sans fond au-dessous de soi, donnent une apparence de hardiesse surnaturelle qu'elles n'ont probablement pas. Le Locle est un assemblage de maisons neuves et propres, qui n'ont point l'air d'un village, car on n'y voit rien qui rappelle l'agriculture; elles ne sont d'ailleurs point rapprochées, mais au large, sur le beau tapis vert de la vallée : c'est plutôt une réunion de maisons de campagne. Les habitans s'occupent de manufactures domestiques : chacun d'eux travaille, chez lui et pour lui, à l'horlogerie, aux instrumens de mathématiques, etc. Le célèbre Jacques Droz, dont les automates ont étonné l'Europe, était de cette vallée, où l'on dit qu'il y a six mille horlogers; les femmes travaillent à la dentelle, quelques négocians se chargent de la vente dans l'étranger, et les États-Unis de l'Amérique en ont été récemment le principal débou-

ché. Une grande simplicité de mœurs, beaucoup d'union et d'instruction règnent, à ce qu'on assure, au milieu de cette population industrieuse. J'avais observé, à travers les fenêtres d'une maison, beaucoup de jeunes personnes à l'ouvrage; j'appris qu'elles étaient au nombre de soixante dans un établissement formé, il y a quatre ans, par une société bienfaisante, pour l'éducation des orphelines principalement. Elles y sont entretenues, apprennent à lire, à écrire et à travailler. Il paraît, d'après le compte rendu annuellement par les douze directrices, et dont elles ont eu la bonté de me remettre l'extrait, que les frais se portent à 116 fr. de France annuellement pour chaque élève. On se loue de leur conduite, qui paraît répondre, à tous égards, aux soins de leurs bienfaitrices et à la libéralité des habitans. Parmi les dons, j'ai remarqué celui d'un anonyme de la somme de dix louis, laquelle en ce pays est considérable.

La journée de travail d'un homme se paie 21 sous de France, celle d'une femme 15 sous: le meilleur pain vaut 3 sous la livre; la viande, 8 sous $\frac{1}{2}$ le bœuf, et 5 sous seulement le veau : la misère des années précédentes a beaucoup diminué. Les habitans sont assez contens de leur gouvernement, bien qu'il soit et leur paraisse étrange. Ils sont Suisses, et cependant

soumis, à quelques égards, à un prince étranger et éloigné (le roi de Prusse), qui tire de leur pays, on ne sait à propos de quoi, un revenu d'environ cent mille francs, qui passe tous les ans à Berlin. C'est, au surplus, tout le mal que ce maître, presque idéal, puisse leur faire, et le canton est à peu près aussi libre que les autres. Il n'y a qu'une voix sur la bonne administration de Berthier, que Bonaparte leur avait donné pour maître. Il adoucissait à leur égard la tyrannie impériale et surtout la conscription, faisait des travaux d'utilité publique et protégeait l'industrie.

La petite rivière du Doubs sépare les Français des Suisses. On est catholique d'un côté, et protestant de l'autre : cependant il y a deux ou trois hameaux catholiques du côté suisse, et une église commune aux deux religions qui vivent en paix et bonne intelligence. Le paysan qui me servait de guide, se plaignait de ce que messieurs de Neuchâtel ne laissent pas passer la farine, que les habitans de ces hautes vallées tireraient à meilleur marché de plus loin, afin de se réserver le monopole de la mouture : cette petitesse n'est pas rare en Suisse, où chaque canton s'isole, et même chaque commune du même canton.

Je suis parti du Locle de très bon matin, pour aller voir ce que l'on appelle le lac des Brenets

et les chutes du Doubs, où je me suis trouvé avant le lever du soleil : ses premiers rayons, pénétrant à travers les forêts de sapins qui couronnent les hauteurs jusque dans la paisible vallée qui les sépare, donnaient à ces beaux pâturages presque un air de printemps. Ils m'ont rappelé des lieux bien éloignés les uns des autres, le *Prato fiorito* dans les montagnes de Lucques, et les *high lànds* de l'Écosse; quoique les petites maisons blanches et propres, éparses sur ces pâturages, donnassent au paysage un caractère différent et qui se rapprochait plutôt de celui du pays de Galles. On rencontre des habitations de pur luxe, des maisons de campagne de gens retirés des affaires, après avoir fait une petite fortune. J'en ai remarqué de bâties en bois, mais dont le terrain était coupé de terrasses en pierre; tout l'art du maçon avait été réservé pour le jardin. Il faut que la nature soit bien forte en Suisse pour résister à tout le mal que ses habitans lui font, lorsqu'ils veulent l'orner.

Le Doubs coule à travers une de ces brèches épouvantables, que les déchiremens du Jura ont produites; ses angles correspondent d'un côté à l'autre, partout où les masses ne se sont point éboulées dans l'abîme ouvert entre elles. Un de ces accidens, formant une écluse naturelle, retient les eaux dans un bassin assez large, au-

quel on donne le nom de lac. Ces eaux se précipitent ensuite de rochers en rochers pendant plusieurs lieues ; les traces de leur passage, visibles des deux côtés jusqu'à cent pieds au-dessus du niveau actuel, ne laissent aucun doute sur son ancienne élévation. Le courant n'a pas formé cette coupure ; mais, l'ayant trouvée faite, il s'y est jeté et l'a creusée plus profondément. Il est à remarquer que les traces du courant des eaux ne correspondent pas toujours à la ligne du courant, mais sont déterminées par la résistance particulière des couches : celles qui sont tendres s'excavent, et celles qui ne le sont pas restent intactes. On voit dans ces lieux des accidens de courbure des couches calcaires, qui remplissent d'étonnement et donnent bien à penser. L'eau, fort basse à présent, ne permettait plus au poisson de sortir de certains trous où les habitans le prenaient à la main ; on y voyait des écrevisses et des truites. J'ai suivi le cours du Doubs, partie en bateau et partie à pied, et suis arrivé à la Chaux-de-Fond après une promenade fort pittoresque, mais un peu fatigante, de six heures. Cet endroit ressemble au Locle, quoique beaucoup plus considérable. L'hôtesse de l'auberge où je me suis arrêté me conseillait de voir les moulins sous terre, et ensuite les automates de Jacques Droz, revenus au sein de leurs monta-

gnes, comme tant d'autres Suisses, après avoir couru le monde; mais je l'ai assurée que j'avais vu les moulins sous terre hier, et les automates à Paris, il y a trente-cinq ans, et que je me rappelais également les uns et les autres. Au sortir de la Chaux-de-Fond, mon conducteur s'est égaré, et, passant par le val Saint-Imier le long de la Suze, et par Pierre-Pertuis, au lieu de suivre la vallée du Doubs, je suis arrivé très tard à un village nommé Gloviller, où il y a, du reste, une fort bonne auberge.

Porentrui est une jolie petite ville, autrefois capitale de l'évêché de Bâle, et que le congrès de Vienne a donnée au canton de Berne, pour le consoler de ne lui avoir pas rendu la moitié du territoire que la révolution lui avait enlevé. Les habitans, bons catholiques, croient que Bonaparte a succombé parce qu'il avait été excommunié (1); ils regrettent pourtant un peu le gouvernement français, et ce n'est certainement pas par *libéralité*, mais parce que, disent-ils, *le commerce allait mieux*. Le passage d'un long état de guerre à la paix occasionne, ici comme partout, un dérangement sensible;

(1) On n'aime pas trop à Porentrui l'enseignement mutuel, attendu que les journaux du bon côté n'en parlent pas favorablement; cependant il y a une école dirigée suivant cette méthode, et quelques pétitionnaires en demandent d'autres.

car la guerre occupe et fait vivre un plus grand nombre encore d'individus qu'elle n'en tue. C'est une industrie peu fructueuse; mais enfin c'est une industrie que les riches paient sous la forme d'impôts, et qui passe dans la poche des pauvres sous celle de salaire. Tout était monté là-dessus; et jusqu'à ce que l'organisation de paix soit pleinement établie, le plus grand nombre doit souffrir; il souffre également lorsque, après un long intervalle de paix, on recommence à faire la guerre; parce que certains établissemens de paix cessent d'être en activité, avant que ceux de guerre aient repris la leur.

C'est un malheureux présent qu'on a fait à Berne, que ce ci-devant évêché de Bâle; il la met en contact avec un voisin trop puissant, sans lui procurer d'autres avantages que celui d'avoir cinq places de bailli de plus à donner. Un gouvernement de l'espèce paternelle, inhabile à lever des impôts, doit être embarrassé d'enfans qui ne le connaissent seulement pas, qui ont une autre religion et d'autres mœurs, qui obéissent aveuglément, il est vrai, parce qu'ils sont accoutumés à l'obéissance, et ne connaissent que cela; mais qui n'ont aucun attachement pour lui, et ne feraient pas le moindre effort pour le défendre. Le gouvernement de Berne a envoyé à Porentrui un bailli très intelligent, qui lui a donné des preuves non

équivoques d'un dévouement et d'une fidélité rares en des temps difficiles, et plus propre qu'aucun autre à maintenir la bonne intelligence avec ses voisins (M. Jenner): il a douze hommes à son service, tandis que la France entretient sur cette frontière d'environ quinze lieues, quatre cent soixante-dix douaniers à quinze sous par jour pour empêcher la contrebande des montres et des dentelles, qui ne se fait pas moins, à prix fixe, par ceux-là même peut-être qui sont chargés de l'empêcher.

En 1816 la population de ce ci-devant évêché de Bâle était de soixante-sept mille deux cent douze âmes; les morts avaient été seize cent quatre-vingt-quinze; les naissances, deux mille deux cent trente-huit; les mariages, cinq cent dix.

Les baillis bernois réunissent à peu près tous les pouvoirs; ils sont lieutenans criminels, décrètent de prise de corps, entendent les témoins, instruisent la procédure en présence de deux juges de la cour baillivale, qui sont de bons paysans. Le tribunal d'appel à Berne examine cette procédure et la renvoie au bailli dont la cour passe sentence. L'instruction est secrète: le prévenu n'a de défenseur que lors du jugement, et ses objections ne peuvent porter que sur les actes du procès, et non sur l'instruction. Les baillis sont administrateurs des finances,

ils font des ordonnances et les exécutent, exercent même la censure littéraire très arbitrairement, mais en général très bénignement. J'oubliais de dire que dans l'instruction criminelle les témoins sont examinés en présence du prévenu, suivant le code français, mais sans jury. On ne fait point usage de moyens coërcitifs pour arracher l'aveu. Les prisons qui servent pour les cinq bailliages du nouveau territoire sont très vastes, et renferment dans leur enceinte un grand jardin. Les prisonniers condamnés et ceux prévenus seulement sont séparés : ceux-là travaillent à divers métiers; et une portion du produit est mise en réserve pour servir de caution auprès des personnes qui voudraient les prendre à leur service après leur sortie. J'ai trouvé à Porentrui soixante-dix individus en prison (pas un pour dettes), sur une population de soixante-dix mille âmes, et une partie de ces prisonniers avait même été envoyée de Berne.

On aperçoit près du chemin, environ à deux lieues de Porentrui, un monument antique assez singulier : c'est un grand bloc de pierre, debout comme un pan de muraille, de près de neuf pieds en carré et de peu d'épaisseur, percé à la hauteur de l'œil d'une ouverture assez grande pour observer commodément au travers. On a fouillé à l'entour, sans rien découvrir qui

jetât du jour sur l'origine de ce monument et sur son objet.

Rien de plus beau peut-être que le chemin de Porentrui à Delemont; il parcourt généralement un plateau élevé et de peu de largeur, semblable à une vaste chaussée naturelle, couverte d'une belle pelouse et de chênes majestueux qui n'interceptent point la vue; elle plonge de droite et de gauche sur des vallées boisées et verdoyantes, où errent de nombreux troupeaux, dont on entend les clochettes musicales. Les montagnes, sous toutes sortes de formes bizarres, terminent le paysage, et semblent ne laisser aucune issue.

La descente du Jura, partout magnifique, offre le plus grand contraste avec les sites bouleversés, sauvages et solitaires d'où l'on sort. L'aspect du grand bassin de la Suisse, qui se développe tout à coup sous vos yeux, riche, habité, cultivé, couvert de villes et de villages, et que le rempart des Hautes-Alpes termine à l'horizon, varie sans cesse suivant l'état du ciel : il était très favorable lorsque je descendis par le passage de la Suze sur Bienne, et de là à Arberg, où je couchai. C'est sur la plaine, entre Arberg et le lac de Morat, c'est-à-dire de Walperswyl à Sauge ou Sugy, que M. Tralles mesura, en 1788, la ligne qui a servi de base à

ses travaux géométriques sur les montagnes du canton de Berne.

La route directe d'Arberg à Berne, par Frienisberg, offre un point de vue célèbre; mais je m'en suis détourné, afin de voir les ruines d'*Aventicum* (Avenche) : il reste peu de chose de cette capitale de l'Helvétie (1) sous les Romains. Son emplacement est pourtant encore marqué par la vaste circonférence de ses murailles, visible sur plusieurs points (2); mais on exploite ses ruines depuis des siècles; et le propriétaire d'un seul arpent vendit encore, il n'y a pas long-temps, pour cent louis de pierre à bâtir, parmi lesquelles il y avait un bloc de marbre auquel il a fallu atteler trente chevaux, pour le transporter. Lorsque, après une sécheresse de quelque durée, on jette les yeux sur le terrain qu'occupait cette ancienne ville, la trace des rues et des principaux édifices se dis-

(1) Les colonnes milliaires trouvées dans différens endroits montrent que les distances se comptaient toutes de cette ville, et que c'était par conséquent le chef-lieu; mais les Romains n'avaient pas proprement de capitales de leurs provinces.

(2) Il est assez probable que ces murailles ont été construites par les Bourguignons avec les matériaux de celles des Romains, probablement plus étendues encore : c'est l'opinion de Muller.

tingue facilement aux lignes d'herbe brûlée par le défaut de profondeur du sol qui recouvre les matériaux enfouis. De tous les pavés de mosaïque, déterrés à différentes époques, la plupart ayant été détruits ou recouverts, on n'en voit plus que trois, et qui n'ont rien de remarquable : il n'y en a qu'un dont on prenne quelque soin ; un autre est recouvert par les racines d'un grand noyer. La plupart appartenaient à des bains dont les aquéducs souterrains existent encore. L'objet le plus frappant dans cette enceinte, est l'angle encore debout d'un édifice qui a dû être somptueux : on voit d'un côté une demi-colonne d'ordre corinthien, de quatre pieds huit pouces de diamètre ; de l'autre un pilastre. L'angle, la colonne et le pilastre sont formés de treize blocs de marbre l'un sur l'autre, ayant chacun huit pieds et demi de long, cinq pieds et demi de large, et environ deux pieds d'épaisseur, outre la base et un grand bloc informe au sommet ; la hauteur totale est d'environ trente-sept pieds. La grande solidité de cette construction l'a fait survivre aux ravages du temps et des barbares anciens et modernes. A cinquante toises de là, on voit, renversée sens dessus dessous, une magnifique corniche de marbre blanc, sculptée avec le plus grand soin ; ce morceau a neuf pieds de long, quatre pieds de large et trois pieds d'épaisseur.

Les murs de l'ancien port sont en partie debout; plusieurs anneaux de fer s'y voyaient encore il y a quelques années, et l'on distingue les endroits d'où ils ont été récemment arrachés. Les pilotis de chêne sur lesquels cette construction reposait, sont parfaitement conservés, fort durs et encore combustibles; le lac s'en est éloigné de plus d'un quart de lieue, et l'espace est maintenant couvert de prairies. Quelques anciennes constructions se trouvent aussi dans l'enceinte de la ville moderne (Avenche), sur une colline voisine; entre autres l'amphithéâtre couvert d'assez de terre pour en faire un pré et un verger : on distingue parfaitement sa forme ovale; il a deux cent quatre-vingt-six grands pas, ou cent quarante-trois toises de circonférence, et trente pieds de profondeur. A l'une des extrémités du grand axe, est un caveau de vingt pieds en tout sens, où l'on plaçait sans doute les animaux qui devaient combattre. La grosse tour carrée au-dessus, quoique fort vieille, n'est pas antique; car ses murs, grossièrement construits, laissent voir les débris de l'amphithéâtre, qui ont servi de matériaux. De belles corniches de marbre blanc, placées sens dessus dessous, servent de base à l'une des portes de la ville d'Avenche; il en est de même au coin de l'église, et l'on découvre des bas-reliefs et des inscriptions sur un grand

nombre de murs. Il est évident que les hommes, plutôt que le temps, ont fait disparaître les ruines d'une ville magnifique, qui paraît avoir eu deux lieues de tour; et la génération présente elle-même, dans ce siècle savant, a vu un grand nombre de marbres précieux portés au four à chaux. La colline voisine laisse voir l'ouverture d'une grande carrière, dont les Romains tiraient leurs matériaux les plus grossiers, et que l'on exploite encore.

Payerne, à deux lieues d'Avenche, possède la selle de cette bonne reine Berthe, qui au dixième siècle *filait* et faisait du bien ; ainsi que son tombeau. La selle est suspendue assez peu convenablement dans l'auberge principale du lieu; elle est fortement construite en bois et en fer; mais ce qui la rend remarquable, ce sont deux gaînes spacieuses, une de chaque côté, en forme de culotte, et faisant partie de la selle; elles étaient destinées à recevoir et garantir les cuisses de sa majesté, qui ne pouvait ainsi être désarçonnée. Il est peu probable qu'aucun cavalier ait jamais fait usage de semblables précautions ; cette selle était par conséquent à l'usage d'une femme, d'une femme de qualité sans doute; elle est d'ailleurs pourvue d'une ouverture destinée à recevoir la *quenouille*; donc c'était la selle de la reine Berthe! Reste à savoir comment cette bonne reine parvenait à s'y pla-

cer. Son cercueil découvert il y a peu d'années a été déposé dans la cathédrale, sous un tombeau de marbre. Elle avait elle-même bâti cette cathédrale, avec des matériaux tirés d'Aventicum.

Sans m'arrêter à Berne plus de deux jours, les personnes que je désirais voir n'y étant pas, je me suis hâté de profiter du beau temps pour continuer mon voyage.

Argovie, 1er *octobre.* — Le pays que l'on traverse de Berne ici, est un des mieux cultivés de la Suisse, et le système d'irrigation y est surtout bien entendu; il est très peuplé, couvert de bourgs et de villages opulens, et de grosses fermes, où le bon ordre et la propreté, ainsi que les belles races d'animaux, rappellent les établissemens d'agriculture de l'Angleterre. Deux choses cependant empêchent que l'on ne s'y trompe, le *mist wasser* qui parfume l'air, et l'usage d'employer les femmes aux plus durs travaux de la campagne.

Aarau, capitale du nouveau canton, est une vieille petite ville. Tout ce que renferment ses murailles est hideux; mais plusieurs rangs de jolies maisons se déploient au dehors. M. R.... à qui j'étais recommandé (et je ne pouvais l'être mieux), m'a fait faire la connaissance de plusieurs personnes instruites. On a entrepris de m'expliquer le pouvoir de surveillance attribué

au conseil exécutif de plusieurs cantons, et nommément de Zurich, non seulement sur les autorités administratives, mais sur toutes les parties du pouvoir judiciaire, en le comparant aux fonctions du grand jury en Angleterre; mais cette haute cour porte un décret d'accusation (*empeachment*) contre le juge prévaricateur, afin qu'on lui fasse son procès : elle ne s'immisce pas dans l'administration de la justice, ce que le mot de surveillance emporte, c'est-à-dire une véritable anarchie judiciaire. Les juges doivent être responsables, mais indépendans; exercer leur pouvoir sans partage, et répondre ensuite de l'abus qu'ils en ont pu faire. La ligne de démarcation des fonctions ne saurait être trop clairement définie : au contraire, tout porte encore en Suisse, même dans les nouveaux cantons (1), l'empreinte vague du gouvernement paternel, lequel a eu son bon temps et a ses avantages; mais lorsqu'on passe de ce gouvernement de confiance au gouvernement de précaution, il faut le faire complètement ou ne pas s'en mêler.

Il y a dans la constitution démocratique du

(1) Dans le canton d'Argovie, ce pouvoir de surveillance ne s'étend point, il est vrai, à la cour d'appel; mais ce tribunal suprême tient, comme partout en Suisse, de trop près au gouvernement.

canton d'Argovie une tendance à l'aristocratie prise dans un assez mauvais sens, à l'influence de coterie et de parenté, au népotisme. Le peuple cependant est heureux; chaque paysan est seigneur de sa terre, autant que dans les cantons purement démocratiques, sans que l'on y soit au même degré froissé par l'ignorance du magistrat paysan, ou par son intolérance religieuse. Il y a peu de lumières et de vigueur dans les conseils; c'est un ménage bien administré plutôt qu'un bon gouvernement. L'esprit qui règne dans le canton vaut mieux que sa forme politique, dont les défauts au reste n'empêchent pas le peuple d'être doucement gouverné; il l'est même jusqu'à une certaine tendance soporifique! On n'a vu les Suisses s'éveiller un moment au bruit infernal de la révolution française, que pour *étendre les bras, fermer l'œil et s'endormir* de nouveau. Les règlemens de charité publique renferment partout le germe des mêmes abus qu'en Angleterre : chaque commune a un certain fonds en terre ou en argent, mis à intérêt, d'où les bourgeois nécessiteux tirent des secours; et s'il ne suffit pas, la commune s'impose elle-même. Il n'y a point de détenus pour dettes dans ce moment, et fort peu pour délits quelconques; cependant le meurtre n'est pas très rare, à la suite de querelles entre jeunes rivaux. On compte trois naissances illé-

gitimes sur cent. Le *consistoire* ou tribunal patrimonial prend connaissance de l'inconduite des époux, ainsi que de celle des pères de famille dissipateurs. Cette institution, qui m'aurait paru tenir un peu de l'inquisition, n'a que des effets salutaires ; c'est l'opinion de personnes très libérales : tant il est vrai qu'il ne faut décider de rien en politique *à priori!* Dans les procès criminels, l'instruction (sans jury) est secrète; mais les témoins sont confrontés avec le prévenu publiquement. On travaille à un code civil et criminel qui rendra les châtimens efficaces, sans être avilissans.

Les établissemens d'éducation sont : 1°. des écoles primaires dans toutes les parties du canton, où les parens sont *obligés* d'envoyer leurs enfans; ils y apprennent à lire et à écrire jusqu'à l'âge de huit ans; 2°. écoles pour les langues principalement, jusqu'à l'âge de quatorze ans; 3°. l'école cantonale, où les sciences exactes sont enseignées, mais non la théologie, la médecine, la jurisprudence, l'économie politique, ni l'art militaire; et ceux qui se destinent aux professions qui y ont rapport doivent passer dans les universités étrangères. On trouve à Aarau des associations scientifiques de différentes espèces, ainsi que d'utilité publique. Quelques hommes distingués y donnent des

cours *gratis*. On y trouve des caisses d'épargne, des caisses pour les veuves, etc. etc.

Ce matin je suis allé voir le château de Hapsbourg, berceau de la maison d'Autriche, situé à quatre lieues d'Aarau. Le pays que j'ai traversé est agréablement coupé de bois, de prairies et de villages florissans. Ce château est situé sur une colline étroite et longue, formée de cailloux roulés, et isolée au milieu de la plaine. Il reste une tour carrée, bâtie de grosses pierres brutes, mais bien liées entre elles, haute de soixante-dix pieds environ, large de trente extérieurement, et de dix-huit pieds dans l'intérieur : les murs ont par conséquent six pieds d'épaisseur. Une trappe au fond de la tour vous indique le cachot, accessoire obligé d'un édifice féodal. La maison attenante, quoique ancienne, ne semble pas avoir fait partie du château, et doit être d'une date plus récente. Le gouvernement du canton a fait nettoyer les environs du château, où l'on se promène commodément. De cette hauteur l'œil embrasse à la fois, non seulement toutes les anciennes possessions de la maison d'Autriche, il y a cinq siècles, mais bien au-delà. Vindonissa, ou plutôt son ancien emplacement, et l'abbaye de Königsfelden, s'aperçoivent dans la direction du nord-est, près de la jonction de la Reuss et de l'Aar.

La plus grande partie de l'intervalle du château de Hapsbourg à Königsfelden, était, du temps des Romains, occupée par un camp fortifié et une grande ville (Vindonissa). Il reste à peine quelques traces de ses aquéducs, de son amphithéâtre (1), de ses temples; mais un grand nombre de médailles attestent sa grandeur passée. Berne surtout en possède une collection précieuse. Le camp de Vindonissa, défendu par de grandes rivières, était, sur cette frontière de l'Empire, la principale position militaire des Romains. On verra dans la partie historique de cet ouvrage (Chap. 9, vol. II), l'origine du monastère de Königsfelden; la chambre de son implacable fondatrice, la reine Agnès (2), qui vécut ici cinquante-sept ans, et y finit ses jours, subsiste encore au rez-de-chaussée; elle a environ vingt-cinq pieds carrés; et le terrain, qui

(1) M. Ébel dit que l'on y a encore découvert dernièrement des os d'éléphans.

(2) La reine Agnès, à ce que j'ai appris depuis, n'a jamais occupé cet appartement; sa demeure à l'est de l'église, fut, selon ses ordres, démolie après sa mort; et la chambre qui passe pour celle d'Agnès, fut celle de la belle Cécile de Reinach dont le tombeau se voit encore dans l'église. Après avoir perdu à la bataille de Sempach son mari et ses frères, Cécile finit ses jours dans ce monastère dont elle fut la bienfaitrice. Cela explique les peintures qui se voient encore dans cette chambre.

s'est probablement élevé, est de niveau au plancher; le plafond lambrissé est fort bas; son seul meuble est un coffre fait de l'arbre auprès duquel l'empereur Albert, son père, avait été tué; l'arbre croissait à l'endroit même du maître-autel de l'église; il est revêtu de fer, et fermé d'un pesant couvercle. Ce meuble de cinq siècles ne fait pas honneur aux artistes de ce temps-là. L'église, dont on avait fait un grenier à blé lors de la réformation, devint, pendant l'invasion des Français, un hôpital militaire; à présent la partie habitable est un hôpital pour les fous. Autour des murs du sanctuaire en ruines, on voit rangées les statues des chevaliers qui périrent à Sempach, agenouillées et les mains jointes. Un tombeau, dans le chœur, contenait les corps d'Agnès, de Léopold, tué à Sempach, et de sept autres princes de la maison d'Autriche; mais une inscription latine vous apprend qu'ils furent exhumés en 1770, et transportés en Autriche. L'empereur Albert n'avait point été enterré ici, mais dans l'église collégiale de Spire. Lors de la dévastation du Palatinat, sous Louis XIV, les tombes des empereurs ayant été ouvertes, on reconnut le crâne d'Albert à la blessure profonde qu'il avait reçue d'un des conjurés. (1)

(1) Chap. 9, vol. II.

Après avoir traversé la Reuss à Königsfeld, on trouve, une lieue plus loin, la Limath, et, sur ses bords, la ville de Bade et ses bains, célèbres dès le temps des Romains; des ruines (1), parmi lesquelles on trouve des médailles, des ustensiles de tous genres, attestent leur présence. On a beaucoup parlé de ces dés à jouer qu'on y ramasse en si grande abondance, depuis plusieurs siècles, immédiatement sous la surface du sol, comme s'ils y avaient été semés à plaisir : ils sont faits d'os de bœuf; leurs points sont placés comme aujourd'hui, de manière que les deux faces opposées donnent toujours sept. La prairie où l'on en trouve le plus a pris, de cette circonstance, le nom de *Würfel-Wiesen* (*Pré aux Dés*) : ils ne sont point romains, mais leur origine a donné lieu à beaucoup de conjectures. Un savant suisse écrivit, en 1717, une dissertation à ce sujet, et il y en a eu plusieurs autres depuis ce temps-là. Le duc Henri de Rohan, mort en 1638, paraît en avoir ramassé un grand nombre; mais le célèbre historien Tschudi, qui avait été bailli de Bade 1533-1549, n'en fait aucune mention.

Bade, ainsi qu'Avenche, capitale de l'Helvétie, fut dévastée par cette trop fameuse légion

(1) Chap. 2, vol. II.

romaine (la XXIe) surnommée *rapax*, qui fit tant de mal au pays. (1)

L'aspect des environs de Bade annonce une grande crise géologique, sur laquelle on fera bien de lire les conjectures intéressantes de M. Ébel. Je ne poussai pas plus loin que Königsfeld, et revins le soir à Aarau, passant au pied du château de Bruneck, ou plutôt du rocher isolé qui lui sert de base : ce château appartenait aux Gesslers de Guillaume Tell ; leur famille existe encore en Allemagne. C'était jour de foire à Aarau, on valsait dans toutes les auberges au son de la musique vive et dansante des instrumens à vent ; et jusque bien avant dans la nuit, les grosses paysannes allemandes tourbillonnèrent dans leurs orbites avec une vélocité proportionnée à leur masse, et avec une ardeur sans égale.

Zurich. — J'ai déjà décrit cette ville quant aux objets extérieurs ; ce qui me reste à en dire s'applique à ses institutions et à ses mœurs, sur lesquelles un étranger est obligé de s'en rappor-

(1) On n'a découvert en Suisse aucun monument de Néron. Il paraît que tout ce qui rappelait la mémoire de ce monstre fut détruit après sa mort. L'on sait pourtant que la légion XXI était à Vindonissa sous son règne, ainsi que sous celui de Vitellius. Dix-neuf inscriptions trouvées à Kloten (deux lieues de Zurich) en 1724, prouvent que la douzième légion était aussi à Vindonissa.

ter au témoignage d'autrui. On trouvera, dans la partie historique de cet ouvrage, des détails intéressans sur les premiers siècles de Zurich, et les révolutions qu'elle a éprouvées. Les demeures fortifiées des grandes familles qui ont figuré à cette époque, se voient encore dans son enceinte; elles rappellent les tours florentines et pisanes du moyen âge : des murs épais, sans fenêtres jusqu'à un premier étage fort élevé, et ces fenêtres petites et grillées; le salon de compagnie est au grenier. Les vieilles maisons bourgeoises de Zurich sont aussi un peu dans ce goût-là.

Zurich était éminemment littéraire il y a cinq cents ans, et l'est encore. On sera surpris d'apprendre qu'elle compte aujourd'hui soixante-dix auteurs dont les ouvrages vivent, et vivront long-temps sur les rayons de la bibliothéque publique de leur ville; mais enfin c'est beaucoup sur une population de dix mille âmes, car à Paris l'on ne se flatte pas d'avoir quatre mille huit cents auteurs; ce qui ne serait que la proportion (1). Mais un auteur parisien, qui passe ses soirées dans des salons

(1) J'ai appris depuis que l'*Allemagne littéraire* de Meusel compte aujourd'hui une centaine d'auteurs à Zurich. Cette ville a perdu récemment le philologue Hottinger et le théologien Sloez, tous deux justement célèbres.

grands ou petits, se multiplie, pour ainsi dire, tandis que l'auteur allemand se concentre et s'isole avec ses livres. Malléable comme l'or fin, l'esprit, à Paris, s'étend au laminoir de la conversation, et couvre la société tout entière d'une dorure qui, bien que mince, n'en brille pas moins; le savoir allemand n'est qu'un lingot brut.

La révolution de 1336, qui renversa la vieille aristocratie, ne fit que lui en substituer une autre. Le démagogue Braun créa un gouvernement d'arts et métiers divisés en maîtrises (1), une aristocratie de la démocratie. Ces artisans souverains, riches par privilége, voulurent que leurs fils cultivassent les lettres. On fût toujours savant à Zurich, mais non poli; on y eut de l'imagination, de l'enthousiasme, beaucoup de poésie dans la tête, et de la grossièreté, ou tout au moins de la maladresse dans les manières.

On ne se douterait pas que le tendre, le sentimental Gessner (des Idylles), eût été fort bouffon de son naturel : membre du conseil, il s'amusait, pendant les séances, à faire la caricature de ses collègues, affublés de leurs grandes perruques, chacun avec les ridicules qui lui étaient propres. Lavater, son contemporain, ne pouvait pas souffrir ses Idylles, et s'en mo-

(1) Chap. 11, vol. II.

quait. On a dit de Zimmermann (1), que sa solitude serait excellente en extrait. Les Allemands, grands dans le beau idéal, s'égarent fréquemment dans le réel de la vie.

Les deux sexes ont leurs sociétés tout-à-fait à part à Zurich ; et ne voyant que des hommes dans les deux ou trois maisons où j'ai eu accès, je m'étais figuré que mes amis avaient tous le malheur d'être veufs ou célibataires ; point du tout, j'ai appris depuis qu'ils avaient les familles les plus intéressantes du monde, mais ne les montraient point aux étrangers. Il est vrai que l'on fumait impitoyablement dans ces sociétés, et qu'il aurait été difficile à une femme d'y respirer. « Dans toutes ces coteries, le tabac, le vin, « le fromage », dit le spirituel auteur zuricois (2) du *Voyage de Zurich à Zurich*, « remplissent « une bonne partie des lacunes de la conversa-

(1) Zimmermann, natif de Brugg en Argovie, est mort en 1795, à Hanovre, dans un état d'aliénation qu'il avait lui-même décrit admirablement comme médecin et comme moraliste dans sa *solitude*. Comblé des biens de la fortune, il se croyait pauvre, dénué même de vêtemens, et demandait instamment qu'on lui rendît au moins sa culotte ! Il s'imaginait que les Français lui en voulaient particulièrement pour avoir combattu les principes de la révolution. (*Note de M. Stapfer.*)

(2) M. Meister, auteur de la moitié des célèbres lettres dites de Grimm, publiées en seize volumes.

« tion; à l'exception de celles où l'on joue, il est « rare d'y voir les hommes assis, et l'on calcule « que c'est assez de trois à quatre chaises pour « douze à quinze personnes qui, deux à deux, « la pipe à la bouche, ne font qu'arpenter la « chambre en long et en large, ou former de « petits groupes lorsqu'il s'agit de quelque nou- « velle d'un intérêt général. Mais c'est au dé- « faut d'esprit de société (l'auteur du *Voyage de Zurich à Zurich*, qui a vécu vingt ans à Paris dans la société la plus spirituelle de l'époque la plus spirituelle du siècle passé, en parle avec connaissance de cause), « c'est au défaut même « de cet esprit de société et du genre de culture « qu'il procure, qu'il faut attribuer un grand « nombre des bonnes qualités qui distinguent « mes concitoyens : une application plus infa- « tigable à différens objets d'art et d'industrie, « des goûts plus domestiques et plus constans, « des affections plus vives et plus profondes, et « une manière de voir et de sentir plus variée, « plus singulière, plus franche et plus vraie.

« Chaque esprit, chaque caractère a tellement « une allure à soi, qu'il ne peut guère chemi- « ner avec les autres, ni même se rencontrer « avec eux sans un sorte de gêne et d'embarras « que l'on enveloppe ordinairement de formes « très cérémonieuses, mais qui s'échappe quel- « quefois par des traits d'une bonhomie peu

« commune; et quelquefois aussi, s'il faut tout
« dire, par des naïvetés passablement étranges.

« Au concert, à l'église, dans tous les rassem-
« blemens un peu nombreux, mais surtout au
« spectacle, qui, pour n'être permis chez nous
« que rarement, n'en est que plus suivi, il est
« impossible qu'un œil observateur ne remar-
« que avec surprise la prodigieuse diversité des
« physionomies qu'offrent les têtes de tout âge,
« et très particulièrement celles des jeunes per-
« sonnes, l'extrême mobilité de leurs traits,
« l'ingénuité comme la vivacité de leur expres-
« sion. La constitution consacre le principe de
« l'égalité, du moins entre toutes les familles et
« toutes les conditions qui jouissaient du droit
« de bourgeoisie dans la ville : mais ce nivelle-
« ment, de sa nature chimérique, ne saurait
« subsister long-temps. On voit bientôt renaître,
« même autour de la démocratie la plus bornée
« et la plus démocratique, des distinctions hé-
« réditaires plus ou moins marquées, une espèce
« de patriciat, si ce n'est de droit, au moins de
« fait. Nous avions donc aussi dans notre petite
« république des familles patriciennes et des
« familles plébéiennes. Cependant les formes
« positives de la constitution, l'influence de
« ces formes sur nos habitudes et nos usages,
« avaient établi nécessairement, entre les diffé-
« rens états et les différens individus, une dé-

« pendance mutuelle, qui leur imposait à tous « beaucoup de ménagemens, beaucoup de cir« conspection ; on ne pouvait y manquer impu« nément sans perdre de son crédit, sans ris« quer de ne jamais atteindre le but de sa petite « ambition. Cette gêne, cette contrainte si favo« rable à la médiocrité, nous ne saurions le dis« simuler, servait à l'entretenir sous plus d'un « rapport. Et l'embarras, la gaucherie, qui ne « pouvaient manquer de résulter habituelle« ment d'une pareille manière d'être, se fai« sant sentir jusque dans les plus petits détails « de la vie, leur imprimaient trop souvent une « teinte de prétention et de ridicule, dont les « yeux d'un étranger devaient être encore plus « frappés que les nôtres.

« A l'espèce de contrainte, qui tenait à la « nature même de nos rapports politiques, se « joignait encore celle qui tenait à l'austérité « de mœurs qu'avait introduite le protestan« tisme, etc., etc.

« Lorsque nos sentimens et nos passions « n'osent plus se montrer au dehors, ils n'en de« viennent que plus ardens et plus profonds ; « c'est un feu qui se conserve et qui se nourrit « sous la cendre. Je crois avoir assez bien observé « mes chers compatriotes ; j'ai vu peu d'êtres « plus froids en apparence, au fond plus sus« ceptibles, plus passionnés, dont les passions

« aient à la fois plus de réserve, plus d'entête-
« ment et plus de constance, etc., etc.

« De tous les arts cultivés, et souvent avec
« succès, celui dont le goût paraît le plus géné-
« ralement répandu, c'est la musique, etc. Il
« est peu d'étrangers qui n'en aient été frappés;
« et c'est avec une satisfaction toute particu-
« lière que le fameux docteur Gall nous a dé-
« claré qu'il n'avait jamais vu nulle part autant
« de crânes doués de la bosse caractéristique
« du *ton-sin*, le précieux organe des sons! Cette
« faculté naturelle aux habitans de Zurich, est
« d'autant plus remarquable, qu'elle contraste
« singulièrement avec leur langage habituel, le
« moins musical, le moins mélodieux que je
« connaisse; aussi presque tout le monde sem-
« ble-t-il faire la grimace en s'écoutant par-
« ler, etc., etc.

« Un autre usage, que je n'ai vu nulle part
« ailleurs, et qui paraît tenir de l'imagination
« poétique, c'est celui de faire annoncer la
« naissance d'un enfant à tous les parens, à
« tous les amis de la famille, par la plus jeune et
« la plus jolie servante de la maison. Pour s'ac-
« quitter de ce message, elle est tenue de pren-
« dre ses plus beaux atours, et n'oserait sur-
« tout paraître sans porter sur son bras un
« énorme bouquet, composé des plus belles
« fleurs que la saison a permis de rassembler;

« car c'est l'heureux symbole de l'agréable nou« velle qu'elle est chargée d'annoncer, et pour « laquelle aucune des personnes qui la reçoi« vent ne peuvent se dispenser de lui donner « de belles étrennes, etc. etc.

« En exceptant la Hollande, je doute qu'il « y ait ailleurs aucune ville où l'on trouve au« tant de belles fleurs, tant de celles qui sont « connues depuis long-temps dans nos climats, « que de celles dont l'introduction est de plus « nouvelle date, comme les hortensia, les vol« kaméria, etc. Comment ne pas voir encore, « dans ce genre de luxe, une douce analogie « avec l'innocence et la simplicité de nos goûts, « avec la couleur poétique et pastorale de nos « habitudes et de nos usages, etc. etc. »

Il est probable que l'existence toute domestique et casanière des Zuricois, telle qu'elle est ici décrite par un de leurs compatriotes, ne tentera personne à Paris; et cependant y eston moins seul, pour n'être pas chez soi? y échappe-t-on à l'ennui plus qu'ailleurs, tout en courant après le plaisir? Il m'est plusieurs fois arrivé à Paris de me promener d'un bout à l'autre des boulevards intérieurs, le soir, dans la belle saison, et d'observer, à mon retour, les mêmes personnes assises aux mêmes places, à une heure ou deux d'intervalle. C'étaient, pour la plupart, des hommes d'un certain

âge, seuls, établis pour toute leur soirée sur trois chaises; une pour le coude, l'autre pour la jambe étendue, la troisième pour le point d'appui principal; l'œil fixe, le teint brouillé, l'air mécontent d'eux-mêmes et des autres. Souverainement ennuyés, ils étaient là faute d'argent peut-être pour aller au spectacle ou au café, faute d'une maison où ils pussent ou se souciassent d'aller, et enfin faute de savoir rester chez eux et de s'y occuper. Un fauteuil dans un salon, si l'on n'y est qu'auditeur passif du bavardage des autres, ne vaut pas même les trois chaises du boulevard; le spectacle, vu et revu tous les soirs, ne saurait avoir beaucoup de charmes; aussi ne voit-on nulle part au monde autant de figures allongées, blasées, chagrines et soucieuses, que chez le peuple qui se dit le plus joyeux de la terre. Un grand seigneur qui a long-temps vécu en Crimée, que l'on ne saurait accuser de n'avoir pas su s'y faire des occupations intéressantes, utiles et honorables, et qui naturellement aime les lieux où il a fait du bien, parlant à ses amis de la manière de vivre dans ce pays-là, ne peut, à ce que l'on assure, s'empêcher de convenir qu'*il était obligé de s'aller coucher tous les soirs à sept heures, parce qu'en Crimée on ne sait où aller passer sa soirée.* On trouve cela tout sim-

stance nécessaire pour braver le nerf de bœuf et le cachot, tandis que des innocens ont subi le dernier supplice, parce qu'ils n'ont pu endurer la torture. Mais je me dispenserai d'entrer dans ces horribles détails, sur de simples ouï-dires. Ayant demandé des documens authentiques, on m'a répondu qu'un ordre de la chambre de police et de justice, rendu il y a deux ans seulement, défend de livrer copie des sentences, excepté aux *jugés* eux-mêmes, et sans aucuns détails de procédure ni de l'interrogatoire. Les mœurs présentes rendent, il est vrai, de grands abus assez rares, au moins dans la ville même de Zurich; car, dans les petits tribunaux du canton, ils ne le sont pas : mais lors même qu'ils seraient rares partout, il est honteux qu'un peuple humain, un peuple instruit et religieux, ne prenne pas des mesures pour les rendre absolument impossibles.

Depuis mon départ de la Suisse, j'ai appris de Zurich, que l'on y avait mis des restrictions importantes aux interrogatoires à coups de nerf de bœuf; ils ne se donnent plus tout-à-fait *ad libitum*, il faut un ordre spécial des juges qui en devront prescrire le nombre. Le prévenu n'est plus suspendu au pilier, etc. etc. Mais que l'on se figure le sénat d'une république, première en rang dans le corps helvétique, le sénat de cette Athènes de la Suisse, occupé de

règlemens sur la torture! Voyant l'abus, puisqu'il cherche à y remédier, mais ne s'apercevant pas que tout, absolument tout, est abus dans cette procédure absurde autant qu'inhumaine!

Pendant la domination révolutionnaire de la France, à la fin du siècle passé, l'administration de la justice avait au moins été soumise à une espèce de code, où la torture n'entrait point; mais à la contre-révolution de 1802, l'ancien arbitraire fut réintégré dans toute sa pureté, et Bonaparte, protecteur de la Confédération helvétique, n'eut garde de l'empêcher; il ne voulait le rétablissement du gouvernement *paternel* qu'avec tous ses vices, sachant bien qu'il aurait la *famille* de son côté. L'administration de la justice, en France, malgré ses défauts manifestes, est la perfection même, comparée à celle de plusieurs des cantons de la Suisse (1).

(1) Quoique les observations précédentes n'aient point passé sans contradiction à Zurich, cependant l'exactitude des faits a été en général reconnue. Il y a un code de procédure, mais point de code pénal ni de code civil à Zurich. Les juges exercent un pouvoir à peu près arbitraire : ils n'en abusent point; mais c'est, on en convient, aux mœurs du pays et à leur intégrité personnelle qu'il en faut rendre grâce. Pour la nouveauté du fait, on sera peut-être curieux d'entendre l'apologie de la torture! Voici ce qu'on en dit à Zurich : Supposons les preuves d'un délit en apparence

Tout est comparatif; aussi regrette-t-on presque partout en Italie la *giustizia francese*, en opposition à la barbare ineptie et à la corruption des tribunaux que les gouvernemens légitimes y ont redonnés aux peuples, par esprit de contradiction et contre leurs propres intérêts.

Le gouvernement du canton de Zurich fait une espèce de secret de sa population, supposée être de cent quatre-vingt à deux cent mille âmes; mais celle de la ville même et de deux communes adjacentes, mieux connue, est de douze mille six cents âmes : les naissances y sont, année commune, quatre cent soixante-cinq, et les décès, cinq cent quatre-vingt-douze : sans doute que sa population est entretenue par la campagne. Les causes criminelles pour tout le canton, en l'année 1817, ont été au nombre

---

complètes, le prévenu serait infailliblement condamné; mais chez nous son aveu est indispensable, car il doit être non seulement *convictus*, mais encore *confessus*. S'il le refuse, on le lui arrache à coups de fouet. Cependant on exige que cet aveu soit motivé; or l'innocent sera incapable de rendre compte de toutes les circonstances d'un crime qu'il n'a pas commis. Dans cette épreuve des preuves il trahira son innocence, et le voilà sauvé; sans le fouet il aurait perdu la vie! Quant au coupable, son crime percera comme aurait fait son innocence, et il ne doit s'en prendre de la torture qu'à lui-même, puisque sa confession volontaire la lui eût épargnée.

de vingt-huit. Le nombre des personnes impliquées, soixante-seize. Peine capitale, une. Punitions corporelles inférieures, dix. Bannissement, deux. Le reste absous. Au civil, le tribunal en dernière instance s'est occupé, dans la même année, de quatre-vingts pourvois ou appellations, dont vingt-deux causes retirées, neuf balancées (ce qui veut sans doute dire que l'on a partagé le différend, manière de décider qui peut être juste quelquefois, mais qui est sujette à abus et n'est pas fort légale); quarante-neuf causes ont été jugées. Les juges sortis du corps législatif et y rentrant, sont d'autant moins indépendans, que le conseil exécutif a droit de *surveillance sur toutes les parties du pouvoir judiciaire*. On a déjà vu, sous la date d'Aarau, ce qu'il faut penser de ce droit de surveillance. Au surplus, on voit ici un gouvernement, comme tant d'autres, sous lequel tout va assez bien par les mœurs, en dépit des lois.

Les hôpitaux, entretenus par des dons volontaires, sont très bien administrés et abondamment pourvus par la charité active et généreuse des citoyens, qui contribuent libéralement de leur bourse et de leur personne, pour tous les établissemens publics. Les dons anonymes de 20, de 40, de 50 louis ne sont pas rares. La société de bienfaisance, établie en 1799 par douze

particuliers contribuant de 4 louis chacun, avait, en huit années, reçu 5146 louis. Il faut toujours se rappeler que ceci est une ville dont la population n'est que la soixante-dixième partie de celle de Paris. Une caisse d'épargne, la meilleure des institutions modernes, en morale et en politique, y était établie dès l'année 1805. Mais il y a une autre espèce de caisse d'épargne qui mérite quelque attention : la difficulté que les capitalistes trouvaient à placer leurs fonds, donnait aux paysans de telles facilités a emprunter sur hypothèques, qu'ils se livraient à des achats de biens-fonds à des prix ruineux, d'où résultaient beaucoup d'expropriations forcées. Le gouvernement se charge maintenant des fonds des particuliers à 3 ½ pour 100, et en dispose dans les fonds étrangers de divers pays à un plus fort intérêt, qui le met à même de subvenir aux pertes. C'est peut-être le seul pays dans lequel on ait été obligé de prendre des précautions contre la surabondance des capitaux dans l'agriculture ou du moins dans l'achat des terres, ce qui est à la vérité fort différent ; les paysans se contentant d'un revenu égal au simple salaire, peuvent seuls être propriétaires : tout autre le serait gratuitement.

L'institut des aveugles, établi depuis huit ans, semble parfaitement administré ; outre les ouvrages productifs auxquels on les occupe,

ils apprennent à écrire avec des caractères métalliques, garnis de pointes qui percent le papier et laissent une marque sensible au doigt, au moyen de laquelle ils peuvent lire et chiffrer. En portant la main sur les caractères rangés devant eux, ils ne se trompent jamais, et leurs mouvemens sont à peu près aussi rapides que ceux d'un compositeur d'imprimerie. Ces aveugles ont chanté en harmonie et avec goût, comme tous les Allemands; ils y prenaient plaisir : mais l'effet de toutes ces physionomies qui s'ignorent elles-mêmes, et sans s'en douter laissent voir leurs impressions dans toute la grotesque simplicité de la nature, est touchant et pénible en même temps.

La bibliothèque publique contient, entre autres manuscrits curieux, trois lettres latines, de l'illustre et infortunée Jeanne Gray, au théologien Bullinger, de Zurich, que son âge (quinze ans) et le sort qui l'attentlait, rendent intéressantes. J'en ai obtenu la copie (1). Le plan de la Suisse en relief que l'on voit ici, est mieux

(1) Cette princesse, nièce de Henri VIII, belle et vertueuse, était un prodige de savoir; elle fut envoyé à l'échafaud à l'âge de dix-sept ans, ainsi que son époux, simplement parce que ses droits au trône faisaient ombrage à sa cousine, fille de Henri VIII, la fanatique et sanguinaire reine Marie.

exécuté que celui du général Pfyffer à Lucerne, et sur une plus grande échelle ; il embrasse d'ailleurs une plus grande étendue de pays ; toute la chaîne des Hautes-Alpes et tous les lacs s'y trouvent, excepté ceux de Genève et de Neuchâtel, dans la proportion d'un quarante millième de la grandeur réelle : on travaille à y ajouter tout ce qui manque.

Rapperschwyl, où je suis venu coucher hier, est une petite ville à l'autre extrémité du lac de Zurich, que j'ai déjà décrite. L'auberge est le lieu de rassemblement des fermiers des environs, qui viennent apprendre les nouvelles, jouer aux cartes, boire et fumer. Mes compagnons de voyage, *Messieurs* de Zurich, leur étaient connus; ils les ont salués amicalement, sans affectation d'égalité, ni démonstrations d'infériorité, à peu près comme cela se serait passé dans les États-Unis. Notre hôte se trouva être le frère d'un homme pour qui j'avais une lettre (J.-Jacob Heussy, premier magistrat du canton de la Linth, sous le gouvernement central). Madame Heussy, notre hôtesse, prenait part à la conversation, pendant que sa jolie fille, de dix-huit à vingt ans, tout en travaillant à ses côtés, souriait modestement sans rien dire, et jetait un coup d'œil furtif à chaque bon mot patois dont on ne pouvait juger qu'à ce signe. La salle, vaste, basse, lambrissée,

était garnie d'un rang de fenêtres, séparées entre elles par d'étroits chambranles de pierre, sculptés avec soin en cariatides; un grand poêle chauffait l'appartement. D'Uznach, où nous sommes arrivés ce matin de bonne heure, je suis parti à pied avec M. Escher, surnommé *de la Linth*, à cause des travaux dont il a la direction, et qu'il a eu la complaisance de m'expliquer sur les lieux. En ayant déjà parlé, j'ajouterai seulement que le canal a quatre-vingts pieds de large, dix pieds de profondeur, et qu'une chaussée de sept pieds de hauteur a été élevée à quarante pieds de distance de chaque côté, pour contenir les débordemens. Ce canal, navigable en tout temps, sert de communication entre les deux lacs par un courant très rapide. On a acquis, par ce travail, huit cents arpens de terre que la Linth couvrait, et l'on a desséché vingt mille arpens de marais aux frais d'environ un million et demi de francs, monnaie de France. Glaris a acheté les huit cents arpens de nouvelle terre, pour y faire travailler ses pauvres et y établir une école à la Fellenberg. Je tiens de M. Escher que les fièvres, autrefois communes dans cette vallée, n'ont disparu que pour faire place aux fluxions de poitrine. Il est probable qu'une nouvelle génération ne sera sujette ni à la nouvelle maladie ni à l'ancienne; mais le fait est assez remar-

quable. Je me suis séparé avec regret de ce savant que l'on regarde comme le premier naturaliste de la Suisse, et dont la société est aussi agréable qu'instructive. Je suis arrivé en quatre heures de marche le long du canal au bourg de Wesen, inondé lorsque nous nous y embarquâmes quinze mois auparavant sur le lac de Wallenstadt, maintenant à sec et florissant. Comme j'arrivais à pied et ma valise sur le dos, je me mis de bonne grâce au niveau de mon extérieur, et pris place avec des montagnards grisons à une sorte de table d'hôte que l'on allait servir. Ces paysans parlaient l'allemand, l'italien et un peu le français, ayant presque tous voyagé dans les pays étrangers: en échange des questions que je leur ai faites, ils m'ont demandé de quel pays j'étais; et ayant répondu, des États-Unis d'Amérique, ce que j'avais le droit de dire et ce que mes papiers confirmaient, ils se sont informés de la manière de vivre dans ce pays-là, en gens qui en avaient déjà des notions assez justes. Après un fort bon dîner pour 5 bats (15 sous), je me suis remis en route, et en trois heures de marche je suis arrivé à Glaris à nuit close. Il n'y avait personne dans les rues, je n'entendais d'ailleurs pas un mot du langage ; cependant à l'aide de renseignemens que l'on m'avait donnés et de mes souvenirs, j'ai réussi à trouver

l'auberge du Corbeau, où j'avais été auparavant, heureux d'être dans un aussi bon gîte.

En chemin, j'avais été fort surpris de voir ou plutôt d'entrevoir dans l'obscurité d'immenses masses, je ne savais de quoi, qui, de moment en moment, tombaient du haut des montagnes perpendiculaires situées à ma droite, trop lentement pour des pierres et d'ailleurs sans bruit; je n'ai su qu'ici que c'étaient des tas de feuilles mortes ramassées dans de grands filets, que l'on fait ainsi voyager à travers les airs. Les bestiaux s'en nourrissent pendant l'hiver.

Les dix-huit ou vingt mille âmes du canton de Glaris fournissent quatre à cinq mille souverains, qui s'assemblent annuellement le 1er de mai, en plaine campagne, pour faire des lois et élire les magistrats qui doivent les exécuter. Cette assemblée générale, appelée *Landsgemeine*, ne dure qu'un jour; mais elle est précédée d'assemblées particulières, dans lesquelles les protestans et les catholiques font bande à part, quoiqu'ils votent ensemble dans l'assemblée générale. La population catholique, pauvre en général et peu industrieuse, diminue tous les jours, et ne forme plus qu'un huitième des habitans; cependant elle donne toujours quinze membres au conseil exécutif composé de soixante-trois membres. Le landamann, élu pour trois ans, mais rééligible et ordinairement

réélu, préside l'assemblée générale; il fait un discours sur l'état des affaires, et invite nommément quelques membres de l'assemblée à communiquer leurs idées : d'autres orateurs volontaires leur succèdent; mais quoique les affaires soient souvent débattues avec beaucoup de véhémence, au cabaret, où les clameurs confuses, accompagnées de coups de poing sur les tables, semblent menacer d'une landsgemeine orageuse, cependant il y a peu de paysans (1) qui s'aventurent sur ce grand théâtre, et généralement le landamann dirige les affaires (2): il faut pour cela une éloquence propre qui n'est pas sans difficulté; sous l'apparence de la bonhomie et de la franchise, il faut savoir flatter l'orgueil rustique, être plaisant, flagorner sans

(1) Paysans n'est point ici une expression de mépris; elle est reçue en Suisse, et signifie seulement habitans du *pays*, pour les distinguer de ceux de la ville.

(2) Les choses ne se passent pas toujours aussi tranquillement. J'ai entendu parler d'un landamann Zwicky, traîné par les cheveux dans l'assemblée du landsgemeine. Le premier magistrat actuel, M. Heer, sait faire respecter sa dignité sans blesser celle du peuple souverain dont il administre les affaires avec habileté. On ne lui reproche, car enfin il ne faut rien dissimuler, que *de ne pas rendre compte des affaires de l'Europe dans ses discours. On sait tout, m'a-t-on dit, dans les gros cantons, et ici* (à Glaris) *nous sommes comme des bêtes!*

scrupule; enfin dire et faire des choses qui répugneraient à un honnête homme sur tout autre objet que la politique. Quelquefois il se fait des motions imprévues qui obtiennent la majorité des voix et sont emportées brusquement; lorsque la loi qui en résulte présente de grands inconvéniens ou se trouve être impossible à exécuter, on en est quitte pour la rescinder l'année suivante. Par exemple, l'assemblée fit, il y a deux ans, une loi qui imposait certaine taxe personnelle sur les officiers glarnois au service dans l'étranger, sans voir qu'il était impossible de les y soumettre hors de la juridiction.

L'état n'a point de domaine, et l'impôt unique, d'environ deux pour mille du revenu des bourgeois, suffit pour toutes les dépenses publiques, y compris l'assistance des pauvres; car on retrouve partout les élémens des *poor laws* de l'Angleterre. Il n'y a point de juges de paix; les procès sont portés directement au tribunal suprême et sans appel, tiré du conseil exécutif; on ne se plaint pas de l'administration de la justice. Toutes les démocraties suisses offrent une alliance singulière du pouvoir arbitraire à côté des formes les plus populaires; quelques individus s'en trouvent lésés, tous sont exposés à l'être; mais, en dernière analyse, la masse

du peuple jouit de beaucoup de liberté à fort peu de frais.

Les charges de bailli ou gouverneur de pays sujets se donnaient autrefois au plus offrant; c'est-à-dire que chacun des quatre ou cinq mille souverains conférait pour un écu, ou même moins, le pouvoir d'opprimer ses sujets, et d'exercer chez eux une justice arbitraire et toute vénale (1). Ces districts sujets, affranchis par la révolution, étant devenus des cantons indépendans, l'abus scandaleux a cessé, et je dois dire que personne ici ne paraît le regretter : on a honte de ce trafic.

Presque tous les habitans, de la campagne comme de la ville, savent lire et écrire; cependant on conçoit que les lettres ne fleurissent guère dans une petite république de paysans et de manufacturiers, où personne n'a de loisir. Il y avait à Glaris un collége faiblement soutenu, et qui, depuis deux ans, est entièrement abandonné; on parle de le rétablir. Malgré les manufactures et la famine, les faillites sont fort rares; il n'y a pas, dans ce moment, un seul individu détenu pour dettes dans les prisons, et fort peu pour délits quelconques.

Pourvu d'un guide, j'ai remonté la vallée de

(1) Chap. 36, vol. II.

Glaris, laquelle se divise en deux branches, quatre lieues au-dessus de cette *capitale*. L'embranchement présente un site magnifique, dont les beautés naturelles sont rehaussées par des ruines pittoresques de châteaux forts du moyen âge qui couronnent les rochers. La vallée de droite est la plus considérable et peut-être la plus belle; mais, voulant connaître la route de Suwarrow dans sa célèbre retraite d'octobre 1799 (1), j'ai pris à gauche par le Sernft-thal; le torrent, impétueux quelquefois, qui donne son nom à la vallée (*Sernft*), cachait le peu d'eau qui lui reste dans cette saison où les glaces ont cessé de fondre, et où il ne tombe plus du ciel que de la neige, parmi les énormes débris accumulés dans son lit. Des pentes rapides de pâturages, de bois et de rochers, s'élevaient de chaque côté vers des montagnes inaccessibles. Les Russes et les Français remontèrent à la fois cette vallée; ceux-ci poursuivant les autres, et quelquefois poursuivis à leur tour; car les basses eaux permettant, comme à présent, de passer le torrent sur plusieurs points, les corps ennemis s'interceptaient les uns les autres; et les Russes, quoique en fuite, emmenaient douze cents prisonniers. Ces voyageurs séparés par le torrent, mais toujours en vue les uns des autres,

---

(1) Chap. 39, vol. II.

se stimulaient réciproquement à coups de fusil, chaque troupe opposée précipitant sa marche, pour saisir la première position avantageuse propre à arrêter son adversaire. Les villages, les maisons éparses, les vergers, les troupeaux, tout ce qui pouvait être mangé, emporté, brûlé, disparaissait sous cette multitude dévorante qui manquait de tout, et cherchait des alimens jusque dans les tas de fumier: c'était comme le passage des fourmis ou des sauterelles du Sénégal. Long-temps après, les bergers trouvaient tous les jours, cachés dans des recoins de la montagne, les corps des malheureux qui y étaient allés mourir de fatigue, de froid, de faim, de désespoir, autant que de leurs blessures. Au village d'Elm, où les Russes se reposèrent, la poursuite étant suspendue, et où je me reposai aussi après cinq heures de marche à la montée, mon hôte présenta à Suwarrow et au prince Constantin, dans l'espoir de se les rendre propices, une bouteille de vin, la seule échappée au pillage.

Il ne reste pas plus de traces de ces dévastations contemporaines que si elles dataient de quelques siècles. On ne voit que vertes prairies couvertes de troupeaux qui font retentir leurs clochettes alpestres; chaque recoin abrité a son heureuse chaumière où tout indique l'aisance; et les colonnes de fumée qui s'élèvent sur le

penchant des montagnes jusqu'à de grandes hauteurs, indiquent assez que tout ce qui est habitable est habité. Nous avons traversé plusieurs villages florissans dans lesquels il ne restait pas une porte ni une fenêtre, pas un meuble, pas une vache ni une poule, il y a peu d'années. Le lendemain de son arrivée à Elm, ou plutôt la même nuit, Suwarrow continua sa route, et passant la chaîne de montagnes qui sépare cette vallée de celle des Grisons, atteignit Coire en un jour par une marche forcée, de dix lieues de montagnes, dans laquelle il estropia la plupart de ses bêtes de somme, et perdit presque tout ce qui lui restait d'artillerie et de bagage. Le col de Sègnes, par lequel il passa, ne s'élève guère qu'à trois cent cinquante toises au-dessus d'Elm, mais détourne beaucoup. Le passage du Martinsloch, plus direct, aurait été plus difficile; il est marqué par un portail de rocher que l'on voit distinctement du village d'Elm, sur le sommet de la montagne. Deux fois par an, en mars et en septembre, le matin de trois jours consécutifs, le soleil parait à travers son ouverture qu'on ne supposerait pas plus grosse que le doigt, mais dont à l'aide d'un télescope on aperçoit l'immensité. Pendant la quinzaine qui précède et celle qui suit le solstice d'hiver, le soleil est entièrement caché dans la vallée. Un corps de Français esca-

lada le Martinsloch quelques jours après la retraite de Suwarrow. Je ne l'ai pas suivi plus loin; mais, reprenant le chemin de Glaris, j'y suis rentré le même soir. Ces chutes de grandes masses légères du haut en bas des montagnes, qui m'avaient tant surpris en allant à Glaris, se sont renouvelées ici; mais comme je pouvais distinguer de quoi elles étaient composées, elles ont cessé de produire le même effet. On jetait aussi du bois le long de certains couloirs pratiqués sur le flanc de la montagne; il glissait à grand bruit avec la rapidité d'une avalanche jusque dans le torrent de la Sernft qui le porte pêle-mêle à Glaris, où les différens propriétaires reconnaissent leurs marques. Des hommes armés de longues perches repoussent dans le courant les pièces de bois arrêtées dans les remous le long du bord.

Mon guide s'appelait *Tschudi;* c'est un nom historique à plus d'un titre; il y en a peu en Europe qui soit plus noble, car cette famille a donné des magistrats et des guerriers à la république pendant neuf cents ans, ainsi que le premier des historiens helvétiques; mais mon Tschudi était tout simplement un soldat qui avait fait je ne sais combien de campagnes sous Bonaparte, même celle de Moscou, et dont la poitrine portait trois grandes cicatrices : la vie des camps avait laissé à cet honnête jeune

homme un fond de simplicité, de candeur et de loyauté qui me prévint tellement en sa faveur, que je le gardai ensuite avec moi jusqu'à Berne. Il me faisait remarquer, en soupirant, plusieurs maisons neuves de sa vallée, bâties par des jeunes gens revenus comme lui au pays, de leurs campagnes commerciales, avec de l'argent, au lieu de blessures. Cependant il s'était bien marié à son retour, vivait heureux, et comptait faire sa petite fortune tout doucement dans le métier de guide. La seule commune d'Elm a cinquante jeunes gens dans les régimens suisses au service des puissances étrangères; sur douze cents personnes, il y en a environ cinquante assistées par le *fonds bourgeois* (l'année dernière double ce nombre). On compte fort peu de naissances illégitimes; elles entraînent des punitions assez rigoureuses. Les condamnations capitales sont rares dans le canton de Glaris, une en cinq ou six ans. Dans ce moment, il n'y a pas un seul individu en prison.

Cette partie de la Suisse fut, en 1799, le siége d'une guerre acharnée. J'ai rendu compte, en faisant le panorama du Righi (pag. 181 et suiv.), de la bataille du Muotta-Thal, entre Suwarrow et Masséna. On trouvera dans la partie historique de cet ouvrage d'autres détails relatifs à la campagne des Russes en Suisse : je vais donner une courte notice de son ensemble, que l'on

peut suivre sur la carte (1). Au mois d'août 179 Korsakow occupait Zurich et toute la rive droi de son lac; ses lignes s'étendaient d'un cô jusqu'au lac de Wallenstadt, et de l'autre, jus qu'à Bade. Vis-à-vis de lui, de l'autre côté d lac, Masséna était campé sur l'Albis, en ob- servation. Suwarrow, à la tête d'une armée rus en Italie, devait passer les Alpes par le Sain Gothard, le 25 septembre, et venir prend l'armée française à dos. Mais Masséna, instru de ce plan, traversant tout à coup la Limat surprit Korsakow et le battit. Ce jour-là mê un corps d'Autrichiens combiné à l'armée rus lequel occupait l'extrémité de la ligne à Wese sur le lac de Wallenstadt, attaqué par les Fra- çais, perdit, dès le commencement de l'action, l'habile général qui le commandait (Hotze, Suisse d'origine), et fut forcé de se retirer av les Russes; mais Glaris était occupé par d'au- tres corps autrichiens. Le général Français Mo- litor réussit à les en chasser après plusieurs

---

(1) J'avais d'abord eu l'intention de joindre à cet ou- vrage l'excellente carte routière de la Suisse, par Keller, publiée par Fuessli et compagnie à Zurich, en 1813, qui donne la hauteur des montagnes, la population, etc.; mais j'ai pensé qu'un grand nombre de lecteurs peuvent l'avoir déjà, et que les autres se la procureraient facile- ment.

combats sanglans des 27 et 29 septembre; ils se retirèrent par la vallée de Sernft. Au milieu des vicissitudes auxquelles ces combats donnèrent lieu, le général Molitor, presque seul, poursuivi par des cavaliers autrichiens et sur le point d'être pris, apercevant sous le hangar d'un four à chaux que l'on m'a montré, auprès duquel il passait entre Glaris et le pied du Klönthal, des barriques défoncées, saute à bas de son cheval, et d'un autre bond se trouve blotti au fond d'une de ces barriques. Les cavaliers passèrent à toute bride sans le voir. Bientôt après ils repassèrent, poursuivis cette fois par un escadron français, et le général, entendant la voix de son monde, leva sa tête poudrée de chaux, et cria : Victoire !

Cependant Suwarrow avait forcé le passage du Saint-Gothard, le 24 septembre, avec une armée de vingt-cinq mille hommes, dont cinq mille chevaux. Les Français qui défendaient ce passage, se retirèrent sur les Alpes surennes, et Suwarrow descendit par la vallée de la Reuss à Altorf, où il arriva le 26 septembre. Là, trouvant les rives du lac de Lucerne, ou des Waldstetten, impraticables, il se détermina à traverser la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de la Reuss, où il était, de celle de la Muotta qui débouche sur Schwitz. Ce passage fut effec-

tué le 27 et le 28 septembre (1) par des sentiers jusqu'alors fréquentés seulement par les chasseurs de chamois, toujours harcelé par les Français qui avaient déjà pris possession d'Altorf, deux jours après qu'il l'eut quitté. Le 28 et le 29, Suwarrow ayant rencontré au débouché de la vallée du Muotta-Thal, d'abord le général Lecourbe venu d'Altorf par le lac, et ensuite les divisions Soult et Mortier commandées par Masséna en personne, leur livra plusieurs combats sanglans, et fut sur le point de les forcer; mais, ayant été obligé d'y renoncer, il forma le projet de passer par Glaris et la vallée de la Linth, et de se frayer un chemin par la rive droite du lac de Zurich jusqu'à Zurich, espérant rallier l'armée de Korsakow dont il avait appris la défaite dès son arrivée à Altorf. Le 30 septembre il remonta la Muotta pendant que son arrière-garde se battait encore, passa le mont Pragel et descendit à Glaris par le Klön-thal, toujours harcelé par les Français, qui non seulement le suivaient, mais, ayant pris les devans par d'autres chemins, attaquaient ses flancs : il arriva à

(1) Par le val de Schechen, qui commence à un quart de lieue d'Altorf, et tout près du village natal de Guillaume Tell, et par le val de Kientzig, qui descend de l'autre côté dans le Muotta-Thal.

Glaris le 1er octobre. Cependant le général Molitor, revenu de la poursuite des Autrichiens dans le Sernft-thal, se jeta avec tant de promptitude et d'habileté entre Glaris et le débouché de la vallée, sur l'antique champ de bataille de Næfels, qu'il réussit à empêcher les Russes de passer. Ce fut alors que Suwarrow, trouvant toutes les avenues de Zurich si bien gardées, et craignant d'être enveloppé à Glaris par toutes les forces réunies de Masséna, se détermina à faire la retraite, déjà décrite, par le Sernft-thal dans les Grisons, où il arriva le 4 octobre avec perte du quart de son armée, ayant fait en onze jours une marche inouïe pour ses difficultés, et qui n'aurait pris guère moins de temps à des chasseurs de chamois.

Les Français, maîtres du pays que l'on appelait neutre, ou même allié, se servirent des habitans en guise de bêtes de somme; au printemps 1800, ils leur firent transporter à dos tout le bagage de l'armée qui allait par le Saint-Gothard en Italie. On les voyait en longues files, hommes, femmes, enfans et vieillards, sous les ordres de sous-officiers qui les menaient à coups de bâton : tous ceux qui purent s'expatrier le firent; il en périt de faim dans les montagnes où ils s'étaient retirés; d'autres payèrent de leur vie les tentatives de vengeance auxquelles ils se livrèrent.

Schwitz, 29 *octobre*. — Ayant une très longue journée à faire, de Glaris ici, par le mont Pragel dans une saison aussi avancée, je suis parti ce matin aux étoiles avec le même guide. Le torrent du Klôn-thal, que j'avais vu si furieux l'année précédente pendant l'été, était maintenant presque à sec, la neige ne fondant plus dans cette saison. La fraîcheur de l'air permettait de marcher vîte; et le soleil ne faisait que de se lever lorsque nous atteignîmes le petit lac décrit l'année dernière, situé sur le premier *palier* du grand escalier que nous avions à monter: laissant ce lac sur la gauche, le sentier nous a bientôt conduits à quelques chalets encore habités, quoique le soleil les eût déjà abandonnés depuis dix jours, pour ne reparaître que vers la fin de février, caché, comme il l'est, par les hauteurs du Glarnish. La rosée se gèle en tombant sur chaque brin d'herbe; elle ne fond pas entièrement dans le jour; chaque nuit ajoute d'autres glaçons, et les prés ainsi que les bois se trouvent couverts d'aigrettes de cristal rappelant ces ramifications élégantes qui, en hiver, se forment sur les vitres. Le premier orage ensevelira jusqu'au printemps toute cette décoration fantastique sous une couche uniforme de neige. Heureusement pour nous elle n'était pas encore tombée, et nous marchions sur un sentier sec et battu par le plus beau temps du

monde, au point de mettre habit bas et de le porter sur l'épaule. Plus haut, dans la montagne, nous nous arrêtâmes un moment à la porte d'un chalet isolé, où nous trouvâmes un vieux berger à longue barbe, blanche comme le givre de ses pâturages. Nous ayant apporté une jatte de lait et du pain bis, nous lui demandâmes de l'eau-de-vie pour mêler à ce lait; il n'en usait jamais, nous dit-il. Son âge? quatre-vingts ans. Je compris qu'il demandait à mon guide qui il était, puisqu'en réponse il prononça le nom de *Tschudi*. A ce nom le vieillard ôta son bonnet. La même question lui fut probablement adressée sur mon compte; j'en jugeai du moins par les deux mots presque anglais de sa réponse *guter mann* (un bon homme) (1), et au coup d'œil de bienveillance du berger. Le malheureux, seul au milieu de cette région glacée, était affligé d'une *rétention*; et pour se préserver du danger le plus pressant auquel cette infirmité expose, il était muni d'un instrument d'argent dont il avait plusieurs fois fait usage. De son chalet il avait vu passer toutes les armées de l'Europe; il les avait vues se chercher pour s'entre-détruire sur ses paisibles pâturages,

---

(1) Je m'étais acquis quelque crédit auprès de mon guide, en lui racontant la longue histoire de ses ancêtres, dont il n'avait qu'une idée assez imparfaite.

et avait aidé à ensevelir leurs morts : tout son troupeau de vingt belles vaches à lait lui avait été enlevé. Depuis ce temps-là il en avait de nouveau rassemblé seize, sans savoir, disait-il, combien de temps on les lui laisserait; car il se montrait incrédule lorsque nous l'assurions que ces temps désastreux n'arriveraient plus. Russes, Autrichiens, Français, selon lui, ne valent pas mieux les uns que les autres, et les Suisses non plus, ajoutait-il en branlant la tête. Je lui fis demander s'il avait jamais eu affaire aux Américains : après avoir réfléchi un moment, il répondit qu'il ne croyait pas. Alors l'informant que j'étais de ce pays, dont il n'avait pas à se plaindre, nous nous séparâmes bons amis.

Il semblerait bien facile d'arrêter une armée dans plusieurs endroits de ces montagnes, surtout dans le Klön-thal, le long des bords du lac, et on a peine à concevoir comment Suwarrow, passant le premier, ne sut pas s'en prévaloir pour rendre la poursuite impossible.

Plus haut, dans la montagne, je fus surpris de trouver un troisième reposoir, un troisième palier de cette grande rampe le long de laquelle nous montions : la plus belle verdure couvrait ce réduit sans givre, ni rien qui annonçât l'hiver, et on y voyait de fort beaux érables. Ces avantages étaient dus à une ouverture entre les mon-

tagnes au midi, qui laissait passer les rayons du soleil, et à l'abri que lui fournissait, du côté du nord, les masses arides et escarpées du mont Pragel qui nous restaient à gravir, et dont nous atteignîmes en trois heures le solitaire sommet. La vue s'étendait sur le glacier du Glarnish, où la neige tourbillonnait violemment par l'effet du vent, toujours plus fort à mesure qu'on s'élève. Des vautours planaient sur les précipices qui l'environnent, et où rien de vivant ne semblait pouvoir les attirer, excepté notre vieux berger, et son troupeau dont nous découvrions encore à une grande profondeur l'humble toit marqué par le petit nuage de fumée qui s'élevait mollement au-dessus. Bientôt nous commençâmes à redescendre vers le sud-ouest par un sentier en zig-zag taillé en escalier sur des rochers glissans. Les mulets, chargés de deux quintaux, passent cependant par là, leurs pieds de derrière souvent plus hauts que leurs oreilles; et pour les empêcher de culbuter, le conducteur tire de toutes ses forces le pauvre animal par la queue, dans les endroits les plus escarpés. Les eaux de la Muotta descendaient comme nous dans une direction contraire à celle de la Klön que nous avions côtoyée en montant. Des rochers d'ardoise, que l'on dit riches en empreintes de poissons et de plantes, élevaient à notre droite leurs tranches verticales, surmontées de

pinacles isolés et de belles ruines naturelles; sous leur abri la vallée de la Muotta, écartant les approches de l'hiver, était encore couverte de troupeaux qui faisaient retentir leurs clochettes (1) harmonieuses sur ses verts pâturages. On entendait aussi le ranz-des-vaches sur plusieurs points de la montagne. Un des chantres alpestres s'apercevant que nous nous arrêtions pour l'écouter, cessa tout à coup; Tschudi lui cria de continuer. — *Combien me donnerez-vous?* Indignés d'une réponse aussi peu arcadienne, nous lui tournâmes le dos avec mépris. Au pied de la montagne nous nous arrêtâmes une heure au village de Muotta pour dîner, en face de la gorge profonde par laquelle Suwarrow venant d'Altorf, déboucha dans la Muotta-thal, et d'où l'on a encore trois lieues à faire pour arriver à Schwitz en pente douce, il est vrai, et par de bons chemins. Nous traversâmes plusieurs fois la Muotta sur des ponts élevés; et c'est au dernier, à trois quarts de lieue de Schwitz, que se livrèrent les plus sanglans combats entre Masséna et Suwarrow, les 29 et 30 septembre : comblé de cadavres, ce torrent devint une rivière de sang! La nuit étendait déjà son voile sombre sur ces lieux pleins

(1) Ces clochettes sont bien plutôt des cloches, ayant jusqu'à un pied de diamètre; elles sont cependant légères.

de souvenirs tragiques; il fallut même s'aider des mains pour reconnaître le pont dans cette gorge étroite et profonde au milieu d'une forêt de sapins. Cependant, les lumières dans le lointain nous dirigèrent bientôt vers Schwitz, où nous fûmes aises d'arriver, après une marche de treize heures durant laquelle nous n'avions pris qu'une heure de repos.

L'auberge du *Cerf*, à Schwitz, est tenue par son excellence le landamann du canton (M. Hedlinger); et son fils, jeune homme qui a l'air fort bien élevé, me fit l'honneur de me servir à souper. Mon hôte, à Glaris, homme intelligent, était conseiller d'état et juge; c'est un peu plus fort que dans les États-Unis d'Amérique, où il y a, ou plutôt où il y avait, après la guerre de la révolution, force colonels et généraux qui tenaient auberge, mais jamais de juges de la cour suprême, ni de gouverneurs d'état.

Les habitans de ce canton se trouvèrent réduits à la plus affreuse détresse par la guerre, et nombre d'enfans devenus orphelins ne durent la vie qu'à la charité d'autres cantons; mais l'industrie a depuis lors effacé les traces de tant de malheurs; et Schwitz, sur un sol fertile, dans un site riant, et au milieu de tout ce que la nature forma jamais de plus pittoresque, a l'air de la prospérité même, n'ayant que fai-

blement partagé l'essor manufacturier de quelques autres parties de la Suisse. Je parle ici de Schwitz comme canton; car le chef-lieu n'est qu'un gros bourg, et le canton lui-même n'a que douze lieues sur huit; mais cet espace est presque tout productif, comme pâturage au moins. On trouvera dans la partie historique de cet ouvrage, des détails sur l'origine et les premiers temps de ce petit pays, qui fut toujours un des plus indépendans et des plus fiers de la ligue helvétique; jusqu'à ce que les armées d'un peuple qui se disait libre par excellence, vinrent l'accabler d'outrages gratuits, et lui faire éprouver des calamités qu'il avait ignorées du temps d'Attila.

30 *octobre.* — Nous sommes partis pour Einsiedeln, par la montagne à laquelle le bourg de Schwitz est adossé, les Mythen (mîtres), vues et décrites du Righi. Ce même Righi se présentait d'ici tout entier vers la droite; ainsi que la maison de bois à son sommet où nous avions passé une nuit si tempêteuse l'année précédente; mais non la croix frappée du tonnerre et détruite depuis ce temps-là. On voyait aussi le Rossberg et ses ruines dans la vallée de Goldau. A gauche on distinguait la gorge du Muotta-thal, par où nous sommes venus de Glaris. Tout le plat pays et le lac des Waldstetten étaient couverts d'un brouillard si épais, et

tellement fixe, qu'il ressemblait à une mer d'où les montagnes s'élevaient comme des îles. Nous avions été deux heures à monter par une pente douce, et de la plus belle verdure, couverte d'habitations et de chalets, jusqu'au pied des Mythen, rochers nus et isolés, qui s'élevaient encore douze à quatorze cents pied plus haut. Étant redescendus sur le revers opposé, nous avons trouvé une vallée fertile, dont les escarpemens sont bien boisés, et le reste couvert de gras pâturages; en trois heures nous sommes arrivés à la célèbre abbaye d'Einsiedeln (Notre-Dame des Ermites). La cellule d'un ermite, dans le neuvième siècle, servit de fondations à cette abbaye souveraine. Les moines défrichèrent le désert, et furent incontestablement les bienfaiteurs de ceux qui vinrent l'habiter; car au milieu de la barbarie du moyen âge; tout pouvoir qui n'était pas celui du glaive et imposait à la violence, faisait le bonheur de l'humanité. Des disputes qui s'élevèrent entre cette abbaye et les bergers de Schwitz, au sujet des pâturages (1), disputes qui durèrent deux siècles et demi, furent la première cause de l'alliance des Waldstetten, et finalement de l'indépendance et de la gloire militaire de la Suisse. Cependant les bergers devenus les plus forts,

(1) Chap. 7, vol. II.

se firent les seigneurs des seigneurs d'Einsiedeln, et maîtres des sujets de l'abbaye, jusqu'à la révolution de 1798 qui détrôna ces républicains. Les habitans d'Einsiedeln font à présent partie du canton de Schwitz, au lieu d'en être sujets, sans peut-être s'en soucier beaucoup, ou même s'en apercevoir. En approchant de l'abbaye, je fus frappé de sa ressemblance avec l'église de *Saint-Jean de Latran*, à Rome; elle est même plus magnifique : l'intérieur est incrusté de marbre de toutes couleurs, couvert de dorure, de tableaux, de statues, de bas-reliefs en bronze; mais de nombreuses fenêtres inondent l'église d'une lumière qui nuit à l'impression religieuse et solennelle qu'elle devrait produire, et met les détails trop en évidence, aux dépens de l'ensemble : défaut des églises d'Italie, et particulièrement de Saint-Pierre de Rome. On a imité ici le célèbre portique qui sert d'avenue au temple romain; mais au lieu de colonnade, c'est une galerie en arcades d'ordre rustique. La célèbre Madona, envoyée à Paris par l'armée révolutionnaire, en 1798, est, par un miracle, revenue prendre possession de sa petite chapelle isolée au milieu de l'église, et les moines qui s'étaient réfugiés en Souabe, sont aussi revenus avec des recrues. Leur nombre actuel est de quarante-quatre : la plupart sont de jeunes gens à bonnes grosses joues ver-

meilles, et l'air égrillard. Leur cloître, disposé autour de quatre cours intérieures, est immense. Dans le pillage du couvent, on avait détaché la grosse cloche qui tomba du haut en bas de son clocher sans se casser! Se trouvant trop pesante pour être emportée, et trop solide pour être mise en morceaux, elle resta là, et a été remontée : c'est un autre miracle. Les murs sont chargés d'*ex voto*, et le pavé de marbre autour de la chapelle, toujours couvert d'une foule de paysans et paysannes, prosternés, les bras étendus, sans mouvement, et comme en extase. Cependant il s'est formé dans le reste du clergé une opposition formidable contre cette restauration de l'image sainte de *Notre-Dame des Ermites*. On dit d'abord que ce n'est pas la véritable; ensuite que le pèlerinage donne lieu à des abus, les jeunes filles donnant rendez-vous à leurs amans en chemin. On attaque jusqu'à la vocation des jeunes moines dont je viens de parler; enfin Notre-Dame des Ermites, jadis l'égale au moins de Notre-Dame de Lorette, décline de jour en jour.

J'étais allé à l'auberge demander à dîner, et voyant pendu au croc un poulet tout plumé et prêt à être mis à la broche, je demandai qu'on me le fît rôtir; mais l'aubergiste, d'abord muet de surprise, me rappela ensuite que c'était jour

maigre (vendredi). — Qu'avez-vous donc, monsieur, à nous donner ? — Monsieur, de bonnes grenouilles, aussi blanches que ce poulet! Nous obtînmes de plus un plat de goujons frits, et fîmes véritablement *maigre*.

Il est assez remarquable que Zwingle fut curé d'Einsiedeln avant la réformation, qu'il y prêcha dès l'année 1517, contre les abus et la corruption de l'Église, et même contre les vœux monastiques. Sa doctrine y fut si bien reçue, que les religieux jetèrent le froc aux orties, et que pendant un temps le couvent demeura désert. Il y eut cependant ensuite une telle réaction, que ce furent des soldats de la vallée d'Einsiedeln qui achevèrent Zwingle, trouvé mourant sur le champ de bataille de Capel.

Paracelse, célèbre dans les annales de la médecine du seizième siècle, naquit dans cette vallée, auprès du pont de la Sihl, auquel M. Ebel croit qu'on a donné le nom de *Pont-du-Diable*, parce que le peuple imaginait que Paracelse était possédé d'un malin esprit.

Forts de nos grenouilles, nous reprîmes le chemin de Schwitz, où nous arrivâmes après cinq heures de marche. Deux missionnaires jésuites y prêchèrent devant un nombreux auditoire; mais l'on croit qu'ils ne réussiront pas à établir leur ordre comme à Fribourg. Il y a eu

à Schwitz une exécution capitale (1) la semaine dernière; le criminel avait tué sa femme. A présent les prisons sont vides : il n'y a pas un seul individu détenu dans ce canton, pour quelque cause que ce soit.

2 *novembre.* — J'aurais voulu aller à Altorf; mais arrivés à Brunnen, nous trouvâmes le lac si couvert de brouillards, quoique le temps fût magnifique à quelques toises au-dessus, que les objets auraient été invisibles pendant tout le trajet; ainsi fallut-il abandonner cette partie du voyage : nous traversâmes seulement le lac jusqu'à Buochs, d'où un sentier bien entretenu nous conduisit à Stantz, chef-lieu du canton d'Underwalden, à travers des prairies de la plus belle verdure, que l'on fauche deux fois l'année, quoiqu'en pâturage au printemps et en automne. De magnifiques arbres, seuls et en groupes, dé-

(1) Pendant que j'étais à Zurich, passant par hasard derrière la maison de l'exécuteur des hautes œuvres, laquelle, pour le dire en passant, a fort bonne apparence, j'aperçus sous un hangar divers modèles des instrumens de son métier, ainsi que des mannequins d'opérés et d'opérateurs! Le supplice ordinaire est d'avoir la tête tranchée; le patient est assis dans une chaise plantée en terre; le bonnet qu'on lui enfonce sur les yeux a une ouverture par laquelle le valet de l'exécuteur saisit ses cheveux, tandis que celui-ci, placé derrière avec son *glaive*, d'un coup de revers lui fait voler la tête de dessus les épaules.

ployaient en liberté, sur ce tapis vert, le luxe de la nature; et le paysage était animé d'un grand nombre d'habitations neuves, de l'architecture ordinaire en Suisse. A l'entour s'élevait le rempart des Hautes-Alpes; la longue chaîne de glaciers qui sépare Uri d'Underwalden, à notre gauche; derrière nous, de l'autre côté du lac, notre ancienne connaissance le Righi; en face, le Mont-Pilate, énorme pyramide isolée, de mille toises de hauteur. Les femmes que nous rencontrions étaient en grand costume national; jupon ample et court, d'étoffe brune, ceinture rouge, grand chapeau sans forme, tenant sur la tête on ne sait comment, bas bleus bien tirés, et souliers élégans. L'une d'elles, nous voyant passer près de sa maison, envoya son fils, petit garçon de sept à huit ans, *saluer l'étranger*. L'enfant s'approchant, ôta son bonnet d'une main et me tendit l'autre amicalement. Je pensai qu'il y avait de l'argent à donner; mais le guide m'empêcha de le faire, et m'assura que ces gens voyaient si peu de voyageurs, que l'ancienne coutume hospitalière de *saluer* les étrangers, de leur signifier qu'ils étaient *bien-venus*, s'était conservée. En effet, il n'y a pas même de routes; nous voyagions par un simple sentier extrêmement propre, uni et bien tenu, mais où une voiture n'aurait pu passer. En chemin nous traversâmes la prairie où s'assemble le *lands-*

gemeine. J'y remarquai un endroit entouré de murs, à hauteur d'appui, de vingt-six grands pas sur vingt. Une plate-forme en pierre s'élève au milieu; elle a deux pieds de haut, quinze de long et dix de large. De petits murs parallèles les uns aux autres occupent tout le reste de l'espace destiné à recevoir des planches sur lesquelles les souverains du canton d'Underwalden s'asseyent pendant que leur landamann ou chef de l'Etat, debout sur la plate-forme avec ses officiers, les harangue. Une espèce de tribune élevée est occupée par ceux qui comptent les voix. Comme les siéges suffiraient à peine au quart des membres de l'assemblée (quatre ou cinq mille), il est à présumer qu'ils sont occupés par les chefs de famille seulement, et que les souverains imberbes se tiennent debout à l'entour.

On remarque au pied du Mont-Pilate, sur les bords du lac, dans le fond d'une baie, la vieille tour bâtie lors de l'assassinat de l'empereur Albert (1). C'est là que les Français tentèrent plusieurs fois leur débarquement en 1798, mais furent repoussés. A Stantz, où nous nous arrêtâmes quelque temps, notre hôte nous fit voir la maison où M. Pestalozzi avait rassemblé ses orphelins (2). Celle du conseil exécutif ren-

(1) Chap. 9, vol. II.
(2) Chap. 39, vol. II.

ferme une suite de portraits des landamanns et des statthalters (1) du canton, depuis plusieurs siècles; croûtes insignes, parmi lesquelles deux excellens portraits se distinguaient, peints par un artiste d'Underwalden, nommé Würsch, qui, après avoir long-temps étudié son art à Rome et à Paris, était venu finir ses jours dans son pays. Parvenu à l'âge de soixante-quatorze ans et aveugle, il périt dans sa maison le jour du massacre de Stantz. Soixante-trois personnes, femmes, enfans et vieillards, réfugiées dans l'église, y eurent le même sort, et le trou de la balle qui, après avoir percé le prêtre à l'autel, pénétra dans cet autel construit en bois, se voit encore. Une inscription sur le mur de la chapelle adjacente porte que quatre cent quatorze habitans de Stantz, au nombre desquels cent deux femmes et vingt-cinq enfans tués ce jour-là, y sont enterrés. Il ne resta pas une seule maison sur pied dans tout le canton, excepté à Stantz même, où un officier alsacien, du nom de Muller, empêcha qu'on ne mît le feu. Un peu plus loin que Stantz, nous passâmes près de la chapelle de Winkelried, où les malheureux habitans firent une longue résistance, et laissèrent sur le champ de bataille, parmi les morts, dix-huit jeunes filles qui

(1) Lieutenans des landamanns.

avaient combattu avec leurs frères. De là jusqu'à Sarnen, où nous couchâmes, le pays, qui est une suite du même vallon, continue de présenter l'aspect du bien-être et de l'abondance. La destruction ne s'était pas étendue jusqu'à Sarnen. Il y a, entre le haut et le bas Underwalden, d'anciennes jalousies qui déterminèrent le premier à se soumettre à la nouvelle constitution. Les récits qu'on nous fit ici s'accordaient avec ceux de Stantz quant aux faits, mais non quant à la manière de les considérer; et la résistance du bas Underwalden y était ouvertement attribuée au fanatisme.

On voit à Sarnen un autre tableau de Würsch, du plus grand mérite : c'est une seule figure, représentant l'illustre *Nicolas de Flue* (1) quittant sa retraite pour rétablir la paix entre ses compatriotes; tout en est admirable : ce visage exténué de l'anachorète, mais plein d'une expression simple et touchante; son attitude si naturelle, et l'excellence des détails, surtout des pieds et des mains. J'étais bien tenté d'aller voir les ruines de l'ermitage du héros, du patriote et du saint homme; mais après tant de montagnes gravies, sans celles qui restent à gravir, on y regarde à deux fois avant d'en ajouter une de gaîté de cœur; ainsi je me

(1) Chap. 24, vol II.

suis contenté de me faire décrire l'état des choses, et de regarder de loin. Il y a à Sarnen une source d'eau, qui coule dans un énorme bassin fait d'un seul bloc de granit, apporté d'un champ voisin où se trouve un autre bloc des mêmes dimensions. Cependant aucune des montagnes environnantes n'est composée de granit. Ici, comme à Glaris, l'ancienne vénalité à l'égard de districts sujets est traitée de *vilenie* et d'*abomination*, et les anciens souverains ne paraissent point regretter l'émancipation de leurs sujets.

Il n'est pas nécessaire de considérer les petits cantons de la Suisse sous le point de vue de l'innocence des mœurs, des vertus patriarcales et de l'antique patriotisme qu'on est dans l'habitude de leur attribuer, pour s'indigner du traitement qu'ils ont souffert. Au fait, les mœurs, les vertus, le patriotisme même, et jusqu'à l'innocence, ne se retrouvent véritablement que dans un état de société très cultivé. Ces qualités y sont d'autant plus communes que la culture est mieux dirigée; mais lors même qu'elle l'est mal, cette société corrompue présente encore des exemples isolés de vertus d'un tout autre ordre que celles des pâtres des montagnes. L'opinion contraire est une erreur peu dangereuse; mais toutes les erreurs le sont plus ou moins, et il n'en faut respecter aucune. Au temps de

la réformation, les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Underwalden, ces fondateurs de la liberté helvétique, refusèrent de secouer le joug d'une Église notoirement dégénérée, par jalousie des grands cantons qu'ils voyaient ajouter à leurs richesses et à leur pouvoir, par la saisie des biens de cette Église, et peut-être aussi parce que leur pauvreté avait retardé sa dégénération chez eux. On peut dire que la religion des petits cantons de la Suisse n'est guère que la foi aux reliques, et leur patriotisme l'attachement aux anciennes coutumes et aux localités; mais certes, c'étaient d'étranges précepteurs que ceux qui leur venaient de France, et des gens qui voyaient bien clair pour entreprendre de guider l'aveuglement! La leçon donnée à feu et à sang par de tels maîtres a été en pure perte; les petits préjugés, la superstition, la médiocrité en toutes choses, sont revenus prendre leur place; et malheureusement il y allait presque de l'honneur national, qu'ils la reprissent. On peut cependant espérer que les lumières, qui font des progrès lents, mais sûrs en Suisse, opèreront dans les petits cantons la seule révolution qui soit bonne et durable, celle qui résulte de la persuasion éclairée.

3 *novembre.* — En partant de Sarnen, nous avons côtoyé son lac pendant près d'une heure avant de monter sur le Brunig qui sépare

Underwalden de l'Oberland bernois. Le brouillard qui enveloppait la vallée a fait place au plus beau temps, et, des hauteurs, cette mer de vapeurs agitées par les premiers rayons du soleil, semblait rouler des vagues de coton. A trois ou quatre cents toises au-dessus du lac de Sarnen, et dans la forêt de Brunig, on trouve un autre lac beaucoup plus petit, èt dans un site très pittoresque. Il serait bien facile, en le desséçhant, d'acquérir quelques milliers d'arpens de terre très fertile. Après avoir franchi tant de montagnes plus élevées, nous nous sommes trouvés, avant d'y avoir songé, sur le revers de celle-ci, d'où la belle vallée de Meyringen s'est tout à coup déployée sous nos yeux, et le bruit de ses cataractes a retenti jusqu'à nous : à gauche, on apercevait la descente de Scheideck, par laquelle nous étions venus à Meyringen l'année dernière, et, au-dessus, nos anciennes connaissances, les glaciers du Wetterhorn, du Mettenberg et de Schrekhorn, en apparence bien près. La vue perçait même jusqu'à la vallée par où l'Aar descend du Grimsel; à droite, elle s'étendait sur le lac de Brientz. Nous sommes descendus le long d'un éboulement de rochers d'ancienne date. De jeunes bergers, sur les pâturages, s'exerçaient à la lutte que j'ai déjà décrite, et promettaient d'y devenir habiles. Ils passaient beaucoup de temps à s'ob-

server, chacun d'eux, avare d'efforts, attendant l'occasion favorable de renverser son adversaire, sans tomber lui-même, ou en tombant sur lui; condition expresse de la victoire. Nous prîmes un bateau au port de Brientz, conduit, comme de coutume, par des femmes; mais depuis peu la division du travail, recommandée en économie politique, s'étant établie ici, les chanteuses ne rament plus, et les rameuses gardent le silence. Au reste, le repos que l'on trouvait dans le bateau, après tant de marches laborieuses, semblait presque aussi doux que la musique à laquelle nous avions été si sensibles à notre premier passage.

A Interlaken, Tschudi trouva son frère, guide comme lui, qui s'étant cassé la jambe en s'essayant à la lutte, était retenu au lit depuis un mois. Le lendemain, j'allai voir les ruines du château d'Unspunnen, célèbre dans l'histoire suisse, et qui rappelle des souvenirs demi-romantiques et demi-barbares du moyen âge. A la mort du dernier roi de Bourgogne (petit-fils de la bonne reine Berthe), en 1032, ses grands vassaux ne voulurent point reconnaître la cession qu'il avait faite à l'empereur, ni par conséquent l'autorité du duc de Zœringen, son lieutenant. Le baron d'Unspunnen, le plus puissant d'entre eux, était seigneur de tout le pays qui s'étend du Grimsel à la Gemmi;

les vallées de Grindelwald et de Lauterbrunn, enfin tout ce qui s'appelle à présent l'Oberland, reconnaissait son pouvoir. Burkard, dernier de la race de ces barons, était l'ennemi naturel de Berthold v, aussi dernier de la race des ducs de Zœringen, et celui-ci avait bâti le château de Thun à l'autre extrémité du lac de ce nom, pour réprimer les attaques du baron. Burkard avait une fille unique, Ida, célèbre pour sa beauté; et Rodolphe de Wœdenschwyl, le plus brave et le plus accompli des chevaliers de la cour de Zœringen, l'ayant vue à un tournois, en était devenu éperdument amoureux; mais le baron n'aurait jamais consenti à unir sa fille au serviteur de son ennemi. Rodolphe, désespérant de l'obtenir, saisit le moment où Burkard était absent, et, aidé de quelques amis dévoués, escalada le château dans la nuit, enleva la belle Ida, et l'épousa à Berne. L'inimitié du duc et du baron en était devenue plus violente que jamais, et leurs hostilités continuelles faisaient, depuis longues années, couler le sang de leurs vassaux; lorsque Berthold, aussi généreux que brave, voulant mettre fin à ces calamités, forma le projet chevaleresque d'une entrevue personnelle avec Burkard, dans son château, et se présenta à Unspunnen, accompagné du jeune Walther Wœdenschwyl, fils d'Ida. Le baron, vieux et

chagrin, déplorait encore dans sa solitude la perte de sa fille; il vit sa ressemblance dans l'enfant; la franchise de Berthold et la confiance qu'il lui montrait en se livrant à lui, vainquirent son ressentiment; il fut touché, reconnut son petit-fils héritier de ses vastes domaines, et devint l'ami du duc de Zœringen. Ce Walter, devenu baron d'Unspunnen, fut ensuite le premier avoyer de Berne en 1223. Le vieux baron avait dit, lorsqu'il reçut son petit-fils : *Que ce jour soit à jamais célébré parmi nous!* Il le fut en effet par des exercices gymnastiques, pendant bien des années, et les détails en ont été conservés dans un recueil allemand, imprimé à Berne. On a voulu depuis les rétablir, et madame de Staël, présente à la célébration du 17 août 1808, l'a décrite dans son *Allemagne;* M. Stapfer en a aussi rendu compte dans ses notes sur la Suisse. On distribua des prix de musique alpestre, d'autres pour le saut, la lutte, le tir, etc. Une pierre ronde, du poids de cent quatre-vingt-quatre livres, lancée à la distance de dix pieds, par un athlète appenzellois, est restée, depuis ce temps, à la place où elle était tombée; monument de cette dernière célébration dont elle conservera longtemps le souvenir traditionnel.

Dans la suite, les héritiers d'Unspunnen ayant eu, comme baillis de l'Empire, quelques

démêlés avec les habitans de l'Oberhasli, ceux-ci attaquèrent le château avec trop peu de précaution, et, ayant été repoussés, y laissèrent cinquante des leurs prisonniers. Ils étaient détenus depuis deux ans, lorsque Berne entreprit leur délivrance, et, marchant contre Unspunnen, sut bientôt l'obtenir; son seigneur s'estima même heureux d'être reçu bourgeois de Berne. Cette ville belliqueuse prit dès lors, de son autorité, le titre et les fonctions du bailli de l'Empire à l'égard du pays de Hasli; rendant au nom de l'Empire la justice dans le pays, qui lui paya un tribut annuel de cinquante livres pour sa protection; mais il fut convenu qu'il conserverait sa constitution démocratique, et que le landamann serait choisi parmi les habitans. Telles étaient les idées de proprieté attachées aux droits politiques, que les vainqueurs jugèrent convenable de rembourser au seigneur d'Unspunnen ce qu'il avait payé à l'empereur pour le bailliage.

Les ruines de ce célèbre château offrent à présent une tour sans portes, dans laquelle on pénètre par une embrasure en grimpant sur des tas de pierres : c'était sans doute là le donjon où les cinquante prisonniers furent renfermés. Une arche en pierre unissait autrefois le rocher sur lequel cette tour est bâtie à un autre rocher où il y avait d'autres constructions. Ces ruines

dominent un petit vallon couvert d'une belle pelouse, bien solitaire et pittoresque, auprès duquel est un autre vallon plus sauvage, fréquenté par d'innombrables corneilles. On a trouvé dans la terre sous les racines d'un antique chêne, renversé tout près du château d'Unspunnen, un éperon à très longue tige et grande molette, plus ancien que le chêne, qui lui-même avait bien des siècles. Un berger nous montra, au nord du petit vallon, et en face des ruines du château, le siége de gazon où madame de Staël était assise lors de la célébration de 1808; la voilà historique parmi eux.

Le trajet de Neuhaus à Thoun nous prit, en bateau, trois heures. Le lac était magnifique, et l'on voyait distinctement la Kander s'y précipiter du côté méridional de la péninsule qu'elle a formée. Le lac s'est élevé sensiblement depuis, et l'on a construit à Thoun une digue qui sert à régler la quantité d'eau dans l'Aar, en retenant l'écoulement du lac lors de ses grandes crues. Trouvant, à notre arrivée, un bateau chargé de bois qui partait, nous y montâmes sans toucher à terre, et parcourûmes en deux heures la distance de six à huit lieues de Thoun à Berne. La rapidité de l'Aar serait effrayante, si le peu de profondeur qui vous laisse voir partout son beau fond de cailloutage ne servait à vous rassurer.

Les gouvernemens les plus populaires ne sont et ne sauraient être que des aristocraties déguisées; on en peut juger par ceux des petits cantons de la Suisse. Les grands cantons sont aristocratiques sans déguisement, comme la plupart des républiques de l'antiquité, et leurs constitutions diverses furent le résultat des circonstances auxquelles les hommes obéirent plus souvent qu'ils ne les dirigèrent. Les villes suisses s'organisèrent naturellement sur le modèle que les villes impériales leur fournissaient, comme celles-ci avaient imité les villes lombardes. Bâle et Zurich furent essentiellement des rassemblemens de commerce; Berne et Fribourg, des rassemblemens de défense: ces premières villes eurent des gens de métier pour fondateurs; ces dernières, des gens de guerre, des gentilshommes et des agriculteurs. Dans le douzième siècle, les ducs de Zœringen, représentans d'un souverain éloigné (l'empereur), s'associèrent la petite noblesse contre la haute, qui se faisait craindre, comme nous venons de voir, à l'égard des barons d'Unspunnen; et ce fut cette petite noblesse et ses vassaux qui fondèrent Berne et Fribourg, c'est-à-dire entourèrent de murailles des positions naturellement fortes, afin que les habitans réunis fussent mieux à même de résister aux trois ou quatre grands seigneurs qui tyrannisaient l'Helvétie.

En Angleterre, les grands vassaux de la couronne et le peuple s'unirent afin de contenir le pouvoir royal dans certaines bornes. En France, le roi s'associa le peuple pour réprimer la noblesse (1); à Berne et à Fribourg, l'affinité politique plus compliquée, se composa de trois élémens au lieu de deux contre un; l'ombre de souverain qui résidait hors du pays, s'associant, comme nous avons vu, la petite noblesse et le peuple contre les hauts barons. On sait quels furent les résultats de ces combinaisons respectives. En Angleterre, les pouvoirs se balancèrent et se servirent de correctifs mutuellement; en France, l'un soumettant l'autre resta seul; en Suisse, les seigneurs et leurs vassaux, après avoir fait cause commune pendant deux siècles, redevinrent, quand le danger fut passé, ce qu'ils avaient été auparavant, ou du moins se classèrent en citoyens gouvernans et gouvernés, et presque sans opposition, tant cela paraissait naturel dans ce temps-là. Quelques uns des nobles fondateurs de Berne bâtirent des rues entières (il y en a une qui a retenu

(1) Il y avait en France une idée vague d'égalité parmi la noblesse; tout gentilhomme s'estimait l'égal d'un autre; et comme quelques uns de nos rois jugèrent bon de s'appeler les *premiers gentilshommes du royaume*, les camarades qu'ils s'étaient ainsi donnés furent naturellement tentés de les prendre au mot.

le nom de rue des Gentilshommes). Le cours de l'Aar appartenait aux Bubenberg, dont l'influence à Berne dura plus de trois siècles; et le droit de pêche et de moulin resta dans la famille jusqu'à la cession qu'elle en fit à la république. Les Watteville, Fischer, Graffenried, Thormann, Buren, Grouber, Greyex, Stettler paraissent être les seules familles encore existantes des fondateurs de Berne. Les d'Erlach ne s'y transportèrent qu'à la fin du treizième siècle, mais furent dès lors considérables (1). Les nobles qui composaient le sénat de Berne permirent à leurs vassaux de porter appel de leur justice inférieure au sénat de Berne, qui eut soin de s'attacher le peuple, en rendant justice beaucoup plus promptement et plus impartialement que les juges inférieurs, et fonda ainsi son pouvoir judiciaire. On ne saurait nier que Berne n'ait dû au caractère chevaleresque de ses fondateurs, cette espèce de *grandiose* qui se fit toujours remarquer dans ses mœurs, dans sa politique, dans ses institutions et ses monumens publics. Vers la fin du siècle passé il y eut une insurrection dans le canton de Fribourg; seize mille paysans assem-

(1) Un écrivain du quinzième siècle, Frikard, disait cependant que de son temps il n'existait de ces descendans de fondateurs que les Boubenberg et les d'Erlach.

blés autour de la ville, menaçaient d'en forcer les portes. Dans cette extrémité les magistrats envoyèrent avant le jour demander du secours à Berne, où le conseil fut sur-le-champ convoqué. Aussitôt qu'on eut donné lecture de la lettre des magistrats de Fribourg, l'avoyer d'Erlach (grand-père du général qui périt (1) en 1798), se levant, dit : *Messieurs! nous avons un an pour délibérer : mais nous n'avons qu'un moment pour agir: qu'on batte la générale!* L'avis fut adopté par acclamations; dans vingt minutes l'armée de la république (trois cents hommes de troupes réglées!) marchait, et six heures après, l'étendard de Berne se montrait déjà sur la hauteur qui domine Fribourg; les insurgés surpris se dispersèrent sans les attendre. Je ne sais, dans cette querelle, qui avait tort ou raison; mais l'éloquence du sénateur bernois était tout-à-fait romaine!

Il est impossible de parcourir le canton de Berne sans être frappé du bien-être universel et de l'air d'indépendance, et même de fierté des paysans : on n'y paie presque point d'impôt; la justice est bonne et prompte, et l'on ne peut pas dire qu'elle soit vindicative, puisque, après tant de troubles, il n'y a pas un seul individu en prison pour délits politiques; les magistrats,

(1) Chap. 38, vol. II.

constamment accessibles, écoutent les plaintes du moindre bourgeois. Un Bernois à qui je faisais ces observations, se borna à me montrer, du haut de la terrasse, le magnifique bétail au pâturage de l'autre côté de l'Aar. Vous voyez ces bœufs, me dit-il, ils sont gros et gras, rien ne leur manque, pas même l'air d'indépendance et de fierté dont vous nous faites honneur : leur sort vous ferait-il envie? c'est à peu près le nôtre. On nous traite avec indulgence, sans doute, mais en inférieurs ; paternellement si vous voulez, c'est-à-dire comme des enfans. On se lasse cependant d'être éternellement en lisières, et l'on voudrait devenir chef de famille à son tour. Le nom générique que notre gouvernement porte, signifie, dans la langue grecque d'où il vient, la *puissance des meilleurs*; mais ce n'est que la puissance des privilégiés! Sans doute que tout le monde ne peut pas gouverner ; mais ici il y a trop ou trop peu de gouvernans. Dans une monarchie mixte, on ne porte guère envie au trône; il est trop élevé : ni aux députés de la nation, car leur corps n'est pas exclusif; mais ici on est jaloux de voir ses voisins qui ne sont ni plus riches, ni plus nobles, ni mieux élevés que soi, commander à jamais, tandis que l'on est destiné à obéir toujours. La démarcation entre la caste gouvernante et la caste sujette, est funeste à toutes

les deux; également sûres, l'une de parvenir à tout, et l'autre de ne parvenir à rien, leurs facultés s'engourdissent et se perdent insensiblement. C'est un régime qui humilie et blesse les âmes fières, et qui dégrade les âmes vulgaires; il a pu convenir à d'autres temps, mais ne saurait s'accorder avec les progrès des lumières du nôtre, et avec la disposition ambitieuse qui en résulte; aussi voyons-nous que le progrès des lumières offusque et inquiète la caste gouvernante; elle craint la caste gouvernée. De la crainte à la haine il n'y a qu'un pas, et voilà de tristes données pour un gouvernement paternel.

Le fait du bien-être physique que mon Bernois libéral cherchait à esquiver, ne laissait pas pourtant que de l'embarrasser un peu; car enfin on aura beau dire, c'est quelque chose que d'avoir à dîner : il est maint pays où le peuple manque du nécessaire sans que son développement moral en aille mieux pour cela. Il y a d'ailleurs un autre fait très digne d'attention, c'est que le gouvernement de Berne n'a depuis des siècles que trois à quatre cents hommes de troupes réglées à sa solde, tandis que toute la population mâle, armée et exercée, forme une force militaire de cinquante à soixante mille hommes essentiellement populaire : or, il est impossible de supposer de grands abus avec cela.

La révolution politique que les Français

firent en Suisse, à la baïonnette, et le gouvernement unitaire qu'ils établirent au milieu du pillage et de l'oppression, ne pouvaient être populaires; et quoique le gouvernement établi par l'acte de médiation, en 1803, sous les auspices de Bonaparte, le fût davantage, et ait laissé des regrets dans toute la Suisse, cependant, lors de la chute du gouvernement impérial, l'anarchie s'empara d'un pays où les institutions, reçues de mains étrangères, n'avaient pas pris de profondes racines. Les élémens politiques en dissolution cherchèrent tout de suite à reformer leurs anciennes combinaisons, trop favorisées par le congrès de Vienne; mais ils ne l'ont pu faire qu'en partie, et le gouvernement de confiance, transigeant avec le gouvernement de précaution, s'est vu obligé d'admettre quatre-vingt-dix-neuf nouveaux membres populaires au conseil législatif dit les *deux-cents*, lesquels sont nommés à vie hors de la ville de Berne. Lorsque j'ai demandé quel effet cette mesure avait produit, la réponse a été précédée d'un sourire; et ce que j'ai appris ensuite de ces législateurs campagnards, confirme assez ce que j'avais entendu dire de la tendance soporifique et anti-intellectuelle des anciennes institutions du pays. Leur influence est nulle; mais ils ont en général le bon esprit de regarder faire pour le présent. Ces hommes sont de bons

paysans, la plupart fort riches; les fortunes de cinq à six cent mille francs ne sont point rares parmi eux (1); il n'en sont pas, comme on voit, plus habiles; mais leurs fils le seront, ayant à présent un motif de s'instruire : en effet, on en voit commencer leurs études au collége de Berne, pour aller ensuite les finir dans les universités d'Allemagne. D'un autre côté, les anciennes familles patriciennes, ruinées par l'invasion française, et privées des moyens de rétablir leur fortune comme autrefois, par les bailliages des pays sujets, ne peuvent que déchoir. Le service étranger, peu profitable en lui-même puisque sa paye ne suffit pas à l'entretien des officiers, ne leur apprend pas même l'art de la guerre, mais seulement l'oisiveté d'une vie de garnison. On verra l'influence et le pouvoir passer du côté de la ri-

(1) Dans l'Emmenthal, riche district du canton de Berne, le plus jeune des fils hérite des biens-fonds, et paie à ses frères et sœurs leur légitime, en argent, qu'il emprunte sur hypothèques. Cette coutume s'explique ainsi : autrefois la bourgeoisie de Berne était en grande partie composé de gentilshommes qui avaient des fiefs disséminés à la campagne. Ceux-ci passaient au fils aîné, et la maison en ville, étant de franc-alleu, passait aux cadets. Peu à peu cet usage devint loi pour les bourgeois de Berne et comme les campagnes adoptèrent le code bernois, cette loi s'y transporta aussi et produisit le résultat bizarre que nous voyons.

chesse déjà acquise et de l'instruction à venir du parti populaire. Au surplus ce mélange d'aristocratie élective et d'aristocratie héréditaire est, peut-être, tout ce qu'on peut espérer de mieux dans le gouvernement d'un pays situé comme celui-ci. Les résultats que présentent l'aristocratie populaire des cantons dits *démocratiques*, ne sont point encourageans, et les libéraux sont ceux qui en disent le plus de mal.

La Suisse a sans doute gagné quelque chose à la révolution; la plaie morale et politique des districts sujets est fermée, et son lien fédéral, bien faible encore, est cependant plus fort qu'il n'était. — C'est dommage, me disait un magistrat bernois, que le gouvernement unitaire nous ait si fort dégoûtés de l'union. J'ai pris la liberté de lui faire observer que l'avantage inestimable de la neutralité dont la Suisse avait joui pendant deux siècles, pouvait très bien être attribué à cette nullité du lien fédéral qui l'avait empêchée de se mêler des querelles de ses voisins, et l'avait isolée au milieu d'un ordre de choses avec lequel elle n'avait rien de commun : il en est convenu; mais il a paru croire qu'il ne fallait plus compter sur la même sauve-garde.

L'importante organisation des *bourgeoisies* date, dans ce canton, de l'année 1690. J'en ai déjà rendu compte à l'occasion du canton de Vaud. Tout bourgeois nécessiteux a droit à des

secours dans sa commune, et l'étranger y est renvoyé. Un bourgeois qui se conduit fort mal peut être déclaré déchu de son droit de bourgeoisie par le conseil communal, ce qui entraîne l'exil s'il tombe dans la pauvreté; un prodigue est mis en tutelle. Dans quelques paroisses, les fonds de la bourgeoisie, ne suffisant pas aux secours nécessaires, le revenu des terres est grevé d'un impôt municipal qui s'élève jusqu'à dix et quinze pour cent. Un homme qui reçoit des secours, ou qui dans son enfance a été mis en apprentissage par la commune, ne peut se marier sans le consentement du conseil communal. Le consistoire ou tribunal matrimonial de la paroisse rurale (les affaires de ce genre suivent une marche un peu différente dans les villes) décide en premier ressort sur les choses qui intéressent les moeurs. Il y a appel en première instance au consistoire de Berne, et finalement à la cour suprême. Dans le cas de bâtardise, si les circonstances jointes au serment de la mère constatent la paternité, le père est obligé de fournir une pension alimentaire d'environ 80 francs par an; dans le cas contraire, c'est la mère ou ses parens. Les enfans qui restent aux frais de la commune par le défaut total de moyens de la part des pères et mères, sont adjugés au rabais à des paysans qui se chargent de les élever; il en périt peu, et cette circon-

stance remarquable fait l'éloge des mœurs. J'ai déjà expliqué la coutume des visites nocturnes. Les jeunes paysannes du canton de Berne, aussitôt qu'elles ont atteint l'âge de quinze à seize ans, ont, de temps immémorial, joui du privilége d'admettre seules dans leurs chambres, du samedi soir au dimanche matin, un ou plusieurs prétendans à leurs bonnes grâces. On retrouve cette coutume chez plusieurs nations du nord, et il ne faut pas se hâter de la condamner sans en considérer toutes les circonstances. Des hommes dont les journées sont remplies par des travaux pénibles et continuels, à une grande distance de la société des femmes, et qui veulent cependant se préparer à goûter le bonheur domestique par une connaissance intime de celle qu'ils sont disposés à choisir pour compagne, n'ont guère que ce moyen-là, lequel, après tout, est plus raisonnable et plus moral que celui de marchander avec un père, et d'épouser sa fille sans la connaître. Le jeune Suisse se rend donc sous la fenêtre du cabinet, au second étage, occupé par sa belle qui l'attend en toilette soignée; il y récite certaine formule en usage, assez souvent rimée; la fille y répond, et fait une espèce de capitulation; après quoi son admirateur escalade la maison et s'assied sur le bord de la fenêtre où on lui offre une petite collation d'eau de cerises et de pain

l'épice. Suivant le degré de familiarité et les vues plus ou moins sérieuses, le jeune homme entre dans la chambre ou reste dehors, et la conversation se prolonge jusqu'à ce que l'aurore donne le signal de séparation. Souvent des jaloux guettent le départ de l'ami favorisé, et l'accueillent à coups de bâton ; le meurtre même n'est pas rare ; aussi les galans s'escortent-ils ordinairement les uns les autres. (1)

Quant aux naissances illégitimes, elles ne sont pas aussi fréquentes que les mariages précoces et souvent obligés entre jeunes gens qui n'ont pas le moyen de faire subsister une famille ; mais la population s'accroît trop rapidement. On divisa, il y a quelques années, une grande étendue de biens communaux, qui furent affermés en petites portions à ceux qui se présentèrent ; il en résulta immédiatement un grand nombre de mariages entre jeunes gens à peine sortis de l'enfance, qui à trente ans se sont vus avec huit ou dix, quelquefois avec douze enfans à élever sur le produit de quelques arpens de terre. On a reconnu l'inconvénient, et dans la plupart des communes il faut maintenant avoir vingt-cinq ans accomplis pour obtenir une de ces nouvelles fermes. Plusieurs essaims de cette ruche de l'espèce humaine viennent de

(1) L'Oberland de M. Wyss.

se diriger vers le Brésil, et d'autres ont pris leur vol pour les États-Unis d'Amérique. (1)

A Berne on ne peut pas retenir un débiteur en prison, s'il déclare l'abandon de ses biens; et lors même qu'il s'y refuse, on ne peut le retenir que six semaines; à l'expiration de ce temps, il est banni du canton, et ses biens sont saisissables; par conséquent, toute dette sans hypothèques ou gage positif est bien mal assurée : ce n'est pas là une législation commerciale.

Quoique les lettres ne fleurissent point à Berne, son établissement d'instruction ne laisse pas d'être fort respectable; il est composé d'un collége et d'une académie : le collége a dix maîtres, et dans ce moment cent soixante-quatorze écoliers. Il y en a de semblables dans plusieurs villes du canton. L'académie tient lieu d'université.

Elle a 3	professeurs de théologie qui ont	39 étudians.
3	de faculté juridique...........	15
5	de médecine et sciences naturelles.	35
1	de mathématiques............	48
2	de latin et grec.............	
3	d'art vétérinaire...............	11
17	professeurs.	148 étudians. (2)

(1) Ayant été consulté sur les mesures les plus convenables à prendre dans ces émigrations aux États-Unis, j'ai donné par écrit quelques renseignemens, résultat de vingt-cinq ans de résidence dans ce pays-là.

(2) Le nombre des étudians a beaucoup augmenté

Le traitement fixe des professeurs est de cent louis, et ils peuvent exiger, mais souvent n'exigent pas des plus pauvres étudians 18 francs de France pour le cours.

Les jeunes patriciens bernois prennent du service dans l'étranger dès l'âge de seize ans, et avant d'avoir pu faire de bonnes études; ils en reviennent à quarante pour se faire législateurs, administrateurs et juges; ce n'est pas le moyen d'avoir des hommes de lettres et des savans. Cependant l'énumération de ceux que Berne possède ou posséda dans le dernier siècle est considérable. Parmi les illustres de notre temps, je me permettrai de citer ceux seulement qui se sont fait connaître au public; et, à ce titre, je puis nommer un des chefs de la république, M. l'avoyer de Mulinen, qui a fait de savantes recherches sur l'histoire suisse du moyen âge. M. Haller, auteur d'un ouvrage allemand très connu, sur *la Restauration de la Science politique*, en quatre volumes, etc., et à qui certaines discussions politico-religieuses ont donné récemment une célébrité malheureuse. Comme lui, son père était fort savant, et il eut pour aïeul le grand, mais intolérant Haller (1); les

---

depuis la date de ce voyage; ceux de jurisprudence surtout ont plus que doublé, ils sont maintenant trente-cinq, dont environ douze de la campagne, et six des autres cantons.

(1) Voltaire louait la profonde érudition et le génie du

qualités de l'esprit sont héréditaires dans cette famille. M. de Fellenberg de Hofwyl, dont je parlerai bientôt; M. Schnell, auteur d'excellens ouvrages sur l'histoire du droit bernois; M. Kasthofer, auteur d'ouvrages très estimés sur l'économie rurale et forestière des Alpes, et sur la grande question de l'accroissement des glaciers; M. le pasteur Wyttenbach, naturaliste; M. Wyss, dont j'ai souvent cité la description de l'Oberland, mais qui est auteur de plusieurs autres ouvrages. Le grand Haller n'illustra point seul le dernier siècle à Berne; André Morell fut un des plus grands numismatologues des temps modernes. Louis XIV l'appela à Paris, et eût voulu l'y retenir en lui confiant son cabinet des médailles; mais on exigeait qu'il se fît catholique, et Morell n'y voulut pas consentir. De Muralt, auteur des célèbres *Lettres sur les Anglais et les Français*, en 1728. Samuel Kœnig, l'antagoniste de Maupertuis, et qui eut beaucoup de part à la composition des ouvrages de la marquise du Châtelet. Sam. Engel, auteur de plusieurs Mémoires intéressans, mais mieux

---

grand Haller; mais, sur ce qu'on lui fit observer que Haller ne lui rendait pas la même justice : *Ah! dit-il, peut-être que nous nous trompons tous deux!* Sur la fin de sa vie Haller fut tourmenté de craintes superstitieuses; il craignait beaucoup d'être damné.

connu par diverses institutions d'utilité publique à Berne, et dans le pays de Vaud. Tscharner, auteur de la meilleure *Histoire générale de la Confédération suisse*, avant Muller. Dan. Wyttenbach, un des plus grands humanistes du dix-huitième siècle, et le savant qui, après Haller, a fait le plus d'honneur à son pays. May de Romainmotiers, auteur d'un ouvrage très connu, *Histoire militaire de la Suisse*. Je citerai encore J. R. Sinner et le général Wyss. Hors de la sphère des lettres, le bernois Lentulus fut un des meilleurs généraux de Frédéric II, durant la guerre de sept ans. M. Fred. de Watteville, mort avant 1750, ami et successeur du comte de Zinzendorf, comme protecteur ou chef des frères Moraves, dont la secte a, dit-on, des ramifications plus étendues encore que celle des méthodistes.

Il me reste à nommer deux Bernois très distingués, mais qui n'habitent point leur patrie : M. de Bonstetten écrit avec toute la grâce et tout l'esprit d'un homme du monde, l'imagination d'un poète, ainsi que l'habileté d'un savant de profession, en français comme en allemand. M. Stapfer, théologien et littérateur éloquent et d'une vaste érudition, a publié plusieurs ouvrages en latin, en allemand, et en français; langues qu'il écrit et qu'il parle avec une égale facilité et pureté. Il enrichit tous les

jours les ouvrages de ses amis du fruit de ses recherches, auxquelles sa modestie ne lui permet pas de rattacher son nom. M. Stapfer fut, en 1798, délégué du gouvernement de Berne à Paris, et dans la suite, ministre plénipotentiaire helvétique; il naquit à Berne d'une famille argovienne.

Berne possède plusieurs peintres, paysagistes surtout, de beaucoup de mérite, et le dessin y est assez généralement cultivé. On y trouve une collection précieuse des plus célèbres statues de l'antiquité, en plâtre, fort bien arrangées, et dans un bon jour, par les soins de M. le conseiller de Moutach.

On a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal des mœurs de Berne, et on a eu raison des deux côtés. Les fortunes sont médiocres; il y a peu de moyens de les augmenter et de subvenir aux dépenses d'une famille : aussi le nombre des célibataires des deux sexes est fort grand. D'un autre côté, le lien du mariage est très respecté; on conçoit ce qui résulte de ce double état de choses : l'adultère est inconnu; mais les lieux de débauche sont scandaleusement nombreux; il y a plus, on accuse le gouvernement de les tolérer par principe, trouvant que cela vaut mieux que les clubs.

Les femmes, douces, modestes, instruites, ont, comme à Genève, leur *volée*, leur *société*

de jeunessé (on verra ce que c'est quand il sera question de Genève). Les affiliées se distinguent au tutoyement, aux interpellations affectueuses et aux petits secrets. L'esprit de coterie est encore plus concentré à Berne qu'à Genève, les jalousies politiques encore plus vives, mais leur objet est tout différent. A Genève, on se divise sur les opinions; à Berne, sur les places, c'est-à-dire sur les distinctions, puisque l'on y sert en général sans émolumens : il n'y est pas question de persuader ou de réfuter, mais de supplanter. Les adversaires politiques se haïssent partout : ici cette haine est sournoise et silencieuse; à Genève elle est argumentative. Les Bernois disent que les Genevois sont tracassiers; en effet, il leur semble extrêmement ridicule de tracasser pour des théories, eux qui ne s'occupent que du positif. Ce positif, depuis la perte des bailliages du pays de Vaud et de l'Argovie, est presque exclusivement honorifique : c'est la chasse aux lapins, au lieu de celle du cerf ou du sanglier; mais on ne s'y livre pas avec moins d'ardeur. Le mal ici, c'est que la politique divise l'intérieur de chaque famille, autant et plus que les différentes familles entre elles; ailleurs, les frères imbus des mêmes opinions politiques sont d'accord entre eux; ici ce n'est point de cela qu'il est question. Rivaux de distinctions (il n'y a qu'un certain nombre d'in-

dividus de chaque famille admis au grand conseil), la conformité d'opinions ne saurait les remettre d'accord; cette rivalité même en produit une autre, les frères cherchant à se supplanter réciproquement auprès de la jeune personne qui apportera en dot le *chapeau* (l'entrée au conseil) à son époux (1). L'une des plus tristes maximes du triste livre de La Rochefoucauld, qu'*il faut vivre avec nos amis comme s'ils devaient un jour devenir nos ennemis*, ne leur est pas étrangère. Au reste, l'ambition que je viens de décrire est imposée aux Bernois, et l'on peut dire, aux patriciens de toutes les aristocraties; car lorsque la moitié d'entre eux sont du conseil et que leur conversation ordinaire est toujours le conseil, dont les débats ne sont d'ailleurs pas publics, on conçoit que l'autre moitié, condamnée à être sourde et muette, doit se trouver assez mal à l'aise, et qu'être du conseil devient le premier de tous les besoins.

---

(1) C'est une erreur : *le chapeau* n'existe plus depuis la révolution et les détails qui précèdent se rapportent plus à ce qu'était Berne avant la fin du siècle dernier, qu'à ce qu'elle est aujourd'hui. Les divisions dans les familles sont devenues beaucoup moins fréquentes, l'appât des fonctions administratives est même si faible que bien des hommes capables s'y refusent, et cette tendance est peut-être plus nuisible à la chose publique que ne l'étaient les petites intrigues d'autrefois.

La société est beaucoup moins nombreuse qu'à Genève, plus simple, et tout-à-fait sans prétentions (1). Les étrangers bien recommandés sont reçus avec l'hospitalité la plus franche et beaucoup de bienveillance. Loin d'étaler le faste, on ne craint point de s'avouer pauvre; peut-être même en tire-t-on vanité, les gens du premier rang ayant été les plus maltraités par les circonstances. Leurs dépenses annuelles excèdent rarement quinze mille francs, plus souvent dix mille. Une belle maison (et il y en a dont la situation est délicieuse) coûte 60 à 80 mille francs. Les petites réunions ne durent que jusqu'à neuf heures et demie du soir; les grandes, une heure plus tard. Il n'y a point d'autres amusemens publics qu'un mauvais théâtre allemand. Bien que la langue du pays soit un patois allemand, la littérature allemande est peu cultivée; et quant à la littérature française, on en est encore à celle du siècle de Louis XIV. Dans la société on parle français. Je dois dire que j'ai rencontré chez les patriciens bernois du premier rang, des opinions politiques infiniment plus libérales que je ne m'y attendais. Ils sont eux-mêmes étonnés du changement qui

(1) On se plaint que la résidence des diplomates étrangers à Berne tend à en bannir cette simplicité, et à y introduire un luxe trop grand pour l'état des fortunes.

s'est opéré dans leurs propres idées depuis la révolution. Opprimés comme ils l'ont été dans leurs personnes et dans leurs biens (du temps du Directoire), par le pouvoir arbitraire le plus insolent qui fut jamais (1), ils apprirent à haïr l'arbitraire. Comme les ultra-royalistes de France, à force de parler Charte lorsqu'ils n'étaient pas les plus forts, ont fini presque par y croire; ceux de Berne, à force de crier à la tyrannie, ont appris à parler avec quelques égards des formes constitutionnelles. Ils compilent un code (2), ils permettent aux profes-

(1) Chap. 38 et 39, vol. II.

(2) Berne reçut ses premières lois de Frédéric II en 1218 ; à l'exemple des autres villes impériales, elle eut dans la suite recours au droit romain. Mais ses concitoyens, devenus indépendans, se donnèrent peu à peu des lois plus conformes à leur nouvelle situation ; et les villes de Thoun et de Burgdorff, ainsi que les divers districts annexés successivement à Berne, avaient conservé leurs coutumes particulières ; mais l'usage s'établit peu à peu d'en appeler de leurs tribunaux, ainsi que de ceux des seigneurs du canton de Berne même, au conseil de Berne qui jouissait d'une grande réputation pour les lumières et la droiture. En 1539, il fit dresser le premier recueil ou code des lois existantes ; lequel fut revu et mis en meilleur langage dans les années 1614 et 1761. Récemment encore le conseil vient d'entreprendre une nouvelle révision des lois civiles et a commencé ce travail par un nouveau code de procédure extrêmement simplifié. Par ce code les tribunaux n'ont

seurs de leur académie d'enseigner les principes du droit et de la législation; enfin ils vous disent qu'à Fribourg, et plus encore à Soleure, on est *en arrière des idées du siècle! Nous sommes tous révolutionnaires à présent*, remarquait l'un d'eux de fort bonne foi.

Malgré cette libéralité de nouvelle date, on fait un secret de la population et du revenu de l'état (1); l'un est estimé à trois cent cinquante mille âmes, et l'autre à 3 millions de fr., dont la moitié est l'intérêt d'argent placé. Je ne sais

---

rien à faire avec l'instruction de la procédure civile, et sont tenus d'adjuger les conclusions du demandeur ou de l'en débouter sans y rien changer. Le tribunal d'appel ne peut changer la sentence des tribunaux de première instance, mais seulement l'admettre ou la rejeter; et même si, voulant la rejeter, la majorité des juges ne s'accorde pas sur le motif du rejet, la sentence est maintenue. M. le professeur Schnell, de Berne, membre du grand conseil, a eu beaucoup de part à la rédaction de ce code. Quelqu'en soit au reste le mérite, le vice radical de la constitution judiciaire reste le même. Les tribunaux tiennent de trop près au gouvernement, dépendent de lui. Les juges en premier ressort sont nommés par le grand conseil et d'entre ses membres, pour neuf ans. Les juges du tribunal d'appel sont nommés par le petit conseil pour un an seulement. en Angleterre les juges une fois nommés ne peuvent jamais cesser de l'être ou aspirer à autre chose. On ne peut les déplacer qu'en leur faisant leur procès.

(1) J'ai appris depuis que le dénombrement de 1818

si ce secret est un reste de sa politique étroite d'autrefois, ou vient de la crainte qu'a chaque canton de faire hausser son contingent de troupes fédérales en divulguant l'état de sa population. L'on cite comme un trait d'esprit la réponse que fit M. le banneret Manuel à l'empereur Joseph voyageant en Suisse. Ce magistrat avait été nommé par le conseil pour accompagner l'empereur, qui l'agréa, et conversa beaucoup avec lui. Quels sont les revenus de votre république, monsieur M...? dit Joseph. — *Monsieur le comte*, répondit-il, *ils excèdent nos dépenses!* (1)

J'ai rencontré, dans la société à Berne, un homme d'environ quarante ans, M. de G..., dont la vivacité et la voix forte se font remarquer;

---

donnait 335,672 habitans au canton de Berne dont 45,175 familles de propriétaires de terre. On compte :

1 naissance sur 29 individus $\frac{1}{4}$
1 mort sur 40
1 mariage sur 131.

Le revenu permanent de l'état est d'environ trois millions de livres de France.

(1) L'empereur Joseph montra souvent de l'humeur dans ce voyage, et de la rancune de cinq cents ans. Il lui échappa de dire, en parlant des Suisses, *ces serfs*. L'empereur actuel, au contraire, a montré beaucoup de bonhomie : *Vraiment*, observa-t-il à la vue des ruines du château de Habsbourg, *je vois que nous n'avons pas toujours été grands seigneurs!*

sourd-muet (1), il soutient la conversation avec plusieurs interlocuteurs à la fois, saisissant d'un coup d'œil les observations de droite et de gauche, et y répondant pertinemment. Comme je communiquais mes remarques à son sujet, on m'avertit de lui tourner le dos, autrement il *verrait* tout ce que je *dirais* de lui. Il répéta dernièrement à deux jeunes personnes toute la conversation qu'elles avaient eue entre elles et qu'il avait vue dans un miroir.

Je désirais voir quelques unes de ces noces de riches paysans, dont Mallet du Pan a donné une si intéressante description. Elles se faisaient à l'auberge, et coûtaient jusqu'à 80 ou 100 louis; mais j'ai appris que cette coutume, devenue vulgaire, était abandonnée aux paysans d'un ordre inférieur.

Il serait difficile d'imaginer une plus belle vue que celle dont on jouit de la terrasse de Berne. Du midi à l'ouest et à la distance de douze à quinze lieues, l'horizon est terminé par une dentelure hardie, dont les différens plans se croisent et jouent les uns derrière les autres. « Tous les instans sont marqués par un « changement de scène, toutes les teintes se suc« « cèdent jusqu'au moment où la chaîne entière

(1) M. de G*** n'est devenu sourd qu'à l'âge de douze ans, et par conséquent n'est pas sourd-muet.

« des Alpes centrales, naguère éclatante de feu « et de pourpre, ne présente, à l'entrée de la « nuit, qu'une immense suite d'images pâles et « livides. Les amateurs les plus enthousiastes des « vues de montagnes, sont aussi les plus avides « de nomenclatures; ils semblent ne jouir plei- « nement des tableaux qui se déploient à leurs « regards, que lorsqu'ils savent appliquer des « noms à chacune des pointes de rochers, et des « sinuosités de terrain qui entrent dans leur « composition; et plus d'une raison les justifie : « ils ont d'abord les mêmes motifs qui por- « tent les botanistes et les simples amateurs de « plantes à s'occuper de la terminologie de leur « science. Nous saisissons, nous retenons mieux, « nous avons une plus vive image des objets « auxquels nous avons attaché des signes. Si « vous n'êtes pas bien orienté, ou prévenu sur « l'étendue de l'horizon visuel, et qu'un homme « versé dans la connaissance du local ne vous « dirige pas dans l'examen des parties qui com- « posent l'ensemble de la vue, vous croirez « contigus des rochers séparés par un lac, vous « considérerez comme formant un seul et même « massif ce qui appartient à des chaînes diffé- « rentes. Et qu'on ne dise pas qu'une pareille « confusion ne nuit point à l'impression géné- « rale du tableau; elle rapetisse le cadre, elle « nous fait perdre une foule de beautés de

« détail, et mal juger les effets des ombres et de « la lumière. » (1)

La courte visite que j'avais faite à Hofwyl l'année précédente, n'ayant servi qu'à exciter ma curiosité, je n'ai pas manqué de m'y rendre, mieux préparé à voir l'établissement de M. de Fellenberg avec fruit : il a eu la bonté de répondre à toutes mes questions, pendant le séjour que j'ai fait à différentes fois auprès de lui, et de me faire donner les comptes et renseignemens qui m'ont été nécessaires. Cet homme extraordinaire s'était d'abord fait connaître simplement comme habile cultivateur, et il a toujours un institut agricole au château de Buchsee, près de Hofwyl; mais l'agriculture n'a jamais été pour lui qu'un objet secondaire, et l'espoir d'en faire un moyen d'éducation pour le peuple lui donnait à ses yeux sa plus grande importance. En effet, la perfection de l'agriculture tend à augmenter le nombre des hommes; mais il n'appartient qu'à l'éducation de les rendre meilleurs et plus heureux. Doué d'un caractère ardent et généreux, M. de Fellenberg adopta de bonne heure les principes de cette politique libérale, dont on devait bientôt abuser si cruellement. Le chagrin qu'il conçut d'un résultat contraire à ses espérances lui donna de l'état

(1) M. Stapfer.

moral de notre espèce l'opinion la plus fâcheuse; cependant il se flatta qu'un meilleur système d'éducation pouvait encore la sauver. Une circonstance accidentelle, qui eût fait moins d'impression sur un esprit plus accoutumé aux affaires de ce monde, et autrement disposé, détermina pour jamais la vocation de M. de Fellenberg. Attaché à la légation suisse à Paris, après l'invasion française, il eut avec le directeur Rewbel, à sa maison de campagne, à Arcueil, près de Paris, une conversation officielle dans le cours de laquelle il représenta la situation cruelle dans laquelle son pays se trouvait, et le danger qu'il y aurait, indépendamment de toute considération de justice, d'y allumer une guerre semblable à celle de la Vendée, également funeste aux deux partis! Le directeur semblait écouter avec attention, et M. de Fellenberg commençait à se flatter d'avoir fait quelque impression sur son esprit, et même d'avoir réveillé des sentimens d'humanité dans son cœur, lorsque, interrompant tout à coup un discours si touchant ainsi que ses propres méditations, il appela un domestique qui passait, et se faisant apporter un panier dans lequel il y avait une épagneule favorite, allaitant ses petits, il n'y eut plus moyen de ramener son attention, ou même de croire plus long-temps qu'elle eût été un moment engagée. Entièrement

dégoûté de la diplomatie, ajouta M. de Fellenberg, de qui je tiens cette anecdote, je pris congé d'un lieu et d'une carrière auxquels j'étais peu propre, résolu d'entreprendre le long et pénible travail d'une réforme élémentaire, par le moyen de l'éducation, et d'y persévérer toute ma vie.

Son objet était de montrer, par une expérience en grand, comment les enfans des classes pauvres peuvent, par un meilleur emploi du temps, cultiver leur entendement et pourvoir en même temps à leurs besoins, de sorte qu'à vingt et un ans un jeune homme se trouve bien élevé, capable de gagner sa vie, et ayant déjà défrayé la famille à laquelle il appartient, de tous les frais de son éducation et de son entretien; jusqu'à cette époque, les paysans de son voisinage se montraient peu disposés à soumettre leurs enfans à cette expérience. M. de Fellenberg prévit les obstacles qu'il éprouverait de leur part : il voulait des élèves dont il fût maître et il les prit où il put, quelquefois ils furent ramassés sur les grands chemins. Il eut le bonheur de rencontrer un excellent coopérateur dans la personne d'un jeune homme du nom de Vehrli, fils d'un maître d'école de Thurgovie, qui, étant venu à Hofwyl en 1809 pour voir l'établissement, fut si frappé du plan de M. de Fellenberg, qu'il lui offrit son fils, alors âgé d'environ dix-huit ans, en qualité d'assis-

tant. Ce jeune homme, admis d'abord à la table de M. de Fellenberg, la laissa bientôt pour celle de ses élèves, qu'il n'a quittés ni jour ni nuit depuis ce temps; travaillant avec eux dans les champs, compagnon de leurs jeux, et apprenant lui-même ce qu'il doit enseigner. Son zèle ne s'est pas ralenti un seul moment pendant dix ans d'exercice. Le nombre des élèves est à présent de trente-neuf; ils sont traités comme ils pourraient l'être dans la maison paternelle; leur obéissance est toute filiale, et l'on n'a presque jamais eu occasion d'infliger aucune punition.

J'ai déjà rendu compte de la distribution du temps; les élèves sont divisés en trois classes, suivant l'âge et la force; le travail de chaque classe est enregistré le soir dans un livre, spécifiant l'espèce de travail, afin d'en porter la valeur au débit du compte de telle ou telle récolte, tel ou tel bâtiment, des bestiaux, de la manufacture de machines, etc. Le travail de la première classe (les plus jeunes) est estimé à un demi-kreutzer par heure; celui de la seconde à un kreutzer; et celui de la troisième à 2 kreutzers. La journée (dix heures) d'un élève de la troisième classe est ainsi payée 20 kreutzers, faisant 15 sous de France, tandis que la journée de travail d'un journalier se paie 24 sous. Ainsi la valeur du travail de l'école est loin d'être exagérée. En hiver, lorsqu'il n'y a rien à faire

dans les champs, les élèves s'occupent à différens ouvrages sédentaires, tels que tresser de la paille pour les chaises, faire des paniers, scier du bois et le fendre, battre en grange, broyer des couleurs, servir le charron, le charpentier ou autres gens de métier à demeure à Hofwyl.

Voici le résultat des comptes de l'école d'industrie, depuis son origine jusqu'au 30 juin 1818.

			l. suisses.
Il paraît qu'à la fin de la 4e année (juin 1813), M. de Fellenberg se trouvait en avance d'une somme de......			3,411 10 »

N. B. Le nombre des élèves avait été d'environ 22, année commune.

CINQUIÈME ANNÉE.

Dépense de 29 élèves et 3 maîtres.......		3,450 1 »	1,505 1 »
Produit du travail...........	1,673 8 6	1,945 » »	
Pension payée par 3 élèves..	271 11 6		

SIXIÈME ANNÉE.

Dépense de 33 élèves et 3 maîtres.......		3,893 » 8	1,162 18 9
Produit du travail..........	2,562 3 11	2,730 3 11	
Pension payée par 3 élèves...	168 » »		

SEPTIÈME ANNÉE.

Dépense de 32 élèves et 3 maîtres........		4,599 12 6	1,741 » 3
Produit du travail..........	2,507 2 3	2,858 12 3	
Pension payée par 4 élèves...	351 10 »		

HUITIÈME ANNÉE.

Dépense de 34 élèves et 6 maîtres (année de grande disette, les maîtres augmentés par motifs d'humanité)...........		6,511 12 2	2,544 7 6
Produit du travail..........	3,115 9 8	3,967 4 8	
Pension payée par 7 élèves...	851 15 »		

NEUVIÈME ANNÉE, finissant le 30 juin 1818.

Dépense de 39 élèves et 3 maîtres.......		6,247 13 4	1,928 16 4
Produit du travail...........	3,172 17 »	4,318 17 »	
Pension payée par 5 élèves..	746 » »		
Dédommagement pour un élève retiré avant la fin de son temps...............	400 » »		
		Monnaie de Suisse,	12,293 13 10

Cette somme, dont M. de Fellenberg se trouve en avance, est égale à 18,440—10—0 francs de France.

Le compte précédent porte à son avoir plusieurs sommes provenant de pensions et dédommagemens, montant ensemble à l. 2,788. Ces recettes sont accidentelles, et pour établir ce que chaque élève aurait coûté réellement, il faut les ajouter au compte dont le solde serait alors de l. 15,081, monnaie de Suisse, à diviser par neuf (le nombre d'années), et par trente (le nombre d'élèves année commune), donnant pour frais d'entretien et d'éducation de chaque élève net, travail déduit, l. 56 par an, soit 84 francs de France. On observe que, les élèves ayant à peine atteint l'âge productif, leur travail devra à l'avenir balancer de plus près leur dépense; que trois élèves déjà anciens ayant quitté l'établissement, et ayant été remplacés par des enfans en bas âge, le produit du travail en a souffert; enfin, que l'habillement et la nourriture auraient pu être ordonnés plus économiquement. Par une attention délicate, et qu'il ne faut pas se hâter de juger excessive, les vêtements usés de *l'école des riches*, dont nous n'avons pas encore parlé, ne sont point donnés aux élèves de *l'école d'industrie*, mais aux pauvres du voisinage. On a voulu que les élèves ne dépendissent que de leur propre industrie, et n'eussent d'obligations qu'à leur père adoptif.

Je dois une partie des détails précédens et de ceux qui suivent, à M. Van-Muydens, coopérateur zélé de M. de Fellenberg, qui consacre comme lui tout son temps et une partie de sa fortune au succès d'un établissement regardé avec raison comme de la plus haute importance. M. le comte de Villevieille, qui réside depuis plusieurs années à Hofwyl, a également mis beaucoup de complaisance à me fournir des renseignemens : l'un et l'autre s'accordent à penser, avec M. de Fellenberg, que toutes les fois que le travail des élèves sera assuré aux *écoles d'industrie* par des mesures législatives, depuis l'enfance jusqu'à vingt-un ans, ces écoles se défrayeront certainement elles-mêmes. Le travail productif n'a lieu que de l'âge de quinze à vingt-un ans; mais le séjour dès l'âge de cinq ans est nécessaire dans un but moral, sinon pécuniaire. Un seul des élèves de *l'école d'industrie* a été renvoyé par suite de vices incorrigibles; tous les autres ont perdu les mauvaises habitudes qu'ils y avaient apportées, ce qui semble garantir le succès d'établissemens semblables, formés de sujets ordinaires, et qui n'auraient point à lutter contre des désavantages naturels.

Les manufacturiers et ouvriers de toute espèce sont dans l'habitude de prendre des apprentis à peu près du même âge que les élèves

de *l'école d'industrie*, qu'ils entretiennent pendant le même nombre d'années sans autre objet que le produit de leur travail; par conséquent il doit excéder la dépense de l'entretien. Si le résultat a été un peu moins favorable à Hofwyl, c'est d'abord que le travail est varié, et par conséquent moins productif que l'occupation uniforme d'une manufacture ou d'un atelier; ensuite que ce travail est principalement celui de la terre, moins payé qu'aucun autre, et finalement, que les élèves sont mieux nourris et habillés que les apprentis ne le sont en général. On voit, par ce rapprochement, deux choses importantes : la possibilité de rendre l'excellente éducation de *l'école d'industrie* encore plus économique qu'elle n'est à Hofwyl, et la possibilité de faire concourir le travail des ateliers ou des manufactures à l'éducation des jeunes gens qui y sont employés; car bien que les occupations agricoles s'allient mieux à cet objet, les autres n'y sont pas incompatibles. Enfin, lors même que le *produit* souffrirait un peu de *l'éducation*, on peut dire avec M. de Fellenberg, que *c'est un sacrifice que la société se doit à elle-même.* Il est bon de remarquer, au surplus, que ce léger sacrifice ne se ferait pas aux dépens du manufacturier, mais à ceux du consommateur, pourvu que l'usage d'adapter l'éducation au travail s'introduisît généralement : c'est sur quoi

les lois pourraient intervenir. L'Angleterre vient d'en donner l'exemple, en restreignant au moins le nombre d'heures de travail des apprentis : c'est le premier pas vers l'amélioration ; il y aurait de la gloire, et ce qui vaut mieux, de la justice et de la saine politique à aller plus loin qu'elle n'a fait.

Le danger des demi-connaissances n'a jamais été mieux constaté que de nos jours ; leur flambeau n'éclaire qu'au gré des passions, et, loin de guider, pervertit le jugement. Les gens véritablement instruits n'apprennent souvent qu'un peu tard à rectifier leurs fausses idées ; les autres ne l'apprennent jamais, et leur persuasion, que rien n'ébranle puisqu'elle est seule et n'embrasse qu'un point, acquiert facilement l'intensité du fanatisme : la lecture des journaux est l'unique source où un très grand nombre de personnes puisent leurs connaissances ; chacun lit exclusivement ceux de son parti, qui seuls lui sont agréables, et ce plaidoyer de tous les jours est la goutte d'eau qui creuse le marbre. Ces erreurs opposées amènent la catastrophe, qui confond enfin toutes les idées dans un malheur commun ; mais comme les nations se relèvent ordinairement plus sages et plus grandes que si elles avaient sommeillé paisiblement dans le silence et l'obscurité d'une entière ignorance, il semblerait que les demi-connaissances elles-

mêmes, malgré tous leurs inconvéniens, valent mieux que rien; et cela peut être, bien qu'il soit permis d'en douter.

Que la lecture soit susceptible d'abus, ou ne le soit pas, *l'école d'industrie* de Hofwyl est à l'abri de tout danger, car on n'y voit jamais un journal, à peine un livre; les élèves apprennent de vive voix ce qu'il leur importe de connaître, des choses de fait principalement. On compte pour l'enseignement moral, principalement sur le bon exemple dont ils sont entourés; celui de l'industrie, de la frugalité, de la véracité, de la docilité, de la bienveillance et du support mutuel, et sur l'absence de tout mauvais exemple. Les enfans savent, il est vrai, lire et écrire; mais ils auront atteint l'âge de vingt-un ans avant qu'aucune occasion se soit présentée de faire un mauvais usage des connaissances, et leurs habitudes morales les auront alors mis suffisamment sur leurs gardes.

On a dit des écoles de Bell et de Lancaster, que le bien qu'elles faisaient était principalement négatif; des enfans qui autrement eussent passé leur temps à jouer dans les rues, se trouvent engagés dans une autre espèce de jeu qui les amuse également, tout en leur donnant des habitudes d'ordre et de règle; mais lors même qu'ils n'apprendraient rien d'utile, au moins n'apprennent-ils pas le mal. Ce que ces écoles

font quelques heures chaque jour pendant une ou deux années, *l'école d'industrie* le fait incessamment pendant tout le temps de la jeunesse, fournissant en même temps à l'entretien des élèves.

Il est bon d'observer que les objections ordinaires contre l'enseignement du bas peuple ne sont guère applicables qu'aux grands rassemblemens des villes manufacturières, où il est exposé à des crises alternatives de pénurie et d'abondance, accablé de travail quelquefois, ou tout-à-fait oisif; souvent aigri par ces vicissitudes, et prompt à embrasser des partis extrêmes. Les paysans, au contraire, forment une race d'hommes apathique et endurante de sa nature, dont les travaux solitaires ne favorisent point le développement et la communication des idées; ils furent toujours, dans toutes les républiques antiques, les sujets des villes. C'est la Providence qui règle les saisons, et leur envoie de bonnes ou de mauvaises récoltes; on apprend la docilité sous un tel maître. Ces gens-là ont autant besoin d'être stimulés que les autres d'être calmés et réprimés, et il semblerait que la culture d'esprit, considérée comme simple stimulant, est beaucoup plus nécessaire aux campagnards qu'aux gens de la ville. La plus heureuse pensée que le génie de l'utilité ait jamais suggérée, a certaine-

ment été celle de faire concourir le travail des champs à l'éducation.

Les manufactures, en donnant une valeur au travail des enfans, encouragent la population au-delà des moyens permanens de subsistance, et l'institution de Hofwyl présenterait le même inconvénient, si elle parvenait à soulager entièrement les parens du fardeau de leur famille; mais l'expérience ne prouve pas encore que des institutions de cette nature puissent se défrayer entièrement elles-mêmes.

La population fait des progrès alarmans dans le canton de Berne, et l'usage des visites nocturnes déjà décrites, ne tend malheureusement que trop à la favoriser. Ces visites étaient, à ce qu'on assure, innocentes autrefois; mais le nombre croissant des naissances précoces, sinon illégitimes, laisse peu de doutes sur leur nature actuelle, et la disposition ultérieure de ces enfans, à la charge de la mère dans certains cas, du père dans d'autres, ou enfin de la commune, est l'objet d'une législation et d'une administration assez compliquées. Il est de fait que le canton de Berne, réduit à environ la moitié de son ancien territoire, a dans ce moment la même population (trois cent cinquante mille âmes) qu'il avait en 1764. La taxe communale pour le maintien des pauvres s'est accrue dans cet intervalle de temps d'une ma-

nière presque aussi alarmante que la taxe des pauvres en Angleterre (elle est, dans quelques endroits, égale à quinze pour cent du revenu); les choses en sont donc au pire quant à la rapidité de l'accroissement. Voyons, d'un autre côté, l'état des mœurs à Hofwyl : la plupart des élèves ont déjà passé l'âge de puberté; il ne leur est permis de quitter l'établissement ni de jour ni de nuit : aucun d'eux ne s'est jamais trouvé à une fête ou danse de village, et n'a de connaissances au dehors; ils n'y songent seulement pas : le travail, le jeu et les leçons, remplissent le cercle de leurs heures, et l'on ne s'aperçoit pas, à leur air de contentement, qu'il leur manque aucune jouissance; c'est déjà beaucoup de les amener à l'âge de vingt ans, sans avoir ajouté au débordement général. Une fois hors de tutelle, ils ne se départiront probablement pas immédiatement de leurs habitudes de sagesse; ils désireront se marier sans doute; mais ne seront-ils pas un peu difficiles dans le choix d'une épouse? Leur raison, plus cultivée, ne leur dictera-t-elle pas d'attendre jusqu'à ce qu'ils soient en mesure d'entretenir une famille au-dessus de l'abjecte pauvreté? Des jouissances un peu plus relevées que celles d'autres paysans, dont ils conserveront le goût, ne les aideront-elles pas à se résigner avec moins d'impatience? Enfin, si le remède

à l'accroissement trop rapide de la population est entièrement du ressort de la prudence et de la morale, ne faut-il pas l'attendre de préférence de ceux qui ont précisément ces qualités ?

Si la dépense annuelle de 80 à 90 francs pour l'entretien et l'éducation de chaque individu ne pouvait pas être réduite, bien que modique en elle-même, elle dépasserait les facultés des familles pauvres, et lors même que le gouvernement interviendrait en accordant, par exemple, le local gratis, encore ne serait-ce qu'une petite partie de la population qui pourrait participer *immédiatement* à ce bienfait; mais l'influence *indirecte* serait des plus salutaires. En effet, les sujets, élevés comme ils le sont à Hofwyl, obtiendraient une préférence si décidée pour tous les emplois de leur compétence; leurs succès seraient tels, et la cause de ces succès si évidente, que les pères et mères seraient bientôt tentés d'imiter plus ou moins, dans leur intérieur, les procédés de l'*école d'industrie* dont l'influence s'étendrait ainsi bien au-delà de sa localité. La préférence dont on vient de parler n'est pas une simple conjecture; on demande tous les jours à M. de Fellenberg des sujets de son école qui pourraient tous être placés avantageusement avant la fin de leur engagement, si cela était juste et convenable,

puisqu'ils doivent à l'établissement qui a pris soin de leurs premières années, le travail fructueux des dernières. Deux d'entre eux ont été placés avant la fin de leur temps; l'un au service du comte Abaffi, magnat de Hongrie, qui lui a confié le soin d'un immense établissement d'agriculture sur ses terres, dont, à ce qu'on assure, il a doublé les produits. Ce jeune homme, dont le nom est Madorli, était le fils d'un mendiant, et quoique très recommandable à tous égards, il n'était point distingué parmi ses camarades du côté de l'intelligence. Un autre dirige avec succès l'*école d'industrie* établie par le canton de Zurich; un troisième a été rendu aux sollicitations de sa famille, qui en avait besoin.

J'entrerai dans quelques détails sur le mode d'enseignement en usage à l'*école d'industrie*: les leçons se donnent généralement de vive voix, et en forme de questions ou de problèmes à résoudre, de tête souvent et sans écrire, sur les mesures de capacité, de longueur ou de poids (par exemple, le contenu cubique d'une pièce de bois ou d'une meule de foin); sur le temps nécessaire pour remplir une tâche donnée, sur les effets de la gravitation et du frottement dans telle ou telle machine, sur les procédés de l'arpentage, sur les règles de la grammaire, etc.

Après avoir été d'abord aux prises avec les difficultés sans secours artificiels, ils sentent d'autant mieux l'utilité des règles qui leur sont ensuite enseignées. Ils acquièrent ainsi la théorie de ce qu'ils font, en même temps que la pratique; leur entendement est exercé, et leur attention soutenue. Je n'ai pas vu un seul des élèves bâiller ou paraître distrait et fatigué pendant leurs leçons, quoiqu'elle vînt après dix heures de travail manuel. Un peu de difficulté vaincue par nos propres efforts et nos propres combinaisons, semble être en toutes choses une des conditions essentielles du plaisir, et le plaisir celle du succès. C'est dans ce principe actif de notre nature, qu'il faut chercher la raison de cet intérêt que le mode d'enseignement suivi à Hofwyl inspire aux élèves. Celui qui aurait voulu n'être qu'un œil vivant, simple spectateur de la scène du monde, se connaissait mal lui-même; l'œil vivant serait souvent fermé par le sommeil de l'ennui.

Les élèves ne sont pas toujours questionnés; ils proposent à leur tour des questions quelquefois difficiles à résoudre, et qui montrent beaucoup de jugement. Toute répétition, erreur, incorrection ou obscurité dans laquelle un élève tombe en proposant des questions, ou en y répondant, est aussitôt relevée par ses camarades, qui se font mutuellement un jeu innocent de

cette surveillance. Ils dessinent correctement d'après nature et en perspective, toutes les machines d'agriculture, et s'exercent à faire des expériences chimiques sur les différentes espèces de terres et de pierres, dans des vues d'agriculture. Ils lisent la *Bible* à haute voix régulièrement, et différens ouvrages allemands, tels que *Léonard et Gertrude*, de Pestalozzi; *Besoins et Secours*, *Robinson Crusoé*, de Campe; le livre de Zollikofer de Leipsic; le *Miroir d'honneur helvétique*, de Stierlin, etc. Leur musique est des plus simples : Vehrli écrit les notes sur une planche noire contre le mur; chaque élève copie sa partie, et la répète séparément d'abord, avant de chanter ensemble, ce qu'ils font correctement et avec goût. Un son de voix désagréable, observe Vehrli, ne se change pas; mais l'oreille la plus fausse devient juste par l'exercice. Au reste, les paysans de la Suisse allemande naissent musiciens; leurs lacs, leurs forêts, leurs montagnes retentissent de chants auxquels le voyageur, sensible aux charmes de la mélodie, peut difficilement refuser le tribut de quelques larmes d'attendrissement et de plaisir.

Les élèves les plus avancés tiennent un journal des travaux agricoles, leçons, lectures, etc. Leurs cahiers sont écrits correctement, sans ratures, et en bon allemand, quoique le patois

suisse soit leur langage ordinaire. Ils font l'exercice une fois par semaine, de manière à pouvoir se présenter tout formés dans les rangs de la milice nationale lorsqu'il en sera temps; ils ont aussi d'autres exercices gymnastiques; mais ceux de mémoire et d'entendement conviennent mieux après le travail journalier : ils s'allient même fort bien avec ce travail; par exemple, lorsque les élèves sont employés à faire des tranchées d'irrigation conduisant l'eau avec la moindre chute possible le long des pentes, autour des collines et à travers les enfoncemens, par le moyen de petits aquéducs élevés à cet effet, afin de distribuer partout également l'humidité fécondante, ils se rappellent les uns aux autres avec intérêt les lois de l'hydraulique qu'ils ont apprises : lorsqu'ils nettoient un champ des pierres, et sont chargés de séparer celles qui sont calcaires pour le four à chaux, ils savent reconnaître leur qualité, et peuvent indiquer à l'horizon les différentes montagnes d'où ces fragmens sont venus.

On pourra dire que de telles connaissances sont peu nécessaires à un paysan : elles sont loin sans doute de lui être indispensables; cependant pourvu qu'elles ne le distraient pas de ses autres travaux, pourquoi lui seraient-elles interdites? L'expérience qui se fait à Hofwyl a pour objet de déterminer jusqu'à quel

point on peut instruire la classe pauvre, et fonder sa morale, tout en lui apprenant à gagner son pain; et le plus n'exclut pas le moins.

Il sera sans doute difficile de trouver des maîtres comme Vehrli, sachant à la fois instruire ses élèves, jouer et travailler avec eux, tracer le sillon dans les champs, guider l'harmonie rustique, et ayant précisément l'esprit de se laisser conduire par le génie directeur d'Hofwyl, sans rien substituer de son chef à la méthode qui lui a été dictée; mais on peut espérer que quelques uns des élèves de Vehrli sauront l'imiter, et en formeront d'autres; ses talens à lui-même n'ont rien d'extraordinaire, c'est un agent zélé, consciencieux et raisonnable, mais rien de plus.

Afin d'associer l'esprit de propriété à l'industrie, on accorde aux élèves certains émolumens sur les graines qu'ils recueillent, et sur ce qu'ils glanent après la récolte; formant, avec le produit de leurs petits jardins, un fonds accumulé qu'ils recevront en quittant l'établissement. Aucune vue ambitieuse n'est encouragée, au-delà de celle de devenir bon cultivateur et bon ouvrier: les élèves de l'*école d'industrie* ne sortent point de leur état; mais cet état, perfectionné et ennobli, est élevé jusqu'à eux.

On a remarqué qu'un homme né dans les dernières classes de la société, constituée comme

elle l'est à présent, et comme elle l'a probablement toujours été, est retenu, dans sa situation précaire et dépendante, par des obstacles aussi insurmontables que ceux qui lient l'Hindou à sa caste, bien qu'à quelques égards volontaires. Ces obstacles sont le résultat immédiat de cette ignorance presque animale qui ne lui laisse rien prévoir, et dont la multiplication excessive de son espèce est le résultat le plus fatal. En effet, pendant que les classes moyennes et supérieures de la société maintiennent à peine leur nombre, la population s'accroît sans cesse parmi ceux qui trouvent le plus de difficulté à pourvoir aux besoins de leur famille. La classe pauvre peut, dans l'amertume du besoin, s'en prendre au gouvernement des maux qu'elle éprouve; mais le plus mauvais gouvernement est celui qu'elle exerce sur elle-même. Lorsque cinq travailleurs, par exemple, comptent pour leur subsistance journalière, sur le produit d'un ouvrage pour l'exécution duquel quatre travailleurs suffiraient, leur subsistance et même leur indépendance se trouvent un peu compromises; mais l'une et l'autre seraient dans le plus grand danger s'il leur arrivait de doubler de nombre. Qu'on imagine quelques mesures législatives que ce soit pour retarder cette progression indéfinie de la population; que la guerre et l'émigration viennent même à notre

secours; rien après tout ne saurait maintenir une juste proportion entre le travail et les travailleurs, si ce n'est la prudence individuelle et les habitudes morales : or, ce sont précisément ces qualités que l'éducation de Hofwyl est éminemment propre à inculquer. Les élèves seront rendus à leurs parens ou à la société à l'âge de vingt-un ans, sachant l'agriculture comme aucun paysan ne l'a jamais sue, un métier en outre à leur choix, parmi ceux exercés à Hofwyl, et possédant des connaissances pratiques dont on ne peut disputer l'avantage matériel. Il est déjà constaté que ce système d'éducation est praticable ; le seul doute qui existe encore est relatif à l'extension dont il est susceptible. Les amis de l'humanité doivent faire des vœux pour que son application puisse devenir générale.

Il me reste à rendre compte de la haute école : ce que j'en dirai sera moins le résultat de mes propres observations que des notes qui m'ont été fournies à Hofwyl.

M. de Fellenberg m'a paru croire que les hommes ont dégénéré, et vouloir les rappeler à cette antique simplicité, presque effacée de leur caractère, et à ces vertus de leurs ancêtres qu'ils ont perdues. C'est ainsi que pensait Rousseau ; mais je ne sais quelle époque de l'histoire il eût voulu choisir pour point de comparaison

entre les anciens et les modernes. Homère est la lecture favorite à Hofwyl ; les élèves de la haute école sont intimement liés d'amitié avec les héros de la guerre de Troie, personnages historiques (de l'histoire profane, au moins), les plus anciens que l'on connaisse ; mais quel que soit leur mérite poétique, ni Rousseau ni certainement M. de Fellenberg ne recommanderaient les qualités morales qui les distinguaient, à l'imitation de leurs élèves : personne ne voudrait avoir les héros de l'*Iliade* pour fils ou pour frères ; cependant le poète a dû revêtir ses personnages des vertus les plus estimées de son temps. Un coup d'œil rapide sur les siècles qui ont suivi cette époque fabuleuse, nous offre chez les Grecs et les Romains quelques hommes de mœurs moins repoussantes ; mais c'étaient de rares exceptions au caractère général de l'antiquité. Si nous cherchions des modèles dans des temps et des lieux moins éloignés, chez les Suisses du quinzième siècle par exemple, nous trouverions parmi eux des héros qui ne le cédaient à ceux de Sparte et de Rome ni en courage ni en barbarie, mais étaient également étrangers aux vertus d'un tout autre ordre qui appartiennent exclusivement à notre âge. La tache hideuse et sanglante, dont la fin du siècle dernier restera à jamais souillée, doit même une partie de l'horreur qu'elle nous in-

spire au grand contraste qu'elle fait avec l'ensemble des mœurs modernes, et pourrait être regardée comme une dernière explosion de férocité antique. Les hommes, quoi qu'on puisse dire, valent mieux qu'autrefois; l'opinion contraire me paraît être injuste et dangereuse; mais qu'elle soit fondée ou ne le soit pas, il suffit que les hommes n'aient pas toutes les bonnes qualités qu'on pourrait leur désirer, pour qu'on doive tâcher de les rendre meilleurs s'il est possible.

L'éducation publique ne connaît en général qu'un seul procédé uniforme, appliqué indifféremment à toutes les variétés de talent et de caractère, jetées ensemble dans le même moule obligé. M. de Fellenberg pense qu'il vaut mieux adapter l'enseignement à l'élève, que l'élève à l'enseignement. Un bon précepteur, dit-il, devrait être un ami expérimenté qui guide, non un maître qui commande, et surtout point un maître irascible. Il réprouve également les punitions et les récompenses, parce que la crainte fait des esclaves, et que l'amour des distinctions ou l'émulation développe des passions peu estimables et dangereuses. *Ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'il nous fût fait*, est, suivant lui, la règle de conduite la plus sûre : celui qui en est pénétré trouve en lui-même assez de récompenses, et des puni-

tions suffisamment sévères. L'émulation est un principe trop universel pour prétendre l'exclure; mais il ne croit pas nécessaire de l'exciter, et le système d'éducation suivi à Hofwyl a beaucoup plus d'analogie avec l'éducation domestique qu'avec l'éducation publique; des affections semblables à celles qui naissent dans la famille, étant le ressort sur lequel on compte le plus.

L'analogie grammaticale du grec avec la langue allemande en usage à Hofwyl, en rend l'étude plus facile que celle du latin, et fait qu'on l'entreprend la première; d'ailleurs l'ingénuité des récits d'Homère, et l'intérêt qu'inspire l'*Odyssée*, font passer l'enfant sur les difficultés.

Après Homère on lit Hérodote; le choix entre Thucydide, Xénophon, Sophocle, Eschile et Démosthène, se fait ensuite d'après la capacité des élèves, combinée avec ce qu'exige la marche de leurs études historiques. On ne force point leur goût; il est même plutôt nécessaire de le restreindre, particulièrement à l'égard d'Homère, dont la lecture est quelquefois devenue une passion.

Les principes du latin sont enseignés quand la lecture d'Hérodote a suffisamment initié les élèves dans le grec. Virgile n'offrant pas les mêmes avantages qu'Homère, on a recours à

des compilations de divers auteurs. Plus tard, on lit César, puis Tite-Live, Salluste, Cicéron, Horace, Persius. Après l'étude approfondie du latin, celle de la langue romande précède utilement l'italien, et forme une excellente introduction à la philosophie des langues.

Le point de départ pour la géographie est l'endroit que l'enfant habite; il s'exerce à représenter géométriquement la maison, le jardin, le pays, le cours de la rivière, par approximation, en forme de carte. Il étend le cercle de ses observations par degrés, et ce n'est qu'après avoir fait naître en lui le désir de connaître ce qu'il y a au-delà de ce qu'il voit, qu'on place devant lui des cartes de géographie, et qu'on lui explique le globe et ses usages.

Le dessin commence également par les objets sous ses yeux : la chaise, la table, l'intérieur de la chambre, les arbres, la maison, pris en perspective. Les élèves copient ensuite d'après le dessin et d'après la bosse; enfin ils composent des têtes caractéristiques, ou plutôt ils tâchent d'imiter l'effet des passions sur la physionomie. L'exécution de ces compositions m'a paru en général correcte, mais sèche et dure; c'est du Pérugin plutôt que du Rembrandt.

En cultivant la musique, on s'attache plus à la poésie de l'art, et, si je puis m'exprimer ainsi, à sa piété, qu'à surmonter les difficultés. On y

cherche un langage élevé, capable d'exprimer certaines idées et certains sentimens qu'aucun autre ne saurait rendre.

Les exercices gymnastiques ont pour objet la santé des élèves et le développement de leurs facultés corporelles; mais comme on n'en veut pas faire un objet de vanité, ils n'ont jamais lieu en public.

Les mœurs d'un peuple et ses coutumes décèlent souvent son origine et servent à corriger l'histoire elle-même qui nous les transmet. Ainsi, dans les patriciens de Rome nous apercevons les successeurs des pères de famille et des patriarches, et non ceux d'aventuriers et de voleurs; mais l'autorité bienfaisante d'un père de famille, perpétuée dans des mains étrangères, dégénère facilement en tyrannie, et c'est encore ce que nous voyons à Rome. Cette succession de causes et d'effets, qui constitue la philosophie de l'histoire, fixe naturellement l'attention des élèves déjà avancés; mais on n'anticipe point sur leur jugement, et on les laisse déduire eux-mêmes les conséquences, se bornant à rédresser les fausses inductions qu'ils auraient pu former. On évite aussi de mêler aux époques de l'histoire soumises à leur considération, les temps modernes dont ils ne se sont point encore occupés, et que les professeurs doivent ignorer avec eux. Sans rien

déguiser de ce que l'histoire offre d'erreurs et de crimes, on s'arrête plus volontiers sur les exemples consolans de dévouement patriotique, d'humanité, de désintéressement et de grandeur d'âme, afin que l'enthousiasme généreux, naturel à un jeune cœur, et sa confiance en la volonté suprême ne s'éteignent pas dans le découragement.

Les temps anciens et modernes présentent des différences trop marquées pour pouvoir retrouver entre eux une grande coïncidence historique de causes et d'effets. L'univers civilisé est devenu un grand corps dont les parties sont suffisamment indépendantes pour que chacune d'elles puisse subir de grands changemens particuliers sans affecter les autres, et cependant assez unies pour qu'aucune ne puisse éprouver cette subversion totale par laquelle l'identité nationale est détruite. Vers le commencement de l'ère chrétienne, le monde se trouvait partagé en deux grandes divisions : Rome et les Barbares. Rome, maîtresse de tout ce qu'elle jugeait bon de réunir à son empire, lui reconnaissait à peine d'autres limites que celles de la géographie, et ses postes avancés touchaient aux extrémités de la terre connue. Cependant les Romains, trompés par le sentiment même de leur force, se livrèrent avec trop de confiance aux douceurs d'un long repos ;

gorgés de richesses, servis par des légions d'affranchis et d'esclaves, ministres de leurs plaisirs, et précepteurs de leurs fils; ils perdirent cette énergie morale à laquelle seule leur longue supériorité avait été attachée. Pendant ce temps-là les Barbares croissaient en force, en confiance, en sagesse, et probablement en vertus. Plusieurs siècles avant sa chute, Rome antique n'existait plus que par la magie de son nom, mais elle tomba enfin pour ne plus se relever; car avec elle périrent ses institutions, ses lois, son langage, à peine resta-t-il des traces de sa littérature dans quelques manuscrits épars. Rien de tout cela ne saurait arriver à présent: d'abord, il n'y a plus de Barbares, plus de régions inconnues où ils puissent être cachés; nous connaissons toute la terre habitable et nous la remplissons même. La civilisation humaine ne peut plus se perdre, comme à la chute de l'empire romain. L'art de l'imprimerie semble s'être étendu des livres aux lecteurs eux-mêmes: il y a des exemplaires de l'Europe répandus par tout l'univers: en Amérique, en Asie, en Afrique, et jusque dans la Nouvelle-Hollande. Ces exemplaires ne peuvent se perdre tous, et il en restera toujours assez pour faire une nouvelle édition; mais le peuple romain n'existait qu'en manuscrit: aussi a-t-il fallu recomposer l'ancienne civilisation. Il n'y a plus de guerres

d'extermination; les membres de la grande confédération peuvent bien prendre querelle et se faire la guerre; mais toute prépondérance trop marquée et une disposition conquérante arme bientôt les craintes et la jalousie, et le premier revers sert de signal à une ligue générale contre l'imprudent dominateur. L'existence d'un principe universel de surveillance, nouveau en Europe, n'est pas moins manifeste dans l'administration intérieure des gouvernemens modernes que dans leurs relations extérieures : il résiste au dedans comme au dehors à tout empiétement, aux conquêtes et à la tyrannie; il facilite la réforme des abus; il répare la détérioration graduelle qu'opère le temps, et semblerait destiné à perpétuer la jeunesse des empires.

Cette digression n'est point dirigée contre le mode d'enseignement historique en usage à Hofwyl, et je ne présume pas que le défaut d'analogie entre les temps anciens et modernes y soit ignoré. J'ai déjà observé que l'on évite de conduire les élèves jusqu'à l'histoire des derniers temps; ils ne s'en occupent que vers la fin de leur éducation, et lorsque leur jugement est tout-à-fait formé et mûri par l'étude; on voudrait qu'ils entrassent dans le monde sans opinion déterminée sur les partis qui le divisent.

Les journaux et les brochures politiques sont, par cette même raison, exclus de Hofwyl.

L'étude des mathématiques est poursuivie sans interruption, depuis l'arrivée de l'élève jusqu'à son départ pour l'université; chaque problème est analysé et expliqué dans tous les sens possibles, avant de passer outre, quoique d'une manière plus ou moins rapide, suivant les capacités; car on ne cherche point à faire marcher d'un pas égal des talens trop inégaux. L'intérêt et l'attention de ceux qui n'ont qu'une aptitude ordinaire sont entretenus par l'application de la science aux objets pratiques; ceux-là seuls qui se trouvent avoir des dispositions marquantes passent aux mathématiques pures; mais au milieu de leurs succès, on prend soin de les mettre en garde contre l'orgueil calculateur, qui s'oublie quelquefois jusqu'à perdre de vue le pouvoir divin dans la contemplation du sien propre.

En même temps que M. de Fellenberg voit dans la nature des preuves sans nombre d'une intelligence supérieure et d'un pouvoir sans bornes, agissant sur un plan régulier, il admet l'insuffisance de ces preuves quant à nos espérances futures, par conséquent, il est pénétré de la nécessité d'une révélation divine. La pureté et la simplicité de cœur de ses élèves, et

leurs sentimens de bienveillance universelle en font des chrétiens, avant même d'avoir été instruits dans les principes du christianisme, et les rend éminemment propres à recevoir ces principes: mais l'enseignement dogmatique est réservé aux ministres de leurs communions respectives; et la controverse est absolument inconnue à Hofwyl.

On ne fait point de cours proprement dits de logique et de philosophie; c'est par la manière dont les études *philologiques* sont dirigées, que les élèves apprennent l'*art de raisonner;* et c'est par l'instruction religieuse et par l'étude de l'histoire, qu'ils apprennent la philosophie. Il en est de même de l'économie politique, qui n'est pas enseignée expressément; on laisse les élèves en recueillir les élémens au milieu du vaste champ de leurs études diverses, sans leur présenter un système tout arrangé; ils liront dans la suite avec d'autant plus de plaisir les ouvrages des fondateurs de cette puînée des sciences.

La grande disette qui affligea toute l'Europe, et particulièrement la Suisse, en 1816-17, exigeant des secours immédiats, M. de Fellenberg fit faire des distributions journalières de soupes économiques à Hofwyl. Les élèves de la haute école se formèrent en comités d'examen, et firent des visites domiciliaires pour s'assurer

de la situation des réclamans, et aviser aux meilleurs moyens de venir à leur secours selon l'exigence des cas particuliers. Ces sortes de choses sont sujettes à dégénérer en affectation; rien de tout cela ne se fait remarquer dans les rapports écrits qui m'ont été communiqués, et qui présentent des idées justes et raisonnables autant qu'humaines. Les accidens divers qui rendent l'industrie productive ou stérile, et tarissent les sources de la richesse, sont exactement du ressort de l'économie politique; et cette leçon d'humanité devenait précieuse, à plus d'un égard, pour les fils de nobles et de princes allemands et russes, et ceux de riches particuliers de toutes les nations qui composent la haute école d'Hofwyl.

L'enseignement se faisant, comme on l'a déjà dit, en grande partie de vive voix, et étant adressé à un petit nombre d'élèves à la fois, il faut nécessairement un grand nombre de professeurs, et il n'y en a pas moins de trente pour quatre-vingts élèves. On a demandé quelquefois comment il se faisait que, dans un établissement qui embrasse l'éducation des pauvres et des riches, ces derniers se trouvassent en nombre double des autres, quoique leur proportion numérique soit si différente dans le monde. Cette observation paraîtrait renfermer l'imputation indirecte de vues intéressées, à laquelle

un exposé succinct de la partie financière de l'établissement répondra suffisamment. La pension des élèves bernois est de 45 louis, ou 1075 francs de France, sans l'habillement et les maîtres de luxe; ils coûtent à leurs parens en tout 2400 à 3000 francs par an; l'établissement se charge de tout pour cette dernière somme. L'intérêt que l'empereur Alexandre prend à l'établissement pourrait faire penser que M. de Fellenberg a part à la munificence de ce souverain éclairé. Il y a lieu de croire qu'il ne tenait qu'à lui, et qu'elle lui aurait été généreusement accordée, s'il eût témoigné qu'elle lui était nécessaire; mais je suis autorisé à dire que M. de Fellenberg n'a d'obligations pécuniaires à personne, pas même à son propre gouvernement. L'empereur de Russie prend sur lui de solder la pension d'environ quinze de ses sujets à Hofwyl, au prix fixe de 3000 francs, et rien de plus, lui épargnant l'embarras d'une correspondance d'argent. Les parens de plusieurs élèves ayant éprouvé des revers de fortune qui ne leur permettaient plus de faire cette dépense, M. de Fellenberg les a gardés sans rétribution : leur nombre est de douze à quinze. Les trente professeurs coûtent environ 75,000 francs par an, outre leur nourriture et logement. Environ trente-quatre des trente-neuf élèves de l'école d'industrie coûtent 80 fr. chacun. Il est évident,

sur ces simples aperçus, que, sans beaucoup d'économie et le plus grand ordre, l'établissement ne pourrait pas se suffire à lui-même. Cependant M. de Fellenberg trouve moyen d'ajouter chaque année à ses bâtimens; il en construit un dans ce moment de cent quatre-vingts pieds de long et cinquante pieds de large, en pierre, et un autre, en bois, de quatre-vingt-dix pieds sur trente-six, pour les leçons d'équitation en hiver.

On a dit que l'agriculture de Hofwyl était ruineuse; si elle l'était, l'établissement devrait s'en ressentir, et rien ne l'annonce; d'ailleurs nous avons sur ce point le témoignage de plusieurs juges habiles : je ne citerai que le rapport de M. Crud de Genthod, l'un des commissaires nommés par la diète helvétique pour lui rendre compte des établissemens agricoles de Hofwyl. Il paraît que la ferme de deux cent quatorze poses et demie (la pose est de quarante mille pieds carrés de Berne) a produit net, en quatre ans, de juin 1810 en juin 1814, monnaie de Berne........................ l. 54,705

Faisant pour un an................	14,176
A déduire intérêt à six pour cent sur l. 14,382, valeur du capital en circulation pour l'exploitation............	863
	13,313

Ce qui, pour chaque pose, donne un résultat de l. 62 4 s. monnaie de Suisse, ou 93 fr. $\frac{10}{10}$, monnaie de France : ainsi à la haute évaluation de 1125 fr. monnaie de France par pose, le produit net a excédé 8 $\frac{1}{4}$ pour cent.

L'établissement agricole est sans doute facilité par l'établissement d'éducation qui consomme ses produits; l'*école d'industrie* lui fournit de plus des travailleurs à bas prix. D'un autre côté, l'établissement agricole facilite l'*école d'industrie*, et procure un travail régulier aux élèves; enfin toutes les parties de l'établissement se soutiennent l'une l'autre. Hofwyl présente une réunion de cent vingt à cent trente élèves, plus de cinquante professeurs ou maîtres de toute espèce, autant de domestiques, un certain nombre de journaliers, six ou huit familles d'artisans, en tout peut-être trois cents personnes, amplement pourvues, et même avec luxe, de tous les besoins de la vie, sans compter l'éducation, du produit de deux cents arpens de terre, et environ 200,000 francs en argent.

M. de Fellenberg commença sa grande entreprise avec une fortune d'environ 12,000 francs de rente; il a emprunté sur hypothèque la valeur de son bien, mais n'a point d'autres dettes; et les dépenses de l'établissement sont soldées avec une grande régularité. La justesse d'esprit que ce bon ordre prouve offre une garantie

importante pour tout le reste de l'établissement. J'oubliais de dire que la construction et la vente des machines agricoles forment un revenu considérable, car on dispose d'environ deux cents semoirs (1) à 500 francs pièce, outre un grand nombre d'*extirpateurs*, sorte de grande houe-à-cheval, garnie de sept, neuf, onze ou treize pieds, ou socs de fer.

La vie est bien courte pour une entreprise comme celle de M. de Fellenberg, et l'édifice dont il a donné le modèle ne saurait être achevé par les mêmes mains qui en ont jeté les fondemens. Les plantes qu'il cultive à présent sont pour graine plutôt que pour la consommation immédiate : il est occupé à former trente-cinq ou quarante instituteurs comme Vehrli, faits pour conduire des établissemens semblables à l'*école d'industrie*, et quatre-vingts protecteurs de ces établissemens. Au moins peut-on espérer qu'un certain nombre d'élèves des deux écoles ne tromperont point les espérances qu'ils ont données. Cependant, comme il est plus facile de trouver des enfans pauvres à élever gratis, que des

(1) Le semoir épargne les deux tiers de la semence. Les paysans propriétaires de ces machines se chargent d'ensemencer les terres à leurs frais, recevant la quantité de semence ordinaire ; ce qu'ils épargnent leur sert de salaire, et le fermier a une meilleure récolte.

individus puissans disposés à encourager les entreprises généreuses, le premier soin doit être de former ceux-ci.

L'éducation du peuple est presque entièrement négative; il suffit de lui donner de bons exemples, et d'éloigner celui de l'oisiveté et des vices; mais l'éducation des classes supérieures est nécessairement beaucoup plus positive; elles ont évidemment plus à apprendre. Il leur importe de bien connaître les sources de la prospérité publique, de savoir ce qui rend l'influence des richesses salutaire ou pernicieuse, et de se former une idée juste de l'égalité civile au milieu de toutes les distinctions nécessaires du rang et de la fortune; il faut qu'ils comprennent la nature des diverses légitimités sociales, qui sont toutes fondées sur l'utilité; très aisées à défendre lorsqu'on les considère comme un mécanisme; sources de controverses interminables, lorsqu'on en fait des dogmes. En effet, nous avons vu, à la fin du siècle passé, le dogme du pouvoir et celui de la liberté allumer une guerre furieuse entre leurs apôtres respectifs; le dogme du droit divin et celui du droit naturel, décrédités en Angleterre depuis un siècle, furent repris parmi nous avec un fanatisme tout nouveau, quoiqu'il n'y ait proprement de droit ni de part ni d'autre, mais bien un arrangement par lequel on choisit entre

tous les inconvéniens de l'état social le moindre, sans s'irriter inutilement contre ce moindre mal. Les hommes de nos jours ne peuvent plus *ignorer*, il ne leur reste qu'à *bien apprendre* : nous avons vu ce qu'il en coûte de mal savoir. Si l'orage révolutionnaire qui gronde encore sur nos têtes dans toute l'Europe, sort directement des opinions humaines, c'est au milieu de ces opinions qu'il faut planter le paratonnerre pour les conduire sans explosion : le monde n'a plus d'autre ressource. Ce n'est que par la supériorité personnelle que celle du rang peut espérer de se maintenir; c'est en voyant cette dernière, le plus souvent alliée aux grandes qualités physiques et morales, et en voyant ces grandes qualités en ouvrir l'accès aux classes inférieures de la société, que celles-ci ne seront plus tentées de croire à l'usurpation, ni de vouloir usurper elles-mêmes.

Que l'on ne suppose pas que les élèves respectifs des deux écoles de Hofwyl soient confondus ensemble et sur le pied de camarades : M. de Fellenberg est loin d'adopter des idées d'égalité qu'il sait être incompatibles avec le bon ordre et le bien-être de la société. Ils se connaissent assez pour s'estimer réciproquement; mais il n'y a rien de commun entre eux que le service divin pour ceux de la même communion. On compte vingt-trois individus ca-

tholiques romains à Hofwyl, c'est-à-dire quatorze de la haute école, appartenant aux premières familles d'Allemagne; deux élèves de l'*école d'industrie*, un professeur et six domestiques ou ouvriers. Ils ont un curé approuvé par le vicaire apostolique. On compte aussi quinze à dix-huit Russes qui ont une chapelle grecque, située entre Hofwyl et Berne. Le reste des élèves et autres sont des luthériens et des calvinistes, qui ont aussi des ministres de leur communion. Il n'est mort qu'un seul élève depuis le commencement de l'institution.

Sans me borner à ce que j'avais observé moi-même, j'ai cherché à connaître ce que les concitoyens de M. de Fellenberg pensaient de son établissement; aucune objection sérieuse ne m'est parvenue relativement à l'*école d'industrie :* son utilité est admise unanimement. Le seul reproche que l'on fasse à la haute école, c'est que les colléges fournissent, dit-on, des sujets plus avancés, dans telle ou telle science, qu'aucun des élèves de Hofwyl. Tout le monde, au reste, reconnaît que le moral de ces derniers est excellent; qu'ils sont doux, humains, intelligens; que leur esprit embrasse un grand cercle de connaissances bien liées entre elles. En dernière analyse, on paraît croire que l'institution est propre à former des hommes du

monde très distingués, plutôt que des professeurs.

Les patriciens de Berne se sont montrés généralement peu favorables à l'établissement de Hofwyl; cependant plusieurs des plus marquans y ont leurs fils. J'ai appris, depuis mon départ de la Suisse, qu'un ennemi déclaré et actif de cet établissement, long-temps premier magistrat du district où il est situé, et mort depuis peu, a demandé, par son testament, que ses fils fussent élevés à Hofwyl, s'il était possible.

Je n'ajouterai rien sur M. de Fellenberg personnellement; son établissement, seul objet de tous ses soins depuis tant d'années, c'est lui-même; le décrire c'est faire un bien bel éloge de l'illustre fondateur.

Novembre. — Je suis parti de Berne, pédestrement encore, pour achever mon voyage par Fribourg et la vallée de Gruyère. La vaste enceinte de Fribourg, ses murailles antiques surmontées de tours et de clochers, le promontoire de rochers caverneux sur lequel elle est assise, la Sarine qui se replie en demi-cercle à l'entour, comme l'Aar à Berne, lui donnent un aspect très pittoresque : l'intérieur n'est pas brillant. C'était jour de foire lorsque j'y suis arrivé; l'aspect des rues encombrées d'une foule

bruyante et causeuse d'acheteurs et de vendeurs, d'oisifs, de mendians et de moines; la saleté des maisons, les madones, les crucifix colossaux, rappelaient l'Italie. Cette ville est tellement sur la ligne de démarcation des patois français et allemand, qu'une moitié entend à peine l'autre. On remarque dans la ville un tilleul dont le tronc a vingt pieds de circonférence, à l'ombre duquel l'on rendait autrefois la justice. Il fut planté au temps de la bataille de Morat (1476), et souffrit beaucoup l'année dernière d'un violent orage; mais les Fribourgeois ont pansé ses blessures, et il promet de pousser encore loin sa carrière vénérable. Le roc qui sert de base à la ville est un grès tendre, dans lequel on creuse si aisément, que ses parois sont percées de grottes innombrables. M. Ébel parle d'une merveille en ce genre, à quelque distance de la ville : c'est une église tout entière, ou plutôt un moule d'église de quatre cents pieds de long, que deux individus creusèrent seuls en dix ans (de 1670 à 1680) : le clocher a quatre-vingts pieds de hauteur.

Le reproche auquel les institutions bernoises ont donné lieu, celui d'entretenir un certain engourdissement intellectuel, s'applique mieux à celles de Fribourg : éminemment exclusives, elles ferment avec soin toutes les avenues aux hommes nouveaux et aux idées nouvelles; c'est

le régime de la médiocrité privilégiée. Les Fribourgeois les plus instruits s'avouent en arrière du siècle, mais se consolent en remarquant que *l'on est encore plus bête à Soleure!* Le gouvernement permit cependant, en 1808, l'établissement d'une école des pauvres, à l'imitation de celle d'Hofwyl; mais le terrain qui lui fut consacré, à l'abbaye d'Hauterive, est trop petit et de trop mauvaise qualité pour utiliser le travail; et quoique les vingt élèves qu'on y a reçus soient bien élevés, l'objet important que M. de Fellenberg se propose, celui d'étendre indéfiniment la bonne éducation en la rendant gratuite, est manqué par les frais de celle-ci. A peu près dans le même temps, le père Girard, cordelier, fut chargé de l'instruction publique, et institua sa célèbre école. Je lui ai été présenté par un des magistrats de Fribourg, M. F..., et il a bien voulu m'en expliquer les principes, qui se rapprochent beaucoup de ceux de Pestalozzi, quoiqu'à Yverdun le calcul soit pris pour base des exercices, tandis qu'ici c'est la grammaire ou plutôt la philosophie du langage dont le mécanisme et la formation offrent à l'entendement un champ plus vaste et plus fertile que les sciences exactes. Au reste, le but du père Girard, qui prend Fénélon et Rollin pour ses guides, est moins d'orner l'esprit des élèves que de cultiver leur raison et leur sens moral, et de faire naître en eux

cette piété douce, tendre et profonde du vertueux évêque de Cambrai. *Placés comme nous sommes*, dit-il, *entre une religion mystérieuse qui nous dit, croyez, et un monde matériel qui nous dit, voyez ; c'est en voyant qu'il faut apprendre à croire.* L'école coûte au gouvernement 4,500 fr. de France annuellement. Elle a quatre cents écoliers occupés cinq heures par jour, depuis l'âge de six ans jusqu'à quatorze qu'ils entrent en apprentissage. L'enseignement *mutuel* y est adopté, et un seul maître dirige chacune des quatre classes où il y a un moniteur sur dix écoliers : les premières classes en admettraient un nombre presque illimité. Les enfans aiment l'école, m'a-t-on dit, apprennent rapidement, et se distinguent ensuite par leur bonne conduite lorsqu'ils sont mis en apprentissage. L'école des filles, sur les mêmes principes, est conduite gratuitement par des religieuses. On y compte à peu près autant d'élèves que dans l'autre.

Le père Girard est un homme d'esprit, fort simple dans ses manières, et dont la conversation plaît dès l'abord. J'avais conçu la plus haute idée de son établissement, où M. F.... a bien voulu me conduire le jour suivant : nous y avons passé plusieurs heures. Voici le résultat de cette visite : La première classe, fort nombreuse, était une cohue où les trois quarts des

enfans jouaient ou s'ennuyaient, et perdaient leur temps : cependant quelques moniteurs, en très petit nombre dans la salle, avaient un cercle autour d'eux. Le désordre était le même dans les deuxième et troisième classes, mais les élèves étaient peu nombreux. Dans la quatrième classe, j'ai aperçu une vingtaine d'élèves en groupes autour de leurs moniteurs qui, le cahier à la main, proposaient des questions assez oiseuses, et recevaient des réponses qui semblaient avoir été apprises par cœur. Le père Girard lui-même n'a pas paru. On m'a dit que le changement de local était cause du désordre momentané dont j'étais témoin, lequel n'aurait pas lieu dans la nouvelle école que l'on construit; mais je ne peux parler que de ce que j'ai vu, qui ne diffère en rien de l'ancienne routine vicieuse des écoles. Les jésuites, sortis victorieux du grand combat qu'ils ont livré ici, car la minorité des gouvernans et la majorité des gouvernés ne les voulaient pas, vont s'y mêler de l'éducation publique, et l'émulation qui en résultera serait assez à désirer, pourvu qu'elle ne fût pas achetée trop cher. Les jésuites d'autrefois étaient des hommes instruits et habiles, dont l'ambition peu personnelle était plutôt un dévouement sans bornes et sans scrupules à l'ambition de leur ordre. Les modernes jésuites, ceux au moins que l'on a envoyés ici,

peuvent bien avoir le même dévouement, et de la même espèce, mais sans l'habileté et les connaissances : on les qualifie de capucins à cheval.

De Fribourg à Bulle, en six heures, par un beau pays dont la moitié est couverte de forêts magnifiques sans doute, mais que je m'étonne de voir dans un canton si peuplé et qui manque quelquefois de pain. Dans un pays où la pierre abonde, on ne sait bâtir qu'en bois : il joue ici un aussi grand rôle qu'en Amérique, et les forêts sont même beaucoup plus rapprochées des villes.

Montreux. — Le château qui donne son nom à la vallée de Gruyère, ou le reçoit d'elle, est situé à une lieue de Bulle. Il fut occupé par une famille princière, qui se maintint la dernière au milieu des républiques suisses, mais fut enfin expropriée par ses créanciers en 1554; manière de déchoir qui n'est pas noble. On voit de loin ce château perché sur un roc, que ses murs crénelés terminent pittoresquement. Je n'y suis pas monté; mais j'ai entendu décrire la grande salle où l'on égorgeait le bœuf (l'égout où coulait son sang se voyait encore dans l'embrasure de la seule croisée), où on le rôtissait; où, sortant de la broche, il était servi aux nobles chevaliers de la cour de Gruyère, assis sur la haute banquette de maçonnerie qui règne tout à l'entour; enfin, la chambre de la

torture, encore en usage long-temps après qu'on eut cessé de faire rôtir le bœuf, et lorsque la souveraineté avait passé, des nobles comtes, aux républicains suisses : on ajoute même que cette chambre redoutable servait alors de cabinet de toilette à madame la baillive.

Les vaches de la vallée de Gruyère sont fameuses entre toutes les vaches suisses, et fournissent les meilleurs fromages de ce nom, imités dans le Jura et autre part. Malgré le beau temps elles ont au jour légal (9 octobre) abandonné les montagnes pour venir paître l'herbage de la vallée. Aussi grandes que les vaches du Milanais, avec de beaucoup plus petites cornes; leur poil n'est pas, à beaucoup près, si lustré; mais elles donnent quatre ou cinq fois autant de lait, c'est-à-dire vingt-quatre pintes de Paris par jour pendant trois mois, douze pendant trois autres mois, et enfin six : on cesse de les traire pendant les trois derniers mois. Le prix du lait est de deux batz, ou six sous, la mesure de trois pintes de Paris. Malgré la vie indépendante de ces vaches, elles se laissent volontiers atteler à un chariot, elles labourent même. On vient d'en envoyer au roi de Prusse un beau troupeau, acheté dix louis par tête. Les bergers, non moins que les troupeaux, se distinguent par leur beauté, et le patois romand en usage dans cette vallée est singulièrement doux.

En traversant un hameau brûlé il y a bien des années, et rebâti depuis, je n'ai pu m'empêcher de sourire en voyant l'inscription suivante, gravée avec soin sur la façade d'une maison de bois : *Les trois frères, Jean, Pierre, etc., ont bâti cette maison sous la surintendance de Pierre, et c'est le premier édifice remonté après le grand incendie de* 1791. Où la vanité va-t-elle se nicher !

Le guide que j'avais pris à Bulle pour porter ma valise, parlait si bien français, que lui en ayant fait mon compliment, j'appris qu'il avait vécu douze ans à Paris, commissionnaire au coin du Palais-Royal ; mais qu'ayant gagné un peu d'argent, il était revenu finir ses jours dans sa patrie. Ce projet, cependant, était un peu contrarié par madame son épouse qui est parisienne, et que tous les ruisseaux de la vallée de Gruyère n'empêchent pas de regretter ceux qui se rendent dans l'égout de la rue Froid-manteau qu'elle habitait.

La vallée monte insensiblement jusqu'au pied de la *Dent-de-Jaman* qui la termine, et au sommet de laquelle nous sommes arrivés à trois heures. Un étroit plateau sépare les pentes opposées. Derrière nous, fuyait en perspective la vallée de Gruyère, ses forêts, ses chalets épars, ses hameaux, ses verts pâturages, asiles de la tranquillité et de la paix. L'autre côté offrait

un point de vue éblouissant de beauté; c'était le lac de Genève, couvert d'un brouillard de peu de profondeur, dont la surface était tellement de niveau et si dense, qu'elle réfléchissait les montagnes environnantes, comme l'eau l'aurait pu faire, quoique d'une manière plus douce et plus harmonieuse. Le groupe de rochers de Meillerie et de Saint-Gingouph, vu de la hauteur où nous étions, s'élevait encore beaucoup au-dessus de l'horizon, et n'avait jamais paru si formidable. Toute la chaîne de montagnes, qui sépare le Valais de la Savoie, semblait lui appartenir jusqu'au Mont-Blanc lui-même, dont la cime seulement se montrait à droite. Du côté opposé, l'œil se perdait dans le vaste golfe du Valais, changé en bras de mer par l'effet du brouillard dont j'ai parlé. Les glaciers qui lui servent de rempart montraient, par leurs belles teintes bleues, que les neiges de l'hiver ne les couvraient pas encore. Devant nous une pelouse unie comme du velours, descendait en pente douce au midi, et certains pelotons blancs, semblables à du coton, la traversaient légèrement, poussés par le vent. Nous atteignîmes bientôt, en descendant, cette région des nuages; quelques uns nous enveloppèrent en passant, et ne nous parurent pas plus denses qu'un brouillard ordinaire, quoique de loin ils parussent si épais.

Toujours descendant sur ce beau tapis vert, pendant deux heures, au milieu de nombreux troupeaux, et toujours les merveilles du lac sous les yeux, nous sommes arrivés au village de Montreux, dont la situation est magnifique. J'eus l'avantage d'y faire connaissance avec M. le pasteur Bridel, qui a rassemblé tant de faits intéressans dans le *Conservateur suisse*, ouvrage que j'ai souvent consulté avec plaisir et avantage. Les institutions du canton de Vaud ayant été l'objet principal de la conversation, je placerai ici quelques faits relatifs à ce canton. De trois mille procès environ, intentés annuellement, il y en a plus des deux tiers arrangés par les juges de paix. Il y a peu ou point d'exécutions pour crimes capitaux, et les prisons pénitenciaires contiennent soixante-dix à quatre-vingts détenus seulement; un quart de ce nombre est composé de femmes, le reste d'hommes. Vingt-huit mille enfans des deux sexes fréquentent les écoles publiques. L'enseignement mutuel a été introduit dans plusieurs des écoles; voici le résultat comparatif :

Par la méthode ancienne.		Par l'enseignement mutuel.
40 sur 100	lisaient bien ;	50 sur 100
37	écrivaient bien ;	59
21	savaient l'orthographe ;	80
15	savaient l'arithmétique ;	31
38	savaient bien leur catéchisme ;	49

Quatre mille cinq cents naissances environ alimentent une population de cent quarante-six mille âmes. Le lendemain, je traversai le lac, couvert du même brouillard fixe tellement bas, que si le bateau eût eu un mât, on aurait pu jouir de la belle vue et du beau soleil en y montant. J'abordai un peu au hasard sur la frontière de la Savoie et du Valais, précisément au pied des rochers de Meillerie. Il n'y avait autrefois ici qu'un sentier; le gouvernement impérial a fait au pays le fatal présent d'une grande route militaire également commode et pittoresque; c'est l'avenue du Simplon. Les facilités et les tentations que cette route offre aux puissances belligérantes, impose à la Suisse une autre politique et même d'autres mœurs. Au reste, on peut aborder presque partout, et très commodément, sur cette redoutable côte de Meillerie : son paysage porte un caractère tout différent de la côte opposée, et entièrement à l'avantage de celle-ci. De magnifiques châtaigniers croissent parmi les rochers, ombragent la route, et étendent leurs branches vigoureuses jusque sur le lac. Les pêcheurs qui habitent cette rive, en grand nombre, s'en servent pour étendre leurs filets, sans soupçonner combien ils ont de grâce. Plus d'Alpes de ce côté; on les touche, mais on ne les voit pas, et la perte du lointain dont on jouit sur l'autre rive, balance

sans doute la supériorité du premier plan sur celle-ci. Fallait-il opter entre les vignes et le Mont-Blanc d'un côté, les châtaigniers et le Jura de l'autre; j'aurais quelque peine à me déterminer. Si l'on avait trois ou quatre siècles devant soi, on choisirait, sans balancer, la vue des Alpes, si belles dès à présent, quitte à planter des châtaigniers et à les voir venir; mais dans l'échelle de la vie humaine, l'accroissement des uns et la dégradation des autres semblent presque aussi lents l'un que l'autre. L'éboulement de montagne le plus désastreux dont l'histoire ait conservé le souvenir, eut lieu ici même il y a douze siècles et demi; il a formé un promontoire de débris dans le lac, profond de cent soixante toises; et pour se montrer au-dessus du niveau de l'eau, il faut que l'accumulation soit immense au-dessous. L'éboulement ne causa tant de mal, que par le mouvement imprimé aux eaux du lac, qui, chassées dans tous les sens, envahirent la rive opposée, balayant tout ce qui s'y trouvait. Aussi ne voit-on, de Vevay à Morges, aucune ville ou bourg de plus ancienne date que le septième siècle. Grégoire de Tours et plusieurs chroniques s'accordent au sujet de ce désastre, mais laissent du doute sur le lieu de l'éboulement. Mille ans après (le 4 mars 1584), il y en eut un autre dans le même endroit qui ensevelit cent vingt-

deux personnes, mais n'étendit pas ses ravages aussi loin que le premier.

Le lac de Genève est sujet à certaines variations subites dans l'élévation de son niveau, appelées *seiches*, espèce de marée courte qui monte et descend de quatre ou cinq pieds plusieurs fois dans l'espace de quelques heures : on en a vu une assez forte cette année, et l'hypothèse la plus probable attribue à l'électricité ce phénomène observé également sur le lac de Constance et sur tous les grands lacs, du nouveau-monde comme de l'ancien. Lors du célèbre hiver de 1709, on traversa le lac de Genève sur la glace, deux cents toises au-dessus de son embouchure, où il a peu de profondeur; mais il ne gêle jamais plus loin. La température du fond est beaucoup plus froide que celle de la surface; à cinquante-deux toises de profondeur la différence s'est trouvée être de sept degrés de Réaumur (de 8° à 15°). On sait que le Rhône y entre fort troublé, et en sort parfaitement clair, ce qui explique les attérissemens qu'il y a formés insensiblement. Tout le Bas-Valais, depuis Saint-Maurice, est alluvial, et l'on ne saurait douter que le lac ne se soit autrefois étendu quatre à cinq lieues plus loin qu'à présent.

Le grand nombre de pêcheurs et les progrès de leur art, ont sensiblement diminué la quantité de poissons, que l'on prend trop petits. On

assure aussi que la lotte et le brochet y ont multiplié et exercent plus de ravages; quoi qu'il en soit, on pêche encore ici de magnifiques truites. La plus grosse connue, prise en 1663, pesait soixante-deux livres; elle fut envoyée à Amsterdam, *cachée*, dit le Conservateur suisse, *dans les profondeurs d'un énorme pâté.* Depuis bien des années on n'en a pas vu qui excédât trente-cinq livres, ce qui est déjà énorme. L'ombre chevalier y a jusqu'à trois pieds de long : la féra parcourt les différentes plages du lac, successivement, comme le hareng ceux de la mer, en grandes troupes. (1)

A son extrémité inférieure et jusqu'à une demi lieue au-dessus de Genève, le lac ayant très peu de profondeur, on distingue parfaitement à quelques pieds au-dessous des basses eaux une vaste étendue de carrières autrefois en exploitation. Les trous des coins et des leviers sont encore visibles en bien des endroits. Le célèbre Addison rend compte, dans un voyage en Suisse, de la manière dont cette singulière exploitation se faisait de son temps.

La longue vallée où coule le Rhône, entre deux chaînes de montagnes les plus hautes de

---

(1) Je retournai le long du lac directement à Genève. Le voyage du Valais, que je place ici, avait eu lieu un an auparavant, en octobre 1817, au lieu d'octobre 1818.

l'Europe (1), forme le nouveau canton de Valais, qui a environ trente-cinq lieues de longueur, rarement plus de huit à dix de largeur, et contient soixante mille habitans. Le déboucher de la vallée sur le lac de Genève est le seul endroit où l'on puisse y entrer de plain-pied; ailleurs elle n'est accessible qu'en trois endroits du côté de l'Italie, par le grand Saint-Bernard, le Simplon et la Furca; et du côté de la Suisse, en deux endroits, par le *Gemmi* aux bains de Leuk, et par le Grimsel près la source du Rhône. Ce n'est pas que les chasseurs de chamois, ou ceux qui leur ressemblent, ne puissent y pénétrer dans bien d'autres endroits; mais il est question ici de routes praticables pour les mulets ou les chevaux; aucune ne l'est pour les voitures que le Simplon. La vallée s'élève insensiblement du niveau du lac de Genève, à sept cents toises au-dessus, offrant, par cette raison, une grande variété de climats.

L'entrée du Valais, par le lac de Genève, a si peu de largeur, qu'à *Porte-Sex* elle est fermée d'une palissade, et trois lieues plus loin le pont de Saint-Maurice, d'une seule arche de deux cents pieds sur le Rhône, occupe toute la largeur praticable de la vallée. Ce pont étroit,

(1) Les plus vastes glaciers de la Suisse se trouvent sur ces deux chaînes.

mais solide, est l'ouvrage des Romains; il s'appuie d'un côté contre la base de la Dent du midi, et de l'autre contre celle de la Dent de *Morcles*, culées gigantesques de sept à huit mille pieds de hauteur. Avant la route par Meillerie, c'était la seule entrée du Valais. Il serait bien difficile de forcer ce passage s'il était fortifié. Au-delà de Saint-Maurice, on vous indique le lieu marqué par la tradition, où une légion romaine tout entière, la légion thébaine, composée de six mille hommes, souffrit le martyre l'an 302, pour avoir embrassé le christianisme. Gibbon fait voir comment cette fable s'accrédita cent ans plus tard, et donna lieu à la fondation de l'abbaye de Saint-Maurice, qui subsiste encore, par ce Sigismond, roi de Bourgogne, qui avait été assassin de toute sa famille, et fut lui-même arrêté et mis à mort dans l'abbaye. Le Pisse-Vache, aussi célèbre que le Staubach, mérite mieux sa réputation: c'était aux approches de la nuit que je l'aperçus; l'état menaçant du ciel, le chaos de rochers entassés, et jusqu'aux chaumières entremêlées parmi ces ruines de la nature, en rehaussaient l'effet. Martigny, où j'allais coucher, n'en est qu'à une lieue, et je me proposais de revenir le jour suivant; mais la pluie qui m'y retint deux jours m'empêcha d'exécuter ce

projet, ainsi que de monter sur le Saint-Bernard.

Brug. — Après avoir attendu vainement le retour du beau temps à Martigny, il a bien fallu se remettre en route hier par la pluie, jusqu'à Sion. Rien de plus beau que le pays. Tout ce qui est susceptible de culture est cultivé et arrosé avec le plus grand soin; l'on y voit toutes sortes d'arbres fruitiers, et sur les coteaux favorablement exposés, des vignobles en terrasse qui donnent des vins estimés. Les forêts au-dessus de cette région productive se perdaient dans les nues, ou plutôt les nues fort basses se perdaient dans les forêts. Trois châteaux en ruine, isolés sur différens rochers, à la vue les uns des autres, furent autrefois les repaires de trois brigands, qui étaient frères, et, correspondant par des signaux, désolaient de concert les malheureux habitans de la vallée, et rançonnaient les voyageurs. Les temps sont bien changés : cette même vallée est couverte de villages florissans, habités par un peuple indépendant, qui jouit d'une entière sûreté. J'ai remarqué ici plus d'habitations au-dessus du rang de paysans qu'il n'est ordinaire en Suisse. Sion est l'Octodurum des Romains : son château, ses antiques murailles, ses tours, ses portes ornées de peintures tirées de l'Histoire

sainte, lui donnent l'air d'un monastère fortifié. En effet, ses évêques étaient princes souverains, et l'un d'eux, Matthieu Schiner, cardinal de Sion, non moins guerrier qu'intrigant, se signala à la terrible bataille de Marignan (1). L'évêque son prédécesseur avait sur sa monnaie l'empreinte de saint Théodore dans ses habits pontificaux, terrassant le démon qui portait une cloche (cette représentation avait rapport à une anecdote de la Légende); et ce prince ecclésiastique, pour simplifier l'empreinte, ayant fait ôter le saint, eut une monnaie à l'effigie du diable : elle se retrouve dans les cabinets des curieux.

Les chaussées et les enclos en pierres sèches sont regardés, par les minéralogistes, comme des dépôts précieux pour l'étude de leur science, parce qu'on y voit des échantillons de tous les rochers du pays; mais un jour de marché, où tous les visages du pays se trouvent, est au physionomiste ce que la chaussée est au minéralogiste. La ville de Sion était pleine de gens de campagne, vendeurs et acheteurs, assemblés sur la place publique, où l'on voyait maint visage peu revenant à teint de cire, peau mollasse et cou glanduleux; le regard fixe et l'air hébété de quelques honnêtes gens annonçaient

(1) Chap. 25, vol. II.

même une certaine disposition au crétinisme; mais je n'ai pas encore aperçu un véritable crétin dans le Valais, bien que ce soit leur chef-lieu. La guerre en a, dit-on, beaucoup détruit, et certains changemens dans la manière de vivre, surtout l'usage du café que l'on assure avoir diminué les goîtres, peuvent aussi exercer une heureuse influence sur l'autre infirmité. La population du Bas-Valais ne saurait être comparée à celle de Berne ou de Zurich; mais tout le monde était proprement vêtu, et l'on voyait très peu de mendians.

Le climat du Bas-Valais est extrêmement chaud en été, mais tempéré en hiver; et les montagnes des deux côtés offrent une variété de productions extraordinaires. Sur celles qui sont tournées au midi, comme le mont Sanetsh près de Sion, vous trouvez d'abord le raisin de renard, le grenadier, le figuier, l'épine-vinette; plus haut, le noyer et le châtaignier: la cigale, dit-on, y *chante tout l'été;* plus haut, le chêne et le hêtre: puis diverses espèces de pins, et enfin l'arole dont la noix est fort bonne à manger. Où les arbres finissent on trouve la saxifrage à feuille de bruyère, et d'autres plantes du Spitzberg; ainsi, en quelques heures vous pouvez passer en revue les productions de tous les climats. Près d'un bourg appelé Sierra, les hauteurs vers la gauche présentaient un spec-

tacle unique d'industrie variée et florissante, à côté des sites les plus sauvages, et sur des escarpemens en apparence impraticables. Les vignobles en terrasse, les champs de blé, les prairies, les groupes de maisons blanches, surmontées du clocher de la paroisse, semblaient accolés à la montagne comme une affiche contre un mur. Dans un autre endroit, sur la droite, on voyait un couvent aussi placardé contre la montagne, sur une étroite corniche du rocher. Pour y parvenir, un sentier en zig-zag paraissait avoir été taillé dans le rocher; et l'on pouvait compter sept chapelles ou reposoirs, à distances égales, le long de cette rampe singulière. Dans les Alpes, on ne saurait dire ce qui est inaccessible ou ne l'est pas, tant les apparences sont trompeuses. Il y a peu de rochers si droits que le pied d'un agile montagnard ne puisse y trouver un point d'appui, et sa main quelque angle saillant, quelque branche ou racine pendante pour s'en aider. Un tronc d'arbre entaillé, une échelle, lui servent à franchir les pas les plus difficiles, et il se fraye ainsi un chemin pour lui et les siens, jusqu'à son petit héritage dans les nues. Le village d'Albinen, près des bains de Leuk ou Loëche, n'est accessible qu'au moyen de huit longues échelles, sur d'affreux précipices et sur des pentes glissantes. Les habitans, hommes, femmes et en-

crétins même, qui ne savaient ni fuir ni se défendre, périrent presque tous.

Des bains de Loëche, à la hauteur de huit cent trente toises, il ne reste plus que trois cent trente toises pour parvenir au col du Gemmi, le plus extraordinaire des passages des Alpes; duquel on se rend sur les rives du lac de Thoun en peu d'heures : mais en voiture, par la grande route de Berne, Fribourg, Vevay, Saint-Maurice, etc., c'est un voyage de soixante lieues au moins. La Suisse est un labyrinthe dont M. Ébel est l'Ariane, et son excellent *Manuel de la Suisse* le fil. Telle est l'infaillibilité de cet ouvrage, que les *guides* le citent en toutes occasions, et chacun d'eux dans sa localité qu'il connaît si bien : je n'en ai jamais trouvé un seul qui le révoquât en doute.

Les propriétés des eaux de Leuk (Loëche) sont à peu près les mêmes que celles des eaux de Pfeffers; mais leur température est beaucoup plus élevée, étant de 37 à 40 degrés. Malgré la situation menaçante de ces dernières, on n'y est pas exposé aux mêmes dangers; car les bâtimens des bains de Leuk ont été balayés plus d'une fois par des avalanches. En 1719 et en 1758, ils furent emportés avec toutes les personnes qui s'y trouvaient.

On rencontre à chaque pas, dans le Valais, des traces d'éboulemens de tous les âges. Nous

avons passé à côté de quartiers de rochers tombés depuis quelques jours ou même depuis quelques heures seulement : ce phénomène est en permanence. Un de ces débris, des plus grandes dimensions, porte à son sommet les ruines d'un château, dont le nom même ne s'est pas conservé, tant son antiquité est reculée. Les torrens qui descendent de chaque vallée latérale forment à leur embouchure, dans la vallée principale, d'immenses tas de pierres. De l'autre côté du Rhône, trois lieues au-dessus de la gorge de Leuk, on montre le village et le château de Raron, avantageusement situé sur des rochers. Il appartenait autrefois à la plus puissante famille du pays, expulsée par la Mazza en 1414. (1)

Les habitans du Haut et ceux du Bas-Valais forment deux races tout-à-fait différentes : les premiers jouissent d'un climat plus sain, leur santé est meilleure ; ils sont plus grands et plus beaux ; les goîtres et les crétins disparaissent, la langue même change, passant du patois romand au patois allemand. Cette race du Haut-Valais est identique avec celle qui vint du nord, occuper les vallées de Schwitz, d'Underwalden, de Hasli, de Simmenthal, etc. ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, jusqu'à la

(1) Chap. 25, vol. II.

révolution, ceux-ci furent maîtres, et les autres sujets. Cet arrangement singulier, par lequel une république de paysans gouvernait despotiquement et vénalement (1), quoique assez doucement, d'autres paysans plus nombreux, leurs voisins et de la même religion, durait depuis trois cent cinquante ans sans réclamation, lorsque la révolution vint y mettre fin ; et ce n'est assurément pas ce dont il faut lui savoir le plus mauvais gré. A présent les deux populations sont associées à titre d'égalité. Les Valaisans de l'une et l'autre sorte sont, au surplus, de bons et braves gens, graves, simples, religieux et probes ; mais ils ont peu d'industrie et peu d'instruction, et c'est au défaut de propreté, au moins autant qu'au climat, qu'ils doivent les infirmités naturalisées chez eux. Tel est leur respect pour les images saintes, qu'on les voit faire le signe révéré de la religion catholique romaine, et s'agenouiller, non seulement lorsqu'ils en rencontrent sur leur chemin, mais du plus loin qu'ils aperçoivent quelque croix solitaire, plantée sur le sommet d'une montagne. Voyant souvent les postillons tirer le chapeau sans objet apparent, j'ai toujours

(1) A peu près comme nous avons vu que les cantons d'Uri et de Glaris gouvernaient, par leurs baillis, les provinces italiennes. Puis fiez-vous aux républicains!

découvert, quelque part dans les nues, celui vers lequel leur dévotion se dirigeait. Malgré leur bonhomie naturelle, on a vu avec quel courage désespéré ils se défendirent en 1798 et 99.

Brieg, 6 *octobre*. — Il a neigé cette nuit; le Simplon est tout blanc, et les bords des toits sont ornés de stalactites de glace. Mon hôtesse est venue me dire ce matin d'un air chagrin, à la sincérité duquel il a bien fallu croire, que le *directeur du Simplon* déclarait la route impraticable aujourd'hui.

Le mauvais temps, même en voyage, est un malheur auquel je me soumets assez volontiers, car c'est un passe-port de réclusion; on peut garder la maison en sûreté de conscience, et, bien que le temps ne vous empêchât pas de sortir si vous en aviez réellement envie, vous n'êtes pas obligé d'en convenir, même avec vous-même; il vous suffit qu'en général l'empêchement soit jugé légitime, et ce serait faire le fanfaron en pure perte que de braver sans nécessité ce que tout le monde craint; ainsi, on reste chez soi en pantoufles, à mettre en ordre ses notes, à travailler, à ne voir personne; et les heures passent délicieusement. L'excellente carte de Keller sous les yeux, je me suis mis à suivre curieusement le fil de mes voyages en Suisse, et arrivé au chalet de la Wengernalp, j'ai trouvé, au moyen de l'échelle,

qu'il n'y a pas sept lieues en droite ligne de là à Brieg où me voici : de sorte que du sommet de la Yung-Frau, précisément entre les deux endroits, on verrait d'un coup d'œil l'un et l'autre. Il y a seulement quelques centaines d'années, comme je l'ai dit ailleurs, que l'on allait à la noce d'ici au Grindelwald.

Du temps des Romains, Brieg était hors de leur empire, et la muraille qu'ils avaient élevée à travers cette vallée, contre les Barbares du Haut-Valais, comme celle à travers l'Angleterre, contre les Barbares de l'Écosse, était deux lieues plus bas. Ils n'avaient pas de place forte en Valais au-delà de Sion. . . . .

Domo d'Ossola. — Le matin annonçait un beau jour, et long-temps avant le lever du soleil, qui déjà pourtant traçait d'une ligne de feu le profil des montagnes du côté de l'est, tout ce qu'il y avait de gens pour le Simplon était sur pied. On monte ce Simplon sans s'en apercevoir : en effet, que l'on se figure une pente douce de deux pouces et demi par toise, jamais plus et quelquefois moins, unie et bien ferrée, et sur laquelle un bon cheval trotte en montant comme en descendant, et aucune voiture n'enraie. Franchissant les précipices sur des ponts d'une construction hardie, cette route serpente sur des parois de rochers à pic, évite les obstacles qui peuvent être évités, passe tout au travers lors-

qu'ils l'arrêtent de front, et reparaît de l'autre côté avec la même pente, la même largeur, la même direction inaltérable à laquelle tout cède. La vue, à mesure que nous montions, plongeait sur Brieg, où l'on distinguait le château du ci-devant seigneur, M. le baron de S..., crénelé, flanqué de tours et tourelles, percé de fenêtres innombrables, et surmonté de certaines coupoles en forme de dômes brillant au soleil comme de l'argent, ornement asiatique dont j'ai vu plusieurs exemples dans le Valais. Trente-six heures passées dans une petite ville vous apprennent beaucoup de choses : je sais que les tourelles de M. le baron, avec leur air féodal, servent à présent à enfumer les jambons, et qu'aux droits seigneuriaux ont succédé les droits que donnent les bienfaits exercés sur ceux qui autrefois étaient ses vassaux, et au milieu desquels il n'a pas cessé de vivre en bonne intelligence. Ces sortes de maisons, que l'on appelle en France châteaux, sont certainement moins rares dans le Valais que dans aucune autre partie de la Suisse.

L'on compte sept *maisons de refuge* sur la pente septentrionale du Simplon du côté du Valais, et trois sur la pente méridionale du côté de l'Italie. Ces maisons, solidement construites et placées dans les endroits les plus exposés, ont deux ou trois chambres à feu au rez-

de-chaussée, et autant au premier étage : elles sont habitées, et, en cas d'accident, on y peut passer la nuit. Il y a de plus un hospice au sommet, comme celui du Saint-Bernard, que l'on commence à rebâtir à neuf, trop magnifiquement pour qu'il soit jamais achevé, mais que les maisons de refuge et l'excellence de la route rendent peu nécessaire ; l'on serait tenté de préférer l'institution romantique autant que bienfaisante des moines, du couvent et des chiens (1), au prix d'un peu de fatigue et de danger. Si l'on ne veut que voyager commodément, n'y a-t-il pas assez de plaines au monde pour s'en donner le plaisir ? A présent on passe les Alpes sans gloire.

En trois heures nous atteignîmes la troisième maison de refuge et nous y arrêtâmes une heure ; jusque-là cette route n'a pas exigé de grands travaux. Deux lieues plus loin on rencontre la première galerie percée à travers les rochers ; elle a dix toises de longueur. De nombreuses stalactites de glace, de six pieds de long, décoraient sa voûte. En demi-heure on arrive à la cin-

(1) Les chiens célèbres de l'établissement du Saint-Bernard viennent de périr presque tous au poste d'honneur, sous les avalanches multipliées de l'hiver dernier, le plus extraordinaire de mémoire d'hommes, pour la quantité de neige.

quième maison de refuge, et à la sixième dans une autre demi-heure : tout le danger des avalanches est entre ces deux maisons : elles viennent d'un glacier à gauche, source du torrent de la Saltine, dont la route suit le cours, à partir de Brieg. L'ancienne route suivait de beaucoup plus près encore le cours de la Saltine; elle était plus courte de deux lieues, plus rapide, et bordée d'affreux précipices; on n'y passait pas à cheval sans difficulté. Tous les passages à travers les hautes chaînes de montagnes sont ainsi indiqués et comme tracés par le cours des eaux. Avant d'arriver au péage situé à la sixième maison, on renvoie les chevaux de renfort dont on n'a plus besoin, la montée étant presque finie. Des pieux de quinze à vingt pieds de hauteur, plantés le long de la route, servent à la faire reconnaître dans les grandes chutes de neige. Les voitures sont alors mises sur des traîneaux, et les ouvriers, qui habitent les diverses maisons de refuge, se mettent à l'ouvrage et débarrassent le chemin. Le courrier de Milan passe tout l'hiver. Du point le plus élevé, qui est à mille vingt-neuf toises (1) au dessus

(1) La hauteur absolu du passage sur le Mont-Cenis est de mille soixante toises au dessus de la mer; celle du Gemmi, onze cent soixante-quatre toises; du Grimsel, mille quatre-vingt-dix-huit toises; du Saint-Gothard,

de la mer, on descend pendant une demi-heure jusqu'à l'hospice, et une demi-heure plus bas encore on arrive au village de Simplon, où est la poste aux chevaux : c'est probablement le village le plus élevé qu'il y ait en Europe; l'hiver y dure huit mois. Ce premier relais compte pour six postes, et nous avons mis huit heures à les faire, y compris une heure et demie de repos. La descente du village de Simplon à Domo d'Ossola compte pour quatre postes trois quarts; elles se font en quatre heures, y compris demi-heure à la douane piémontaise. C'est en tout douze à treize heures pour le passage entier du Simplon.

Le côté méridional, bien plus exposé aux chutes de pierres, l'étant fort peu aux avalanches et aux mauvais temps, ainsi que plus habité, n'a que trois ou quatre maisons de refuge où il n'y a même personne, et qui sont de simples *caravenserays*. Ce côté de la montagne présente les sites les plus extraordinaires et de bien belles horreurs, surtout le labyrinthe des gorges du Valvedri. Il a fallu, dans bien des endroits, se faire jour par la mine, percer quatre longues galeries et bâtir un grand nombre de ponts. Les travaux ont été infiniment plus coû-

---

mille cinquante-huit toises; du Griez, dans le Haut-Valais, en face du Grimsel, douze cent vingt-quatre toises; du Saint-Bernard, douze cent cinquante-huit toises.

teux de ce côté que dans le Valais, et on en estime la dépense à 9 millions de francs; l'entretien est aussi plus dispendieux. A la vue de quelques débris récemment tombés des hauteurs, le postillon, se retournant, me dit en secouant la tête : « Ah, monsieur! ce n'était pas « comme çà du temps de l'empereur! — Com- « ment! répondis-je, est-ce que les pierres ne « tombaient pas dans ce temps-là? — Oui, oui, « mais crac, c'était ôté! Ne me parlez pas de ce « b..... de gouvernement-ci, » dit-il en levant les épaules, On peut juger, par cet échantillon, des opinions populaires. Du côté du Valais, les changemens qui ont eu lieu sont au contraire vus favorablement. On conçoit facilement que le gouvernement sarde s'empresse peu d'entretenir à grands frais une route de pur luxe, et qui l'expose en temps de guerre, pour le plaisir de faire voyager plus commodément quelques Anglais et quelques Russes; car ce n'est point une route de commerce, il n'y a encore passé que des chaises de poste et du canon. L'Autriche a le même intérêt, et les Suisses encore plus. Ne pas entretenir cette route, c'est la détruire (1);

(1) Je ne saurais m'empêcher de transcrire ici l'anecdote intéressante rapportée par M. Ébel. Pendant que Bonaparte passait le grand Saint-Bernard, le 27 mars 1800, on envoya le général Béthencourt, à la tête d'une colonne

ainsi son sort est facile à prévoir. J'observai au bas du Simplon un énorme bloc de marbre blanc, de trente-deux pieds de long et quatre pieds et demi de diamètre, près de la carrière d'où il venait d'être tiré, et destiné à former le

---

de mille hommes, avec ordre de passer le Simplon; des chutes de neiges et de rochers avaient emporté un pont, de sorte que le chemin se trouvait interrompu par un abîme épouvantable de soixante pieds de largeur : un volontaire plein d'intrépidité s'offrit de tenter l'entreprise la plus hasardeuse; il entra dans les trous de la paroi latérale, lesquels servaient auparavant à recevoir les poutres du pont, et en passant ainsi ses pieds d'un trou dans l'autre, il arriva heureusement sur l'autre bord du précipice; une corde dont il avait apporté le bout fut fixée à hauteur d'appui des deux côtés du rocher : le général Béthencourt passa le premier après lui, suspendu à la corde au-dessus de l'abîme, et cherchant à appuyer ses pieds dans les trous de la paroi; après quoi les mille soldats qu'il commandait le suivirent tous, chargés comme ils l'étaient de leurs armes et de leurs havresacs. En mémoire de cette action hardie on a gravé dans le roc le nom des officiers français et helvétiens. Il se trouvait cinq chiens à la suite de ce bataillon : lorsque le dernier homme eut franchi le pas, ces pauvres animaux se précipitèrent tous à la fois dans l'abîme; trois d'entre eux furent entraînés à l'instant par les eaux impétueuses du torrent du glacier; les deux autres eurent assez de force pour lutter avec succès contre le courant, et, parvenus sur la rive opposée, ils grimpèrent jusqu'au haut de la paroi où ils arrivèrent tout écorchés aux pieds de leurs maîtres.

fût d'une colonne. Le passage qui s'ouvre à vos yeux, au sortir des ténèbres du Valvedro, est propre à donner l'idée la plus avantageuse de l'Italie : ce sont de magnifiques prairies couvertes des plus beaux troupeaux, des villages d'une architecture singulière, mais où rien n'annonce la pauvreté; des champs de maïs, des mûriers couverts de pampres; une belle vallée terminée à droite et à gauche par des collines bien boisées, où de nombreuses maisons de campagne, semblables à des palais, se montrent parmi les arbres, ainsi que les grosses tours carrées des clochers de village. Dans la petite ville de Domo d'Ossola, on entend de tous côtés les coups de maillets des tailleurs de pierres, ou plutôt des sculpteurs, et les éclats du marbre couvrent les rues; l'on sent que l'on est dans le pays des beaux-arts.

Le revers méridional des Alpes est tellement plus escarpé que celui du nord, que son aspect ne saurait lui être comparé. De Domo d'Ossola, au milieu d'une nature douce et riante, vous voyez en vous retournant les énormes bastions de cette forteresse de la nature s'élever brusquement du sein des plaines de la Lombardie : la Suisse est dans ces murs, et vous êtes en dehors; leur grande élévation et leur vaste étendue vous frappent plus fortement que de l'intérieur.

Décembre 1818. — De retour à Genève, pour y passer l'hiver, je n'aurai plus de voyage à décrire, et les observations qui me restent à faire se rapporteront aux hommes plus qu'aux choses.

Jamais ville n'eut, proportions gardées, autant de réunions de société ; les invitations réciproques à prendre le thé et passer la soirée, les bals, les concerts commencent à la fin de novembre, et vont en croissant pendant tout l'hiver ; c'est un feu roulant de plus en plus vif jusqu'en mars ou avril, qu'il se ralentit de lassitude ; et bientôt après chacun prend son vol pour la campagne. Genève est fort petit, le quartier du beau monde encore plus ; une voiture y serait inutile, à peine y serait-on monté qu'il en faudrait descendre ; rarement même y voit-on des chaises à porteur ; chacun se rend à pied à ces soirées. Dès huit heures, on commence à voir dans les rues les femmes qui sortent de chez elles sur la pointe du pied, enveloppées d'une grande mante à capuchon qui ne laisse voir tout au plus que le bout d'une plume rebelle ; elles sont escortées de leur servante, la lanterne à la main, qui, dans une antichambre destinée à cet usage, se charge de la capote et des doubles souliers de sa maîtresse, et l'aide à rajuster son habillement et sa coiffure ; le schall rejeté négligemment sur l'épaule, on

glisse dans le salon. Là, les femmes assises à côté les unes des autres ont l'air de causer, bâillent en cachette derrière leur mouchoir, changent de place sous quelque prétexte pour aller s'ennuyer dans un autre coin, font semblant de prendre plaisir à un morceau de musique, tournent et retournent et regardent, sans voir, les dessins, les gravures, les livres, jetés comme par hasard sur une table de l'appartement, prennent le thé enfin, et quelquefois font une partie de whist en attendant qu'onze heures ou minuit sonnent, et que la servante, la lanterne et la capote se soient fait annoncer. Pendant ce temps-là les hommes, en groupes dans le milieu de l'appartement, débitent les nouvelles du jour sur la politique étrangère, plus souvent sur celle de Genève. Parfois d'honorables membres du conseil représentatif de la république tournent en ridicule les derniers débats, s'épanouissent le cœur sur tel ou tel membre (du parti opposé, bien entendu) qui s'est appesanti pendant deux heures sur des choses sans conséquence, juste pour leur faire voir comme il est homme d'état! On entend aussi des membres du conseil exécutif (qui a l'initiative) se plaindre aux membres du conseil représentatif de ce qu'ils changent à plaisir les lois qui leur sont proposées, sans rien finir. Tous condamnent la longueur des discus-

sions qui font durer les séances depuis quatre heures jusqu'à huit ou neuf heures du soir, et les sessions des conseils à peu près toute l'année, précisément pour faire, comme je l'ai entendu observer, ce que monsieur le préfet, sous le régime français, faisait tout seul sans se gêner, ayant encore du temps de reste : réflexion superficielle à laquelle il eût suffi de répondre, mais sans être bien sûr d'être compris, que les assemblées législatives ne servent pas tant à faire des *affaires* qu'à faire des *mœurs*.

Ces grandes soirées sont une entreprise sérieuse pour la maîtresse de la maison, qui les donne, surtout lorsqu'il lui arrive de se trouver sur les limites de deux classes de la société, et un peu sur le pied de parvenue; car la chose devient délicate. Il ne suffit pas alors de n'oublier personne, mais il faut de plus savoir se souvenir d'oublier tels et tels avec qui d'autres ne voudraient pas se trouver, bien choisir son jour pour éviter les parties rivales qui pourraient vous absorber le beau monde; avoir enfin quelque chose d'original ou quelqu'un de marquant à produire : l'hospodar de Valachie, par exemple, en fuite avec ses millions; un prince royal anglais qui vient après quarante ans faire preuve de mémoire et de goût auprès des grand'mères, en leur répétant les anecdotes de leur jeunesse et les noms de tous leurs cousins;

Lady Morgan; un chanteur italien; les marionnettes, etc.; et après tout, la soirée finie, on s'écrie, quelle corvée! Il est sans doute bien étrange que l'on se donne ainsi mutuellement tant de peine pour en imposer par les dehors du plaisir, lesquels n'en imposent à personne. *Qui est-ce donc que l'on trompe?* dit Basile dans *le Barbier de Séville; tout le monde est du secret!*

Que l'on ne pense pas que je veuille faire ici la satire des *soirées* genevoises; les grandes réunions sont partout les mêmes, avec cette différence qu'ailleurs elles forment toute la société; ici il y en a d'autres plus intimes, mais auxquelles un étranger n'a pas d'accès : je parlerai bientôt d'une espèce de société toute particulière. Pour revenir aux grandes réunions, il ne saurait y avoir de conversation dans la foule; la vanité n'y trouverait pas plus son compte que l'amitié; mais lorsqu'on n'a ni envie de briller, ni confidences à faire, et que l'on n'est sérieusement occupé du mérite de personne, ni du sien propre, la foule a bien ses avantages à opposer à ceux d'une société choisie qui vous impose quelquefois des devoirs difficiles à remplir. *Nous nous rassemblons tous les soirs*, disait un homme d'esprit, habitant d'une petite ville en Angleterre, *mais sans chercher à nous amuser les uns les autres par les charmes de la conversation, sachant bien que nous n'y réussirions*

pas; nous nous mettons tout de suite à faire nôtre partie, etc. En effet, tout ce qui dispense de l'obligation d'être agréable tend à en réveiller la faculté.

L'enseignement public à Genève est gratuit; voici à peu près en quoi il consiste : Les enfans entrent au collége à l'âge de cinq ans, et en sortent ordinairement à quatorze ans. En neuvième, ils apprennent à lire; en huitième, à écrire; chacune des sept autres classes prend également un an, et dans ces sept années les enfans apprennent le catéchisme, l'orthographe, le latin, un peu de grec, et récemment l'arithmétique; on va y joindre l'histoire et la géographie. Ils passent six heures par jour au collége en été, et cinq en hiver. Les places en quatrième inclusivement, sont déterminées au concours par ce qui s'appelle des *attaques*, les écoliers se défiant mutuellement à qui fera le mieux une leçon; ou bien par des *thêmes de place*, qui sont donnés par les maîtres. Il y a en outre des *thêmes de prix*. Le jour où ces prix sont décernés, et où les promotions ont lieu (au mois de juin), est un grand jour dans la république; une fête nationale où les magistrats assistent en corps, ainsi que les pasteurs et les professeurs. Le peuple se porte en foule à la cathédrale, où chaque jeune vainqueur est appelé par son nom, et où les prix sont distribués par le pre-

mier magistrat. Le lendemain tous les élèves sont soumis à un grabeau (1), souvent assez sévère, sur sa conduite pendant l'année, et reçoivent à cette occasion soit une réprimande, soit un prix des bonnes notes. Tout dans cette solennité tend à exciter l'émulation : on lui doit peut-être les succès d'une méthode d'éducation, d'ailleurs assez défectueuse; mais l'émulation, poussée aussi loin, a peut-être des inconvéniens. Au sortir du collége le jeune homme passe à l'*auditoire de l'académie*, c'est-à-dire qu'il suit les leçons des professeurs de belles-lettres pendant trois ans; de philosophie ensuite, et enfin de droit et de théologie.

Les Genevois savent fort bien que leur système d'éducation publique a des défauts, et ils cherchent à les corriger. Les enfans passent cinq à six heures par jour, des quatre premières années de leur éducation, à apprendre à lire et à écrire, ce que par l'enseignement mutuel ils sauraient en moitié moins de temps (2); ils pourraient par conséquent acquérir quelques connaissances élémentaires, tout autant à leur

(1) Le grabeau est cette censure que le corps représentatif exerce sur les membres du conseil d'état, la majorité des votes pouvant les faire sortir de place; c'est l'inverse d'une élection.

(2) Ce que je conseillais ici s'est effectué depuis mon

portée, sur l'histoire naturelle, la mécanique pratique, la géographie, et même l'histoire, non seulement sans ennui, mais presque en s'amusant. Les cinq ou six autres années collégiales se passent à l'étude des langues mortes,

---

premier voyage à Genève; une société particulière dite des *catéchumènes*, a établi, au moyen de souscriptions volontaires, plusieurs écoles à la Lancastre pour les enfans de l'un et de l'autre sexe, où ils acquerront avec facilité et avec plaisir plusieurs connaissances utiles, outre ce qu'ils apprenaient au collége, et en infiniment moins de temps. La supériorité manifeste de ce mode d'enseignement, comparé à celui des basses classes du collége, obtient tellement la préférence, qu'il fera abandonner ces dernières; excepté par la population catholique à qui la lecture de la Bible et l'instruction religieuse protestante, ne permettent pas de faire usage de ces écoles Lancastriennes, à moins qu'il ne s'en établisse d'autres spécialement destinées à leur communion. La *Société des catéchumènes*, ne se bornant pas là, a encore établi des *écoles du soir*, gratuites, où les jeunes gens sortis du collége pour entrer en apprentissage, peuvent continuer des études élémentaires sans nuire à leurs occupations. On les prépare à l'instruction religieuse, qu'ils reçoivent à seize ou dix-sept ans. Ces écoles sont très nombreuses, et les jeunes gens y viennent avec beaucoup d'empressement, au lieu de se livrer à leurs amusemens accoutumés; on peut en espérer le meilleur effet sur les mœurs publiques.

Le régime de l'académie a aussi éprouvé plusieurs améliorations; on en prépare d'autres, et la plus utile serait de centraliser le pouvoir chargé de surveiller l'enseignement, lequel est confié à quatre différens corps qui ne s'entendent

sans aucune utilité pour les neuf dixièmes des écoliers qui sortent du collége à quatorze ans, sachant bien peu de chose, et ce peu inapplicable à leur situation. On dit que les pères de famille de la classe ouvrière tiennent beaucoup à ce que leurs enfans apprennent le latin : soit : il ne faut faire violence à aucun préjugé, et attendre tout du temps et de la raison; mais il y aurait place pour le latin sans nuire aux autres études, qui obtiendraient bientôt la préférence, si l'on en essayait. On reproche à l'académie le défaut de méthode dans la distribution de l'enseignement. Les professeurs enseignent ce qu'ils veulent, se croisent, font des doubles emplois ; d'où il résulte qu'il y a souvent plusieurs leçons sur certaines branches, tandis que d'autres sont négligées. On demande des programmes d'enseignement auxquels les professeurs soient restreints, et qui soient changés

---

pas toujours fort bien ensemble. On compte dans les neuf classes du collége, 648 écoliers, et 8 maîtres :

L'académie a	4 professeurs	de belles-lettres,	64 étudians.
	4	de philosophie,	32
	4	de théologie,	17
	3	de droit.	9
	15 professeurs,		122

L'académie de Berne, comme on l'a vu, est plus nombreuse ; mais sa population est sept fois celle de Genève.

assez souvent pour se tenir au niveau du progrès des sciences; on demande encore des répétiteurs qui expliquent les leçons.

A Genève, comme à Rome dans les beaux temps, la passion de servir son pays, purement pour la gloire, est universelle : ses professeurs, ses ministres, mais surtout ses magistrats sont des personnages héroïques, à qui leur état ne donne pas à dîner. C'est ici une haute distinction que celle de professeur, et qui dans l'opinion est égale à celle de magistrat. Plusieurs d'entre eux suppléent à la modicité de leur traitement par des cours particuliers auxquels assistent des personnes de tout âge, et souvent des femmes.

Le principe d'instruction gratuite semble inhérent à la constitution politique et morale de Genève; il est libéral en lui-même, et quant aux premiers élémens de l'instruction, on n'en saurait disputer l'utilité et les bons résultats. Mais quant à l'enseignement supérieur, peut-être n'en est-il pas ainsi. Personne n'ignore qu'il ne faut pas élever, pour une profession quelconque, plus d'individus que cette profession n'en demande et n'en peut nourrir; mais la science, comme profession, n'offre aussi qu'une carrière bornée. Instruire gratuitement dans les hautes sciences, c'est tenter un trop grand nombre d'individus de s'y livrer, et dégrader la science elle-même. Un pauvre savant sans pain est plus

dépendant, moins respectable et moins heureux qu'un bon artisan; il ne sert même pas la science plus utilement que lui-même. Aucun Genevois ne veut exercer les arts mécaniques, excepté celui d'horloger; à peine voit-on à Genève un cordonnier, un tailleur, un menuisier qui ne soit étranger. Les Genevois aiment mieux s'expatrier et aller souffrir et mourir au bout du monde, que de déroger dans leur patrie. Si les élèves de l'auditoire payaient, et si les professeurs recevaient une juste rémunération, ce serait un gage d'indépendance pécuniaire de la part des premiers, et de talent de la part des derniers : Adam Smith le voulut ainsi; et les professeurs d'Édinbourg, à quatre louis environ par auditeur, se font quelquefois jusqu'à deux mille livres sterling de revenu.

Depuis la réformation, l'enseignement public à Genève a toujours joui d'une célébrité méritée; car malgré la roideur scolastique de Calvin, son fondateur, ou plutôt celle des controversistes du siècle suivant (1), l'académie sut toujours se maintenir à la hauteur des connaissances générales en Europe. Deux hommes célèbres, nés presque en même temps au commencement du siècle dernier, émules de gloire toute leur

(1) Chap. 30, vol. II.

vie sans cesser d'être amis, Cramer (1) et Calandrini, enseignèrent avec le plus grand succès les découvertes de Newton alors récentes; et l'on érigea pour eux une nouvelle chaire de mathématiques, en 1724. Tous deux furent magistrats de la république. Bientôt après, lorsque la physique expérimentale et l'histoire naturelle prenaient un nouvel essor, et lorsque la découverte d'un principe, inconnu jusqu'alors, réveillait l'attention de toute l'Europe, Trembley, Jallabert, Bonnet, de Saussure, Deluc, etc. se distinguèrent par leurs expériences, par le zèle et la sagacité avec lesquels ils rassemblèrent des faits. Ni Trembley, ni Bonnet, ni Abauzit (2), ne furent au nombre des profes-

(1) Lorsque l'Académie des Sciences de Paris donna à Cramer, en 1731, le *proxime accessit* du prix que Jean Bernouilli remporta par un Mémoire sur les orbites des planètes, Bernouilli convint qu'*il ne devait sa couronne qu'aux ménagemens qu'il avait gardés envers les tourbillons.*

(2) Le savant et modeste Abauzit, qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, avait dans sa jeunesse voyagé en Hollande et en Angleterre, où il gagna l'amitié de Bayle et de Newton. Ce dernier, en lui envoyant son *Commercium epistolicum*, lui écrivait : Vous êtes bien digne de juger entre Leibnitz et moi. En effet, il avait découvert une faute dans le livre des Principes mécaniques, que Newton corrigea dans la seconde édition; il fit changer d'avis à Newton sur l'éclipse totale et centrale observée

seurs de l'académie, mais ils n'en contribuèrent pas moins puissamment à l'avancement de l'instruction publique. Le conseil érigea en 1737 une chaire de physique expérimentale pour Jallabert. Burlamaqui enseignait le droit naturel et politique, et après lui le célèbre Muller, l'histoire (1). Les événemens des vingt dernières

---

par Thalès l'an 585 avant Jésus-Christ, qui détermina la chronologie de ce temps-là. L'extrême simplicité et modestie d'Abauzit fit qu'il communiqua ses opinions et ses découvertes à ses amis plutôt qu'au public; et Rousseau apprit beaucoup de choses de lui sur la musique des anciens, quoiqu'il en eût fait son étude particulière. Voltaire répondit à un étranger qui lui disait être venu à Genève pour voir un homme supérieur à tous les autres : *Vous êtes donc venu voir Abauzit!* Il n'était pas né à Genève, mais à Usez, en France, en 1679, d'une famille protestante; sa mère l'envoya à Genève à l'âge de dix ans pour le soustraire aux enlèvemens des enfans de protestans que l'on faisait alors, et fut elle-même arrêtée en conséquence.

(1) La longue amitié de Muller et de M. de Bonstetten, connue du public par la publication de leur correspondance, commença de fort bonne heure et d'une manière assez singulière. M. de Bonstetten, alors âgé de vingt-quatre ans, se trouvant à Schinznach, en Argovie, où la Société littéraire s'assemblait cette année-là, remarqua un petit écolier vif et causeur, affublé d'une énorme perruque qui lui battait les épaules; et apprenant que son nom était Muller, il saisit la première occasion de lier conversation, et lui demanda s'il était parent du savant historien *de Bello Cimbrae*; à quoi l'écolier répondit en rougissant

années ont jeté dans les esprits une sorte de découragement, et l'on pourrait craindre que la génération présente ne fût pas destinée à se faire un nom dans les sciences et dans les lettres: les professeurs distingués que Genève possède encore sont la plupart d'une époque précédente. Cependant l'éveil est donné, et l'académie de Genève va, suivant toute apparence, reprendre son ancien lustre, sous une organisation perfectionnée. Il y a un parti assez fort qui voudrait la faire ériger en université (1);

---

qu'il était cet auteur. L'intimité fut bientôt établie, et M. de B., dès le lendemain, ne put s'empêcher de demander à son ami pourquoi cette grande perruque. A vous dire vrai, dit Muller, c'est que je suis honteux de ma jeunesse : professeur de grec à dix-sept ans, et ayant l'air plus jeune encore, j'ai cru devoir me donner un extérieur un peu plus grave que la nature n'a voulu. M. de B. l'assurant qu'il ne faisait que rendre son petit visage de lis et de roses plus remarquable, lui persuada de quitter dès l'instant sa perruque.

(1) Bonaparte favorisait l'établissement de cette université, et dans une conversation à ce sujet où il avait déjà été question de la bibliothéque à lui faire, sa majesté impériale observa sèchement que *dix volumes bien arrangés contiendraient tout ce qu'il y a de bien avéré parmi les connaissances humaines!* Le premier mathématicien de l'Europe présent à cette conversation, et qui venait justement de publier deux gros volumes où l'on dit qu'il n'y a pas une ligne à retrancher, témoigna, par une inclina-

cependant l'affluence d'étudians étrangers demanderait une police incompatible avec le gouvernement et les mœurs de Genève, et l'exemple des villes où les grandes universités allemandes sont situées n'est pas encourageant. Il en résulterait d'ailleurs un renchérissement de toutes choses, au profit des pays voisins d'où Genève tire des subsistances, et en pure perte pour la ville. Les Genevois sont intéressés à s'assurer d'une bonne éducation pour leurs enfans, sans se constituer régens et maîtres de pension pour le reste de l'Europe.

La Correspondance de Calvin, celle de Théodose de Bèze et de plusieurs autres réformateurs célèbres, sont en dépôt à la bibliothéque du collége de Genève. Il serait bien à désirer que l'intelligent et patient éditeur des *Fragmens extraits du conseil d'État* se chargeât d'exploiter une mine aussi riche, où les mœurs et les opinions du seizième siècle se retrouvent en original. L'extérieur de ce collége conserve tout-à-fait le caractère calvinistique; sa bibliothéque, qui contient déjà quarante mille volumes, s'accroît tous les jours.

---

tion respectueuse, qu'il était tout-à-fait de l'avis de sa majesté! Mais on entendit M. Berthollet observer doucement, que pour ménager *la Place* il ne faudrait pas laisser de trop grandes marges!

Depuis l'année 1796, on publie à Genève un journal scientifique et littéraire, connu d'abord sous le nom de *Bibliothèque britannique*, et ensuite sous celui de *Bibliothèque universelle.* Dans des temps où la France révolutionnaire avait déclaré guerre à mort aux principes, au savoir et au génie anglais autant qu'à la puissance anglaise, les rédacteurs de ce journal eurent le courage de vouloir faire connaître au public que l'on aveuglait, l'objet de sa haine, afin qu'il jugeât par lui-même si cette haine était réellement méritée. Ayant traversé toutes les phases de la révolution sans jamais dire un mot en faveur du pouvoir régnant, ils dûrent aussi s'abstenir de ce qui avait rapport à la politique courante; et afin d'acquérir la confiance que l'on accorde à l'impartialité, ils se refusèrent à toute discussion polémique, leur objet étant de faire connaître et laisser juger. Comme la langue anglaise était alors presque entièrement ignorée par leurs lecteurs, il fallait tout traduire, et ils s'acquittèrent de cette tâche, si difficile à l'égard de la poésie et des ouvrages d'imagination, avec un talent et des succès extraordinaires. On trouve dans ce journal, dont la collection s'élève déjà à 189 vol. in-8°, l'extrait raisonné de tout ce qui s'est publié de marquant en Angleterre pendant les premières vingt années de sa durée, et en Europe, pendant

les sept dernières. Il se compose annuellement de trois vol. de littérature, dans toutes ses branches; trois vol. sur les sciences et les arts, sous le point de vue d'utilité pratique essentiellement, et enfin un sur l'agriculture, traitée de main de maître. Toutes les grandes découvertes, tous les progrès de l'esprit humain y sont consignés. La tendance générale est de ramener aux idées saines, aux sentimens religieux, aux principes moraux, aux notions d'ordre, de justice et de paix. M. Pictet de Rochemont, et son frère M. le professeur Pictet, ont constamment été les principaux et presque seuls collaborateurs de cet immense ouvrage.

Quelques hommes de lettres genevois entreprirent, il y a environ deux ans, un autre ouvrage périodique, qui, maintenant, porte le titre d'*Annales de législation et d'économie politique*, où les questions relatives à ce titre sont traitées avec ce calme et cette impartialité dont leur situation est heureusement susceptible; car Genève, long-temps remarquable par la turbulence et l'esprit de faction, semble avoir changé de rôle avec ses voisins : une certaine modération habituelle y assoupit toutes les passions politiques; c'est un œil vivant au milieu de l'Europe agitée. L'extravagance des spéculations législatives qui de nos jours a causé tant de maux, doit nécessairement prévenir contre

tout ce qui tendrait à les ranimer : cependant, comme il serait impossible, lors même qu'il serait à désirer, que l'on cessât de s'occuper de choses qui maintenant touchent aux intérêts immédiats de tout le monde, il semble qu'un exposé vraiment impartial ne devrait être découragé par personne, et que l'on devrait savoir gré à ceux qui entreprennent de *transporter les questions de théorie sociale, du champ de bataille dans l'académie.*

En comparant les moyens d'instruction publique, que Genève offre à ceux d'autres pays, et les résultats respectifs, on est forcé de chercher ailleurs qu'au collége et à l'académie les causes de la supériorité manifeste que l'on retrouve ici dans toutes les classes de la société. Je l'ai entendu attribuer à l'éducation domestique que les Genevois reçoivent de leurs mères, et toutes mes observations tendent à confirmer cette opinion. Quelle est donc cette éducation des mères elles-mêmes ? Je vais en indiquer un des élémens; il est assez curieux.

On est surpris, lorsqu'on fréquente pour la première fois la société de Genève un peu familièrement, d'entendre des femmes d'un âge mûr se donner l'une à l'autre les épithètes enfantines de mon petit cœur, mon chou, ma mignonne, mon ange! Ce sont des femmes de la même *société du dimanche,* m'a-t-on dit. Cette expli-

cation ne faisant qu'accroître ma curiosité, j'ai fait d'autres questions; et voici ce que j'ai appris. Dès leur naissance les enfans sont associés à un certain nombre d'autres enfans du même âge et du même sexe; c'est ce qu'on appelle pour les garçons, *volée;* et *société du dimanche* pour les filles. Ces sociétés de l'un ou de l'autre sexe se réunissent ensuite tous les dimanches de toute la vie: c'est d'abord sous le toit paternel; mais ni le père, ni la mère, ni même les frères et sœurs qui appartiendraient à d'autres sociétés, ne sont là. On donne aux enfans un goûter de fruits ou de gâteaux; ils en usent à leur gré, font et disent tout ce qu'ils veulent. Il s'établit bientôt entre eux une subordination naturelle; les plus prudens, les plus forts ou les plus sages prennent insensiblement de l'empire; il s'accroît avec l'âge, et constitue dans la suite une censure, d'autant plus puissante qu'elle est celle de ses égaux, avec qui il faut passer sa vie (1), et dont la mésestime et le mépris l'empoisonneraient sans retour. On s'accoutume à une supériorité qui vient tout doucement; on ne la hait point lors-

(1) Les *volées* de jeunes garçons se maintiennent au collége et à l'auditoire; la dispersion de la plupart d'entre eux détruit ensuite souvent l'union du jeune âge, mais pas cependant toujours sans retour.

qu'on l'a conférée soi-même; l'esprit de corps se l'approprie, l'on imite insensiblement les qualités qui l'ont produite, et voilà un certain nombre de personnes qui se forment, du plus au moins, sur ce qu'il y a de mieux parmi elles. Il y a des exemples de jeunes orphelines extrêmement bien *éduquées* par leur *société;* il y en a même qui ont puisé dans la même source le remède de la mauvaise éducation qu'elles recevaient dans leur famille; mais il n'y a point d'exemples d'une société tout entière gâtée par une de celles qui la composaient. Les jeunes personnes sont livrées à elles-mêmes sous la sauve-garde de leur innocence et d'une surveillance mutuelle; à quinze ans comme à cinq elles sortent, vont et viennent sans être accompagnées, et toujours sans qu'on s'informe où elles vont; il n'en résulte aucun inconvénient. On cite bien peu d'exemples de femmes au-dessus du commun, mariées ou non, dont la vertu soit soupçonnée : c'est ce que les jeunes voyageurs étrangers ont qualifié de pruderie; ils trouvent qu'une bonne mère de famille est une personne fort ennuyeuse : soit; mais les Genevois s'accommodent fort bien de cette pruderie-là, et les voyageurs étrangers qui ne sont plus jeunes n'y trouvent rien à redire. Les femmes, destinées le plus souvent à vivre et mourir où elles sont nées, dont l'intimité est

rarement interrompue par de longues séparations, et que la nature a faites plus douces et plus caressantes que les hommes, conservent le langage et les démonstrations de ces attachemens d'enfance, au moins autant que la réalité; et un étranger qui ne saurait rien de tout ceci, ne pourrait guère se défendre d'un sourire en voyant deux grand'mères se donner les noms enfantins dont je viens de parler, et se faire des petites agaceries de réminiscence. Hommes et femmes font toujours une grande différence entre les amis de leur coterie ou de leur volée, et ceux qui n'en furent pas. On a dit de Genève, qu'un étranger peut bien s'y naturaliser par vingt ou trente ans de résidence, et être de toutes les soirées, mais qu'il n'y parviendra jamais à l'intimité. Il faut s'expliquer : n'étant de la volée de personne, il ne sera traité par personne avec la familiarité de l'enfance; mais il obtiendra ce que, toutes choses égales d'ailleurs, un Genevois obtient d'un Genevois qui n'est pas de sa *société*, c'est-à-dire avec qui, pour qui et par qui il n'a pas été élevé. Ce sont des amitiés à la Montaigne; il n'y a rien de semblable nulle part : un étranger ne peut s'attendre à trouver ici, en fait d'amitié, plus qu'il ne trouverait dans son propre pays, et doit se contenter d'autant. Les jeunes filles restent seules jusqu'à ce qu'une d'elles se marie; l'époux

entrant *ipso facto* dans la société de sa femme. Il y a plus : on admet de ce moment d'autres hommes non mariés; chacune des jeunes filles désigne ceux qui lui conviennent, et s'il n'y a point d'objection, ils sont invités, et ensuite reçus quand ils se présentent. Voilà un grand changement dans cette petite société : les jeunes gens des deux sexes y apprennent à se connaître intimement, à se juger et à se choisir. C'est l'origine de la plupart des mariages. Ils sont rarement le résultat d'un arrangement d'intérêt et de convenances de famille; inégaux quelquefois du côté de la fortune, ils le sont plus rarement qu'ailleurs du côté du caractère. Les maris entrent nécessairement, comme on a vu, dans la coterie de leurs femmes; ce qui leur fait d'ordinaire abandonner les coteries auxquelles ils avaient été initiés étant garçons : d'où il résulte que l'épouse détermine en général *la caste* de son mari. Il y a nombre d'exemples d'hommes, autrefois dans la haute société de Genève, qu'on n'y voit plus depuis leur *mésalliance :* sans en être exclus, ils se sont peu à peu éloignés d'eux-mêmes. On demandera ce que c'est que la haute société d'un pays comme Genève où il n'y a point de titres héréditaires, point de noblesse acquise ou de naissance, point de fortunes substituées, pas même de patrimoine considérable, faute de territoire : mais ceux qui font cette

question réfléchissent-ils bien sur la solidité des fondemens de la grandeur dans d'autres pays? pensent-ils qu'il soit bien difficile d'en substituer d'autres dont la vanité ne sache tirer parti? *On dit* qu'en Virginie c'est un titre que l'antécédence de déportation des ancêtres, lorsque la colonie était le Botany-Bay de l'Angleterre. Quoique j'aie vécu très long-temps en Amérique, je ne sais si cette anecdote est autre chose qu'une mauvaise plaisanterie; mais il n'en est pas moins vrai que l'on parvient à se faire honneur de tout. Il paraît que les familles italiennes, qui à l'époque de la réformation se réfugièrent à Genève, furent principalement les fondatrices de l'ordre distingué. Les querelles sanglantes entre cette petite république naissante et les ducs de Savoie en avaient exilé tous les gentilshommes, tous ceux qui avaient exercé des emplois dans le gouvernement, tous les riches, tous les vaniteux qui aiment à s'associer au sort de la noblesse, tous les gens aimables et polis qui s'accommodent aussi fort bien du rang et de la fortune; d'un autre côté le clergé en avait été chassé par la réformation: ainsi, il ne restait plus que la canaille (1). Cette

(1) Le mot *canaille*, appliqué ici à des gens qui assurèrent l'indépendance de leur pays, en épurèrent les mœurs et la religion, et relevèrent le caractère national, avait

canaille vit dans les réfugiés pour cause de religion, des martyrs de la même cause; elle leur pardonna le rang, les richesses et même la politesse qu'ils pouvaient amener avec eux; ils en tirèrent une sorte de vanité, et laissèrent les nouveau-venus prendre facilement le premier rang parmi eux, d'autant plus que des gens qui préfèrent l'exil au sacrifice de leurs opinions, sont des gens à caractère qui se font respecter partout. Tous les noms italiens du beau monde de Genève datent de cette époque. La révocation de l'édit de Nantes ajouta quelques familles françaises à l'ordre de la noblesse genevoise. Quant à la tourbe d'artisans étrangers qui y sont venus simplement parce que c'était un pays libre, sous la protection duquel l'industrie florissait en paix, ils ont été accueillis, mais sont restés en sous-ordre, au moins jusqu'à ce qu'une

---

un sens ironique que j'imaginais ne pouvoir être méconnu; il l'a été cependant par quelques lecteurs, et m'a attiré leurs reproches, que je mérite sans doute, puisqu'une plaisanterie, si fine qu'on ne l'aperçoit pas, devient par cela même une mauvaise plaisanterie. Je reconnais de plus que je m'étais trompé en fait, lorsque je supposais que l'émigration avait été si considérable; ayant maintenant raison de croire que neuf familles seulement quittèrent Genève, avec la plus grande partie du clergé. Plusieurs familles genevoises des plus notables de nos jours l'étaient dès ce temps-là.

grande fortune ait fait oublier leur origine. Les familles riches se sont établies dans le haut de la ville, parce que c'est le quartier le plus agréable, et d'ailleurs à portée du local des conseils, dont, comme riches, ils se trouvent membres, puisqu'il faut l'être pour servir l'état sans émolumens. Être du haut ou du bas de la ville, veut dire qu'on est de la bonne société, ou qu'on n'en est pas. Nos *degrés* de noblesse, disait un Genevois, sont des *escaliers*.

Les établissemens de bienfaisance sont très nombreux à Genève, ils le sont même trop; les Genevois s'égarent par humanité, et tombent insensiblement dans l'inconvénient des *lois des pauvres* en Angleterre, qui est de donner une prime indirecte à la population sans moyens réels de subsistance, à l'oisiveté aux dépens de l'industrie. L'institution de la caisse d'épargne, la plus belle des temps modernes, y tient comme partout le premier rang d'utilité, et y a le plus grand succès. Un particulier généreux a donné hypothèque sur ses biens pour la sûreté des dépositaires; et pour leur inspirer plus de confiance, il a fait aussi un présent considérable à l'établissement; en deux ans, neuf cent soixante-six individus ont déposé 201,600 francs. Un autre de ces établissemens d'utilité publique mérite d'être cité; c'est celui qui a pour objet l'entretien et l'éducation

des pauvres orphelines, et qui a été commencé, il y a douze ans, par quelques Genevoises qui en sont directrices; le nombre des jeunes filles s'est graduellement accru jusqu'à trente-six; elles sont élevées frugalement et moralement, mais coûtent cependant douze louis par an chacune, en sus du produit de leur travail, qui défraye un sixième de la dépense. Les mauvaises habitudes, dues à leur situation, ont été changées par le régime moral de l'établissement; et celles qui sont déjà entrées en service ont si bien tourné qu'il y a maintenant rivalité pour s'y procurer des domestiques; les frais sont payés par souscription. Il existe aussi un comité des orphelins. Cette institution est due à l'active philanthropie d'un grand citoyen, le procureur général Naville, l'une des victimes de la terreur.

L'hôpital, administré et servi gratis avec beaucoup de zèle, est vaste, aéré, et tenu fort proprement. Le nombre permanent des malades est d'environ quarante dans l'intérieur. Il en meurt de dix à onze par cent, et la moyenne de séjour est de vingt-trois jours. Les secours s'étendent aux simples nécessiteux, aussi-bien qu'aux malades externes; et les frais annuels s'élèvent à environ 55,000 francs de France pour l'intérieur, en y comprenant les aliénés, et 130,000 fr. pour l'extérieur. Les dons gratuits suppléent à la moitié de cette dépense. Le nom-

bre d'enfans trouvés, pour tout le territoire, ne se porte plus qu'à environ treize par ans. Les aliénés, au nombre de trente à trente-cinq, présentent le spectacle affligeant, commun à tous les anciens établissemens de ce genre. La plupart de ces infortunés mettent en pièces leurs vêtemens et leurs lits, brisent leurs fenêtres, et sont nus sur la paille comme des bêtes brutes, vomissant des imprécations contre ceux qui les approchent. La perfection des nouveaux établissemens de ce genre en Angleterre a été amenée par les vices même des anciens, l'excès du mal en ayant fait chercher le remède. L'erreur principale était de croire les fous plus fous qu'ils ne le sont; il n'y en a presque aucun qui ne se soumette aux règles et à l'ordre; mais ils ne se soumettent point à être maltraités; enchaînés et mis au cachot, ils y deviennent furieux. J'ai vu, au nouveau Bethlem à Londres, une malheureuse femme travaillant tranquillement à l'aiguille, et décemment vêtue; très folle sans doute, mais point furieuse, laquelle avait été enchaînée dix ans à la muraille dans l'ancien Bethlem, et revêtue du gilet de force, pour l'empêcher de déchirer ses vêtemens. Lorsque cette malheureuse et les autres individus de la même situation furent débarrassés de leurs fers, on les vit, dans les transports de la joie, se livrer à toutes sortes

d'extravagances, auxquelles on ne mit aucun obstacle jusqu'à ce qu'ils se portassent à des excès; ils furent alors saisis et remis aux fers jusqu'au lendemain. L'expérience répétée ainsi chaque jour, eut toujours plus de succès, jusqu'à ce qu'enfin, sentant à quelle condition ils pouvaient jouir de leur liberté, ils surent s'y soumettre. Aussi la section des incurables est la plus tranquille, ceux qui y sont placés ayant eu le temps d'apprendre à extravaguer décemment. Autrefois on traitait les fous comme des criminels, c'est-à-dire avec cruauté; à présent, dans les prisons pénitenciaires d'Angleterre et des États-Unis, on traite les criminels comme des fous, enfermés pour qu'ils ne fassent point de mal, et assujettis à une discipline propre à changer leurs habitudes et le cours de leurs idées. Il y a beaucoup de ressemblance entre la nouvelle prison *pénitenciaire* et le *nouvel hôpital de Bethlem* à Londres. Le grand moyen de régénération est de *classer, séparer, occuper;* malheureusement il est peu d'instrumens de travail, que l'on ose confier aux fous, et il est difficile de suivre, à leur égard, le système régulier d'occupation auquel les criminels sont assujettis. Cependant le métier à bas, celui de tisserand, et quelques autres, seraient sans danger, et l'habitude de l'occupation leur viendrait comme celle de l'ordre. Lord Robert Sey-

mour, l'un des plus zélés et des plus utiles directeurs de l'établissement de *New-Bethlem*, pense avoir rendu un grand service à ses fous, en leur donnant des fenêtres, d'où ils jouissent de la vue de la campagne et d'une grande route fréquentée. On remarque, au contraire, à Genève, que la vue d'une promenade publique sur laquelle leurs fenêtres donnent, agite ces malheureux. Mais c'est qu'à New-Bethlem les fenêtres sont celles d'une grande galerie où les fous se promènent en liberté, tandis qu'à Genève ce sont les fenêtres de leurs étroites et solitaires prisons ; ils sont d'ailleurs trop près de la promenade, trop exposés aux agaceries de la populace, auxquelles ils répondent par des hurlemens. C'est un spectacle qui endurcit les uns, humilie et effraye les autres, et ne fait de bien à personne. (1)

(1) On entretient à l'hôpital de Genève une sorte de *grenier d'abondance* de pommes de terre, en se servant, pour les conserver, d'un procédé qui mérite d'être connu. C'est l'eau que retient la pomme de terre dans son organisation qui la fait fermenter et se corrompre; il est question de détruire cette organisation et de hâter le dessèchement. Le tubercule passe à cet effet par un moulin d'où la râpure tombe dans un réservoir dont l'eau devient rousse ; elle est ensuite égouttée dans des paniers : il en sort une fécule très fine, et ce qui reste dans les paniers est versé sur le plancher d'un grenier bien aéré, et s'y

Les prisons de Genève sont également dans un état d'imperfection à bien des égards : les débiteurs, en fort petit nombre heureusement, s'y trouvent confondus avec les détenus pour délits correctionnels, jugés ou non jugés. Les détenus au criminel, jugés ou non jugés, sont également ensemble. Il y avait en tout dans la prison, lorsque je l'ai visitée, soixante-deux détenus, dont deux seulement pour dettes. La moitié à peu près de ces prisonniers travaillaient ensemble à divers métiers par chambrées, de six à huit, et couchaient deux à deux sur les paillasses qui leur sont fournies. Les liqueurs spiritueuses sont prohibées. Le chapelain m'a semblé remplir ses devoirs avec zèle et intelligence, et le geôlier m'a paru un homme humain. Le régime des prisons se perfectionne tellement en Angleterre, qu'on ne peut mieux faire que de le prendre pour modèle; le principe se réduit, comme je viens de le dire, à *classer* les prisonniers, à les *séparer* et les *occuper*. Dans le nouvel établissement pénitenciaire de Londres, les condamnés à la réclusion sont enfermés absolument

---

dessèche en peu de temps. Après ce procédé, la râpure se conserve indéfiniment, mais la poudre fine ou féeule est plus sujette à se corrompre. Cent livres de râpure et de farine de froment mêlées en certaines proportions, rendent trente-six livres de pain, c'est-à-dire un peu plus que ne ferait cent livres de farine de froment seule.

seuls pendant quelques semaines, ensuite travaillent trois ensemble, et jamais plus, excepté pendant leur promenade d'une heure par jour dans la cour. Dans les États-Unis, les chambres de travailleurs réunissent un grand nombre de prisonniers auxquels on enjoint le silence, ce qui revient au même qu'un moindre nombre, et n'exige pas un local aussi dispendieux. Le travail ne peut être imposé aux détenus avant la condamnation, mais il pourrait être facilité et encouragé avant comme après. L'obstacle au perfectionnement des prisons et de l'hôpital des fous à Genève semble être le manque de place, occasionné par l'enceinte étroite des fortifications; mais il n'est assurément pas nécessaire que ces établissemens soient dans cette enceinte (1). Le fait est que les institutions de toute espèce à Genève ont été passables de si bonne heure, que la nécessité de les rendre meilleurs n'a jamais été assez impérieuse pour se faire écouter. Les Genevois devraient cependant sentir qu'il leur est plus indispensable qu'à tout autre peuple d'être parfaits pour assurer, non seulement leur bien-être, mais encore leur

(1) L'un et l'autre de ces établissemens sont sur le point d'éprouver une réforme entière, et la prison pénitenciaire que l'on bâtit promet de surpasser les meilleurs établissemens de ce genre.

affaires. L'opposition cependant trouve dans cette défense de nouveaux moyens d'attaque; car si la population du canton de Genève ne saurait fournir le nombre d'hommes capables de porter les armes, requis pour la défense des fortifications en temps de guerre, c'est en pure perte qu'on les garde en temps de paix, d'autant plus qu'une simple muraille garantirait d'un coup de main tout comme l'ont fait ces fortifications. Ce furent elles, ajoute-t-on, qui attirèrent le danger, en rendant la ville de quelque importance comme poste militaire; elles ont failli la perdre, puisque Bonaparte se proposait de compléter ses défenses extérieures, et d'en faire une place d'armes; c'est-à-dire de détruire ses mœurs, tout ce qui la distingue, tout ce qui a fait sa célébrité et son bonheur pendant des siècles. En 1815, les Autrichiens furent sur le point d'exécuter le plan de Bonaparte. Quant à l'assertion ordinaire que Genève est la clef de la Suisse, on sait que ce degré d'importance n'est plus attribué à aucune place forte; et soit que l'ennemi voulût conquérir la Suisse, ou la traverser pour gagner le Simplon, Genève ne l'arrêterait pas. Les Alpes sont la forteresse naturelle des Suisses, impossible à emporter si toutes leurs forces y étaient réunies, et c'est du centre qu'ils peuvent le mieux défendre la circonférence. Ceux qui avouent franchement que l'ob-

jet de la garnison est de maintenir la paix intérieure, ont de meilleures raisons à donner; en effet, un pays républicain peut se passer de force armée; mais une ville républicaine ne le peut pas, surtout lorsqu'une portion considérable de sa population est manufacturière (1),

(1) Genève n'est pas cependant proprement une ville de manufactures, et il n'est point à désirer qu'elle le devienne; une grande population manufacturière la mettrait à la merci de l'étranger pour ses subsistances. Le nombre des horlogers a beaucoup diminué; celui des imprimeurs est nul depuis que la liberté de la presse s'est étendue à d'autres pays. Or, c'étaient là les deux principales manufactures.

En 1782, le nombre des óuvriers employés dans les diverses branches d'horlogerie s'élevait à.......... 5,000

En 1792, les trois principales branches employaient 1200 ouvriers, les branches accessoires 2,043..............................Ensemble 3,243

En 1818, les trois principales 950; les autres 1,077........................ 2,027

En 1802, Genève exportait 15,000 montres d'or à 70 fr...................................fr. 1,050,000

45,000 montres d'argent à 15 fr........ 675,000

Bijouterie. 650,000

Ensemble 2,375,000

En 1818, l'exportation s'est élevée à 3 millions de francs, en montres d'or principalement, la manufacture de montres d'argent ayant passé aux horlogers du Jura. Autrefois on comptait un tiers de femmes parmi la classe ouvrière; mais l'usage des machines qui exige plus de force et d'ha-

et qu'un tiers est composé d'étrangers. L'Angleterre elle-même est obligée de tenir sur pied

---

bileté ayant réduit les ouvriers à un plus petit nombre mieux payé, les femmes se sont trouvées exclues : on recommence pourtant à les employer. Suivant M. Chaptal le nombre de montres faites à Paris aurait triplé depuis vingt ans, et cette manufacture serait réduite d'autant à Genève. C'est, à ce qu'on m'assure, une erreur; il se vend à Paris beaucoup plus de montres qu'autrefois, mais il ne s'y fabrique pas une seule montre de qualité ordinaire; elles viennent principalement de Genève, sont inspectées et retouchées, s'il est nécessaire, par l'horloger de Paris avant d'y mettre son nom et d'en répondre; mais c'est tout. Quelques montres de grand prix se font à Paris chez M. Breguet et chez un petit nombre d'autres horlogers du premier ordre, qui même se servent de pièces venues de Genève. Le droit de poinçon est de 12 francs l'once, ce qui pour chaque montre d'or fait environ 8 francs; cependant il y a des moyens bien connus de réduire le droit à environ 15 sous par montre, ce qui sur 30,000 montres d'or fait perdre au fisc.................. fr. 217,500

L'importation des articles d'horlogerie et de bijouterie est prohibée en France; mais la contrebande s'en fait sur le pied de 6 p. %, montant sur 3,000,000 à................ 180,000

397,500

Si l'objet du gouvernement est d'encourager l'horlogerie française, il est clair qu'un droit modéré atteindrait ce but tout aussi bien que la prohibition, et tournerait au profit du fisc. L'Angleterre, tombée dans la même erreur, y perd davantage; car ses importations de Genève, com-

une armée de troupes réglées en temps de paix, depuis l'accroissement prodigieux de ses manufactures, quoique une si grande partie de sa population soit encore agricole. Berne, sous ce point de vue, avec un gouvernement moins populaire que Genève, peut cependant mieux se passer de force armée.

Les libéraux de Genève conviennent que leur ancien conseil général, semblable au landsgemeine des petits cantons forestiers, était, comme corps *législatif*, décidément une mauvaise institution; mais comme corps *électoral*, ils le regrettent et affirment que ses choix seront toujours non seulement sages et modérés, mais même favorables aux familles patriciennes. Loin de se fier au conseil général, les révolutionnaires de 1794 en paralysèrent l'autorité par leurs clubs, et c'est ainsi qu'ils parvinrent à organiser leurs tribunaux de sang. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que l'histoire genevoise du siècle dernier ne soit pleine d'exemples d'actes violens de la part du peuple comme de celle du gouvernement, impossibles sous le régime actuel.

Maintenant les procès criminels sont instruits et jugés publiquement; la sûreté individuelle

---

posées d'ouvrages supérieurs, et surtout de bijouterie pour l'Inde, s'élèvent à 6,000,000 francs, et la contrebande de Genève à Londres se fait régulièrement à 10 p. %.

est protégée par une sorte d'*habeas corpus ;* le budget annuel est rendu public ; la liberté de la presse est entière; mais on demande encore des élections plus directes, la publicité ou du moins la publication des débats, la réduction des fortifications. Sans prétendre que les élections seront meilleures, on dit seulement qu'elles se concilieraient l'opinion publique, laquelle ne voit dans la double élection qu'un filtre qui ne laisse rien passer. Le peuple, livré à lui-même, ferait, assure-t-on, à peu près les mêmes choix qu'à présent; il sent la nécessité de n'élire que des propriétaires, pourvu qu'ils ne forment pas une *caste,* mais seulement une *classe* dans l'état, et a souvent montré cette disposition. Ceux, ajoute-t-on, qui aiment tant le gouvernement paternel d'autrefois, parce que c'était un gouvernement de confiance, devraient bien laisser entrer un peu de confiance de leur part dans celui-ci : elle n'a jamais dû exister tout d'un côté. Au surplus, la confiance change de nature suivant les temps et les circonstances : dans l'enfance, nous nous confions à nos parens; dans l'âge mûr, cette confiance est souvent plus grande encore, mais assurément elle repose sur des bases fort différentes.

La nouvelle constitution genevoise a bien voulu séparer les pouvoirs; mais cette séparation, si essentielle à l'égard du pouvoir judi-

ciaire en particulier, est fort imparfaite. Les juges sont pris dans les conseils, et y rentrent; ils sont sujets au *grabeau* par le conseil représentatif, c'est-à-dire qu'ils peuvent rigoureusement être renvoyés sans forme de procès. Le conseil exécutif *veille à ce que les tribunaux remplissent leurs fonctions avec soin et assiduité*; enfin ce que j'ai remarqué au sujet du pouvoir judiciaire à Berne s'applique également à Genève et à toute la Suisse.

La publicité illimitée des mesures du gouvernement, par la voie des débats et de la presse, est le cri général de toute cette partie de l'Europe, qui aspire aux institutions libres : à Genève on a la presse; mais il ne s'y imprime point de journaux, et les débats au conseil ont lieu à huis clos : l'on demande que ces débats soient publics, ou du moins que l'on puisse les lire.

L'expérience montre assez que les abus se multiplient sans fin et sans cesse dans tout gouvernement secret; la réforme de ces abus ne lui est jamais arrachée que par la crainte des inconvéniens que la résistance entraînerait pour lui-même. Il est inouï qu'un pouvoir indéfini se soit borné lui-même, ou que la conscience toute seule ait jamais amené aucune réforme; l'instinct du pouvoir est de se refuser à tout ce qui tend à le restreindre; l'instinct

des peuples est de tout souffrir, et ensuite de tout oser; enfin la crainte, plus souvent que la confiance mutuelle, semble être le principe de leurs relations. Cependant, comme l'intérêt des princes et des peuples est au fond le même, on voit tout ce qu'ils gagnent à le bien connaître, d'où découle l'opinion favorable à la publicité illimitée, par laquelle cet intérêt est développé, placé dans son jour, et généralement connu. La vérité pure et simple devra, dit-on, à la fin, sortir du choc des opinions et des passions opposées, malgré tout l'art des factions, et par cet art même.

L'Angleterre doit la prospérité dont elle jouit à sa constitution politique, résultat d'une lutte prolongée entre les gouvernans et les gouvernés, et de ce choc des opinions dont nous venons de parler. Genève offre un autre exemple du même genre, et non moins extraordinaire, quoique plus obscur. L'histoire de tous les temps nous prouve que les factions sont un mal qui produit un bien, tandis que *le calme du despotisme, semblable au marais pestilentiel, dont la surface tranquille est étrangère aux tempêtes, recèle la corruption et la mort* (1). Cependant,

---

(1) Observation éloquente et juste de M. Rossi, recueillie à l'une de ses leçons sur l'Histoire du Droit romain. Cet Italien distingué est le premier catholique qui ait été ad-

comme ni les républiques anciennes, ni Genève, ni l'Angleterre, jusqu'à une époque assez récente, ne jouirent de la publicité, ou plutôt de la discussion politique illimitée, laquelle est portée de nos jours beaucoup plus loin qu'elle ne l'a jamais été (1); on voit que rigoureusement la liberté peut exister sans ce moyen de liberté.

La controverse, toute seule et sans dispositions préalables, n'a jamais converti personne; cette disposition nous vient des faits que nous observons; le spectacle des abus fait naître les opinions contraires à ce qui nous paraît la cause des abus, et, ainsi préparés, nous recevons ou rejetons les argumens qui nous sont présentés,

---

mis au droit de cité à Genève, et soit devenu membre de son conseil et professeur de son académie.

(1) Il y a environ quarante ans seulement que les discours parlementaires commencèrent à être publiés en Angleterre par le célèbre docteur Johnson dans le *gentleman Magazine*, et il se passa quelques années avant qu'ils parussent dans les *papiers-nouvelles* à la portée du peuple. On peut attribuer à la reine Élisabeth la première idée de ces *papiers-nouvelles*; elle faisait distribuer des bulletins dans le temps que l'*Armada* menaçait les côtes; mais ils cessèrent avec le danger. Le *Spectateur* et le *Tatler* furent les premiers écrits périodiques en Angleterre; mais il n'y était guère question de politique; et il n'y a réellement pas long-temps que l'on y *discute* dans les *papiers-nouvelles*.

suivant qu'ils flattent ces opinions reçues, ou les heurtent. Le spectacle des abus est leur meilleur et peut-être leur seul remède : ainsi toute connaissance de fait est avantageuse; mais le raisonnement sur les faits n'est pas toujours avantageux; et malheureusement la plus grande partie de ce qui se publie consiste en raisonnemens plutôt qu'en faits. Quoique le raisonnement ait peu de force contre les opinions déjà formées et embrassées avec chaleur, il en a beaucoup lorsqu'il les soutient, leur donnant une sorte d'autorité dogmatique qui en justifie la violence.

Les questions mal posées sont la cause ordinaire des différences d'opinions; ceux qui disent que la vérité n'est pas toujours bonne à dire, et qu'il est dangereux d'instruire le peuple, s'expriment mal; mais s'ils disaient que la *discussion* est dangereuse, ils auraient raison. On ne saurait nier que les raisonnemens artificieux ne mettent la bonne foi en danger, et que la recherche de la vérité, par la voie polémique, mène fort souvent à l'erreur, et à l'erreur passionnée. La dispute est un stimulant plutôt qu'un moyen d'instruction; c'est proprement le correctif de l'apathie, un remède enfin plutôt qu'un aliment intellectuel. Tel lit tous les matins à son déjeuner un journal factieux, qui craindrait de se faire appliquer ainsi habituel-

lement un emplâtre vésicatoire, et cependant l'un ressemble singulièrement à l'autre. (1)

Ne demandons plus s'il est bon d'instruire le peuple, la question est décidée; mais jusqu'où il est bon de stimuler le peuple par la discussion. On peut, sans méconnaître le principe que toute vérité est bonne à savoir, se refuser à quelques uns des moyens, d'après le même principe qui fait exclure l'interrogatoire du prévenu lui-même dans les procès criminels en Angleterre, ce moyen de découvrir la vérité étant trop sujet à abus. Le peuple a quelquefois besoin de stimulant, et le gouvernement beaucoup plus souvent; il leur faut alors des tribunes et des journaux. A Genève, on sait fort bien ce qui se fait et se dit dans le conseil : ce n'est pas de cela qu'il est question; mais seulement de savoir si le peuple y prend assez d'intérêt pour soutenir l'émulation de ses législateurs. Or, ceux-ci me paraissent animés de tout autant de zèle qu'il en faut, et ceux-là ont assez d'esprit public et d'esprit de sur-

(1) On m'a chicané sur cette comparaison qui en effet cloche un peu : car le journal factieux irrite mais flatte les passions et fait plaisir, tandis que l'emplâtre vésicatoire irrite et fait mal. Différence qui, pour le dire en passant, est toute à l'avantage de ce dernier; car la douleur au moins nous avertit de n'en pas faire habitude.

veillance; par conséquent, je ne me presserait point d'ouvrir les tribunes du conseil de Genève au public, ni d'y imprimer des journaux; mais sans prétendre que les uns et les autres ne conviennent beaucoup ailleurs. (1)

Février. — La constitution de 1814 promettait *toute la publicité convenable* aux procédures criminelles; mais l'article ayant été amendé depuis, la cour criminelle est à présent ouverte au public sans restrictions, et j'assistai hier à l'une de ses séances. On faisait le procès à deux petits misérables voleurs à peine sortis de l'enfance, du village savoyard de Carouge, nouvellement annexé à la république, et dont la

(1) L'on m'assure que je me suis trompé en supposant qu'il y avait assez d'esprit public à Genève, et que c'est précisément là ce qui manque. L'insensibilité gagne, dit un des partis; la sagesse fait des progrès, dit l'autre; regretteriez-vous la turbulance d'autrefois? Considérées sous le point de vue d'un mécanisme, les questions politiques deviennent faciles à résoudre: impossibles, lorsqu'on en fait des dogmes religieux qui n'admettent ni plus ni moins. L'on peut sans blasphème discuter l'avantage d'un nouveau levier, d'un nouveau rouage, et l'essayer sans profanation. Depuis quelque temps, le conseil représentatif permet la publication d'un *exposé succinct* de ses délibérations, qui fait comprendre les motifs des lois développés dans des débats très animés quelquefois, mais presque toujours décens. Jusqu'à présent l'expérience n'a eu aucun résultat qui puisse faire regretter qu'elle eût été entreprise.

population est assez mauvaise (1). Je ne m'arrêterai point à leur histoire. L'accusation a été lue à ces prévenus, ainsi que leur premier interrogatoire; les témoins ont été entendus à part les uns des autres, et leurs dépositions précédentes, comparées avec celles qu'ils ont faites à l'audience, toujours en présence des prévenus, à qui le président de la cour ou le procureur-général a demandé chaque fois ce qu'ils avaient à dire sur ces dépositions. L'interrogatoire a souvent pris la forme de dialogue entre le président de la cour, les témoins et les prévenus; mais les six autres juges présens ne s'en sont pas mêlés. L'examen, conduit avec beaucoup de modération, d'impartialité et d'intelligence, a duré trois heures; le procureur-général a donné ses conclusions, et les avocats des prévenus, nommés d'office, ont parlé après lui; la cour s'est ensuite retirée pour délibérer. Les prévenus ont été condamnés, l'un à six, l'autre à cinq ans de prison *correctionnelle*, et leur sentence a de plus été accompagnée d'une

(1) Carouge n'est pas un village, mais bien la *seconde ville* du canton de Genève, contenant 2500 âmes. C'est à la vérité une ville nouvelle, et pour la peupler on en rendit d'abord l'accès trop facile; c'était une espèce de lieu d'asile, mais elle a cessé de mériter la réputation qui lui est ici trop légèrement attribuée.

admonition paternelle de la part de la cour, admonition qui revenait à peu près à ceci (1) : *Mes enfans ! vous êtes des petits scélérats ; et, afin de vous corriger, nous allons vous enfermer, pendant cinq et six ans, dans un lieu où vous n'aurez d'autre société que celle de gens aussi mauvais sujets que vous, et rien à faire du matin au soir que d'écouter leurs discours. Nous nous flattons, mes enfans, que, profitant de la leçon qui vous sera ainsi donnée, vous sortirez de prison bien sages et bien industrieux !*

Quelques objections se présentent naturellement sur cette procédure criminelle : la part active qu'y prend le juge, l'interrogatoire auquel le prévenu est soumis, et enfin l'absence d'un jury. Lorsque le juge fait fonction d'accusateur, et interroge lui-même les témoins et surtout le prévenu, il s'établit nécessairement une lutte entre lui et ce dernier : l'un cherche à pénétrer par des questions adroites ce que l'autre a intérêt de cacher. Or, il est impossible de ne pas désirer de trouver ce que l'on cherche,

(1) Le public genevois n'a point pris mes observations en mauvaise part ; et, moins que personne, le magistrat éclairé dont je m'étais permis de travestir la sentence, dans l'unique but de faire mieux sentir l'absurdité des institutions alors existantes, persuadé qu'il les désapprouvait lui-même. Depuis ce temps elles ont cessé de mériter le reproche qui leur était fait.

et d'atteindre l'objet que l'on poursuit; c'est le lièvre relancé par le chasseur (1) : disposition peu digne de la justice, et tout-à-fait opposée à ce calme désintéressé qui ne cherche que la vérité, et ne désire que l'innocence. Lorsque je rentrai en France, au mois de février 1815, après une absence de vingt-six ans passés dans un pays où les institutions judiciaires de l'Angleterre sont en usage; étranger à tous les changemens opérés par la révolution, j'étais surtout curieux de voir comment la justice était rendue dans un pays qui avait été le mien; et, apprenant à mon passage à Rouen que l'on jugeait des hommes accusés de meurtre (trois bergers

(1) C'est ce désir si naturel d'atteindre ce que l'on poursuit et d'établir ce que l'on cherche à prouver, qui donne à beaucoup d'Anglais en Angleterre, et à la grande majorité de ceux qui voyagent, une soif de dénigrement contre le gouvernement de leur pays, et par association contre le pays même, qui dégénère en véritable manie. Les étrangers, que l'éloignement empêche de s'occuper de détails choisis dans l'esprit d'un parti, et qui ne voient que l'ensemble des institutions de l'Angleterre, et leur résultat général, s'étonnent de ce travers, qui est cependant dans la nature et a son utilité. La surveillance constitutionnelle, si elle n'était une passion, ne serait rien; elle ne saurait être une passion et n'être pas exagérée; la vouloir raisonnable, c'est ne la vouloir pas; d'où suit le paradoxe très soutenable, que le meilleur gouvernement est celui dont on se plaint le plus.

qui avaient tué leur camarade), je m'arrêtai un jour pour suivre ce procès. L'usage d'interroger les témoins à part les uns des autres me parut être fort préférable à celui des États-Unis, où les dépositions qui précèdent modifient, involontairement même, celles qui suivent; mais l'interrogatoire des prévenus me causa beaucoup de surprise : le juge pressait l'un d'eux très vivement, et celui-ci, ne sachant plus trop que dire, s'écria impatiemment : *Puisque vous le voulez comme ça, il faut bien que cela soit comme ça! — Est-ce ainsi, malheureux! que l'on répond à son juge?* s'écria le juge lui-même; et le prisonnier de répliquer, et le juge de s'échauffer. Il se passa quelque temps avant que le souvenir de leur position respective mît fin à cette altercation inégale, qui rappelait à quelques égards celle du loup et de l'agneau. Le juge enfin, se rajustant sur son siége, reprit sa gravité magistrale, et le prévenu son air humble et contrit; cependant le diable n'y perdait rien.

L'intervention du jury, conservé en France, y diminue sans doute beaucoup l'inconvénient de cette fausse position dans laquelle le juge se trouve; mais à Genève, où il est aboli, cet inconvénient reste sans compensation; et dire qu'un juge, fait pour l'être, ne s'oubliera jamais au point de se constituer partie, serait faire une

pétition de principes que les Genevois ont trop d'esprit pour ne pas sentir. On pourrait croire que le grand nombre (1) de juges (dans le procès que j'ai vu juger à Genève, il y avait, outre le président, six juges qui ne prirent point part à l'interrogatoire) équivaut à un jury, et même à un jury d'élite ; mais cette manière d'envisager la question serait superficielle, comme je crois l'avoir démontré dans un ouvrage précédent sur l'Angleterre. J'ai demandé aux Genevois pourquoi ils avaient aboli le *jury*, que leur réunion à la France leur avait valu. A cause de cette réunion, m'ont dit quelques uns des plus sincères, et parce que le jury est entaché de la terreur, et sent encore le comité révolutionnaire; ensuite parce que les citoyens se plaignaient qu'il leur faisait perdre trop de temps, et n'en veulent plus; finalement parce que nos juges sont de si braves gens, qu'ils n'en ont pas besoin. Aucune de ces raisons ne m'a paru suffisante; il y en a même en faveur du jury qui s'appliquent ici avec plus de force que partout ailleurs. Il y eut une émeute, en octobre 1817, au sujet des pommes de terre sur lesquelles le bas peuple voulait établir un maxi-

---

(1) La république de Genève a vingt-neuf juges, l'Angleterre vingt-quatre (les douze grands juges, le chancelier, le vice-chancelier et les dix maîtres en chancellerie).

mum, et elle finit par le pillage des pommes de terre. Toute émeute prend aisément ici la teinte politique, et touche à plus d'une passion; on pouvait craindre que le cours de la justice n'éprouvât des difficultés; cependant la publicité des procès criminels qui venait d'être accordée, mit le peuple genevois à même de suivre l'instruction de cette affaire; il entendit les dépositions des témoins; il vit que les prévenus n'étaient que des voleurs, et leur punition n'excita aucun trouble. Dans tel autre cas où les passions populaires eussent été encore plus engagées, il n'aurait pas fallu moins que le jury pour produire l'effet, obtenu ici par la simple publicité.

Le savoir et l'habileté appartiennent au juge; le sentiment naturel, au citoyen : le juge est aveugle et sourd, il est inexorable, il ne connaît que la loi : le jury au contraire représente l'opinion publique, ou même les préjugés publics, qu'après tout il faut mettre de moitié dans toutes nos institutions, si nous voulons qu'elles vivent et prospèrent (1). Le jury, il faut

(1) J'ai été surpris de voir à Genève les gendarmes parcourant des yeux la galerie du tribunal, et expulsant sans cérémonie les jeunes gens au dessous de quinze à seize ans, à la grande indignation de plusieurs d'entre eux; mesure arbitraire qui m'a paru bien mal imaginée. Il n'y a pas un de ces jeunes gens en qui cette avanie gratuite ne fasse naître des dispositions ennemies d'autant plus pro-

en convenir, devient, partout où il est établi, législateur négatif; car, décidant sur le fait, il impose silence à la loi quand il veut. Ce n'est pas sous le point de vue de la sûreté individuelle seulement que cette institution doit être considérée, mais comme sauve-garde politique et générale. En effet, il est de ces cas extraordinaires et imprévus, où la loi même sert les passions vindicatives d'un parti contre un autre; le jury la suspend momentanément par le fait, empèchant, non seulement une injustice particulière, mais arrètant ainsi le progrès de l'irritation mutuelle. Il est d'autres cas opposés, où l'application de la loi, bien que juste et raisonnable en elle-même, heurtant les préjugés du moment dans la multitude, pourrait occasionner des violences populaires, et peut-être une révolution. Le juge ne peut faire plier la loi aux circonstances, et le gouvernement ne peut reculer sans montrer de la faiblesse et encourager les factieux. Mais le jury, qui est censé participer aux sentimens populaires, peut, par un déni de justice que je nommerai innocent,

---

noncées, que le désir d'observer ce qui se passe dans une cour de justice, annonce en eux un esprit au-dessus du commun et quelque caractère. A coup sûr la leçon qu'ils auraient prise là, en eût bien valu une au collége ou à l'auditoire.

sauver l'état sans le déconsidérer. C'est là un de ces ressorts sur lesquels la machine sociale est comme suspendue, et qui adoucissent les chocs qui la rompraient. Un jury de juges ne saurait remplir le même objet; ils ne peuvent ignorer un instant les lois, et se rendraient méprisables gratuitement s'ils prétendaient participer aux sentimens populaires.

On croit fermement à Genève que le moyen le plus simple, le plus naturel et le meilleur, de connaître la vérité, est d'interroger le prévenu lui-même. Toute l'Europe partage cette opinion, excepté l'Angleterre : le prévenu y est jugé sur la déposition des témoins; on l'avertit même, s'il veut parler, de prendre garde aux aveux qu'il va faire : s'il lui en échappe, il est du devoir du juge et du jury de les oublier. Il y a si loin de cette méthode d'instruction à l'autre, qu'il vaut bien la peine d'examiner les raisons de procédés si différens.

On conviendra qu'il est impossible de compter sur la véracité du prévenu : s'il a des moyens de défense, il ne manquera pas d'en faire usage; son silence est dans bien des cas un aveu; la tendance au mensonge est dans sa situation tellement forte, qu'on voit des accusés innocens en faire usage, pensant qu'il les tirera plus vite d'affaire que la vérité : ainsi, l'interrogatoire du prévenu ne doit mener à aucun résultat,

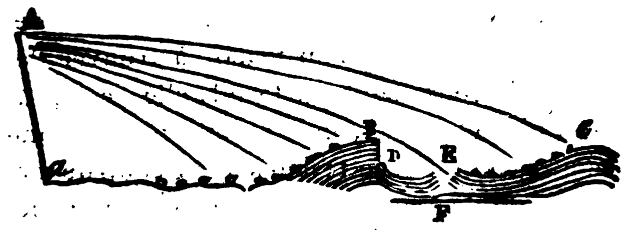
et l'on peut lui épargner le mensonge. Mais ce qu'il y a de plus important, c'est de simplifier l'information; et afin de rendre le fort et le faible du procès faciles à saisir, d'élaguer des preuves tout ce qui est douteux ou peu important, comme on interdit aux témoins de répéter des ouï-dires, parce que l'espèce de preuves qu'ils fourniraient est trop sujette à erreur. Reste enfin le ton de voix du prévenu, sa manière de s'énoncer, l'expression de sa physionomie. Mais sont-ce bien là des indices assez sûrs pour servir de base à la justice? Autrefois le combat judiciaire donnait raison au plus fort; et la torture, au plus endurant. C'est le plus effronté maintenant, qui gagne son procès.

Le Salève est la promenade favorite des Genevois, c'est leur montagne, non qu'elle leur appartienne, car elle est sur la Savoie, mais ils n'en jouissent pas moins. Vue de la ville, son aspect est singulier plutôt que pittoresque : il présente une façade verticale de cinq cents toises de hauteur, composée d'assises de roche calcaire blanchâtre, parfaitement parallèles les unes aux autres, et d'un effet trop régulier ainsi que trop nu. Du côté des Alpes, elle forme, au contraire, une pente douce couverte de verdure et d'habitations. Une vaste échancrure triangulaire marque le profil du sommet, et les couches qu'elle interrompt correspondent de chaque

côté. Il semble qu'un grand coup de marteau ait écorné ce sommet jusqu'à mi-hauteur. Un autre accident très remarquable se présente à la base du Salève : ce sont les couches calcaires de la plaine, relevées et comme plaquées contre cette base jusqu'à une grande hauteur, et laissant dans quelques endroits des intervalles praticables entre elles et la montagne, qui semble avoir percé la terre comme une dent, la gencive; faisant rebrousser quelques parties de l'enveloppe terrestre qu'elle déchirait. La pente qui fait face aux Alpes est parsemée de blocs de granit semblables à ceux du revers méridional du Jura; ils sont surtout nombreux dans la grande échancrure ; j'en ai mesuré deux qui avaient de trente à quarante pieds en carré, sur dix pieds d'épaisseur, du contenu solide de mille à douze cents pieds cubes. Leurs angles n'étaient point arrondis; nulle apparence qu'ils aient roulé, ou aient été exposés à de longs frottemens ; ils sont étrangers au Salève comme au Jura, montagnes toutes calcaires; et les masses dont ils paraissent des échantillons ne se retrouvent que dans les Hautes-Alpes, à douze ou quatorze lieues en ligne droite. M. de Saussure rend compte à leur sujet d'un fait très curieux : il observa sur les prairies du Salève deux des plus grands de ces blocs, reposant sur des piédestaux calcaires, élevés au-dessus du sol de deux ou trois

pieds, mais faisant partie de la couche calcaire qui règne sous le sol. Les blocs de granit avaient préservé cette base sur laquelle ils reposaient, de la décomposition générale dont le sol, qui partout ailleurs recouvre le roc, est le produit. Divers fragmens, engagés sous ces blocs depuis leur arrivée des Hautes-Alpes ici à travers l'espace, lui paraissaient comme les derniers témoins d'une catastrophe évidente et incroyable tout à la fois, parce que les faits, d'un côté, présentent des preuves irréfragables, et que, de l'autre, notre expérience des phénomènes ordinaires de la nature ne nous fournissant rien d'analogue, notre raison se soumet plutôt qu'elle ne croit. On désirerait que M. de Saussure eût fait examiner les bases d'un plus grand nombre de ces blocs; car bien que la situation de ceux-ci tende fortement à établir sa théorie de la débâcle, cependant si l'on venait à trouver des blocs qui reposassent sur le sol, elle s'en trouverait bien ébranlée; en effet, on a peine à comprendre comment cette débâcle, ce coup de mer épouvantable, capable de détacher, d'entraîner au moins des masses énormes douze à quatorze lieues à travers l'espace, aurait laissé un atome de terre dans les lieux où ces masses ont été déposées : assurément le plancher a dû être balayé jusqu'au vif. On rencontre dans tout le canton de Vaud, mais surtout dans la direction du

Valais et dans celle de la Savoie, ces masses granitiques dispersées; il est cependant bon d'observer qu'il n'y en a point derrière le Salève, car elles ont été interceptées par cette montagne; ce qui marque exactement la direction de la force à laquelle elles obéissaient. Parmi les masses tombées dans le lac même, on en remarque une énorme qui s'élève à moitié hors de ses eaux, et porte le nom de *Pierre à Niton*, dérivé de Neptune, à qui il paraît que les Romains l'avaient consacrée. Un creux au sommet semble avoir été le foyer où l'on consumait les victimes, et l'on a souvent retiré du lac, peu profond, à l'entour de cette pierre, divers instrumens de sacrifice, conservés au Muséum. Une figure, même imparfaite, rendra tout ce qui précède beaucoup plus intelligible.



A *a*, profil des Hautes-Alpes, de quinze cents à deux mille toises de hauteur, aux environs du Mont-Blanc.

A B C indiquent les lignes parcourues par les blocs de granit, partis de A.

B. Le Salève (distance, douze lieues) inter-

cepte les blocs de granit; il n'y en a point jusqu'à E.

C. Le Jura (distance, dix-huit lieues) intercepte ces blocs définitivement; il n'y en a point en France.

D. Couches calcaires de la plaine de Genève, rebroussées contre la base du Salève.

E. Lit du Rhône, formé par la gerçure ou fente des couches, marneuses d'abord, et probablement calcaires au-dessous, lesquelles s'inclinent du côté du Jura et du côté du Salève, pour se relever de nouveau sur l'une de ces montagnes et contre l'autre. (1)

F. Lac de Genève.

On va en une heure de Genève au pas de l'Échelle; en une autre heure on parvient au village de Moneti, dans l'échancrure du Salève, et aux ruines du château de ce nom, sur le bord de la paroi perpendiculaire du Salève; sur sa porte est l'inscription mélancolique qui suit:

Nasci, pati, mori. M. ✝O. M. P. D. G t.

---

(1) M. Soret, jeune géologue genevois, fort instruit, a bien voulu me fournir des observations très intéressantes sur la nature et la situation des couches qui composent le bassin de Genève, et que j'aurais insérées ici si les bornes de cet ouvrage me l'eussent permis. Son Mémoire a été lu à la Société des Naturalistes de Genève, en juin 1816.

Tout auprès, sont des grottes que M. de Saussure a rendues célèbres, en les attribuant à l'érosion des eaux de sa *débâcle*. Comme ami sincère de la débâcle, je suis fâché qu'il ait avancé cette opinion, qui me paraît être sans fondement. La débâcle ne saurait avoir été une cause graduelle, mais soudaine autant que puissante : telle, par exemple, que l'Océan entier, versé de son ancien lit dans un nouveau, en conséquence de l'élévation, et de l'affaissement soudain et simultané de différentes parties de la croûte terrestre. Ce versement épouvantable, cette chute de tout l'Océan à la fois, a pu rompre des chaînes de montagnes, et transporter au loin leurs débris, sillonner la terre de vallées profondes, et creuser les bassins de ses lacs : il aurait pu enlever le Salève d'un seul coup, mais cette petite cannelure sur sa paroi ne porte pas l'empreinte d'un tel phénomène. Il semblerait plutôt qu'une des assises du Salève, d'un roc moins dur que celles au-dessus et au-dessous, s'est décomposée à la profondeur de vingt ou trente pieds, sur la largeur d'une centaine de toises, formant les grottes en question ; il n'y a même aucune apparence qu'elle ait été creusée par les eaux sans débâcle, car d'abord elle n'est pas tout-à-fait horizontale, et ensuite, lors même que le pas de l'écluse aurait été fermé, les eaux accumu-

lées dans le bassin de Genève n'auraient pu s'élever plus haut qu'*Entreroche*, d'où elles auraient pris leur cours par le lac de Neuchâtel et le Rhin. Or, *Entreroche* n'étant qu'à quarante toises environ au-dessus de Genève, ces eaux n'auraient pu atteindre les grottes de Moneti, près de quatre fois aussi élevées. Il est inconcevable que cet état des choses ait échappé à l'œil observateur de M. de Saussure.

Le matin, à une certaine heure, on aperçoit un point lumineux dans la masse d'ombres que jette le Salève sur la plaine de Genève; ce qui vient d'une ouverture à travers cette montagne, mais près du bord. On y pénètre, non sans difficulté et sans danger, par l'orifice inférieur dans la paroi perpendiculaire du Salève. M. de Saussure voit encore là les traces de la débâcle. Cependant, comme les montagnes calcaires sont souvent remplies de cavités, il n'est pas nécessaire d'y avoir recours pour rendre raison de celle-ci.

A deux lieues environ du Salève, vers le midi, et au milieu d'une fort belle plaine, s'élève un monument antique, et tel que ceux attribués aux druides : il est composé de quatre grands blocs de granit, dont trois sont dressés en forme de piliers de cinq pieds de haut seulement (le sol s'est probablement élevé), six pieds de large et deux d'épaisseur, sur lesquels porte le qua-

trième, qui a quatorze pieds de long, et treize dans sa plus grande largeur. Ces blocs ne paraissent point avoir été taillés; mais on peut difficilement supposer qu'ils soient ainsi placés naturellement.

Le château de Fernex est situé à deux lieues de Genève, dans un lieu peu agréable, malgré les Alpes et le Jura; sa longue façade, sans profondeur, est tournée du côté du grand chemin, au lieu de la belle vue : de tristes charmilles, des murs d'appui chargés de pots, le jet-d'eau et le parterre en forment la décoration obligée. On conserve, dans le château, la chambre à coucher et l'antichambre de Voltaire, telles qu'elles se trouvaient, lorsqu'en 1777 il quitta ce lieu après vingt ans de séjour, pour aller triompher et mourir à Paris. Le temps, les curieux et la guerre ont un peu terni le lustre d'un ameublement de damas bleu clair; et depuis quarante ans les voyageurs déchirent en morceaux les rideaux du lit qui ont perdu deux aunes de leur longueur, et pendent en lambeaux autour de l'antique baldaquin. La complaisante femme de charge qui vous fait voir la chambre, est si bien au fait de cette disposition des voyageurs, qu'elle se détourne pour leur donner le temps de se satisfaire à la dérobée, sachant bien qu'elle n'y perdra rien. Le bois de lit est de sapin, grossièrement tra-

vaillé. Un très mauvais portrait de Lekain, au pastel, pend sous le baldaquin même : ceux de Frédéric et de Voltaire, également mauvais, sont suspendus de l'un et de l'autre côté du lit. On voit autour de la chambre des gravures très communes de Washington, Franklin, Newton, etc.; quelques figures nues décorent l'antichambre : ces deux pièces n'excèdent guère douze à quinze pieds en carré chacune. Un simulacre de tombeau, placé depuis la mort de Voltaire dans une niche de la chambre à coucher, porte ces mots d'un style assez recherché : *Son esprit est partout, et son cœur est ici.* Ce fragile monument en terre cuite, maltraité par les Autrichiens qui occupèrent la maison à leur passage, il y a trois ans, est fêlé et menace ruine.

Il n'y a plus ici qu'un petit nombre d'êtres vivans qui aient vu Voltaire. Le jardinier avec qui nous avons causé est de ce nombre; il nous a montré l'emplacement du théâtre, démoli depuis long-temps, entre le château et la chapelle. N'apercevant pas la célèbre inscription sur cette chapelle : *Voltaire à Dieu*, nous en avons demandé des nouvelles. Les révolutionnaires la mirent en pièces au temps de la terreur. Ces gens-là étaient bien difficiles en impiété! que leur fallait-il donc? Au reste, le vieux jardinier parle favorablement de son ancien

maître, de sa bonhomie, de sa générosité. Le bon homme faisait tous les jours la promenade en carrosse à quatre chevaux.

Échappé de la cour de Frédéric, Voltaire se retira d'abord à Lausanne, où il se lia d'amitié avec plusieurs familles, et entre autres avec celle de M. de Constant, pendant une résidence de quelques années. Il avait formé des acteurs dont il était très fier, et jouait avec eux *Zaïre*, *Alzire* et plusieurs autres pièces. Quelques dessins d'Huber (1) nous l'ont montré dans la coulisse, encourageant, applaudissant; on croit entendre ses *bravos*. Lui-même jouait quelquefois le rôle de Lusignan, et dans son zèle il en prenait le costume dès le matin, se montrant ainsi sur la porte de sa maison. On raconte qu'une jeune personne, faisant l'office de souffleur, improvisa, sans le vouloir, un vers qui n'était pas dans la pièce : *Dieu vous le rende*, s'écria Voltaire tout haut; *vous m'avez fait l'au-*

(1) M. Huber, dont il est ici question, remarquable par ses talens variés, était le père de l'ingénieux historien des abeilles, et le grand père de l'historien non moins ingénieux des fourmis. Le premier, qui eut le malheur de perdre la vue à l'âge de vingt ans, sut diriger d'autres yeux de manière à faire les observations les plus délicates, les plus exactes et les plus nouvelles, sur l'économie politique et la constitution morale aussi-bien que physique des abeilles.

mône. Après le spectacle, il la remercia de nouveau. « *Je veux vous donner mes ouvrages,* » dit-il, « *Ah! monsieur,* répondit-elle toute troublée, *ils sont si beaux! je ne voudrais pas vous en priver!* » Il racontait cette naïveté avec complaisance, ainsi que la suivante. Dans son dépit de n'avoir pas été invitée, une dame avait fait jouer chez elle la parodie de *Zaïre*; rencontrant bientôt après une jeune personne du même nom: *Ah! ah!* lui dit-il, *c'est donc vous, mademoiselle, qui vous moquez de moi! — Oh! mon Dieu non, monsieur, c'est ma tante!* Voltaire, lorsqu'il voulait jouer la comédie, avait toujours le ton tragique, et plus de pompe que de naturel, particulièrement dans le rôle d'Euphémon père, de *l'Enfant prodigue*; mais il jouait fort bien celui de Trissotin dans les *Femmes savantes*.

De Lausanne, où il eut quelques disputes, qui ne paraissent pas tout-à-fait à son avantage, il vint s'établir à Saint-Jean, aux portes de Genève, et donna à sa maison le nom des *Délices*, qu'elle a conservé; mais ayant fait bientôt après l'acquisition de *Fernex*, il s'y fixa. Des personnes distinguées de toutes les nations faisaient foule pour voir Voltaire: il les reçut long-temps avec empressement, et leurs visites étaient l'occasion de fêtes et de représentations théâtrales; mais il s'en lassa à la fin, et ne

voulut plus voir ceux qui n'excitaient pas sa curiosité en même temps qu'il était l'objet de la leur. Un quaker de Philadelphie, *Claude Gay*, voyageant en Europe, passa quelque temps à Genève; il était connu par des ouvrages de théologie, et l'on goûtait son bon sens, sa modération et sa simplicité. Voltaire en entendit parler, et fut curieux de le voir; mais le quaker s'en défendait, et ce fut avec beaucoup de difficulté qu'on lui persuada d'accepter une invitation à dîner que lui fit Voltaire. Celui-ci avait promis aux amis du quaker de ne rien dire qui pût le blesser : il fut d'abord charmé de sa belle figure calme, occupé de son grand chapeau rabattu, de son habit tout uni, de son air doux et serein; le dîner s'annonçait bien. Cependant la sobriété de son hôte attira bientôt les railleries du poète, lesquelles furent reçues avec le plus grand sang-froid. La conversation tourna ensuite sur les premiers habitans de la terre et sur les patriarches; le philosophe lança quelques épigrammes sur les preuves historiques de la révélation; mais Claude, sans s'émouvoir, rétablissait, par le raisonnement, ces preuves ainsi attaquées, sans faire attention à ce qui n'était que de l'esprit, et y paraissant insensible. La vivacité de Voltaire, irritée de cette froideur, devint enfin de la colère; ses yeux étincelaient, lorsqu'ils rencontraient les regards pleins de

calme de son adversaire; et la dispute fut poussée si loin, que celui-ci, se levant, dit : « *Ami* « *Voltaire, peut-être un jour entendras-tu mieux* « *ces choses-là; en attendant, trouve bon que je* « *te quitte. Dieu te soit.* » Et sortant, malgré les instances de la compagnie, il reprit tranquillement à pied le chemin de Genève. Quant à Voltaire, il s'enferma dans son appartement, où les vers suivans, qui sont les siens, n'auraient pas contribué à le réconcilier avec lui-même, si par hasard il se les était rappelés :

A la religion discrètement fidèle
Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle,
Et sans noyer autrui, cherche à gagner le port :
Qui pardonne a raison, et la colère a tort.

Huber, qui était du dîner, représenta cette scène dans un dessin où les deux acteurs principaux étaient admirablement bien caractérisés.

Certain magnat hongrois, de peu d'esprit, voyageant en Suisse, avait fait de vains efforts pour être présenté à Voltaire; personne ne voulait s'en charger. Un jeune Genevois (1) entreprit de lui donner ce plaisir. A jour nommé on le conduit à la campagne; deux laquais en grande tenue le reçoivent à la porte d'une mai-

(1) M. Chauvet, exilé à la révolution de 1782, et avantageusement connu en Angleterre, où il demeura vingt ans. Je tiens cette anecdote de sa famille.

son de bonne apparence : il monte, il entre ; le voilà avec le *malade de Fernex !* Celui-ci gisait sur un sofa, enveloppé dans sa robe de chambre de damas, et coiffé d'un bonnet de velours noir galonné, par-dessus son ample perruque à la Louis XIV, au milieu de laquelle son petit visage pâle, décharné et couvert de rides profondes, semblait enseveli. La table auprès de lui était couverte de papiers; et les rideaux fermés n'admettaient que peu de jour. Le philosophe, toussant creux et parlant d'une voix cassée, reçut l'étranger fort poliment, fit ses excuses de ce qu'il ne se levait point : il était *malade, bien malade !* il le pria de s'asseoir, lui parla de ses voyages, se fit raconter ses aventures, débitant lui-même maints contes grivois assaisonnés d'impiétés. Le magnat enchanté, et beaucoup plus à son aise qu'il n'avait osé espérer, jetant les yeux sur la table, demanda quel ouvrage, quel chef-d'œuvre nouveau il destinait au public ? — *Moins que rien*, dit Voltaire; *le faible enfant de ma vieillesse, une tragédie.* — Le sujet? le nom? — Ma tragédie s'appelle *Empro-Giro;* et les *dramatis personæ*, c'est *Carin-Caro, Depuis-Simon, Careuil Grifon* (1), *etc. etc.* Puis

(1) Voici pour les curieux la liste entière :
Empro Giro, Carin, Caro,
Dupuis, Simon, Carcueil, Brifon,

il se mit à débiter force tirade de vers tragiques. Et le magnat de s'extasier. Voyant cependant ce docile admirateur tirer de sa poche une miniature de Voltaire, il se crut perdu, mais fit bonne contenance : une certaine conformité dans les traits, le costume, les rides artificielles, le petit jour, favorisant le déguisement, le magnat, loin d'être détrompé, remit le portrait dans sa poche, déclarant qu'on ne pouvait rien voir de plus ressemblant. Prenant enfin congé avec bien du regret, après sa longue et intéressante visite, il baisa avec respect la main du grand homme; et sur l'escalier les laquais reçurent des marques substantielles de sa reconnaissance. L'un était le frère de l'acteur principal, les autres ses amis, qui, ne voulant pas prendre l'argent de leur dupe, lui donnèrent à quelques jours de là un dîner à l'auberge, où l'on ne manqua pas de lui faire répéter l'histoire de sa visite. Voltaire en eut connaissance,

---

Piron l'Abordon,
Tan te, Feuille, Meuille,
Tan te, clu!

Aucun Genevois ne doutera, en la voyant, de l'authenticité de l'anecdote; et je compte que l'on m'aura quelque obligation à Genève de l'étymologie suivante que je tiens de bon lieu. Le premier mot vient de *in primo;* la dernière ligne de *Tandem te excludo!* Tous les autres mots sont des noms propres.

et voulut voir sa doublure : il lui dit qu'il ferait un marché avec lui, lui offrant de partager sa gloire, à condition qu'il se chargerait de la moitié de ses admirateurs.

La plupart des anecdotes sur Voltaire sont déjà publiées ; je ne sais si celle-ci est connue. Un malheureux auteur voulant absolument lui lire sa comédie, le poète s'y était résigné. Au second acte, le héros de la pièce (l'homme personnel) faisait arracher une bonne dent à son domestique, pour réparer son propre râtelier : à cet incident extraordinaire, Voltaire, se renversant dans son fauteuil, s'écria : *Ah! une dent! on lui arrache une dent! ah! ah! une dent!* Il se tenait la mâchoire en s'écriant : *Madame Denis, je vais me trouver mal; on lui arrache une dent! Donnez-moi le bras, je vous en prie, car je vais me trouver mal.* Et se levant, il s'en alla bien vite criant encore : *Ah! la dent! la dent!* L'auteur stupéfait resta avec sa pièce, dont il ne put jamais lui achever la lecture.

Le poète vivait en prince, mais tenait ses comptes en roturier, sachant jusqu'au dernier sou sa dépense : aussi trouvait-il le moyen non seulement de tenir fort bonne maison, mais de donner généreusement. Il était fort aimé dans son voisinage. Un soir qu'il jouait *Tancrède*, et que la cour de Fernex se trouvait pleine de voitures et de domestiques, son malheur voulut

qu'un tonneau du meilleur Chambertin lui arrivât de Bourgogne; on était trop occupé pour le mettre en cave, et il resta quelques heures à la porte, mais il n'y resta pas plein, les cochers l'ayant mis en perce pendant que leurs maîtres s'attendrissaient sur Aménaïde (1). Comme les portes de la ville se fermaient de bonne heure, Voltaire gardait autant de monde

(1) Si j'étais législateur à Genève, je ne sais si je ne défendrais pas les théâtres de société, malgré tout le regret que j'aurais d'envelopper dans la proscription certain théâtre de cette espèce, où j'ai passé quelques heures bien agréablement, et certes bien innocemment. Ce n'est, je crois, ni ce que l'on voit ni ce que l'on entend sur le théâtre même qui fait du mal; mais c'est *l'ambition* de jouer un rôle, *l'habitude* de le jouer, la perte de cette timidité précieuse, sauvegarde et ornement du sexe, l'éveil donné à toutes les vanités, le dégoût des amusemens obscurs, le goût de la parure, l'oisiveté. Je me suis déjà fait de mauvaises affaires avec les musiciens; les peintres, ou plutôt les *amateurs* de tableaux, me traitent de barbare; il y a de la témérité à m'attirer d'autres ennemis en attaquant les amateurs dramatiques. Ma profession de foi à l'égard des beaux-arts et de leur étude, est qu'on lui sacrifie trop de temps à l'exclusion d'études beaucoup plus utiles et plus long-temps agréables. Cela est surtout vrai à l'égard de la musique; le goût du théâtre a de plus grands inconvéniens encore; reste celui du dessin, le plus convenable à tous égards, parce qu'il est indépendant, qu'il est de tous les âges, et que la vanité y prend moins de part.

que le château en pouvait tenir, et l'on reposait où l'on trouvait place. M. de B..., cherchant une fois à tâtons dans l'obscurité quelque endroit encore disponible, mit le doigt dans la bouche de M. de Florian, qui, se réveillant en sursaut, le lui mordit.

Voltaire ne fréquentait que la haute société de Genève, et ni son esprit, ni sa libéralité, n'eurent beaucoup de succès auprès des patriotes qui, placés au second ordre, se trouvaient hors de la sphère de son influence. Ils ne voyaient en lui qu'un philosophe de théâtre, sans principes et sans profondeur, un courtisan esclave de la grandeur, le corrupteur de leur patrie dont il se moquait. *Quand je secoue ma perruque*, disait-il, *je poudre toute la république.*

Il serait difficile de se former une idée de la sévérité de mœurs qui régnait à Genève, depuis la réformation, et de l'influence de la religion et de ses ministres. Je n'en donnerai qu'un seul exemple, je le tiens d'un témoin oculaire encore vivant. Il y eut, en 1754, une sédition occasionnée par la cherté du pain, et l'on supposa des accaparemens. Le peuple dévastait la maison d'un particulier supposé accapareur, rue de Coutance, et l'on était menacé d'autres excès. Le pasteur du quartier, vieillard vénérable, se présente accompagné de sa servante, la lan-

terne à la main; on s'écarte pour lui faire place, il pénètre jusqu'à la maison, se met à genoux sur le seuil de la porte, prie à haute voix, et répète les commandemens de Dieu, au milieu d'un profond silence. Il exhorte ensuite le peuple à renoncer à toute espèce de violence, et à se retirer immédiatement chacun dans son domicile; il fut obéi à l'instant, les effets emportés furent restitués, et l'individu, objet de la vengeance populaire, déclara ensuite qu'il n'avait rien perdu.

Rousseau, de son grenier, commandait à plus de volontés que Voltaire au milieu de sa cour brillante, et les entraînait avec une tout autre puissance. Fondateur d'une nouvelle religion en politique, ses disciples devinrent les enthousiastes de la révolution, et périrent *pour* elle, tandis que ceux de Voltaire périrent *par* elle, au moment où ils en calculaient les chances à leur profit, sans s'apercevoir que l'enthousiasme eût été le meilleur calcul. Il faut d'autres armes que l'ironie pour maîtriser les passions des hommes : les héros et les martyrs ne se font pas à coups d'épigrammes. *Une intime persuasion*, a dit Rousseau quelque part, *m'a toujours tenu lieu d'éloquence!* Je le crois bien, c'en est la première condition. Pour faire des croyans dans quelque dogme que ce soit, il faut croire soi-même, et l'on n'en impose pas facilement à

cet égard. La croyance de Rousseau n'était probablement qu'une sorte d'entraînement poétique qui ne durait qu'autant que l'accès ; mais cet entraînement n'était si puissant que parce qu'il était ainsi momentanément sincère dans le cœur de cet inspiré.

Rousseau avait laissé tous ses papiers à son ami M. Moultou, en le chargeant de publier ses *Confessions* après sa mort. Le fils de M. M.... a bien voulu me montrer le manuscrit de cet ouvrage, d'une petite écriture serrée, alignée et correcte comme avant l'invention de l'imprimerie, sans tache et sans rature. Il conserve aussi les carnets de poche où Rousseau jetait ses idées fugitives ; il n'est pas possible d'y reconnaître la même main, mais bien le même génie et les mêmes travers qui percent à chaque instant. C'est ainsi que Rousseau conservait quelques unes de ces pensées fortes, et de ces images éloquentes, dont le torrent impétueux accablait son imagination, et à la fin obscurcit sa raison ; elles ne lui venaient pas en conséquence d'un plan arrêté ; mais le plan s'arrangeait sur les idées recueillies isolément, lesquelles déterminaient peut-être ainsi tout le système qu'il devait attaquer ou défendre ; et dans la suite tels de ses disciples se dévouèrent à la mort à cause de telle ou telle pensée notée dans ce carnet. Rousseau, ainsi que Montesquieu, com-

posait péniblement, c'est-à-dire qu'il avait de la peine à fixer ses idées, à les arranger. On le voit dans ses notes retranchant les épithètes, réduisant les expressions exagérées, donnant aux mots une nouvelle énergie par l'application nouvelle de leur signification ancienne, retrempant le langage dans sa naïveté première, et dans la simplicité retrouvant la force, la grâce et la clarté. L'échafaudage d'un travail si laborieux et si lent une fois renversé, on dirait qu'il est le résultat d'un seul effort, sorti du premier jet, et la création d'une pensée.

Rousseau avait fait promettre à M. M.... de publier ses *Confessions* sans en rien retrancher; il prit cependant sur lui de supprimer un passage très curieux relatif à son abjuration à l'hospice d'Anneci, et qui présente des détails affreux sur les mœurs monacales de ce temps-là. Il est fâcheux que M. M.... n'ait pas supprimé davantage.

Les parens de M. de C..., à Saint-Jean, étaient intimement liés avec Voltaire leur voisin des Délices; il conserve un exemplaire de la première édition de l'*Émile*, plein de notes marginales de sa main. Je n'en rapporterai qu'une seule par laquelle on pourra juger des autres. *Le misérable* (Voltaire parlant de Rousseau), *le misérable n'a de l'esprit que lorsqu'il parle contre la religion!*

Quelques Genevois se souviennent d'avoir vu Rousseau lorsqu'il vint en 1754 à Genève, pour rentrer dans la communion protestante dont il s'était séparé dans sa première jeunesse. J'ai été conduit chez un confiseur, la quatrième boutique à droite en remontant la rue de Coutance, où Rousseau dînait souvent dans une arrière-boutique servant de cuisine, tête à tête avec son ami le confiseur, devancier de celui d'à présent, et homme d'esprit probablement. La nourrice de Rousseau se trouvait établie dans une de ces petites boutiques en bois, communes dans les rues basses, et alors placée vis-à-vis du confiseur. En attendant le dîner, il allait s'asseoir sur une escabelle à côté de sa vieille nourrice, et causait avec elle. Les gens des rues basses de Genève sont gens qui lisent; ils s'assemblaient pour contempler le philosophe en silence, fiers de ce qu'il leur appartenait, et peut-être d'autant plus fiers, que malgré sa longue absence et son éloquence, il avait conservé leur accent. Madame C..., alors âgée de douze ans, se rappelle d'avoir été placée sur une chaise afin de le voir par-dessus les têtes; elle l'aperçoit encore en petite perruque ronde, sans chapeau, habit, veste et culotte de drap gris; sa main droite sur le genou de sa nourrice; le visage rond, l'œil noir, petit, vif et perçant, le sourire agréable. Quarante ans après, dans la

ferveur de la révolution, la rue où l'on supposait que Rousseau avait vu le jour, reçut son nom; il y avait vécu long-temps avec son père, mais il y a lieu de croire qu'il naquit dans la grande rue, vis-à-vis l'hôtel du résident de France; ce résident, M. de la Closure, fut même très épris de la mère de Rousseau qui était fort belle, mais encore plus vertueuse et instruite: la naissance de Rousseau lui coûta la vie.

Il est temps de mettre fin à ce long voyage dans un espace assez borné. En décrivant les Suisses tels que je les ai vus, j'ai dû en parler très diversement; car jamais un aussi petit pays n'eut un peuple moins homogène, et son portrait ne saurait être qu'un groupe de portraits. Autrefois on ne parlait de la Suisse qu'avec enthousiasme; la mode a changé: ses institutions libres, ses mœurs pures, le courage de ses habitans faisaient l'admiration universelle; on chantait les délices de la Suisse lorsqu'on voulait la décrire; maintenant on est disposé à la décrier sans la connaître bien. Les philosophes disent qu'elle est en arrière des progrès du siècle; les libéraux, que les petits cantons ne sont qu'une caricature de la liberté, et les autres cantons des oligarchies invétérées; les militaires enfin la considèrent *comme un pays bon à occuper quand on veut faire la grande guerre.* (1)

---

(1) Ces paroles ont été prononcées le 17 juin 1820, dans

Les institutions surannées de la plupart des cantons sont loin sans doute d'être fort bonnes; mais elles sont susceptibles d'amendemens, et en ont déjà éprouvé. Ce mode de perfectionnement successif est même le seul sur le résultat duquel on puisse compter; et la Suisse arrivera dans un temps donné à un meilleur état politique que ces pays où l'on a entrepris une refonte entière, et dans lesquels on rétrograde déjà bien vite vers le point d'où l'on était parti. On peut dire de tous les cantons, que le gouvernement y est doucement et soigneusement administré : avec cela on prend patience. Dans la Suisse orientale, la race tudesque est caractérisée par son bon sens, sa droiture, sa persévérante industrie, ses mœurs domestiques, et dans quelques villes, par cette culture d'esprit solitaire, patiente, profonde, qui n'existe que pour elle-même, qui craint de se produire, et songe peu à briller. La race romande participe des mœurs françaises et allemandes; on en a vu le résultat à l'égard de Genève, chef lieu de cette partie romande. Aucun pays au monde n'est comparable à la Suisse en beautés naturelles, aucun n'a un peuple plus estimable. Les

---

la Chambre des Députés, par un militaire distingué, membre de cette Chambre, et n'ont été relevées ni par les ministres ni par aucun des membres.

choses dures que je me suis permis d'en dire quelquefois dans le cours de cet ouvrage l'ont été à bonne intention; on ne s'y trompera pas, et j'espère qu'elles me seront pardonnées.

L'opinion des militaires français que je viens d'énoncer, avouée par le plus grand nombre, présente une perspective des plus effrayantes pour la Suisse. Sans doute il peut y entrer quelque chose des anciennes habitudes, relativement à *la grande guerre*, quelque reste d'exaltation qui passera : l'on serait tenté d'en appeler à Philippe à jeun, ou plutôt d'en appeler à cette génération nouvelle du peuple français, dont les lèvres ne touchèrent pas la coupe enchantée. Je leur livre les considérations de justice et de saine politique, et je renvoie, sur celles relatives à la stratégie, à un excellent ouvrage récemment publié, et que l'on attribue à deux Genevois très distingués, l'un comme homme de lettres, et l'autre comme militaire (1). On trouvera, à la fin de la partie historique (second volume), quelques considérations que cet ouvrage principalement m'a suggérées.

On ne menace pas seulement la Suisse à la prochaine guerre; on est, dès à présent, en

(1) *De la Suisse dans l'intérêt de l'Europe*. Chez Anselin et Pochard; janvier 1821.

hostilité avec son commerce, sans réfléchir que c'est à tous égards se faire tort à soi-même. La France a beaucoup plus d'articles à fournir à la Suisse que la Suisse à la France, les vins fins, les draps, les soieries et toutes les denrées coloniales, en retour du fromage et des bestiaux, des montres et de la dentelle. Le commerce n'est qu'un échange, et ne peut être que cela. Il n'y a pas d'écolier en économie politique qui croie à présent à la balance favorable ou défavorable du commerce. La somme totale des exportations et des importations est toujours réciproquement identique; c'est la double expression d'une même quantité présentée sous deux dénominations ou formes différentes. Ce qu'on retranche d'un des membres de l'équation, il faut l'ôter de l'autre également. Fermez la porte au fromage, adieu le sucre et le café; excluez les montres, on cessera de boire du Champagne et du Chambertin. Autrefois la Suisse tirait tout de la France; à présent cela devient impossible, faute de réciprocité : est-ce par ignorance que l'on maintient cette lutte contre les produits étrangers ? je ne le pense pas; mais par mauvaise humeur politique, et pour se concilier quelques manufacturiers dont l'industrie ne peut pas se passer du monopole qu'on leur donne, aux dépens

des autres manufacturiers d'abord, qui eussent fourni leurs produits en retour de ceux de l'industrie étrangère, et ensuite aux dépens de toute la nation, qui paie plus cher les produits de la manufacture soutenue artificiellement par le monopole. Le principe d'exclusion est tellement enraciné partout, qu'en Angleterre, où assurément la saine théorie commerciale est connue, la politique étroite et fausse des prohibitions subsiste encore à quelques égards. Les ouvrages d'horlogerie et les colifichets d'or et d'argent, que la patiente industrie des habitans du Jura, emprisonnés par leurs neiges pendant plus de six mois de l'année, produit à plus bas prix qu'en Angleterre, y sont prohibés, bien que l'on sache qu'une somme égale de produits anglais fût sortie pour en solder la valeur. On ne saurait trop répéter ce principe, également lumineux et consolateur, si bien établi en économie politique, que la richesse d'une nation enrichit toutes les autres, et que ses progrès font leurs progrès, le bien trouvant enfin son niveau dans le monde civilisé, comme les eaux de l'Océan et l'air de l'atmosphère, quoiqu'un peu plus lentement. La force militaire n'entre point ordinairement dans cette communauté de biens entre toutes les nations : il y a séparation sur l'article du canon

et des baïonnettes ; mais la Suisse fait exception; car à son égard on peut dire que sa force fait celle de ses voisins.

FIN DU VOYAGE EN SUISSE.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J. K.

L.

R.

S.

T.

U. V.

W. Y. Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

APPENDICE.

(Page 428.)

TRADUCTION D'UNE LETTRE SUR WASER,

ÉCRITE PAR UN CONTEMPORAIN DE CETTE VICTIME.

Zurich, 11 juin 1823.

Infandum regina jubes !

WASER était un homme plein de connaissances, surtout dans la partie de l'histoire ; mais ces connaissances n'étaient pas toujours très solides. Il tenait obstinément aux hypothèses qu'il s'était forgées, et cette obstination dans ses idées, il la reportait dans le commerce journalier de la vie. Pasteur d'une église de la banlieue de la ville, il était plein de zèle pour ses devoirs ; mais bientôt il se fit des affaires avec tous les magistrats et tous les supérieurs de sa commune. Les tribunaux lui rendaient quelquefois, mais rarement, *un peu* de justice, ce qui peu à peu lui rendit le gouvernement même odieux.

Son étude favorite était la diplomatie, surtout celle de sa patrie. Il traduisit assez bien le fameux ouvrage des benédictins, *l'Art de vérifier les dates*. Les Archives lui étaient ouvertes, comme (alors) à tous les Zuricois. Le chancelier, comme chef des Archives, faisait cas des connaissances de Waser, et employait utilement son zèle et son savoir. Waser avait souvent chez lui, pendant des années entières, des tas d'actes et de documens, qu'il obtenait contre des reçus, et souvent sans reçus. Un jour le chancelier s'aperçut qu'il lui manquait l'acte de cession de la comté de Kybourg, faite à la république de Zurich par l'Autriche en 1452. Waser nia d'avoir jamais reçu cet acte dont le chancelier n'avait pas de reçu, mais qu'il

se souvenait distinctement d'avoir remis à Waser. On conçoit les craintes du chancelier, et sa colère de voir l'abus qu'on avait fait de sa confiance. Il fit citer Waser devant le conseil d'état; Waser fut emprisonné. En faisant des recherches dans la maison du prévenu, l'acte en question fut trouvé sous son lit, dans une boîte ouverte, pêle-mêle avec un tas de documens, la plupart de nulle importance.

On se demanda (notez que le gouvernement était alors plein d'inquiétudes, causées par le mécontentement de ses sujets), on se demanda ce que Waser avait voulu faire de cet acte; et, sans attendre sa réponse, on se disait: Qu'en aurait-il fait, si ce n'est de le vendre à l'Autriche? En effet, ses réponses étaient évasives et pleines d'une singulière malice qui faisait partie de son bizarre caractère. (1)

Mais ce qui envenima surtout la haine qu'on portait à Waser, était l'absurde soupçon qu'on avait eu (il y avait déjà long-temps) d'avoir empoisonné ses compatriotes dans le pain de la sainte Cène! Ce conte de vieille femme, conte répandu par Lavater, qui nous avait rendu la fable de toute l'Allemagne, servit singulièrement à la perte de Waser.

Toutes ces circonstances réunies amenèrent ce jugement qui nous déshonore. La majorité des juges décida que la mort seule était digne de tant de crimes. On jugea que, comme coupable de haute trahison, et comme voleur, il fallait empêcher qu'il ne se sauvât à Vienne, ou qu'il commît d'autres vols, etc.

Le grand reproche que je lui fais maintenant est d'avoir rendu l'accès aux Archives tellement difficile, qu'elles sont devenues à peu près inabordables.

---

(1) Il aimait quelquefois à voler, mais ses larcins n'étaient encore que bizarrerie de caractère. Il m'a souvent fait des copies pour plus de 50 florins, dont il ne voulait pas être payé, tandis qu'il coupait des culs-de-lampe et des estampes des livres que je lui prêtais, qui n'étaient d'aucune valeur.



